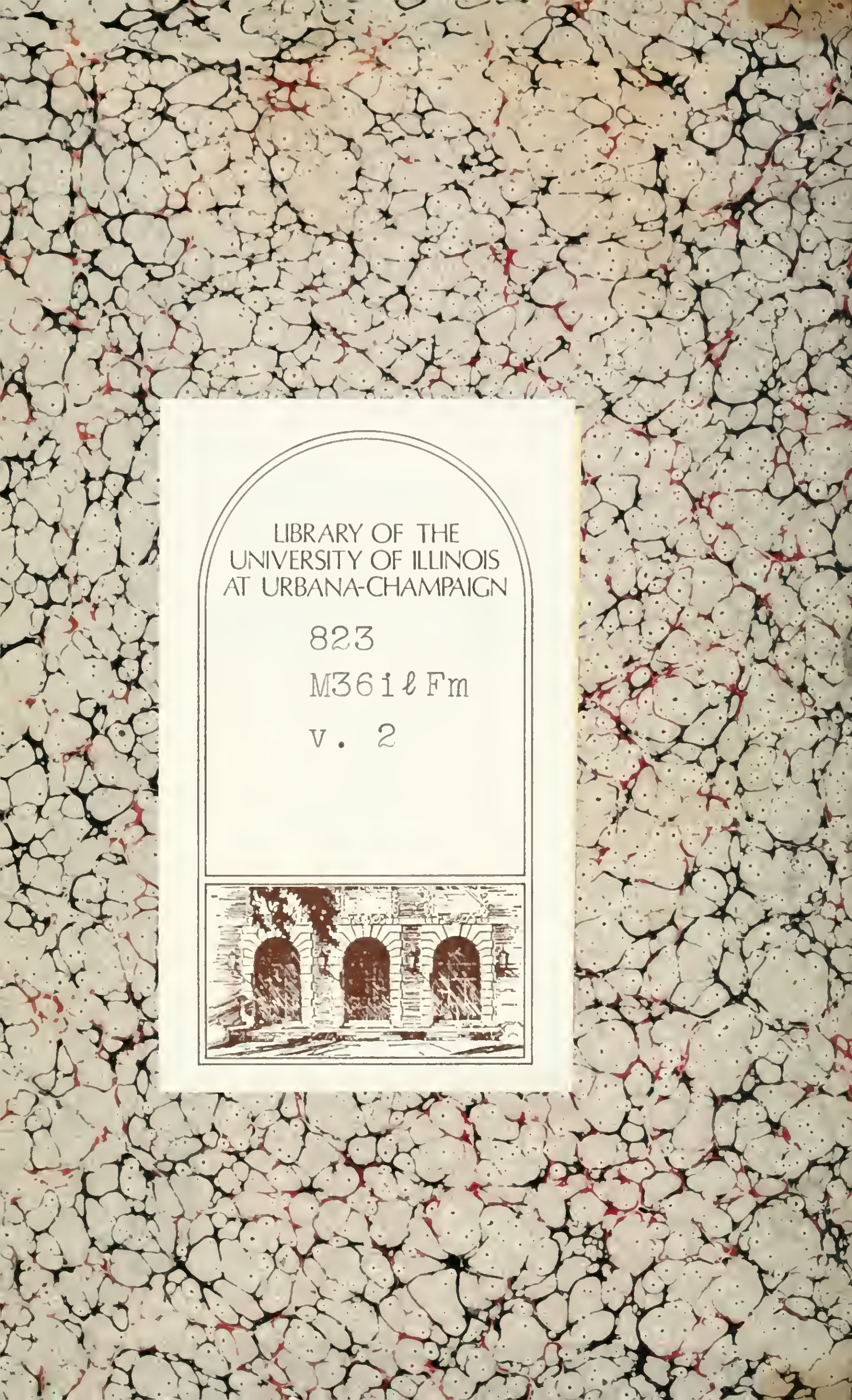
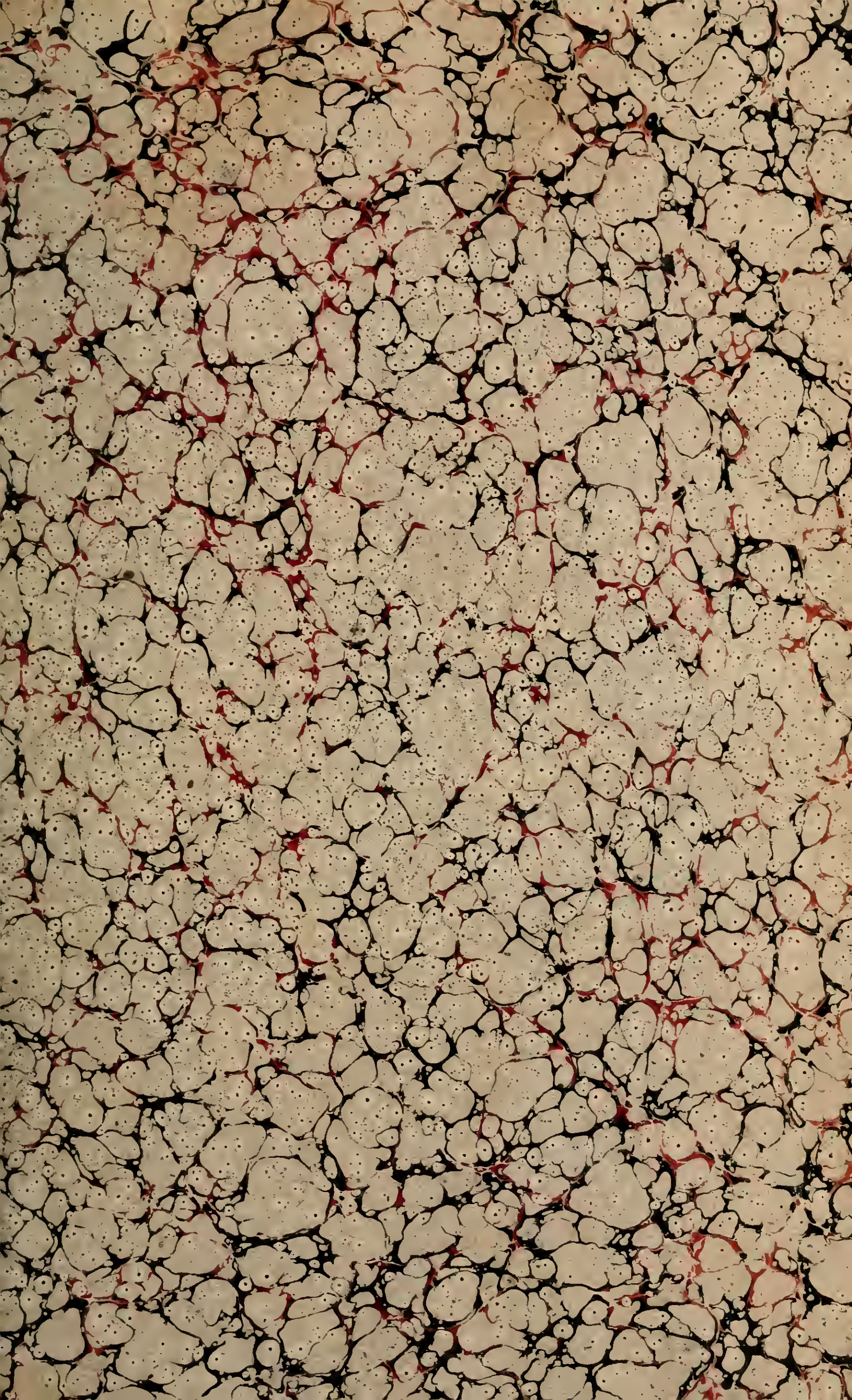



LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS
AT URBANA-CHAMPAIGN
823
M36iℓFm
v. 2



CONTES

DE MISS HARRIET MARTINEAU

SUR

L'ÉCONOMIE POLITIQUE.

TOME II.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N. 14.

CONTES

DE

MISS HARRIET MARTINEAU

SUR

L'ÉCONOMIE POLITIQUE,

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR M. B. MAURICE,

ÉLÈVE DE L'ANCIENNE ÉCOLE NORMALE.

TOME SECOND.

DEMERARA. —
— ELLA DE GARVELOCH. —
— LA MER ENCHANTÉE.

PARIS,

LIBRAIRIE DE PAULIN,

PLACE DE LA BOURSE.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE S.-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXIII.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

DEMERARA.

Pages.

ELLA DE GARVELOCH.

LA MER ENCHANTÉE, OU LES EXILÉS POLONAIS.

FIN DE LA TABLE.

DEMERARA.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Au lieu d'embarrasser mes pages de renvois aux auteurs que j'ai consultés, et d'indications des sources où j'ai puisé, je déclare ici que je dois à divers auteurs et à quelques amis particuliers, non-seulement les connaissances qui servent de base au sujet de cette nouvelle, mais encore des éclaircissemens sur le caractère et les mœurs des Nègres, qui m'ont mise en état de répandre sur mes personnages esclaves ce qu'il peut y avoir en eux de couleur locale. Comme mon but a été de m'approprier tout détail, suffisamment confirmé, qui pouvait tendre à jeter du jour sur mon sujet, je laisse à ceux que cela peut amuser le soin d'indiquer les livres d'où j'ai tiré tel argument, telle anecdote, ou tels élémens de ma mise en scène. Je ne puis admettre, cependant, que j'aie copié. J'ai voulu présenter des caractères originaux; j'ai remanié les argumens, recomposé les descriptions, et, si je ne me trompe, il n'est aucune partie de cet ouvrage qui soit simplement la réimpression de publications anciennes.

Si l'on m'objectait, que j'aurais pu rendre plus intéressans les personnages sur lesquels j'appelle la sympathie, je répondrais que notre sympathie pour les esclaves doit croître en proportion de leurs vices et de leurs déréglemens, si l'on peut prouver que ces vices n'ont pour cause que la position dans laquelle nous les plaçons, ou dans laquelle nous les forçons de rester. Si les défenseurs des esclaves avaient compris combien leur cause gagne à les montrer tels qu'ils sont; non-seulement vindicatifs, mais égoïstes et vils; non-seulement traîtres à leur maître, mais fripons envers leurs compatriotes, paresseux, insolens, hypocrites et sensuels, nous aurions eu moins de ces récits où on nous représente des esclaves plus vertueux que les paysans libres; exposés aux élégantes souffrances d'un amour épuré dont ils sont incapables, ou d'une sensibilité sociale qui ne peut jamais naître dans un état de société tel que le leur.

Les possesseurs d'esclaves s'arment contre eux du prétexte que les esclaves ne peuvent jamais être des objets d'attachement. J'ai tenté d'employer le même motif en leur faveur. Un argument dont nos adversaires ne peuvent contester la force, puisqu'eux-mêmes nous l'ont fourni, c'est que les esclaves ne s'attirent notre sympathie que par leurs torts envers nous, et qu'ils ont droit à notre compassion plus encore par leurs vices que par leurs souffrances.

Tout en m'efforçant de conserver les traits caractéristiques de l'esprit et des mœurs des Nègres, je n'ai point essayé d'imiter le langage des esclaves. Leur jargon serait aussi fastidieux pour l'écrivain que pour le lecteur, s'il se reproduisait tout le long d'un ouvrage. Mes personnages parlent donc l'anglais qui leur serait naturel s'ils se servaient d'un langage qu'on pût à quelque titre appeler de l'anglais.

Si j'avais cru, comme bien des gens le pensent, que la vivacité des émotions nuit à la force des raisonnemens, je me serais abstenue de traiter un pareil sujet, car l'esclavage est une thèse que l'on ne peut aborder sans émotion. Mais convaincue, au contraire, que la raison et la sensibilité sont destinées à s'entr'aider, et remarquant que les traits les plus pénétrans de l'éloquence partent de la plus calme logique, je n'ai pas balancé à traiter par l'analyse et le raisonnement un sujet qui réveille les esprits les plus lents et enflamme les têtes les plus froides. Il ne m'appartient pas de décider si les conclusions qui me paraissent, à moi, aussi claires que le jour, ressortent ici de manière à produire la même impression sur d'autres. Je dois seulement affirmer que tel a été mon plus ardent désir. Si j'ai réussi, mes lecteurs découvriront que la partie argumentative du sujet découle naturellement de ce qui semble au premier coup-d'œil avoir le moins d'analogie avec des argumens.

Je profite du moment où je m'adresse directement à mes lecteurs pour rendre graces à ceux des amis de mon entreprise avec lesquels je ne puis communiquer autrement, de l'important appui qu'ils m'ont prêté en me fournissant des livres et d'autres moyens de m'instruire sur les sujets qui me restent à traiter. De tous les bons offices qu'on a bien voulu me rendre à l'occasion de cet ouvrage, celui dont il s'agit est peut-être le plus précieux, parce qu'il étendra le plus au loin son influence bienfaisante. H. M.

SOMMAIRE

DES PRINCIPES DÉVELOPPÉS DANS CE CONTE.

Cette nouvelle ajoute quelques développemens à des principes déjà posés ailleurs. Elle traite des valeurs respectives des différens genres de main-d'œuvre, et d'un emploi particulier du capital. On peut classer dans l'ordre suivant les vérités qui y sont exposées :

La propriété est acquise par droit conventionnel, non par droit naturel.

Comme il n'y eut jamais d'accord passé entre les parties intéressées pour que l'homme fût possédé à titre de propriété, ou, en d'autres termes, comme il n'y a pas droit conventionnel, l'homme n'a pas le droit de posséder l'homme à titre de propriété.

La loi, c'est-à-dire la sanction de l'accord entre les parties intéressées, protège la propriété.

Par conséquent dans tout pays où les parties n'ont pas fait d'accord, la loi ne protège pas la propriété.

Dans tout pays ou l'une des parties soumises à la loi est la propriété d'une autre partie, la loi lèse l'une ou l'autre toutes les fois qu'elles sont en opposition. De plus, sa protection même fait tort à la partie protégée, comme dans le cas, par exemple, où un esclave rebelle est pendu.

Le travail exécuté par l'homme n'est supérieur à celui qu'exécutent les animaux, que parce que la raison le dirige, car la force humaine est inférieure à celle des bêtes.

L'origine du travail, de l'une et de l'autre espèce, est la volonté.

La raison des esclaves n'a pas d'occasions de s'exercer, et leur volonté n'est déterminée que par un petit nombre de motifs peu influens.

Le travail des esclaves est donc inférieur à celui des animaux, en raison directe de l'infériorité de leurs forces; et inférieur à celui des travailleurs libres, en raison directe de la faiblesse de leur raison et de leur volonté.

Le travail de l'homme libre et celui de l'esclave sont également acquis au capitaliste.

Quand le travailleur n'est pas possédé à titre de capital, le capitaliste ne paie que le travail.

Quand le travailleur est possédé à titre de capital, non-seulement le capitaliste paie plus cher une somme égale de travail, mais il perd en outre par suite de gaspillage, de négligence et de vol, de la part du travailleur.

Ainsi décroît le capital qui devrait être reproduit.

Comme la masse de travail servile ne devient pas plus ou moins considérable suivant les besoins du capitaliste, ainsi que celle de travail libre, il emploie ce qu'il en a parfois de trop à des ouvrages qui seraient mieux exécutés par les animaux ou par des machines.

En rejetant le travail des animaux, il renonce aux moyens de faciliter la culture convertible, et de tirer de ses esclaves un travail de meilleure qualité, en les nourrissant de substances animales.

En rejetant l'emploi des machines, il se prive de la

méthode la plus directe et la plus parfaite d'économiser le travail.

Ainsi encore décroît le capital qui devrait être reproduit.

Afin d'indemniser de cette perte de capital les possesseurs d'esclaves, le gouvernement accorde en leur faveur des primes et des prohibitions; faisant ainsi payer aux capitalistes de la métropole les désordres de certains capitalistes des colonies.

Le sucre étant la production la plus protégée, les planteurs sacrifient tout à la culture de la canne. Le sol est épuisé par des récoltes sans interruption, on en consacre la moindre partie possible aux substances alimentaires, les esclaves sont écrasés de travaux exagérés, et leur nombre décroît en proportion de l'insuffisance de leur nourriture, et de l'excès de leurs fatigues.

Lorsque le sol est trop épuisé pour que le propriétaire puisse prétendre à la prime des sucres, il cultive plus de substances alimentaires, exige des travaux moins rudes, et la population esclave s'accroît.

Ainsi la protection législative non-seulement impose des taxes aux habitans de la métropole, mais appelle encore la ruine, la misère et la mort sur les colonies protégées.

Le libre commerce du sucre bannirait entièrement l'esclavage, puisque la concurrence amènerait nécessairement une économie de travail et de capital, c'est-à-dire la substitution du travail libre au travail servile.

Examinons donc quelle est, à cet égard, la responsabilité de la législature.

Le système de l'esclavage inflige à l'humanité d'in-

calculables souffrances, sans autre résultat qu'un gaspillage en gros de travail et de capital.

Puisque ce système ne se soutient que par la protection législative, la législature est responsable des malheurs directs et des torts indirects qui résultent de ce gaspillage.

DEMERARA[1].

CHAPITRE PREMIER.

LE LEVER DU SOLEIL ATTRISTE A DEMERARA.

Pour les habitans de la zone tempérée il n'est, sous aucun climat, de plus délicieuse saison que l'hiver des tropiques. Le déluge d'automne est passé; on n'a plus, pendant quelques mois, d'ouragans à redouter; les nuages qui produisent la grêle sont chassés bien loin au sud par les vents qui soufflent constamment du nord, et répandent la fraîcheur dans les bois et sur les plaines. La mer

1. Les possessions des Anglais dans la Guyane se composent des districts de Demerara (que nous appelons Demerary), d'Essequibo et de Berbice, que cette puissance avait occupés en 1804, ainsi que la colonie de Surinam. A la paix de 1814, elle a rendu Surinam aux Hollandais, et s'est fait concéder les trois autres.

L'établissement de Demerara comprend une étendue de côtes d'environ trente-trois lieues, bornée à l'est par le Berbice, à l'ouest par l'Essequibo, et arrosé par le fleuve Demerary. La capitale de ce district et de toute la Guyane anglaise, est Stabroek, qui a une population de 9,800 habitans, Hollandais, Anglais, Français, Prussiens, Russes, Suédois, Danois, Juifs et Américains. On y publie un journal en anglais, sous le titre de *Gazette de l'Essequibo et de Demerara.*

On compte, dans toutes les possessions anglaises de la Guyane, 3,420 Européens, 3,220 hommes de couleur libres, et 109,349 noirs esclaves.

dont les vagues agitées menaçaient récemment encore d'engloutir l'île et de ravager les côtes, s'étend alors en nappe bleue comme le ciel même, et semble baiser la rive silencieuse. Dans l'intérieur, les arbres sont aussi touffus qu'en Angleterre au mois de juin; car dans ces contrées, ils se couvrent à la fois de boutons, de fleurs et de fruits pendant toute l'année. Les bosquets de cèdres et d'acajou, de cotonniers sauvages et de figuiers, forment un assemblage de colonnes majestueuses, surmontées d'un dais de feuillage que le soleil ne traverse jamais, tandis que les vents y circulent en liberté dans tous les sens. Dans les cantons les plus riches de cette partie du globe, les champs de cannes à sucre présentent à cette époque l'aspect le plus florissant, et les plantations de café tapissent le flanc des collines. Tous les objets inanimés semblent plus brillans; des oiseaux à riche plumage, des animaux de formes et de démarche étranges ajoutent à l'intérêt et à l'éclat de ce spectacle aux yeux de l'étranger.

Ce ne sont pas cependant les étrangers qui apprécient le mieux ces beautés, ou y prennent le plus d'intérêt; ce sont ceux qui reviennent dans un pays comme celui-là après des années d'absence, comme deux voyageurs qui, par un beau jour de janvier, se hâtaient de regagner une plantation de Demerara, séjour paternel qu'ils avaient quitté depuis bien long-temps.

Alfred Bruce et sa sœur Mary, l'un âgé de sept ans, l'autre de six, avaient été envoyés en Angleterre, pour y être élevés. Ils y avaient passé quatorze ans sans voir leurs parens, excepté dans une circonstance où leur père, vers le milieu de cet intervalle, fit une courte apparition en Angleterre. Le souvenir qu'ils conservaient de lui était par conséquent très-vif, et ils croyaient qu'il en était ainsi des idées qu'ils se retraçaient de leur mère, de leur

nourrice, des localités de la plantation, et de l'aspect général du pays. Maintenant, néanmoins, ils se trouvaient si loin de compte, à ce dernier égard, qu'ils commençaient à douter de l'exactitude de leur mémoire sur le reste.

En débarquant, ils avaient remarqué avec grand plaisir le contraste que présente l'hiver de la Guyane comparé à celui d'Angleterre. Quand ils étaient montés à bord, dans la Tamise, un épais brouillard se balançait au-dessus de Londres, et dérobait à leurs regards tous les objets, à l'exception des maisons du rivage que la neige, dont les toits étaient couverts, faisait paraître encore plus sombres. A leur arrivée, leurs plages natales brillaient, dans un calme profond, des derniers rayons du soleil couchant. Le lendemain sa lumière ne fut pas moins vive; il brillait encore sur leurs têtes quand ils se rapprochèrent des domaines de leur père; mais il ne semblait plus les égayer, car ils devenaient de plus en plus silencieux, et ne faisaient entendre que quelques rares exclamations.

— Comme tous ces lieux paraissent changés! dit Mary. On croirait que les oiseaux y sont les seuls êtres vivans.

Un domestique qui était venu avec la voiture au-devant des voyageurs, leur rappela que c'était le moment du dîner, et que dans une heure, ou à peu près, les esclaves reparaîtraient dans les champs.

— Ce n'est pas seulement de ne voir personne, que je suis surpris, dit Alfred; mais le pays, cultivé comme il l'est, a l'air inhabité. Pas un village, pas une ferme! Seulement, de distance en distance, une maison qui semble tomber en ruines, et de nombreuses huttes tout autour. Je ne me rappelais rien de pareil. Et vous, Mary?

Mary non plus. Elle pensait que l'aspect du pays avait dû changer considérablement; mais le vieux domestique lui dit qu'il était à peu près tel qu'il l'avait toujours vu.

— Les bestiaux, dit Mary, ont certainement souffert de quelque maladie; je n'ai jamais vu en Angleterre de vaches si mal nourries et en si pitoyable état.

Le domestique, qui n'en avait jamais vu de plus belles, sourit de ce qu'il considérait comme les préjugés de sa jeune maîtresse, et se contenta de lui répondre que ces bestiaux étaient ceux de son père, et que la maison voisine était la sienne.

Quelques minutes plus tard, la réunion si long-temps désirée avait eu lieu. Alfred assis près de la chaise longue de sa mère, tenant sur ses genoux sa jolie petite sœur Louisa, et Mary, la taille entourée du bras de son père, oubliaient, dans leur bonheur présent, et leurs dernières espérances et tous leurs souvenirs confus. Leur unique inquiétude avait pour objet mistress Bruce qui semblait sortir de maladie. Ils refusaient de la croire quand elle assura avec un sourire languissant qu'elle se portait aussi bien qu'à l'ordinaire; mais son mari attesta qu'en effet sa santé n'avait jamais été meilleure. Mistress Bruce n'aurait pas été moins étonnée des fraîches couleurs et de l'air de santé de sa fille, si elle n'eût été plus habituée à voir des Européens que Mary à voir des créoles.

Ces jeunes gens furent, ce jour-là, bien plus heureux, bien plus exempts de désappointement, que la plupart de ceux qui reviennent vers le séjour de leur enfance après plusieurs années d'absence. Leur père était transporté de joie; leur mère les comblait de tendres caresses; Louisa était la plus vive, la plus séduisante petite fille que l'on pût voir; sa parfaite franchise, l'aisance de ses manières, leur faisaient connaître toute la liberté de paroles et d'actions que permettaient leurs parens, et combien ils pouvaient compter sur cette liberté si chère à la jeunesse quand elle arrive à ce qui lui semble l'âge

de discrétion. Alfred ne fut pas moins surpris que charmé en remarquant cet esprit d'indépendance chez les autres personnes de la famille. Les domestiques blancs, tant ceux qu'il n'avait encore jamais vus que les compagnons de son enfance, l'abordèrent en lui présentant la main, et en lui souhaitant cordialement la bien-venue; et il observa qu'en parlant à son père ils avaient plutôt l'air de ses égaux que de ses serviteurs. Alfred en conclut sur-le-champ que ses espérances les plus exagérées étaient fondées, et que son père, loin d'être un tyran ou un dispensateur arbitraire de la fortune de ses inférieurs, dirigeait leur industrie avec justice et bienveillance.

Cependant Mary ne pouvait s'empêcher de remarquer ce qu'il y avait d'étrange dans les arrangemens domestiques qu'elle avait sous les yeux. Les noirs qu'elle rencontrait autour de la maison n'étaient qu'à demi vêtus, et plusieurs d'entre eux n'avaient ni bas, ni souliers, tandis que sa mère était aussi splendidement parée que si elle allait se rendre au bal. Le riche buffet de vaisselle d'argent, et tout le service de table, répondaient aux souvenirs confus, mais pompeux, de la magnificence au sein de laquelle vivaient ses parens; mais la maison était en mauvais état, et chaque appartement aussi peu achevé que si le bâtiment eût menacé ruine avant d'être terminé. Comme on l'avait prévenue cependant, avant son départ d'Angleterre, qu'elle ne devait pas s'attendre à trouver dans un autre pays les *comforts* de la métropole, elle ne tarda pas à s'habituer à tout ce qui choquait ses yeux ou ses goûts.

Avant que Louisa ne s'allât coucher, son frère lui demanda si elle voulait faire une promenade avec lui et Mary, le lendemain matin, à la fraîcheur; ils se rappelaient le signal que donnait autrefois le son de la conque, et ils désiraient voir les noirs sortir pour se rendre à l'ou-

vrage. Louisa rit de bon cœur, supposant que son frère voulait plaisanter, et mistress Bruce leur expliqua que personne dans la maison ne se levait que plusieurs heures après que la conque avait sonné; mais quand il fut certain qu'Alfred parlait sérieusement, Louisa, enchantée de l'idée de cette escapade, promit qu'elle se tiendrait prête. Il n'était pas nécessaire, comme en Angleterre, d'y mettre la condition que le temps serait favorable.

C'était une délicieuse matinée; le ciel était pur et l'air chargé de parfums, quand les jeunes gens se mirent en route. Le soleil commençait à se montrer à l'horizon, et les familles d'esclaves à sortir de leurs cases. Ils arrivaient d'un pas tardif, comme s'ils n'eussent pas entendu l'impatient appel de l'homme blanc qui faisait les fonctions de surveillant, ou le bruit du fouet du commandeur. On les appela nominativement, et il n'en manquait qu'un très-petit nombre. Puis, le commandeur, avec le manche de son fouet, leur montra le soleil, et leur fit remarquer que les paresseux étaient inexcusables par une aussi belle matinée.

—Trouvez-vous, dit Alfred, que l'état du temps fasse une grande différence?

— Il fait toute la différence, Monsieur. Quand les matinées sont froides et brumeuses, comme il arrive quelquefois dans cette saison, il est impossible de réunir la moitié des nègres avant l'heure du déjeuner; encore ceux qui viennent font-ils bien peu de besogne. Ils craignent moins le fouet que le brouillard, car ils sont nés pour vivre au soleil.

— Mon père exige-t-il qu'ils travaillent par le mauvais temps? demanda Alfred. J'aurais pensé que cela ne lui convenait pas plus qu'à eux.

— Ils sont si fainéans, répondit l'inspecteur, qu'il est plus sage de n'admettre aucune excuse, excepté dans

quelques cas particuliers. Si une fois nous leur permettions de s'absenter sous ce prétexte, ils ne tarderaient pas à en donner d'autres qui ne vaudraient pas mieux.

— C'est assez probable, pensa Alfred, qui, malgré ses efforts pour s'affranchir de tout préjugé touchant l'institution de l'esclavage, éprouvait néanmoins pour ce système une profonde répugnance.

Plus d'un tiers des esclaves rassemblés consistait en hommes et en femmes de l'âge le plus propre aux travaux fatigans, et du plus haut degré de vigueur où puissent parvenir les nègres esclaves. Ils portaient leurs houes, leurs couteaux, et une provision de vivres pour le déjeuner. Quand ils avaient remis leurs légumes aux femmes chargées de faire la cuisine, on les conduisait à l'ouvrage dans les plantations de café. La seconde troupe se composait de jeunes garçons et de jeunes filles, de femmes trop faibles pour un travail pénible, et de malades assez rétablis pour se livrer à de légères occupations. On les disséminait dans les plantations pour sarcler entre les rangs des jeunes plants. Les plus petits enfans, sous la surveillance d'une vieille femme, amassaient des herbes pour les cochons, sarclaient le jardin, ou allaient chercher les choses dont on avait besoin. Ils formaient la troisième bande, et montraient plus d'activité, faisaient beaucoup plus d'ouvrage, en comparaison de leur force, que les hommes les plus vigoureux de la première compagnie. Seuls ils paraissaient prendre quelque intérêt à la présence de personnes étrangères. Ils se retournaient de temps en temps pour regarder Mary, quand la vieille femme les faisait marcher devant elle pour aller au jardin, et on les vit guetter à travers les barrières tant qu'Alfred et ses sœurs furent en vue. Les autres troupes n'eurent pas l'air de remarquer qu'il y eût personne près

d'elles; et ceux auxquels leur jeune maître adressa la parole le regardaient à peine en lui répondant.

Les jeunes gens firent un tour dans les allées où les esclaves alignaient les plants de café. Il n'était pas possible d'employer des matériaux de meilleure qualité, de vivre dans un plus beau climat, et d'avoir de plus riches espérances de recueillir une juste récompense du travail, qu'Alfred n'en avait sous les yeux; mais jamais il n'avait vu d'occupation si négligemment suivie, ni une telle perte de temps. En remarquant combien les allées étaient à l'abri des vents du nord, combien le terreau chaud et sablonneux qui formait le sol était favorable à la croissance des arbustes, qui semblaient pleins de sève et de vigueur, il désirait presque être lui-même au nombre des travailleurs, au moins pendant la fraîcheur du matin. Mais les gens qu'il regardait ne paraissaient pas partager son goût. En s'éloignant un peu, il pouvait à peine distinguer si aucun d'eux agissait; et quand ils le faisaient, c'était avec une lenteur et une indolence dont il n'avait pas d'idée. Il avait vu, dans une plantation anglaise, des ouvriers mesurer le terrain, creuser les fosses, placer les racines, et les recouvrir avec une telle promptitude que le seul soin de l'inspecteur était de s'assurer qu'ils ne se pressaient pas trop; tandis que là, il fallait huit minutes pour mesurer la distance de huit pieds, d'un plant à l'autre; et quand il s'agissait de placer les racines, on aurait pu croire que chaque fibre pesait dix livres, tant ce travail paraissait pénible. Alfred rappela à Mary qu'à cette heure du jour un laboureur anglais sort avec son attelage, au milieu des froids brouillards de février, et siffle gaiement, tandis que de l'œil et de la main il aligne et creuse son sillon; au lieu que devant eux, dans cette saison radieuse et parfumée, les ouvriers noirs

semblaient aussi peu occupés de leur travail que réjouis de l'éclat du soleil. Perdant enfin patience en voyant un vigoureux esclave jeter de côté sa pioche, quoique le trou qu'il préparait fût loin d'être nettoyé, Alfred saisit l'outil, termina la besogne, et passa de cette fosse à une autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il eût achevé plus d'ouvrage en une demi-heure qu'aucun des esclaves qui l'entouraient n'en avait fait depuis le lever du soleil. Louisa paraissait frappée d'horreur à ce spectacle, car jamais elle n'avait vu d'homme blanc, bien moins encore un *gentleman*, travailler dans une plantation ; mais quand elle remarqua que sa sœur semblait plus disposée à l'aider qu'à le blâmer, elle courut en riant dire à l'inspecteur à quoi s'occupait Alfred.

—Vous avez l'air bien aise, dit Alfred à l'esclave, de voir faire ainsi votre ouvrage; mais à présent j'espère que vous agirez pour votre maître aussi activement que je viens d'agir pour vous. Puis en le regardant pour l'engager à répondre, il crut se rappeler qu'il le connaissait.

—Quel est votre nom?

—Willy[1].

—Comment, Willy, le fils du vieux Mark?

—Oui, le vieux Mark est mon père.

—Eh quoi, Willy, m'avez-vous oublié, comme je vous avais presque oublié moi-même? Ne vous souvenez-vous plus du jeune Alfred?

—Oh! oui, très-bien.

—Est-ce le même Willy qui avait coutume de vous porter sur ses épaules? demanda Mary, et qui traînait ma petite voiture autour du jardin? C'était un garçon plein d'énergie et de gaieté à l'âge de.... quel âge avait-il alors?

—Il avait douze ans à l'époque de notre départ. Mais,

1. Diminutif de William (Guillaume).

Willy, pourquoi n'êtes-vous pas venu me parler dès que vous m'avez vu? Vous deviez être bien sûr que je me souviendrais de vous quand vous me diriez votre nom.

Willy ne répondant rien, Alfred continua :

—J'ai appris que votre père vivait encore; et je compte l'aller voir aujourd'hui, car on m'a dit qu'il ne sortait plus à cause de son grand âge. Pouvez-vous m'indiquer sa case?

Willy montra du doigt une case de meilleure apparence que celles dont elle était entourée, et dit que son père était toujours là, ou dans le terrain à provisions adjacent[1]. Il ajouta que sa mère était morte, mais que ses deux sœurs, Becky et Nell[2], étaient près de là. L'une travaillait dans le champ voisin, et l'autre était au nombre des cuisinières qu'il pouvait voir occupées à préparer le déjeuner sous un grand arbre.

Il restait assez de temps pour voir déjeuner les esclaves avant que le même repas fût prêt à l'habitation. Ils se rassemblèrent à l'ombre au son de la conque, et l'on servit à chacun sa portion. Nos jeunes gens, désirant ne pas les déranger pendant ce court intervalle de repos, adressèrent quelques paroles obligeantes à deux ou trois d'entre eux dont ils se souvenaient, et s'éloignèrent. Ils rencontrèrent sur leur chemin quelques-uns des paresseux qui ne s'étaient pas présentés à l'heure convenable et qui rôdaient aux environs, peu désireux (et pour cause) de paraître devant le commandeur.

—Que va-t-on leur faire? demanda Mary.

1. « Les colonies qui jouissent d'un sol étendu donnent communément, aux esclaves, une portion de terre qui doit fournir à tous leurs besoins. Ils peuvent employer, à son exploitation, une partie du dimanche et le peu de momens qu'ils dérobent les autres jours au temps de leurs repas. » (Raynal, *Hist. Philos. des deux Indes.*)

2. Becky, diminutif de Rebecca; Nell, diminutif d'Héléna.

— Ils seront seulement un peu fouettés, répondit Louisa.

Sa sœur la regarda d'un air surpris, en l'entendant parler d'un pareil châtiment avec tant d'insouciance.

— Oh! ajouta-t-elle, je ne veux pas dire fouetter au point de ne pouvoir travailler; on ne leur donnera qu'un coup ou deux, comme cela.

Et, prenant la canne que son frère tenait à la main, elle l'en frappa légèrement. Mais remarquant que tous deux continuaient à paraître peu satisfaits, elle poursuivit :

— Que peut-on faire de mieux en Angleterre, quand les ouvriers se rendent tard à leur travail? car je suppose qu'on dort quelquefois trop long-temps dans ce pays-là comme dans celui-ci.

Son frère lui répondit, à sa grande surprise, qu'en Angleterre on punit les paresseux en leur retirant leur travail; et qu'on n'y manque pas d'ouvriers industrieux qui se trouvent trop heureux de s'en charger. Ce qui fit dire à Louisa que rien ne plairait tant aux esclaves de son père, que de n'avoir rien à faire; mais qu'elle n'avait jamais ouï dire qu'on leur permît rien de pareil, excepté les dimanches et les jours de fêtes.

En revenant à la maison, ils visitèrent le vieux Mark, qu'ils trouvèrent à son déjeuner, servi par sa fille Becky qui était revenue exprès des champs. Mark avait été dans son temps un homme industrieux, au moins dans la culture de son propre terrain; et il en résultait qu'il était en meilleure position que la plupart de ses voisins. Sa case se composait de trois chambres, et le sol était recouvert d'un plancher. Il possédait un coffre pour serrer ses habits, et les jours de fêtes il était mieux vêtu qu'aucun de ses voisins plus jeunes. Un petit nombre d'orangers et de bananiers ombrageaient sa demeure, et

lui donnaient à l'extérieur une apparence assez pittoresque; mais l'intérieur, à ce que pensa Mary, était loin de paraître agréable. Les murs ne consistaient qu'en un torchis enduit grossièrement de plâtre; et le toit, couvert de feuilles de cocotier, était percé de trous par lesquels s'échappait la fumée du feu que les Nègres allument le le soir, et sans lequel ils n'auraient pas assez chaud pour pouvoir dormir. Pendant le jour, ils font leur cuisine au dehors.

Mark, dans son meilleur temps, n'avait jamais été bien remarquable pour la clarté de son entendement; et à l'époque dont il s'agit le peu de lucidité qui lui restait était obscurci par la vieillesse. Il comprit néanmoins assez facilement qui étaient ses hôtes, cita quelques anecdotes de l'enfance d'Alfred, et une fois qu'il fut en train de causer, il poursuivit comme s'il ne devait plus s'arrêter. Il paraissait excessivement vain, car tout ce qu'il disait n'avait d'autre tendance que de prouver son propre mérite. Il raconta comment il avait été brave dans une occasion, et avait dit la vérité dans une autre; comment on avait entendu l'inspecteur dire que c'était lui qui tirait le meilleur parti de son terrain à provisions; et comment l'estimation de ce qu'il valait s'était élevée de jour en jour. Lors même qu'il rapportait des exemples de la bienveillance de son maître à son égard, il semblait ne le faire que pour mieux prouver ses bonnes qualités. Ce qui était encore plus étrange, c'est que Becky était animée exactement du même esprit. Non-seulement elle écoutait avec une grande déférence ce que son père avait à dire, mais elle continuait sur le même ton, dès qu'il cessait de parler. Les jeunes gens ne tardèrent pas à se fatiguer de cette conversation, et interrompirent le récit diffus des complimens que Becky avait autrefois reçus des blancs. Mais la vanité ne fit que changer de forme;

et à chaque mot obligeant que prononçait Alfred ou Mary, les deux esclaves se donnaient de plus en plus des airs de fierté.

—Que ces gens-là sont singuliers et désagréables ! s'écria Mary en s'éloignant de la porte ; j'avais toujours cru que nous trouverions les esclaves trop humbles, trop serviles ; je ne sais plus sur quel ton leur parler maintenant que je les vois si orgueilleux.

—Nos esclaves, dit Louisa, le sont plus que les autres, parce que papa les a traités avec douceur. M. Mitchelson nous raille quand il voit que nous sommes excédés de les entendre chanter leurs propres louanges, et il dit que si nous les traitions comme il convient, ils ne nous ennuieraient jamais de cette façon-là. On m'a raconté que mistress Mitchelson dit quelquefois à sa fille : — N'ayez donc pas l'air si satisfaite de vous-même, ma chère ; ou je croirai que vous avez causé avec les esclaves de M. Bruce.

Louisa ne put expliquer à son frère comment il se faisait que les bons traitemens donnassent aux esclaves ce caractère désagréable. Tout ce qu'elle en savait, c'est qu'ils étaient ou taciturnes et obstinés comme Willy, ou babillards et vains comme son père et ses sœurs. Alfred médita sur ce sujet durant le retour à la maison.

Quand les jeunes gens entrèrent dans la salle à manger, leur mère, avec la voix éteinte qui lui était habituelle, leur dit : — Mes chers amours, combien vous devez être fatigués de tout le chemin que vous avez fait ! J'aurais fait servir le déjeuner une heure plus tôt qu'à l'ordinaire, si vous fussiez rentrés ; car je suis sûre que vous devez mourir de lassitude. Louisa, mon amour, reposez-vous sur mon divan.

Louisa s'assit donc ; mais on ne voulut pas croire son frère et sa sœur quand ils assurèrent qu'ils n'étaient pas fatigués.

— Quand vous connaîtrez un peu mieux notre climat, dit M. Bruce, vous ne serez pas plus tentés d'entreprendre de si longues promenades que les Anglais ne le sont de rester chez eux par un beau jour d'été, ce qui, je suppose, leur arrive rarement. Mais si réellement vous n'êtes pas fatigué, Alfred, nous monterons à cheval un peu plus tard, et nous irons jusqu'à Paradis. J'ai promis de vous mener voir vos anciens amis, les Mitchelson, aussitôt que vous seriez arrivé; et ils sont impatiens de vous souhaiter la bien-venue.

CHAPITRE II.

LA LOI ATTAQUE LA PROPRIÉTÉ A DEMERARA.

Durant une course de plusieurs milles, M. Bruce et son fils s'entretinrent à fond de leurs affaires, qui étaient dans un état capable de causer à tous deux de grandes inquiétudes, quoique ces inquiétudes fussent pour chacun d'eux d'un caractère entièrement différent. Depuis quelques années, les revenus de la plantation de M. Bruce étaient devenus de moins en moins considérables; et maintenant, perdant tout-à-fait courage, il se plaignait amèrement des rigueurs dont il était accablé, ainsi que les planteurs, ses confrères, par suite de ce qu'il appelait l'oppression de la métropole, et par la concurrence des autres pays dans le même genre de commerce. C'était un homme à idées peu nettes, quoiqu'il eût un excellent cœur, et sa vie presque entière s'était passée dans les limites de sa plantation; de sorte que, tout naturellement,

il adoptait les vues des planteurs en général, joignait ses réclamations aux leurs pour obtenir des privilèges plus étendus en faveur des produits des Indes occidentales, et croyait que le moyen le plus sûr de venir au secours des colonies d'Amérique était de leur accorder un monopole exclusif. Pour prouver qu'il était plus en droit que la plupart de ses confrères, de se plaindre de l'abandon et du défaut de protection de la mère-patrie, il se fondait sur ce que son humanité s'opposait à ce qu'il opprimât à son tour ses esclaves, pour leur arracher quelque compensation des pertes qu'il éprouvait dans le commerce. Ainsi persuadé que la cruauté du gouvernement et du peuple anglais, d'une part, et son bon cœur, de l'autre, l'entraînaient rapidement à sa ruine, il était profondément dégoûté de son état, disposé à ouvrir son ame à son fils, et à se consulter avec lui sur le meilleur parti à prendre.

Tout jeune qu'était Alfred, il méritait la confiance de son père, et, suivant toute probabilité, devait être plus capable de lui donner un bon conseil, quand il aurait acquis un peu d'expérience, qu'aucun des gentlemen du voisinage qui se réunissaient de temps en temps pour unir leurs doléances, et adresser des mémoires au gouvernement. Alfred était tombé entre bonnes mains en Angleterre. Il avait été élevé pour la position qu'il devait occuper, et si soigneusement instruit sur tous les points des importantes questions qu'il aurait sous les yeux pendant sa vie, qu'on ne pouvait craindre qu'il ne vît que ce qu'il voudrait voir, ou ne prêtât l'oreille qu'aux argumens d'une certaine classe. Une belle propriété à la Barbade devait probablement lui échoir bientôt, et la certitude qu'il pouvait être appelé au premier jour à être acteur responsable dans la carrière pour laquelle il avait été élevé, excitait son ardeur pour l'étude

de ses devoirs, et sa prévoyance pour l'avenir. Il s'abstint donc d'arrêter ses idées touchant l'administration d'une plantation, avant d'avoir eu l'occasion d'observer comment le système actuel fonctionnait; mais sur certains principes généraux, son opinion était fixée. Ces principes étaient de ceux qui sont adoptés dans le monde entier, et qui ne peuvent être, à ce qu'il croyait, ni infirmés par la crainte des conséquences, ni éludés par égard pour certaines circonstances. Bien pénétré de ces principes, il commença, dès le jour de son débarquement, à observer tout ce qui l'entourait, quelque part qu'il allât, et à recueillir des renseignemens près des personnes de toutes les classes avec lesquelles il pouvait se mettre en rapport.

Dans cette occasion-ci, son père, pour justifier ses plaintes sur les malheurs des Indes occidentales, lui montrait les domaines situés de chaque côté de la route, en lui racontant combien de fois ils avaient changé de maître, et les désastres qui avaient accablé leurs divers propriétaires.

—En Angleterre, disait-il, les domaines passent de génération en génération, et un père peut prendre quelque plaisir à leur amélioration et à leur culture, dans l'espoir que ses arrière-petits-enfans jouiront du fruit de ses travaux et les continueront; mais ici nul ne sait si toutes les peines qu'il se donne seront à son fils de quelque utilité.

— Nous ne réussirons jamais, répondit Alfred, jusqu'à ce que le système soit complètement changé. La certitude de posséder sans trouble est un des élémens essentiels de prospérité.

— Mais, mon fils, on ne peut acquérir ici cette certitude. Au moment où un homme se flatte de réussir, survient un ouragan ou une épidémie sur ses esclaves.

ou, pis que tout cela, une révolte; et il est continuellement entravé par quelque mesure de nos ennemis de la métropole. Ils ne devraient pas nous envier nos propriétés dans ce pays-ci, car il faut certainement toute la patience de Job pour rester planteur en Amérique.

— Il en faut plus que je n'en aurai jamais pour posséder à des conditions précaires sans nécessité.

— Comment! sans nécessité? Que voulez-vous dire?

— Je veux dire précaires par suite de mauvaises institutions. Je ne sais pas encore comment nous pourrions nous préserver des ouragans; mais si je n'étais convaincu qu'on peut faire disparaître les autres maux dont vous parlez, j'aimerais autant aller en Turquie et y posséder mes biens sous le bon plaisir du sultan, que d'être votre héritier. Il y a peu de motifs de préférence entre deux pays où la propriété n'est pas assurée.

— Mais ce dont je me plains, Alfred, c'est que la loi ne nous assure pas notre propriété. Si elle le fait en Angleterre, pourquoi sommes-nous privés de cet avantage?

— Voilà en effet la question, mon père. N'est-il pas évident qu'il existe ici dans nos institutions quelque vice qui les place en dehors de la protection des lois? Nous ne pouvons attribuer aux ouragans, aux mauvaises saisons que la moindre partie de nos malheurs; et pour nous en dédommager nous ne pouvons nier, malgré toutes nos plaintes, que le gouvernement ne nous accorde un degré extraordinaire de protection, quoique nous ne sachions guère en profiter. Presque tous nos maux sont de telle nature que la loi n'y peut porter remède; et puisque les effets de cette loi sont incomparablement plus salutaires en Angleterre qu'ici, il est clair que ce n'est pas elle que nous devons accuser.

— Il est, certes, bien temps, mon fils, que nous y pensions sérieusement.

— Le temps presse en effet ; mais on craint de sonder la blessure. Si une partie de la peine qu'on prend à chercher des expédiens pour l'administration de la propriété, était dirigée sur l'examen de sa nature, et des titres en vertu desquels on possède, nous serions sur une meilleure voie pour découvrir par quel point pèche notre système.

— Mon cher ami, vous nous traitez, en vérité, trop sévèrement. Pensez-vous donc que nous ignorions ce que c'est que la propriété ?

— Oui, mon père ; parce que je pense que nous sommes détenteurs de bien des choses qui ne nous appartiennent pas. Nous pouvons nous en convaincre sur-le-champ, en remontant à la source. Admettons l'ancienne fable païenne du premier couple d'êtres humains sortant de leur caverne, et supposons que cette caverne est dans la colline voisine ; quelle propriété, quels objets à eux, en propre, auraient cet homme et cette femme à leur première entrée dans ce monde ?

— Du moment où il leur plairait de prendre possession, ils pourraient avoir tout un continent.

— Fort bien ; mais avant de prendre possession : tels qu'ils étaient, se tenant par la main, à l'entrée de cette caverne ?

— Mais ils n'auraient rien. Car si l'homme disait : Cet arbre, courbé sous le poids des fruits, est à moi ; la femme pourrait dire : Non, je veux l'avoir ; et aucun d'eux ne pourrait faire valoir un droit qui ne fût également celui de l'autre.

— C'est très-vrai, quant à l'arbre fruitier ; mais il est pour chacun d'eux une possession que l'un et l'autre peuvent revendiquer à juste titre. Supposons que l'homme dise à la femme : Mes cheveux sont trop courts, et je veux avoir quelques-uns des vôtres ; ou que la femme dise à son tour : Mes membres sont trop faibles, il faut que

vous travailliez pour moi; ont-ils un droit de propriété sur la personne l'un de l'autre?

—Non certainement. Si la femme a besoin de tous ses cheveux pour s'ombrager le visage en plein midi, et l'homme de toutes ses forces pour le travail ou pour la chasse, il n'est pas de raison qui doive empêcher chacun d'eux de garder ce qui lui appartient, s'il le peut. Mais il est fort probable que l'un serait plus fort que l'autre, et alors il y aurait prise de possession.

—Mais il n'y aurait pas droit de propriété. Si l'homme coupait les cheveux de la femme pendant son sommeil, ils cesseraient de faire partie de cette femme et de lui appartenir comme la force de ses membres et les organes de ses sens; cependant elle y aurait toujours le plus juste droit, attendu qu'elle les avait reçus de la nature. Si, à à son tour, la femme liait les pieds de l'homme, pendant qu'il serait malade et gisant sur la terre, et qu'elle refusât de le délivrer jusqu'à ce qu'il eût arraché pour elle autant de racines qu'elle en voudrait, acquerrait-elle ainsi la propriété de l'homme, ou de sa force de corps?

—Non, sans doute. Car s'il plaît à l'homme de n'arracher que la quantité de racines nécessaire à sa subsistance, elle ne peut tirer de lui aucun avantage; et il reprendra sa liberté dès qu'il en trouvera l'occasion. Ceci n'est qu'une lutte entre deux forces, dans laquelle le droit n'entre pour rien.

—Mais la femme a le droit de couper elle-même ses cheveux, et l'homme de faire usage de sa force, pourvu qu'il ne s'en serve pas pour empiéter sur les droits personnels de sa compagne. Il nous est donc démontré que l'homme, par la loi naturelle, ne peut acquérir la propriété de l'homme.

—Ni de rien autre chose que de lui-même, interrompit M. Bruce, comme vous avez commencé par l'exposer.

Si vous pouvez prouver que l'homme a aujourd'hui des droits sur les fruits de la terre, il s'ensuit qu'il peut en avoir aussi sur l'homme.

— Je pense que non, dit Alfred. Toute la question dépend d'une définition exacte de ce qui constitue *le droit*. Je crois que l'homme a un droit conventionnel, non un droit naturel, sur les productions de la terre; mais ni l'un ni l'autre ne peuvent l'autoriser à s'emparer de l'homme à titre de propriété. Il peut exister un consentement général à ce que des hommes prennent et conservent possession de certaines portions de terrain; mais il ne peut jamais y avoir consentement général à ce que l'homme soit maître absolu de l'homme. Si les deux individus dont nous avons parlé, conviennent de prendre un espace de terre, et de se tenir chacun dans ses limites, cette convention est une espèce de loi; et mieux elle sera observée, plus la propriété de chacun d'eux sera assurée. Cette règle sera suivie par leurs descendans jusqu'à ce qu'ils deviennent trop nombreux pour trouver dans une simple convention des garanties suffisantes. Alors ils établiront une loi formelle, sanctionnée par certaines pénalités, qui assurera de nouveau à chacun la possession de ce qui est devenu sa propriété par suite d'un commun accord.

— Cette convention et cette loi, dit M. Bruce, sont nécessaires au bien général; car il n'y aurait plus de terme à la violence et à la fraude, plus d'encouragement à améliorer, plus de confiance mutuelle, si la loi de la force brutale devait exclure toute autre loi.

— Il est vrai, dit Alfred. Le bien général est non-seulement la source, mais devrait encore être la fin et le but de l'institution de la propriété. Quant au droit de propriété sur l'homme, que l'on s'est arrogé de siècle en siècle, le cas est bien différent; et à aucune époque une

telle propriété n'a été assurée, ni établie d'un commun accord, ni utile à la prospérité générale. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer l'histoire de ces deux genres de propriété.

— Je crains, Alfred, que cette histoire ne soit trop longue pour que mes voisins et moi ayons le temps de l'étudier.

— On peut en tracer une esquisse rapide, mon père. Le capital, possédé en vertu d'un consentement mutuel, c'est-à-dire la propriété de toute chose créée, inférieure à l'homme, a une perpétuelle tendance à s'accroître et à s'améliorer; et chaque accroissement ajoute au bien de la société. Les cultivateurs du sol ont augmenté progressivement la faculté productive de leur portion, de manière à en obtenir des moyens de subsistance pour une population toujours croissante. Les inventions ont pris naissance, les arts se sont perfectionnés, les manufactures se sont répandues à tel point que les moyens de vivre dans l'aisance sont devenus faciles à acquérir pour un plus grand nombre d'hommes qu'il n'en serait jamais né si la propriété n'eût été suffisamment garantie. Il existe une sûre indication du bon emploi d'un capital, c'est que son accroissement passé est le gage certain de son accroissement futur; tandis que le résultat est tout contraire lorsqu'on emploie illégalement comme capital ce qui n'est pas destiné à l'être. Plus on lui imprime d'activité, plus sa décroissance est rapide; plus on le ménage, plus on est gêné. Son accroissement ajoute à la somme des misères humaines; sa diminution produit un soulagement proportionné.

—Pourquoi donc alors l'esclavage a-t-il toujours existé dans le monde?

— Parce que les races, comme les individus, ne s'instruisent que lentement, par expérience; mais enfin elles

se sont instruites, et leur éducation fait chaque jour des progrès. De siècle en siècle, les limites de l'esclavage se resserrent. Dans les temps anciens, une grande partie de la population des Etats les plus policés était la propriété de l'autre. A ces époques, les puissans de la terre vivaient au sein d'une splendeur barbare et mal entendue, et la masse des peuples dans une gêne extrême; c'était le temps de l'esclavage dans la Grèce et à Rome. Puis vinrent les serfs et les vilains des nations gothiques, dont le sort était beaucoup plus supportable que celui des anciens esclaves, en ce que les serfs vivaient sur leur terre natale, et dans une espèce de communauté d'intérêts avec leurs possesseurs; mais ce fut seulement à l'époque où il leur fut permis d'être propriétaires que leur population s'accrut, et que leur condition, ainsi que celle de leurs maîtres, devint meilleure. L'expérience de cette amélioration conduisit à une émancipation plus large; et cette liberté comparative amena de nouvelles améliorations; de telle sorte que la position d'un paysan, en ce qui concerne la santé, l'aisance et les garanties de la propriété, est préférable aujourd'hui à celle du seigneur et maître de ses pères. C'est ainsi, mon cher père, qu'on pourrait espérer que dans mille ans d'ici, la condition des descendans de vos esclaves serait plus heureuse que ne l'est aujourd'hui celle de vos enfans, en supposant que que nos esclaves soient les habitans primitifs du sol qu'ils cultivent. Dans l'état actuel des choses, je crains bien que l'extinction de nos mauvaises institutions ne soulage que ceux auxquels elles nuisent le plus. Mais que cette extinction soit inévitable, c'est ce que nous garantit l'histoire de l'esclavage en Europe; et c'est alors, mais seulement alors, que les lois d'Angleterre protégeront les propriétés des Anglais dans les colonies aussi efficacement que dans la métropole. On ne peut reprocher à des

lois instituées pour défendre la propriété légitime, de ne pas défendre celle qui ne l'est pas. Considérons encore une fois, pour éclaircir la question, quelles sont les parties qu'intéresse l'application de la loi.

Le gouvernement et les détenteurs de la propriété sont les parties intéressées au maintien de la loi. Les infracteurs de cette loi sont la partie tierce, qu'il est de l'intérêt commun des deux autres de punir. Tel est l'état des choses en Angleterre, où l'action est comparativement salutaire. Ici, au contraire, la position est complètement changée, parce que les seconde et tierce parties étant identiques, la première les traite cependant comme si elles étaient opposées l'une à l'autre. L'infracteur de la loi, c'est-à-dire l'esclave rebelle, étant la propriété du possesseur, et, par conséquent, ne faisant qu'un avec lui, les bénéfices du contrat sont annulés pour tous. Si l'esclave échappe à la punition, la propriété du possesseur (sa plantation) n'est pas en sûreté. S'il est puni, la propriété du possesseur (son esclave) est attaquée. Il ne faut donc pas s'étonner que le maître se plaigne du double risque que court sa propriété; mais ce double risque est la conséquence nécessaire de la possession d'un sujet de la loi, à titre de propriété.

— Vous me rappelez, mon fils, les plaintes du vieux Hodge à l'occasion de son taureau vicieux. Vous vous souvenez de Hodge? Il trouvait fort pénible qu'après tout le tort qu'avait éprouvé son troupeau, l'inspecteur l'obligeât encore à tuer ce taureau. Hodge possédait aussi un sujet rebelle de la loi.

— Sans doute; et Hodge était à plaindre, parce qu'il n'y avait pas moyen de faire de son taureau un travailleur libre; mais s'il eût dépendu de lui de garder à titre de capital, ou l'animal même, ou son travail seulement, nous aurions pu n'imputer qu'à lui sa double perte.

— Vous entendrez, mon fils, tout ce que Mitchelson a à dire sur ce sujet. Il a eu à se plaindre autant que personne, dans son temps, des esclaves insubordonnés. Quelques-uns ont été exécutés, plusieurs autres se sont enfuis pendant le cours de son dernier bail : il a cependant modifié sa manière d'administrer, par suite des changemens de circonstances.

— Éprouve-t-il des embarras, comme tout le monde?

— Oui; et je ne pense pas qu'il eût renouvelé son bail, s'il avait prévu la baisse des prix; mais c'est un homme prudent et qui sait régler sa marche suivant le temps.

— De qui tient-il à ferme?

— De Stanley, qui a, comme vous savez, passé les quinze dernières années en Angleterre. Quand il quitta ce pays, il afferma Paradis à Mitchelson pour dix ans, à raison de mille livres [1] par an. Il existait à cette époque sur ce domaine une population permanente de trois cents esclaves.

— S'il n'y avait pas plus de trois cents esclaves, il fallait, pour que Mitchelson pût gagner à ce marché, que les sucres fussent à plus haut prix qu'à présent.

— Leur prix brut était, terme moyen, de trente livres le tonneau. Avec le prix de ferme, les autres frais pouvaient s'élever à vingt livres par tonneau; de sorte que le revenu net de Mitchelson était de mille livres.

— Et comme les prix étaient plus avantageux qu'aujourd'hui, il fut tenté d'exiger de ses esclaves tout le travail possible?

— Oui; mais une autre clause du contrat portait qu'à l'expiration du bail, il serait procédé à l'estimation de la plantation et de toutes ses dépendances, et que Mit-

1. Livres sterling d'environ 25 fr. C'est ainsi qu'il faudra l'entendre toutes les fois que dans le cours de l'ouvrage il sera question de livres.

chelson indemniserait le propriétaire des dommages qu'elle pourrait avoir soufferts, ou recevrait le montant des améliorations qu'il y aurait faites. Il établit ses calculs avec le plus grand soin, et acquit la preuve qu'il y aurait pour lui bien peu d'avantage à surcharger ses esclaves de travail, puisque l'indemnité à payer au bout des dix ans, pour les morts, compenserait le surcroît de bénéfice qu'il pouvait obtenir en faisant plus de sucre; il commença donc par les faire travailler modérément; mais lorsque les prix, montant à quarante livres par tonneau, augmentèrent son revenu de deux mille livres, il devint évident qu'il était de son intérêt de cultiver plus en grand. Il se décida donc à planter ce qu'il fallait pour cent tonneaux de plus, même en supposant que la mortalité qui en résulterait dût lui coûter mille livres. Mais on ne peut se figurer dans quels embarras il s'est trouvé par la suite. Il pourra vous dire, aussi bien que personne, combien la loi est impuissante pour protéger la propriété.

Alfred ne répondit pas, et il s'ensuivit un long silence.

— Eh bien! continua son père, n'avez-vous pas envie de connaître le résultat des spéculations de Mitchelson?

— Oh, certainement. Mais je cherchais à prévoir quelle en pourrait être l'issue, avec le temps.

— A la fin de son bail, c'est-à-dire il y a cinq ans, il paya sans difficulté le prix des esclaves qu'il avait enterrés, et obtint un renouvellement.

— Dites-moi, je vous prie, si Stanley était informé de son système?

— Mais je pense bien qu'il ne l'ignorait pas, ayant passé lui-même plusieurs années ici. Quoi qu'il en soit, il regarda Mitchelson comme un fort bon fermier, et c'é-

tait pour lui l'essentiel. Mais celui-ci ne se fut pas plus tôt remis à l'ouvrage, que les prix tombèrent et descendirent jusqu'à vingt-cinq livres par tonneau.

— Dieu en soit loué ! s'écria Alfred.

— Eh ! j'en fus, moi, fort affligé pour lui, indépendamment des pertes que j'éprouvais moi-même. Il était vraiment mortifiant que cela survînt au commencement d'un bail. Il s'en tira de son mieux pourtant; et voyant bien qu'il ne pourrait pas récolter assez pour couvrir le prix de ferme et les frais, il s'arrangea pour bénéficier à la fin de son bail sur le prix des améliorations qu'il se mettrait en mesure de réclamer. Il changea donc entièrement de système, comme vous vous en apercevrez tout à l'heure. Le terrain où il récoltait des cannes, produit aujourd'hui des substances alimentaires pour ses esclaves et ses bestiaux. Il les nourrit bien, les fait peu travailler, afin que leur nombre puisse s'accroître, et il a même fait apprendre des métiers à ses nègres. Si cet état de choses continue, il aura de profit une somme assez ronde, à la fin des cinq années qui lui restent.

— On nous dit en Angleterre, mon père, que les planteurs sont intéressés à être humains envers leurs esclaves, et les Anglais ne sont que trop disposés à le croire. J'espère que vous n'avez jamais soutenu cette assertion depuis que Mitchelson vous a mis au courant de ses affaires, ou que vous l'interprétez comme un aubergiste que j'ai connu en Angleterre.

— Et que disait-il, votre aubergiste?

— Un jour qu'un gentleman lui conseillait de ne pas surmener ses chevaux : Par ma foi, Monsieur, répondit-il, croyez-vous que je n'entende pas mieux que cela mes intérêts, en ce qui regarde ces pauvres bêtes? Il est de mon intérêt, voyez-vous, de les tenir en bon état jusqu'à l'élection, notre grande élection du comté, qui

aura lieu dans trois semaines. — Et que deviennent vos chevaux à cette époque? — Oh! alors, comme vous savez, il y aura des allées et des venues, des courses à étrippe-cheval; mais quand la quinzaine sera passée, bêtes et gens pourront se reposer; car c'est toujours un mort temps pour la poste que celui qui suit une élection. — Je désire, dit le gentleman, que vos rosses se trouvent bien de vos tendres soins; grand bien leur fasse! Et je serai tenté d'en dire autant à Mitchelson, s'il me raconte l'histoire de ses deux baux.

— J'espère néanmoins, Alfred, que vos opinions particulières sur la propriété ne feront naître dans votre esprit aucune prévention défavorable contre Mitchelson. C'est l'homme le plus humain pour ses domestiques blancs, le père le plus indulgent, le meilleur....

— Mon père, interrompit Alfred, je dois vous assurer, une fois pour toutes, que lorsque j'entends parler de cruautés en général, je déteste les systèmes, non les hommes. Si j'avais eu des individus la même opinion que des institutions de ce pays-ci, vous auriez déjà reçu mes adieux, et je serais, en ce moment, rembarqué pour l'Angleterre.

— Patience! mon cher enfant, patience!

— Non pas en présence des abus, mon père, en présence des crimes de notre état social. Tant qu'il vous plaira quand il s'agira d'éclairer ceux qui ne les remarquent pas; mais pour les abus eux-mêmes, point d'indulgence!

CHAPITRE III.

LA PROSPÉRITÉ APPAUVRIT A DEMERARA.

Alfred n'était pas disposé à contester ce que son père affirmait sur la douceur naturelle de son ami. Il se rappelait les jours où on le récompensait en lui permettant de faire le tour des cultures, porté dans les bras de M. Mitchelson, ou de s'asseoir sur ses genoux pour écouter des histoires de cette Angleterre où il devait aller tôt ou tard. Il attribuait le traitement que ce gentleman faisait subir à ses esclaves, non pas à aucune inclination pour la tyrannie en elle-même, mais à la grande erreur qui lui faisait considérer des êtres humains comme une propriété agissant sur les intérêts pécuniaires. Aussi, quoiqu'il fût impossible de lui accorder le même degré d'estime que s'il eût respecté les droits de ses semblables, Alfred était loin de vouloir rendre responsable des fautes d'un système, un homme qui l'avait toujours traité avec affection ; il répondit donc à l'accueil cordial de son ancien ami avec une franche satisfaction.

Les dames n'étaient pas à la maison ; mais elles devaient rentrer long-temps avant l'heure où il serait nécessaire que les MM. Bruce se remissent en route. Ils eurent à choisir ou d'entrer se reposer, ou de remonter à cheval pour se rendre à une campagne qu'Alfred aimait jadis de prédilection, et dont le pavillon était à demi caché au milieu des arbres. Ces messieurs choisirent ce dernier parti ; Alfred, dans l'espoir de faire quelques obser-

vations sur sa route, et de jouir, dans l'éloignement, de la vue de la mer, qu'on apercevait du péristyle du pavillon.

Les esclaves, divisés par bandes, travaillaient dans les champs de cannes qu'ils traversèrent; mais l'apathie avec laquelle ils se livraient à cette occupation était plus frappante encore que sur le domaine de M. Bruce. Alfred pensa combien est peu profitable l'achat d'un homme. C'est l'ame qui lui donne du prix; c'est l'ame qui communique aux yeux la vue; l'ouïe à l'oreille; la vigueur aux membres; et l'ame ne s'achète pas; on n'achète que cette portion de l'homme qu'on peut soumettre par la crainte du fouet et des fers. Partout où il est permis à l'homme d'avoir la libre possession de lui-même, celui qui paie son travail profite de l'énergie de son ame, par l'action qu'elle imprime au corps. Partout où l'homme devient la propriété d'un autre, le possesseur perd aussitôt, et pour toujours, ce qu'il y a de plus précieux dans l'individu qu'il n'a acquis qu'en récompensant le crime. Il devient possesseur d'un être qui ne diffère d'un idiot que par la difficulté de lui faire contracter des habitudes, et par sa plus grande disposition à la vengeance.

Alfred resta en arrière pour observer une scène qui se passait sous ses yeux, quoique le soleil dardât des rayons qui auraient passé en Angleterre pour intolérables, quoique les tourterelles roucoulassent sous l'ombrage qu'avaient atteint déjà ses compagnons de promenade, et quoique les colibris, voltigeant de branche en branche, ressemblassent à des fleurs animées, descendues de quelque paradis plus digne de ce nom que celui-ci. L'inspecteur réprimandait un des esclaves, homme de moyen âge, de structure solide, et porteur d'une physionomie qui annonçait plus d'intelligence que celles de la plupart de ses camarades. Alfred demanda de quoi il s'agissait.

— Il fait le paresseux, Monsieur, selon son usage; et selon son usage aussi, il dit qu'il est très-mauvais travailleur et n'a jamais beaucoup rapporté à son maître; mais il sait bien comment s'y prendre pour travailler utilement à son jardin. Personne n'amène au marché autant de légumes et de cochons que Cassius.

— Comment cela se peut-il, Cassius? dit Alfred.

Cassius se contenta de répéter ce qu'il avait déjà dit de l'impossibilité où il était de beaucoup travailler, en donnant pour raison qu'il avait toujours été un mauvais esclave quant au travail.

En ce moment, le gong sonna l'heure du dîner. L'inspecteur quitta les champs. Cassius se mit lentement en marche, en suivant, par hasard, la même direction qu'Alfred. Quand il fut arrivé sous l'ombrage, l'esclave jeta un regard en arrière pour s'assurer que l'inspecteur ne l'observait pas, puis il hâta le pas, presque au point de courir. Alfred attacha son cheval à un arbre, le suivit, et arriva à son terrain à provisions quelques minutes après lui. Cassius était déjà à l'ouvrage, piochant comme s'il eût travaillé pour un salaire.

Alfred, en riant d'un air de bonne humeur, lui demanda ce qu'il avait maintenant à dire sur cette prétendue impossibilité de travailler autant que les autres.

Cassius lui répondit d'un air sombre:

— Vous pouvez questionner mon maître; il vous dira qu'il n'a jamais eu à se louer de moi. Dans ma jeunesse, je n'ai jamais aimé le travail, et depuis ce temps-là je me suis rendu moins utile d'année en année. Je lui rapporte très-peu. J'ai été puni du fouet cinq fois depuis la dernière récolte, et j'ai été mis souvent aux fers l'année dernière. Je mange plus que mon travail ne produit.

— Alors, je m'étonne que votre maître vous garde. N'êtes-vous pas de mon avis?

— Ce qui m'étonne, c'est qu'il mette mon rachat à si haut prix. C'est beaucoup plus qu'un malheureux comme moi ne peut donner.

— Est-ce que vous travaillez pour gagner votre rançon, Cassius ?

— J'y fais mon possible, Monsieur. Mais j'aurai mangé plus qu'elle ne vaut, avant de réunir l'argent nécessaire.

A présent, pensa Alfred, je conçois le motif de cette humilité extraordinaire; et je connais aussi celui de la vanité du vieux Mark et de Becky, ajouta-t-il en se rappelant ce qui s'était passé dans la matinée. Ceux-ci désirent se faire beaucoup valoir, parce qu'ils supposent qu'ils changeront bientôt de maître, et Cassius se déprécie, parce qu'il espère obtenir sa liberté à meilleur marché. Quelle horreur, que des hommes en soient réduits, pour fixer ce qu'ils valent, à consulter ce qu'il y a dans la bourse d'un autre homme! ils semblent aussi n'avoir aucune idée des sentimens d'affection naturelle et désintéressée; car Mark et Becky s'attribuaient tout l'honneur des bontés que mon père a pour eux. Ils avaient l'air de croire qu'ils valaient beaucoup mieux que leur voisin Harry, parce que mon père a fait rétablir le toit de leur case après l'ouragan, tandis qu'Harry a été obligé pour réparer le sien, d'attendre qu'il eût le temps de le faire lui-même. Comme ce monde est sens dessus dessous quand il y a des esclaves!

— Voyons, Cassius, dit-il tout haut, je ne suis pas votre maître, et je n'irai pas lui conter vos secrets.

— Vous ne voulez pas m'acheter? demanda Cassius d'un ton de curiosité.

— Non, en vérité. Je n'ai pas de terres, et je n'aurai probablement jamais d'esclaves.

— Pourquoi donc m'avez-vous suivi, en ce cas?

— Parce que j'étais curieux de voir comment vous

cultivez votre terrain, s'il est vrai, comme vous le dites, que vous ne puissiez travailler. Mais n'essayez pas de me tromper plus long-temps. Je vois que vous craignez qu'on n'élève le prix de votre rançon. Soyez tranquille. J'aurais trop de plaisir à vous voir obtenir votre liberté, pour y mettre aucun obstacle. Faites de moi un ami, Cassius, et dites-moi combien d'argent vous avez déjà gagné, combien il vous en faut encore, et où vous comptez vous rendre si vous devenez libre.

C'était marcher trop droit au but. Cassius n'avait jamais eu d'ami depuis qu'on l'avait séparé de son père, dans sa jeunesse; et sa mémoire ne lui rappelant rien de bien précis sur les avantages d'en avoir un, il était peu disposé à accorder sa confiance. Il regarda Alfred d'un œil soupçonneux, se déguisa sous un air de fainéantise et de stupidité, et ne dit que quelques mots insignifians.

Comme la question qu'Alfred lui adressa ensuite prouvait son ignorance complète d'une chose que tout le monde sait en Amérique, elle contribua plus à établir entre eux la bonne intelligence, que tout ce qu'il aurait pu dire. Elle convainquit l'esclave que le gentleman ne cherchait pas à le tromper.

— Voilà un sol excellent, observa Alfred en lui voyant retourner la terre avec sa bêche, et pourtant je n'y vois que du plantain [1], des ignames [2] et des patates [3], à moins que cette pièce de blé ne soit aussi à vous. Pourquoi ne cultivez-vous pas quelques cannes, ou quelques plants de café? ou du coton, au moins? Je crois que cela vous serait plus profitable.

Cassius, avec un sourire qui annonçait quelque chose de plus que de la gaieté, dit au jeune ignorant qu'il

1. Fruit du figuier d'Adam, ou figuier bananier.
2. Liane dont on mange la racine.
3. Ou batates; sorte de pomme de terre.

n'était permis à nul esclave de cultiver aucun des produits que leurs maîtres vendaient. Cette mesure avait évidemment pour but de prévenir les vols; mais il n'en paraissait pas moins rigoureux d'exiger que le travail, qui seul pouvait gagner le prix d'une rançon, fût restreint à la culture de productions qui ne doivent jamais se vendre qu'à bas prix. Cassius s'égayant à l'idée qu'un esclave pût cultiver des cannes à sucre et du café, en rit aux éclats pendant si long-temps, qu'Alfred commençait à regretter d'y avoir donné lieu, car il ne lui semblait pas qu'il y eût là un grand sujet de gaieté. Il aurait pu rire et l'aurait fait de bon cœur, s'il eût vu en Angleterre un paysan cultiver des pommes de pin sur un terrain d'un quart de perche, parce que la chose eût été ridicule, sans être en opposition avec la loi. Mais là c'était tout le contraire; ce qui n'était pas ridicule était défendu par la loi, et Alfred n'était pas disposé à rire.

— Combien passez-vous de temps à travailler ici, Cassius? Deux heures par jour?

Cassius recommença à rire et dit :

— Je n'ai pas plus de deux heures pour manger, faire ma sieste, et travailler ici.

— Quoi! vraiment? Mais vous vous rendez à votre ouvrage à six heures, et le quittez à huit, pour une demi-heure. Vous revenez encore chez vous pour dîner, et vous avez alors deux heures, n'est-ce pas?

— Non; seulement une heure et demie : et quelquefois j'ai besoin de dormir, quand j'ai travaillé tard la veille, et quand le temps est très-chaud. Nous autres noirs nous devenons mutins quand nous ne dormons pas pendant le jour.

— Puis, vous avez encore le soir; vous quittez le travail à six heures, et on a bien du temps pour bêcher avant que la nuit soit venue.

— Non pas quand il nous faut faire la provision de fourrage. Il arrive quelquefois que nous y sommes encore à la nuit ; et il fait si froid ! continua-t-il en frissonnant rien que d'y penser. Quand l'herbe est bottelée, il nous faut la porter bien loin, et la rosée s'y attache et nous coule le long du dos, pendant que nous attendons notre tour pour remettre notre fardeau. J'aimerais mieux travailler deux heures de plus dans les champs, à la clarté des étoiles, que de faire du fourrage quand la terre est humide, et d'être toujours grondé de ce que la botte est trop petite.

— Pourquoi, pensa Alfred, fait-on travailler des hommes pour nourrir des bestiaux ? ou, s'il faut couper de l'herbe, pourquoi n'en pas charger des gens dont ce serait la tâche spéciale de le faire en plein jour, au lieu d'exposer à l'humidité des malheureux dont tous les pores se sont ouverts à la chaleur de la journée ? Je verrai comment cela est ordonné chez mon père.

Tant que dura la conversation, aussi bien que pendant ses intervalles, Cassius continua à travailler comme s'il n'avait pas un moment à perdre. L'espoir de gagner sa rançon était son grand mobile. Tout ce qui l'entourait attestait son ardeur pour l'épargne. Un lit de planches, avec une seule natte et une couverture, composait tout son mobilier, à l'exception de quelques ustensiles de cuisine. Il n'avait qu'une assiette de bois et deux calebasses [1]. Quoiqu'il fût d'un extérieur agréable, Cassius semblait exempt de la vanité personnelle ordinaire aux Nègres, et était aux jours de fête le moins bien vêtu de son groupe. Jamais il ne retirait un liard de son trésor, et il le grossissait toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion.

1. Espèce de courge d'Afrique et des iles. Bouteille faite d'une courge séchée et vidée.

— Dans quel pays avez-vous l'intention d'aller quand vous aurez payé votre rançon? demanda Alfred. Ne préférerez-vous pas acheter de la terre et demeurer ici, ou vous mettre au service de votre maître actuel comme travailleur libre?

— Je m'en irai, Monsieur, mais je n'ai pas encore décidé dans quel pays. J'entends dire qu'il y a de l'autre côté de la mer, dans ma patrie même, un lieu où nous pouvons vivre comme les blancs vivent ici; où il nous est permis de cultiver la canne à sucre, le café; de commercer comme nous l'entendons, d'être riches, et même de devenir gouverneurs; ceux au moins qui en sont le plus capables. Un de nos camarades est parti pour s'y rendre, après avoir payé sa rançon; mais nous ignorons s'il a trouvé cette heureuse terre.

— C'est de Liberia que vous voulez parler?

— Oui, Monsieur. Y avez-vous été?

— Non; mais j'ai été dans un pays où j'en ai entendu beaucoup parler. Si j'étais à votre place, j'irais à Liberia dès que je le pourrais; c'est-à-dire si vous êtes propre au travail. Personne ne prospère, ni à Liberia, ni ailleurs, sans se donner beaucoup de peine.

Cassius se redressa et montra du doigt, en souriant, son bosquet de plantain, ses carrés de maïs et de légumes, en pleine croissance dans un terrain favorable.

—Je vois, dit Alfred, ce que vous voulez dire; et j'en conclus qu'il y avait de la dissimulation dans la manière dont vous parliez de vous-même en présence de l'inspecteur. Cessez d'être esclave aussitôt que vous le pourrez; mais tant que vous resterez ici, soyez fidèle à votre maître.

—Fidèle! s'écria Cassius en le regardant en face; je n'ai jamais volé son sucre ni assassiné ses enfans; je n'ai même jamais voulu prêter l'oreille à ceux qui parlaient de brûler ses cannes et d'empoisonner ses bestiaux.

— Que Dieu vous en préserve! Mais si vous n'êtes pas industrieux, si vous ne dites pas la vérité, vous n'êtes pas fidèle.

— Je serais infidèle si j'avais promis l'un ou l'autre; mais je n'ai jamais rien promis. Pourquoi le ferais-je profiter de mon industrie? Quant à dire la vérité, je la dirai quand cela pourra m'aider à gagner le prix de ma rançon; mais si ma véracité éloigne le moment où je serai libre, je me manque de parole à moi-même en disant la vérité à mon maître, car je me suis promis que je m'affranchirais.

Alfred n'avait rien à répondre. Tous ses principes de morale s'appliquant à l'état de liberté, il n'avait pas encore appris à en faire usage dans ces circonstances auxquelles ils ne convenaient pas. Il aurait affirmé un instant avant qu'il était impossible de manquer d'argumens pour défendre la cause de la vérité et de la fidélité; et pourtant il lui semblait alors que pas un ne pouvait s'appliquer au cas présent. Il s'informa s'il n'y avait pas dans la propriété un instructeur religieux, et s'il ne leur recommandait pas d'être véridiques et fidèles.

— Il y en avait un, il y a quelque temps, et il nous enseignait une foule de choses. Il nous disait ce que c'était que d'être chrétiens, et il nous a faits chrétiens aussi. Mais il ne put pas long-temps nous instruire, et ne tarda pas à nous quitter.

— Qu'est-ce qui l'empêcha de continuer à vous instruire?

— Il ne pouvait pas donner à ses histoires un air de vérité; et quand il lisait l'Évangile, il s'y trouvait toujours quelque chose pour nous faire rire, ou pour mettre en colère notre maître ou l'inspecteur. Enfin un jour il prononça un sermon où il disait que tous les hommes sont frères, que tous sont égaux en naissant, et qu'ils seront

encore égaux après la mort. Dès ce jour-là il fut disgracié et congédié; et il l'avait bien mérité en prêchant ce qui n'était pas vrai, car notre maître assure que les noirs n'ont jamais été et ne seront jamais les égaux des blancs, et nous savons bien que notre maître et l'inspecteur ne sont pas du tout avec nous comme des frères.

— Et pourtant, dit Alfred, exprimant sa pensée sans réfléchir à l'inconséquence de ce qu'il disait, il y eut autrefois des hommes qui vendirent leur frère comme esclave aux Égyptiens.

— Mais il ne nous ressemblait pas, dit Cassius; car Dieu lui accorda un grand pouvoir sur les frères qui l'avaient vendu, et il leur permit de retourner dans leur patrie. Je vous réponds, continua-t-il avec un sourire forcé, que si Dieu nous rendait maîtres des hommes blancs, nous ne les laisserions pas aller.

— Je suis fâché, dit Alfred, que votre instructeur soit parti, car je crois m'apercevoir que ses instructions étaient bien nécessaires. Mais quand vous irez à Liberia, vous apprendrez tout cela bien mieux et bien plus vite.

Alors il demanda de l'eau, et pendant que Cassius décrochait une calebasse et se hâtait d'en aller chercher, Alfred prit la bêche et se mit à travailler.

— Ah! ah! dit l'esclave à son retour, si j'avais un monsieur blanc pour bêcher à ma place quand je suis absent, j'irais plus tôt à Liberia : mais je ne savais pas que les messieurs blancs pussent bêcher.

— Je ne peux pas vous aider beaucoup de cette façon-là, Cassius; mais voilà qui vaudra tout autant; et il lui mit quelque argent dans la main. Cassius fit une cabriole et paraissait disposé à chanter; mais il se contint aussitôt en apercevant la face d'un vieux nègre de ses voisins, qui guettait à travers la haie.

— Il faut que je retourne, dit Alfred, mais je ne se-

rais jamais capable de retrouver le chemin du pavillon. Ce vieillard voudra-t-il m'y conduire?

— Oui, Monsieur; et Robert est un joyeux compagnon qui vous contera des histoires tout le long du chemin. C'est ainsi que le jeune gentleman se trouva *introduit* auprès du vieil esclave dont la figure était celle d'un assez mauvais sujet.

Ils n'avaient pas loin à aller; mais Robert trouva le temps de raconter toutes ses affaires à Alfred pendant le chemin. Il lui dit qu'il avait une case et un terrain à provision, près de celui de Cassius, et qu'il avait aussi une femme aussi vieille que lui, et qu'ils étaient trop fatigués pour bêcher et planter quand ils revenaient de travailler aux champs, de sorte que leur jardin était peu productif; mais que leur voisin prenait soin que rien ne leur manquât, soit en leur donnant des alimens, soit en travaillant à leur terrain les dimanches, et qu'il leur apprêtait du feu chaque soir. Alfred ayant observé que c'était de la part de Cassius une preuve de générosité et de bienveillance, le vieux Robert répondit d'un ton insouciant que Cassius était jeune, tandis que lui-même et sa femme étaient vieux. Cette réponse rappela à Alfred que le respect pour les vieillards était un des traits caractéristiques des Nègres.

Il était bien loin en ce moment d'éprouver rien de semblable. On ne pouvait obtenir du vieux Robert de répondre directement à une question, ou de rien dire sans tomber dans vingt contradictions. Il contait des quolibets sur son maître, sur Cassius, sur lui-même; avait quelque histoire en réserve à propos de chaque question, laquelle histoire n'avait d'autre objet que de découvrir dans quel sens le gentleman aimerait qu'on lui répondît. Puis il louait toutes les choses et toutes les personnes qu'il supposait devoir être agréables à un blanc. Alfred

ne tarda pas à se fatiguer de ce manège, et lui ordonna de s'occuper de lui montrer la route sans parler davantage: sur quoi le vieillard commença à chanter, non, comme Alfred l'aurait désiré, quelqu'un des airs de son pays natal, en faveur duquel il lui eût pardonné sa voix cassée et ses gestes grotesques, mais un hymne anglais, dont il fit retentir le bois en secouant la tête, battant des mains et levant les yeux au ciel, sans pour cela cesser de remarquer les branches qui traversaient le sentier, et qu'il détournait pour qu'elles ne causassent aucun embarras à son compagnon. Quand ils furent à portée d'être entendus dans le pavillon, le vieillard mit dans son chant une double dose de dévotion. Mitchelson lui cria en jurant de faire moins de vacarme : — C'est fort bien, Monsieur, répondit-il d'un ton dégagé; et il retourna sur ses pas tout en murmurant entre ses dents.

Alfred fut surpris que mistress Mitchelson et ses deux filles fussent venues rejoindre la société dans le pavillon. On avait servi des fruits et du vin. Les dames se reposaient sur des divans, les hommes se balançaient doucement sur leurs sièges, suivant l'usage des Anglais dans les pays chauds. Alfred s'assit près d'une fenêtre par où la brise parfumée s'introduisait dans l'appartement, et de laquelle il pouvait promener ses regards sur des champs de cannes, entremêlés de caféiers et tout resplendissans des rayons du soleil. Il découvrait aussi des bosquets de cotonniers, de figuiers, de plantain et d'orangers, jusqu'au point où la mer étincelait à l'horizon, sillonnée de distance en distance par un navire aux voiles blanches qui fuyait devant la brise.

— Quel pompeux spectacle! s'écria-t-il; qu'il est doux d'être encore assis à cette place, de revoir ce paysage, d'être embaumé de ces parfums dont le souvenir m'a poursuivi depuis mon enfance, et de savourer ces fruits

délicieux ! ajouta-t-il en prenant une orange, dont les habitans de la métropole n'ont pas plus d'idée que les Lapons.

— Est-il possible? dit miss Grace Mitchelson; je croyais que les Anglais mangeaient des oranges. Je suis bien sûre au moins qu'il était question d'oranges dans ce que papa nous a lu dans les journaux à l'article des théâtres.

— C'est vrai, répondit sa sœur Rosa; n'a-t-on pas jeté sur la scène de l'écorce d'orange, papa? Alfred leur expliqua que les oranges qu'on regarde comme un grand régal en Angleterre seraient rejetées à Demerara comme n'étant pas à moitié mûres. Son père parut fort satisfait en l'entendant célébrer tous les avantages par lesquels le climat des tropiques l'emporte sur les zones tempérées. M. Mitchelson l'interrompit cependant au milieu de ses observations sur la fertilité des terrains qui s'étendaient depuis la hauteur jusqu'au bord de l'Océan.

— Il ont été en effet assez fertiles, dit-il, et plusieurs le sont encore; mais la richesse d'un sol n'est pas un avantage aussi durable que la beauté d'un climat. Elle s'épuise vite, bien vite, comme je l'ai appris à mes dépens. Si vous aviez vu ce que produisait ce champ de cannes au commencement de mon exploitation, et que vous pussiez comparer ses produits d'alors avec la récolte de l'année dernière, vous seriez étonné de la différence.

— Est-ce que les terrains s'épuisent à Demerara plus vite qu'ailleurs? demanda M. Bruce. S'il en est ainsi partout, l'espèce humaine n'a pas un brillant avenir en perspective. On pourrait craindre qu'elle ne finit par mourir de faim. Qu'en dit-on en Angleterre, mon fils?

— On dit, Monsieur, que les terrains s'y épuisent tout comme ailleurs, et que pour l'ordinaire on les y laisse en jachère de temps à autre; mais j'imagine que les planteurs n'aiment pas les jachères.

— Elles nous coûteraient trop cher, dit Mitchelson.

Nous avons besoin de récolter tous les ans pour couvrir nos dépenses; et quand nos baux ne sont pas à long terme, nous devons en tirer le meilleur parti possible, sans nous inquiéter de ce que devient la terre quand nous l'avons exploitée.

— Les cultivateurs anglais sont du même avis que vous, en ce sens que les plus entendus d'entre eux disent aussi que les jachères leur seraient désavantageuses; mais ils n'épuisent pas le sol pour cela.

— Quels moyens miraculeux mettent-ils donc en pratique?

— Ils ont recours à la culture convertible, et ils lui donnent un développement que nous autres planteurs ne pouvons pas même nous figurer. Le froment et l'orge appauvrissent la terre autant que les cannes à sucre; mais en leur faisant succéder des prairies artificielles, et changeant les terres labourables en pâturages, on renouvelle la puissance productive du sol, et on peut continuer éternellement ainsi, de manière à bannir entièrement les jachères et à fertiliser chaque terrain dans la proportion dont il est susceptible.

— Tout cela est fort bien, répondit Mitchelson; mais c'est un exemple que nous ne pouvons suivre. Le sucre est notre denrée, et c'est le sucre que nous devons produire. Nous ne saurions que faire de prairies artificielles, et encore moins de pâturages.

— Dans l'état actuel des choses, dit Alfred, cela n'est pas douteux. La question est de savoir s'il ne serait pas profitable de trouver un moyen d'en tirer parti. J'ai eu sous les yeux une série de calculs que je me propose de vérifier puisque l'occasion s'en présente. Ils avaient pour but d'établir les dépenses et les bénéfices de l'exploitation d'un domaine comme celui-ci, par la méthode de la culture convertible. Un tel système suppose de grands

changemens; mais je les considère tous comme avantageux, et je suis impatient d'en voir faire l'essai.

— C'est à l'inventeur de la théorie à tenter de la mettre en pratique, mon fils.

— Il l'entend bien ainsi, et je compte aller bientôt à la Barbade pour juger des résultats. Il commencera par mettre ses esclaves sur un pied qui les assimile davantage aux ouvriers anglais.

— Voilà, pour commencer, dit Mitchelson, une folle idée anglaise.

— Il les emploiera, continua Alfred, à des travaux plus variés que ceux qui sont ici en usage, et en fera exécuter par les bestiaux la partie la plus fatigante. Au lieu d'acheter des provisions, de faire venir par mer des briques, et cent autres choses qu'on peut se procurer chez soi, sur des terrains que l'ancienne méthode épuise, il variera ses récoltes, et cultivera des substances alimentaires pour les hommes et les animaux. Il y gagnera de l'engrais pour ses terres et de la viande de boucherie pour ses gens. Ses chevaux iront eux-mêmes chercher leur pâture, que les esclaves ne seront plus obligés de leur apporter, et ceux-ci profiteront du temps ainsi gagné pour faire des briques, et se livrer à d'autres occupations plus convenables à des hommes, tandis que l'ouvrage du bétail sera fait par le bétail.

— C'est fort beau vraiment! Et que deviendra son sucre pendant ce temps-là?

— Il espère que, par ces moyens, une certaine partie de ses terres sera toujours dans l'état le plus favorable à la production de la denrée qui forme la base de ses bénéfices. Les profits qu'il tirera de cette partie et les économies qui résulteront de son mode d'exploitation, seront au moins l'équivalent, au bout de dix ans, de ce qu'il aurait pu gagner en se bornant à cultiver la canne,

ce qui n'empêchera pas que son terrain ne soit en aussi bon état que jamais, tandis que ses esclaves seront plus nombreux, son fonds de meilleure qualité, et que tout chez lui marchera vers une prospérité toujours croissante.

— Je suppose, monsieur Alfred, que votre ami est propriétaire.

— Il l'est en effet; mais il suivrait le même plan s'il n'était que fermier.

— J'en doute; surtout s'il savait bien ce que c'est que des esclaves.

— Il voit fort bien, Monsieur, que les esclaves, quels que soient leurs défauts, peuvent exécuter plusieurs espèces de travaux dont les bestiaux sont incapables, tandis que ceux-ci peuvent s'acquitter de la plus pénible partie de ces travaux beaucoup mieux que les esclaves.

— A la vérité, dit M. Bruce, j'ai souvent désiré des charrues et des bœufs, et j'en aurais eu certainement s'il m'eût été possible de nourrir le bétail, et d'occuper autrement mes fainéans d'esclaves. Ce fut pour moi un spectacle étrange quand, à mon retour d'Angleterre, je remarquai combien les belles cours de fermes et les laiteries que j'y avais vues, différaient de nos petites clôtures où nos bestiaux affamés sont nourris d'une herbe qu'on leur apporte toute coupée.

— Cela me rappelle, observa Alfred, un livre d'historiettes pour les enfans, que j'ai vu en Angleterre, et qui était orné de gravures représentant le monde renversé. Dans l'une de ces gravures une cavale était fièrement perchée sur les coussins d'un *gig* [1], tiré par son maître affublé d'un harnais. Nous pourrions lui donner pour pendant un homme coupant des herbages pour un bœuf, après avoir traîné la charrue.

1. Espèce de phaéton.

Alfred n'avait pas oublié qu'il parlait devant des dames, et il était loin de supposer que la conversation pût les intéresser; mais depuis assez long-temps il n'éprouvait plus la crainte de les ennuyer, les ayant vues s'endormir, ou du moins fermer les yeux de manière à le détourner de leur adresser la parole. Cependant quand le jeune homme se leva pour retourner à la maison, les belles dormeuses s'éveillèrent, et chacune d'elles prit un de ses bras pour se faire conduire à travers le bois. Nous ignorons quel fut le sujet de leur conversation, mais ce n'était pas probablement la culture convertible, d'autant que les dames, à Demerara, entendaient assez parler, en général, des embarras d'une plantation, pour être excusables en désirant éviter le détail de griefs auxquels, leur disait-on, le gouvernement anglais pouvait seul porter remède.

CHAPITRE IV.

L'ENFANCE EST FLÉTRIE A DEMERARA.

Le vieux Robert semblait si peu se soucier de l'esclavage pour lui-même, qu'il devait naturellement s'attendre à ce que les autres ne s'en souciassent pas plus que lui, et se moquer de la gravité habituelle des manières de son voisin Cassius, et des rudes travaux auxquels il se livrait dans son terrain particulier.

Robert n'ignorait pas, cependant, jusqu'où peut aller la rigueur envers les esclaves. Il était un de ceux qui avaient survécu au système de travail démesuré qu'avait fait naître l'élévation des prix; et il témoignait sa répugnance pour la sévérité de ce système, par son horreur

actuelle du travail et les ruses qu'il employait pour s'y soustraire. Il n'y avait pas sur la plantation un seul esclave si fécond en excuses, si riche en prétextes, si bien en fonds de longues histoires et de quolibets, qui tous avaient pour objet d'écarter le travail ; aucun, à cet égard, n'égalait Robert, si ce n'est peut-être sa femme. Personne, en même temps, n'était plus disposé qu'eux à blâmer la paresse chez les autres; et quand le hasard plaçait un inférieur sous leur main, ils ne lui épargnaient ni les rigueurs qu'ils avaient autrefois souffertes, ni les menaces qui les avaient effrayés, ni les châtimens qu'il était en leur pouvoir d'infliger. Si Robert avait un cheval ou un bœuf à conduire quelque part, on était sûr qu'il battrait et tourmenterait le pauvre animal tout le long du chemin. Si sa femme trouvait un reptile dans sa case, elle le tuait aussi lentement qu'elle osait, et avec toute la cruauté possible. Le mal eût été moins grand si leur malice se fût bornée aux animaux, aux oiseaux ou aux reptiles; leur exemple prouvait encore, non-seulement que l'esclavage est l'école de la tyrannie, mais, dans le cas d'une pauvre petite malheureuse qui demeurait avec eux, que le sort le plus déplorable est d'être l'esclave d'un esclave.

La petite Hester n'avait que dix ans quand on la confia à la vieille Sukey (1), suivant un usage par suite duquel les novices en esclavage doivent faire une sorte d'apprentissage près de ceux qui ont long-temps porté le joug. Quelques maîtres humains, remarquant la facilité qui en résultait pour les esclaves de se livrer à leurs dispositions tyranniques, ont tenté de s'affranchir de cette coutume, mais ils ont reconnu que, malgré tous ses abus, elle est trop du goût des esclaves pour qu'on puisse l'abandonner.

1. Sukey, diminutif de Suzanna.

Les enfans préfèrent d'abord être instruits par des individus de leur race, et les vieillards se plaisent, les uns à exercer l'autorité, les autres à raviver le souvenir des jours de leur jeunesse passés dans l'esclavage et sans amis. Pour peu que l'on connaisse l'ardeur avec laquelle les Nègres recherchent les émotions, on ne sera pas surpris de les voir s'attacher à cette triste satisfaction. Souvent un pupille a été tendrement soigné par une mère dont l'enfant avait été enlevé, dès son bas âge, par la mort ou la violence; ou par un père qui avait vu ses fils entraînés loin de lui, l'un après l'autre, à mesure que leur force ou leur habileté ajoutait à leur valeur. Mais plus souvent encore le sort du jeune esclave est exposé à plus de vicissitudes que ne le sont les enfans dans aucune partie du globe; et les témoignages d'affection qu'on lui donne sont aussi capricieux ou aussi rares que les rayons du soleil et la chaleur le sont pour les fleurs des prairies du Groenland. La petite Hester semblait rapidement se flétrir sous l'influence des mauvais traitemens de son maître et de sa maîtresse, comme ils s'appelaient eux-mêmes; mais un son de voix plus affectueux qu'à l'ordinaire, un mot d'amitié, un regard d'encouragement, suffisaient pour la ranimer et lui rendre des forces pendant les intervalles. Elle ne trouvait que dans le sommeil le terme de ses peines; et jamais elle ne s'endormait sans redouter le réveil. Fatiguée comme elle l'était quand elle s'étendait sur sa natte, elle était disposée à dormir aussi long-temps que les deux vieillards; et si quelquefois elle manquait de se lever aux premiers sons du gong, Robert ne manquait pas ou de l'arroser d'eau froide, ou de lui toucher les pieds avec un tison enflammé, et de rire aux éclats de ses sursauts et de ses cris. Quelque brumeux que fût l'air du matin, il fallait qu'elle allât aux champs, et qu'elle fît telle partie du tra-

vail des autres qu'il plaisait à son maître de lui imposer. Quelque fatiguée qu'elle fût à midi, elle devait faire cuire les légumes, donner à manger aux cochons, et courir çà et là, sous les rayons d'un soleil brûlant. Malgré la rosée du soir, elle était obligée de marcher dans les grandes herbes, et d'en cueillir autant qu'elle en pouvait porter; et quand elle revenait bien chargée, c'était elle, comme la plus jeune, qu'on débarrassait la dernière de son fardeau. Elle n'osait pas le poser à terre et le laisser là, car un jour qu'elle l'avait fait, on la fouetta pour n'avoir pas cueilli sa part. Lorsqu'elle rentrait mouillée et tremblante, on l'empêchait de s'approcher du feu; et la pauvre enfant se blottissait sous sa natte, où elle restait sans pouvoir dormir jusqu'à ce que la fumée s'accumulât assez autour d'elle pour la réchauffer, et lui faire oublier, dans le sommeil, les besoins de son estomac et les désirs de son cœur. Ces désirs du cœur étaient sa plus grande misère; car elle avait été l'objet des plus tendres soins, qu'elle avait payés de son amour filial. Elle se souvenait peu de son père. Il avait été exécuté pour avoir pris part à une insurrection, à une époque où elle était encore en bas âge; mais sa mère et elle ne s'étaient pas quittées jusqu'à ces derniers temps. Elle l'avait vue mourir, et l'avait accompagnée jusqu'à la fosse où on l'avait inhumée; et pourtant chaque matin, à son réveil, elle s'attendait à la voir penchée au-dessus de sa natte. Presque toutes les nuits elle rêvait qu'elle entourait de ses bras le cou de sa mère, ou que sa mère lui chantait les airs qu'elle aimait, ou qu'elles allaient ensemble à la recherche du pays où son père les attendait; mais chaque fois qu'elle s'éveillait, elle ne voyait plus que la vilaine figure du vieux Robert, qui, coiffé de son bonnet rouge et bleu, la regardait en se moquant d'elle; ou n'entendait que le vieux couple s'égosillant à

chanter les hymnes, qu'elle détestait parce qu'on les chantait ordinairement le dimanche, pendant lequel elle était plus malheureuse que les autres jours, à cause des mauvais traitemens qu'elle éprouvait à la maison, et du travail dont on l'accablait tout autant que dans les champs, sans que personne fût là pour prendre pitié d'elle ou lui parler. Cassius, de temps en temps, la conduisait dans son jardin, et lui donnait quelques fruits; il avait un jour retenu Sukey, quand il jugea qu'elle avait assez battu la petite; mais son respect pour la vieillesse l'empêchait de remarquer combien ces deux misérables étaient cruels ; et dans la croyance où il était que la pauvre enfant serait esclave toute sa vie, il évitait de la dégoûter de son sort, comme disait l'inspecteur toutes les fois que Cassius la défendait.

Un jour, en revenant de son travail du matin, Hester trouva la maison déserte, et son dîner placé sur la table, comme si son maître et sa maîtresse avaient déjà terminé le leur, ou n'avaient pas l'intention de revenir dîner. La petite fille courut en dansant vers la porte, pour la fermer, puis s'assit sur sa natte pour manger son plat de légumes et de hareng. Elle avait à peine achevé qu'elle était déjà endormie, car outre qu'elle était harassée de fatigue, comme à l'ordinaire, l'absence de ses persécuteurs laissait régner dans la case un silence si peu ordinaire, qu'il lui semblait que la nuit était déjà venue. Elle dormit, pour cette fois, sans crainte d'être réveillée par le feu ou l'eau; car Robert, ce jour-là, faisait sa tournée, comme garde-champêtre des terrains à provisions situés dans le voisinage; et dans ces occasions il arrivait souvent au vieillard de dîner chez un voisin, pendant que sa femme, de son côté, se donnait congé pour l'heure et demie dont elle pouvait disposer. Hester se croyait donc bien sûre de n'être pas dérangée jusqu'à

l'heure où le gong sonnerait. Elle se trompait, pourtant; car après avoir rêvé qu'elle s'entendait appeler par la voix qu'elle redoutait, et s'être dit que ce n'était qu'un rêve, elle sentit qu'on la tirait fortement par les cheveux, et se leva en sursaut, à la voix de Sukey qui lui criait :

— N'entendez-vous pas votre maître qui vous appelle?

— Le sommeil n'a pas de maître, répondit la pauvre petite fille en achevant de se réveiller et en tâchant de se souvenir de l'heure qu'il était; le soleil est-il levé? Serai-je fouettée?

— Oui, vous le serez, si vous ne courez de suite à l'infirmerie dire que votre maîtresse est malade, et ne peut plus travailler d'aujourd'hui. Dépêchez-vous, ou vous n'y serez pas avant que le gong ne sonne.

— Mais, dit l'enfant en regardant timidement Sukey au visage, et en y remarquant plus de signes de gaieté que de douleur, ils ne voudront pas me croire, et on me fouettera.

Sukey répondit qu'elle se rendrait elle-même à l'infirmerie dès qu'elle le pourrait; et se mit à se serrer le corps de ses mains, et à se tordre comme si elle eût beaucoup souffert, tandis que Robert remuait certain mélange dans une calebasse, comme Hester le lui avait déjà vu faire lorsqu'il était disposé à la paresse ou à jouer quelque méchant tour, et qu'il désirait se rendre malade pendant quelques heures pour se soustraire au travail. La petite fille hésitait encore en disant :

— Si vous vouliez venir avec moi dès à présent, le chirurgien verrait que vous êtes malade.

Mais Sukey s'élançant vers elle tout en colère, et Robert lui allongeant un effroyable coup de pied pour hâter son départ, l'enfant s'enfuit à toutes jambes à travers le bois.

— Horner, dit le chirurgien à l'inspecteur quand

Hester se fut frayé un chemin au milieu de la foule de soi-disant malades qui assiégeaient la porte de l'infirmerie, qu'est-il arrivé à Sukey? Où était-elle ce matin?

— A son ouvrage, et si réjouie que j'ai été obligé de lui imposer silence. Elle se portait aussi bien que moi, il y a deux heures; et je gagerais bien qu'elle ne se porte pas plus mal en ce moment.

— Si elle n'est pas réellement malade, petite, dit le chirurgien, vous serez punie pour être venue nous conter cette histoire.

— Nous vous rendrons malade pour tout de bon, vous pouvez y compter, ajouta Horner.

L'enfant jeta un regard d'anxiété sur le chemin, dans l'espoir de voir arriver Sukey pour raconter elle-même son aventure : elle se réjouit en apercevant Robert qui s'approchait d'un air solennel, tenant à la main sa calebasse.

—Sukey est fort mal, assura-t-il; elle ne peut venir, elle ne peut marcher; mais si le chirurgien veut lui envoyer quelque remède, elle espère qu'elle pourra travailler demain.

Alors il étala le contenu de sa calebasse; c'était une substance noire et puante que Sukey venait de vomir, à ce qu'il affirmait. Le chirurgien l'examina, puis lança la liqueur au visage du vieux fripon. Robert se prit à geindre et à marmotter, tout en secouant le parfum de ses cheveux, et en essuyant son nez et son menton; mais il s'inclina humblement quand le chirurgien lui remit une poudre; et il se remit en route pour éviter de nouvelles questions. La petite fille avait déjà disparu.

Il faisait clair de lune à l'heure où elle revenait le même soir de porter sa botte de fourrage. En passant lentement devant la haie du terrain de Cassius, elle crut y remarquer un désordre inaccoutumé. En y regardant

de plus près, elle vit que le sol dans certaines parties était aussi inégal que si on l'avait pioché, que les jeunes plantes étaient foulées au pied, et que leurs feuilles jonchaient la terre, comme si un troupeau de bœufs eût passé tout au travers. On aurait pu le croire, car la barrière était ouverte, et Hester entra pour mieux voir. Elle tressaillit en s'apercevant qu'il y avait quelqu'un. C'était Cassius, debout, la tête appuyée contre le linteau peu élevé de sa porte, et les bras croisés sur la poitrine. L'enfant resta quelques instans près de lui, espérant qu'il se retournerait; mais comme il gardait toujours la même attitude, elle le tira doucement par sa jaquette. Il n'y fit pas attention. Enfin un long et profond gémissement s'échappa de sa poitrine, et l'enfant, effrayée de son agitation, s'éloigna en courant. Il s'élança à sa poursuite, l'arrêta près de la barrière, et s'écria en lui serrant fortement le bras :

—Qui a pillé mon jardin? Vous le savez, il faut me le dire. Ne soyez pas assez hardie pour me tromper. Qui m'a volé?

— Vraiment, vraiment, je l'ignore. Je ne savais pas qu'on vous eût volé.

— Si, si, vous le saviez. Eh quoi! ne le voyez-vous pas? criait-il en l'entraînant d'un carré à l'autre. Il ne reste pas une patate, pas une igname; regardez; les branches de mes plantains sont arrachées. Tout est dévasté. Il ne me reste rien pour nourrir mes cochons, rien à porter au marché. Je suis aussi pauvre que je l'étais il y a un an. Je ne serai pas libre cette année, ni l'année prochaine, ni celle d'après, ni...... Je voudrais être mort. Je ne serai libre qu'alors.

Hester ne comprenait pas ce que tout cela signifiait, et elle gardait le silence.

— Enfant! cria de nouveau Cassius, désirez-vous

être libre? Connaissez-vous quelqu'un qui désire être libre?

— Je ne sais ce que c'est que d'être libre, répondit-elle ingénument.

— Non, ni ne le saurez jamais, murmura Cassius. Ainsi ce n'est pas vous qui avez aidé à me voler. C'est quelque autre qui veut gagner sa rançon à tout risque.

— Vous m'avez toujours donné du fruit quand je vous en ai demandé, dit l'enfant, pourquoi donc vous en aurais-je dérobé? Et je suis restée dans les champs depuis l'heure du dîner.

— Et où étaient Robert et Sukey?

Au lieu de répondre, Hester regarda autour d'elle pour chercher à s'échapper. L'impatient esclave lui arracha une réponse par une violente secousse.

— Ils me battent quelquefois quand je dis où ils ont été.

— Et moi, je vous battrai si vous ne me le dites pas. Non, non, ajouta-t-il en s'adoucissant à la vue des pleurs de l'enfant; je ne vous ai jamais battue; avouez-le.

— Non jamais; et j'aimerais mieux être maltraitée par d'autres que par vous. Mais vous ne direz pas que vous m'avez vue; n'est-ce pas?

— Je n'en parlerai pas, si vous me dites ce que vous savez.

— Eh bien, je ne sais rien sur le vol qu'on vous a fait; mais je suppose que mon maître pourra vous mettre sur la voie, parce qu'il faisait sa tournée de garde champêtre cette après-midi ; et je crois que ma maîtresse s'est absentée du travail pour le seconder, car elle a dit qu'elle était malade.

— Et l'est-elle en effet?

— Pas plus qu'elle ne l'est ordinairement quand elle a envie de ne pas se rendre aux champs.

Cassius ne répondit à tout ce que lui dit encore Hester, qu'en l'engageant à retourner à la case, parce qu'il était si tard que Robert et Sukey auraient quelque soupçon si elle restait plus long-temps.

La porte de Robert était fermée en dedans quand l'enfant arriva; et lorsqu'elle demanda à entrer, son maître lui cria qu'elle serait punie le lendemain pour avoir tant tardé, et qu'en attendant elle pouvait chercher à souper et à coucher où il lui plairait, parce que ni lui, ni Sukey, ne se lèverait pour lui ouvrir. L'enfant commença à se plaindre; mais on la menaça de doubler son châtiment si elle ne se taisait et n'allait dormir près de la porte. Elle s'assit par terre pour décider si elle oserait retourner chez Cassius pour lui demander asile, ou si elle se coucherait sur la paille à côté du chien de Robert, pour essayer ainsi d'avoir moins froid. Après quelques instans elle entendit ricaner dans la case; et soupçonnant que son maître pouvait bien ne pas être couché, elle se glissa jusqu'à un endroit où la lueur du feu se montrait par une crevasse, et en regardant dans l'intérieur, elle vit les deux vieillards debout et occupés, à ce qu'il semblait, à faire un copieux souper. Autour d'eux des ignames et des patates étaient disposées par petits tas, et elle ne douta pas qu'elles ne vinssent du jardin de Cassius. Il faisait alors tellement froid, et la vue du feu était si séduisante, qu'elle se décida à aller chercher un abri chez Cassius, en se promettant néanmoins, avec une prudence bien triste à son âge, de ne rien dire de ce qu'elle avait vu, et avec l'espoir que les objets volés seraient cachés avant le matin, de manière à éviter toute découverte.

Cassius n'était pas encore couché, car il sentait qu'il lui serait impossible, cette nuit, de prendre du repos. Ce fut un soulagement pour lui d'avoir quelque chose à

faire; et il s'empressa de mettre du bois sur le feu, de préparer le souper de l'enfant et de lui chercher une couverture chaude. Il promit aussi d'intercéder pour la préserver du fouet dont on l'avait menacée; de sorte qu'elle se trouva bien plus heureuse qu'à l'ordinaire, après toutes ses peines de la journée, et s'endormit plus doucement que les autres nuits, où elle n'y parvenait qu'à force de pleurer.

Cassius porta plainte contre le garde, en sa qualité de garde, parce qu'il n'avait aucun moyen de prouver qu'il fût un voleur; car Robert et Sukey avaient passé la nuit à faire disparaître les traces de leur larcin, dont la vente néanmoins garnit fort bien leurs poches au marché suivant. Robert fut légèrement puni pour avoir fait négligemment sa tournée, en dépit de toutes les histoires qu'il allégua pour prouver son incomparable supériorité comme garde, et les difficultés extraordinaires qu'il avait rencontrées ce jour-là dans l'exécution de son devoir. Cassius, à force de plaintes fréquentes et obstinées, obtint quelque dédommagement insuffisant et accordé de mauvaise grace, l'inspecteur s'emportant contre sa ténacité, et son maître se plaignant de ce que la loi intervenait dans sa propriété particulière.

M. Mitchelson avait parfaitement raison de dire que les planteurs sont exposés à un inconvénient dont leurs compatriotes d'Angleterre sont exempts, et qui a pour cause l'intervention de la loi dans la propriété particulière; mais c'est à la nature même de la propriété qu'il faut attribuer cet inconvénient. C'est un des malheurs de cette anomalie par laquelle le plaignant et l'infracteur de la loi sont, dans un sens, opposés l'un à l'autre, tandis que, dans un autre sens, ils ne forment qu'une seule et même partie.

Un esclave lésé en appelle à la loi; la loi ordonne que

justice lui soit rendue, et le maître récalcitrant, forcé de se soumettre à l'arrêt, se plaint de ce que la loi intervient dans la disposition de sa propriété particulière, et ses plaintes, quoique injustes, sont cependant fondées en fait.

Il résulte de ce fait, considéré sous un autre point de vue, un nouvel exemple de la subversion, dans le cas d'esclavage, de toutes les règles du droit commun, c'est que les esclaves sont mieux protégés dans les États despotiques que sous un gouvernement libre. Dans les pays où on se fait le moins de scrupule d'intervenir dans la propriété particulière, c'est-à-dire où il existe une magistrature despotique, les raisons de résister aux inspirations de l'humanité seront bien moins nombreuses; dans ceux, au contraire, où le possesseur d'esclaves exerce la plus grande influence sur l'opinion publique; où il est membre d'une assemblée coloniale, ou électeur prépondérant des membres d'une telle assemblée, ou bien armé de quelqu'un de ces moyens de tenir la magistrature en échec, qui n'existent que sous un gouvernement libre, il est extrêmement probable que le magistrat sera tenté d'étouffer des plaintes qui ne peuvent, comme il le sait fort bien, être portées devant un autre tribunal, s'il ne leur donne pas suite.

Sous le règne d'Auguste, un certain Vidius Pollion, en présence de l'empereur, condamna un de ses esclaves, coupable de quelque faute légère, à être coupé par morceaux et jeté dans son vivier pour nourrir les murènes. L'empereur, sur-le-champ, lui ordonna d'affranchir immédiatement, non-seulement cet esclave, mais tous ceux qui lui appartenaient.

De nos jours, nul potentat ne peut ainsi disposer de la propriété d'un Anglais, et rien n'est plus juste; mais il serait aussi évidemment juste que l'Anglais, en abju-

rant le gouvernement despotique, s'abstînt de retenir ses esclaves dans une sujétion si dure, qu'ils sont obligés d'en appeler à la vengeance pour obtenir réparation des torts dont ils sont victimes.

Essayer de combiner la liberté et l'esclavage, c'est mettre du vin nouveau dans de vieilles outres. Puissent les vieilles outres bientôt crever; car nous aurons toujours de meilleur vin qu'elles n'en ont jamais contenu.

CHAPITRE V.

ON HÉSITE A SE MARIER A DEMERARA.

A peu près à la même époque, il se présenta une occasion de tenir un conseil de famille dans la case du vieux Mark, et il eut lieu dans l'après-midi, à l'heure consacrée ordinairement à la sieste par toute la famille, quand le dîner était terminé, excepté pendant les saisons où l'urgence des travaux les privait de ce moment de repos si nécessaire aux Nègres.

Le vieux Mark, suivant son usage, avait discouru pendant tout le dîner, et ses enfans lui avaient prêté autant d'attention que s'il eût été un oracle, excepté Nell qui, pour cette fois, paraissait distraite et absorbée par ses propres pensées. Becky en fit l'observation dès qu'il y eut une pause, et dit que probablement Nell avait été réprimandée, ou craignait d'être châtiée pour avoir négligé ce jour-là quelque partie de son ouvrage. Willy assura que c'était sur un autre ton qu'on avait parlé à

Nell; puis il se prit à rire. La physionomie de Becky s'assombrit à l'instant; car, malgré tout ce qu'elle pouvait dire des complimens qu'on lui faisait, elle savait fort bien qu'on en adressait encore plus à Nell. Celle-ci était plus jolie, plus animée que sa sœur; et, comme elles avaient toutes deux une dose de vanité à peu près égale, il en était résulté de fréquentes querelles tant qu'elles n'avaient pas eu chacune un amant; et, même depuis que leur rivalité avait pris fin, Becky était sujette à des accès d'envie toutes les fois qu'elle entendait dire que sa sœur était plus admirée qu'elle.

Nell alors déclara que leur voisin Harry [1] s'était enfin décidé à l'épouser, si elle y consentait, et ajouta qu'elle désirait savoir, avant de prendre un parti, ce que son père en pensait.

Il secoua la tête et demanda en quel temps avait eu lieu le dernier mariage d'esclaves sur la plantation : aucun des jeunes gens ne se souvenait d'y en avoir vu; mais il y en avait eu un dans le voisinage, à peu près dix ans auparavant. Mark rappela qu'il avait été plus heureux avec sa femme qu'avant d'être marié; et, d'après sa propre expérience, il aurait volontiers recommandé à ses filles de s'établir; mais, depuis sa jeunesse, des difficultés sans nombre étaient venues s'attacher aux mariages des esclaves, de sorte qu'il craignait d'influencer leur décision, d'autant que Willy était d'un avis tout-à-fait contraire, dans l'intérêt de sa sœur, et Becky parce que son amant ne voulait pas promettre de l'épouser. Willy garda long-temps le silence tandis que son père discourait longuement sur ce qu'on en dirait, sur l'air étonné qu'on aurait, puis se demandait si leur

1. Diminutif de Henry.

maître serait satisfait ou mécontent, et enfin si Nell serait plus heureuse après qu'avant.

— Si vous voulez vous marier aussi, Willy.....

— Je ne veux pas me marier, dit Willy d'un ton d'humeur.

— Votre maître fait cas de vous, de sorte qu'il est probable qu'il n'en serait pas fâché, et l'on s'étonnerait moins du mariage de Nell.

— Mais on pourrait bien s'étonner du mien. Non, mon père ; j'ai vu ce qui résultait du mariage sur la plantation voisine : c'était tout comme s'il n'y en avait pas eu.

— Mais il existe maintenant une loi pour que nos mariages soient aussi valides que ceux des blancs.

— Oui, pour lier un homme et une femme ensemble, tant qu'ils sont esclaves tous deux; mais si l'homme devient libre, sa femme ne peut le suivre : l'argent de son mari ne lui appartient pas; et si on l'achète, son mari ne peut aller avec elle sans la permission de son maître. Il n'est pas en leur pouvoir d'être utiles à leurs enfans; ils ne peuvent, ni les affranchir, ni les exempter de travail, ni leur faire rendre justice.

— Mais c'est un grand plaisir d'avoir une femme avec soi dans sa case, de semer le blé ensemble, de faire du feu l'un pour l'autre, de pouvoir lui parler, et de danser avec elle quand vient le dimanche.

Willy observa qu'on pouvait faire tout cela sans se marier, et que c'était ainsi qu'en agissaient, sur la plantation, tous ceux qui se seraient mariés si les droits civils du mariage leur eussent été accordés comme aux blancs.

— Mais vous pouvez donc vous suffire, Willy? Il ne vous faut donc personne pour chanter avec vous, danser avec vous, aller au marché avec vous? Vous n'avez donc besoin d'aimer personne?

—Je vous aime, vous, mon père, ainsi que Nell et Becky.

—Mais moi, je mourrai bientôt, et Nell se mariera, et Becky aime son amant. Il est temps que vous trouviez à aimer quelque autre personne.

—Le temps en est passé, mon père. Je commençais à aimer Clara autrefois, un peu avant sa mort; et pendant que je tâchais d'oublier le chagrin de sa perte, j'ai appris, par ce que j'ai vu, à n'en jamais aimer une autre.

—Pourquoi cela, Willy?

—Parce qu'un noir doit être esclave avant que d'être homme. Une femme blanche ne doit obéissance qu'à son mari, personne ne peut la maltraiter sans qu'il le permette; mais la femme d'un esclave doit obéir à son maître plutôt qu'à son mari, il ne peut empêcher qu'on ne la châtie. J'ai vu mon ami Hector se rouler sur la terre quand on mit sa femme aux fers; et j'ai fait serment alors que je n'aurais jamais de femme.

—Mais pensez donc aux enfans d'Hector, Willy. Oh! vous ne savez pas avec quel plaisir un père entend rire ses enfans sous l'ombrage, quand le soleil de midi lui ôte ses forces; c'est comme le souffle rafraîchissant du nord. Et de les faire coucher sur la même natte, et de les voir jouer comme des blancs! et puis quelquefois le maître leur caresse la tête quand ils le suivent.

—Oui, comme à des chiens, dit Willy, qui attrapent aussi souvent un coup de pied qu'un mot de douceur. Quand je vois de petits enfans aussi éveillés et aussi joyeux que des blancs, je les prends dans mes bras et je les aime; mais lorsqu'on les transporte dans des lieux où leur père ne les reverra plus jamais, ou lorsque leurs mères s'attristent de les voir devenir stupides comme nous le sommes, je me réjouis de n'être pas leur père.

— Becky ! dit Mark, est-ce pour cela que votre amant ne veut pas vous épouser ?

Becky ne répondit pas ; car en réalité tout ce qu'elle en savait, c'est que son amant ne jugeait pas que cela fût nécessaire.

— Willy, dit encore le vieillard, puisque vous ne voulez ni faire l'amour, ni vous marier ici, vous voulez sûrement essayer d'aller quelque part où vous puissiez être homme et époux, sans être esclave. Vous travaillez beaucoup à notre terrain : est-ce pour acquérir votre liberté après ma mort ?

— Non, mon père, je ne ferai rien pour être libre.

— Mais alors, pourquoi semez-vous du blé et cultivez-vous notre champ ? Si vous gagnez de l'argent, pourquoi ne l'emploieriez-vous pas à devenir libre ?

— Je sème du blé pour que vous soyez aussi bien nourri que dans le temps où vous étiez jeune et où vous pouviez labourer comme moi. Je gagne de l'argent pour faire comme les autres ; mais tant que je n'en gagnerai pas davantage, je n'en serai guères plus avancé, car je ne serai jamais libre. Les Anglais, de l'autre côté de la mer, nous disent qu'ils désirent nous voir affranchis, et nous engagent à nous racheter ; et quand nous sommes près d'y parvenir, ils nous mettent à plus haut prix, et se moquent de nous quand nous y renonçons.

— Comment, de si loin, peuvent-ils augmenter notre prix ?

— Ils élèvent celui du sucre, parce que nos maîtres les en prient ; puis nos maîtres élèvent le nôtre. Hector espérait une fois qu'il pourrait racheter sa liberté ; et il était content de voir son maître triste, parce qu'alors il savait que son maître ne pouvait pas vendre ses sucres, et n'avait pas besoin de tant d'esclaves : et Hector espé-

rait que les sucres ne se vendraient pas mieux jusqu'à l'époque où son maître recevrait sa rançon et le laisserait aller. Mais un jour l'inspecteur lui dit que sa rançon était trop faible, et qu'il ne pouvait encore partir. C'était parce que son maître voulait encore faire du sucre; et il voulait faire du sucre, parce qu'en Angleterre on avait eu compassion de nos maîtres, et on avait enchéri le sucre, pour les enrichir.

—Si les blancs d'Angleterre avaient pitié de nous, dit Nell, ils diminueraient le prix du sucre, pour que nous puissions devenir libres.

—Jusqu'à ce qu'ils l'aient fait, dit Willy en se croisant les bras, je vivrai comme j'ai vécu. Je ne travaillerai que si je ne peux m'en dispenser. Je dormirai le plus possible, pour tâcher d'oublier mes peines. J'aimerai mon père tant qu'il vivra; et Nell et Becky jusqu'à ce qu'elles aient des maris qui les aiment plus que moi. Alors, puisque je ne dois pas aimer, je haïrai; j'invoquerai l'ouragan pour qu'il m'ensevelisse sous mon toit et me rende ainsi la liberté.

—Vous aimerez notre jeune maître, Willy. Il ne vous a pas oublié tandis qu'il était au-delà des mers, et à présent qu'il est revenu, c'est un maître indulgent.

—Je ne l'ai pas oublié, dit Willy. Je me souviens qu'il me faisait jouer avec lui quand nous étions tous deux jeunes garçons; mais je ne l'aimais pas alors, parce qu'il se montrait plus souvent mon maître que mon camarade; et je ne l'aime pas aujourd'hui, parce qu'il voudra encore n'être que mon maître. N'exigez pas, mon père, que j'aime personne. Un esclave ne peut aimer.

Willy chercha ses sœurs du regard; mais Nell, profitant de ce que son frère avait parlé de maris pour elle et pour sa sœur, était allée chez Harry, pour lui annoncer qu'elle l'épouserait. Becky l'avait suivie pour voir

comment Harry recevrait cette nouvelle. Willy s'étendit donc sur sa natte, comme pour dormir, tandis que son père, dont les idées s'étaient reportées aux jours de sa jeunesse, s'assit à la porte de la case, et chanta les airs avec lesquels il avait gagné le cœur de la femme qu'il avait depuis si long-temps enterrée.

CHAPITRE VI.

L'HOMME VAUT MOINS QUE LES BÊTES A DEMERARA.

— Qu'est-il donc arrivé à Mitchelson? dit M. Bruce un jour, en se promenant à cheval avec son fils. Voyez comme il se hâte, et comme il paraît tourmenté; il est vraiment furieux contre sa jument favorite.

M. Mitchelson, en s'approchant, prit un air moins sombre, mais parut encore cruellement troublé. Il en eut bientôt expliqué la cause. Son écluse s'était rompue, et avait été entraînée par le courant dans la saison même où elle était le plus nécessaire, et rien ne pouvait l'indemniser de la perte de temps qu'entraîneraient les réparations. Le temps était tout dans une pareille circonstance.

— Et combien en faut-il pour terminer ces réparations? demanda Alfred.

— Trois mois, trois précieux mois, à ce que je crains.

— Est-il possible? dit Alfred : j'ai peine à le croire.

— Vous jugez de tout, mon fils, comme si nous étions en Angleterre, dit M. Bruce. Nos gens n'expédient pas la besogne comme les ouvriers que vous étiez habitué à voir.

— M. Mitchelson, répondit Alfred, doit naturellement le savoir mieux que moi; mais votre architecte, ou votre entrepreneur, ou celui, quel qu'il soit, que cela regarde, vous a-t-il réellement dit qu'il faudrait attendre trois mois?

— Non; mais il me le dira quand il saura ce que je vais lui apprendre. Je n'ai pas de temps à perdre, ainsi donc, bonjour.

— Permettez que j'aille avec vous, si cela se peut, dit Alfred. J'aime à faire le plus d'observations qu'il m'est possible.

M. Mitchelson ayant accepté cette proposition avec plaisir, Alfred changea de direction et se mit à la recherche de l'entrepreneur.

Tandis que cet important personnage faisait silencieusement ses calculs, M. Mitchelson ne cessait de lui dire:

— Le temps est tout pour nous, comme vous savez; épargnez le temps coûte que coûte.

Alfred fit entendre modestement qu'il serait peut-être avantageux d'essayer d'assimiler autant que possible les esclaves aux ouvriers anglais. Mitchelson se moqua de cette idée, mais demanda à l'entrepreneur combien les réparations exigeraient de temps si, au lieu d'esclaves, il employait un pareil nombre d'ouvriers anglais.

— De douze à quinze jours, à ce que je crois.

— Et combien avec des esclaves qui travailleraient comme à l'ordinaire?

— Probablement soixante jours.

— Un peu moins que ce que j'avais fixé de mon côté. Vous savez, Alfred, que j'ai dit trois mois, par aperçu.

— Je voudrais, je voudrais..... disait Alfred à demi-voix.

— Que voudriez-vous? demanda l'entrepreneur, qui connaissait tout le prix du temps, et soupçonnait que

sur ce genre d'affaires Alfred et lui avaient la même manière de voir. Quelle est votre pensée?

— M. Mitchelson s'en moquera peut-être encore; mais je désirerais qu'il nous permît de suivre, en cette circonstance, une marche sur laquelle nous nous entendrions, vous et moi. Vous, par exemple, vous engageant à régler les frais, et moi l'emploi du temps, vous distribueriez le travail, et je dirigerais les esclaves.

— En suivant ce plan, dit l'entrepreneur, je réponds de terminer les réparations en vingt jours.

— Vingt jours! s'écria Mitchelson; mon cher Monsieur, vous étiez plus près de la vérité quand vous disiez soixante, et il ne vous faudra pas moins. Mais vous pouvez essayer. Je vous donne carte blanche; et pour vous laisser en pleine liberté, je m'absenterai. J'ai besoin d'aller en Berbice, et autant vaut que je profite du moment où nos travaux réguliers sont interrompus.

Les autres parties contractantes ne se plaignirent pas du tout de cette circonstance. L'associé d'Alfred revint avec lui, et les opérations commencèrent immédiatement.

Le trait saillant du plan d'Alfred consistait à payer un salaire. Il réunit les hommes, leur expliqua ce qu'ils avaient à faire et à espérer, leur promit des vêtemens chauds dans le cas où leurs travaux commenceraient de bonne heure et se prolongeraient dans la soirée, leur montra l'ample provision de viande, de pain et de légumes qu'il avait fait préparer, les mit tout de suite en route, et ne resta derrière que pour défendre à l'inspecteur de se montrer dans le voisinage de l'écluse; et depuis ce moment il ne quitta plus la place que les travaux ne fussent achevés. Horner, fort irrité, prédisait, dans son dépit, que tout cela finirait mal; mais personne n'en tenait compte, excepté les pauvres femmes et les enfans, sur lesquels il

fit retomber sa mauvaise humeur, tout le temps qu'il fut privé de l'exercice de son pouvoir sur les ouvriers valides.

M. Bruce s'y rendit à une époque où le travail était à demi terminé, pour juger du succès probable de l'entreprise de son fils. En s'approchant il fut frappé d'étonnement à la vue d'une activité si peu ordinaire dans ces contrées. Le premier bruit qu'il entendit fut un murmure de voix d'hommes qui chantaient, parlaient ou riaient aux éclats, car les nègres sont loin de conserver la même gravité que les ouvriers anglais. Quand ils ne sont pas moroses ils sont gais, et en ce moment ils prouvaient que le babil et la gaieté ne les empêchaient pas de travailler de tout leur pouvoir. Cassius se distinguait entre tous par son activité et sa mine sérieuse; mais il était heureux : car c'était une occasion bien inespérée d'augmenter le fonds qu'il destinait à payer sa rançon. Alfred causait avec lui, et lui donnait un coup de main, comme il le faisait continuellement pour l'un ou pour l'autre, quand il vit arriver son père.

— Bravo! mon fils, s'écria M. Bruce tandis qu'Alfred courait à sa rencontre. Vous et votre associé faites merveilles, à ce que je vois. Remplirez-vous vos engagemens?

— Sans difficulté, Monsieur, si le temps continue à nous favoriser... pardon, j'oubliais qu'ici il n'y a pas de mauvais temps à craindre; — et si M. Mitchelson ne se mêle de rien, afin que je puisse tenir aussi à l'écart Horner et son fouet, jusqu'à ce que tout soit fini. Toute la famille est absente, comme vous avez pu voir; mais je vais rentrer avec vous pour vous tenir compagnie pendant que vous vous reposerez. J'ai été fort étonné en arrivant d'apprendre que les dames étaient parties aussi.

— Mitchelson les emmène toujours avec lui quand il s'absente pour plus d'un jour.

Alfred pensa en lui-même qu'il n'aurait pas soupçonné le gentleman d'être si attaché aux jouissances domestiques.

— Mais voyons, dit M. Bruce en mettant pied à terre et en attachant son cheval, découvrez-moi le mystère de vos opérations. Qu'est-ce que c'est que ces barils, et d'où viennent ces savoureuses émanations?

— Ces barils, Monsieur, contiennent du bœuf et du porc; et cette odeur nous vient de la cuisine établie ici près, dans cette case.

— Quelle ration donnez-vous à chaque homme?

— Autant qu'il peut manger. Nos travaux n'avanceraient guère si nous ne donnions par semaine à chaque ouvrier que deux livres de hareng et huit livres de farine pour joindre aux légumes qu'ils cultivent eux-mêmes.

— La loi décide que cela suffit.

— Mais que dit la loi de nature? Vous et moi, qui n'exécutons pas de travaux bien rudes, pourrions-nous nous maintenir en force et en santé avec une pareille pitance?

— Les Nègres ont moins de besoins que les blancs.

— C'est une excellente raison pour leur donner tout ce qu'il faut pour les satisfaire. Ici nos gens, si je ne me trompe, ne sont pas tourmentés d'indigestions. Que pensez-vous de ces vêtemens chauds?

— Je ne conçois pas qu'ils puissent les endurer par une chaleur pareille; et il n'est pas surprenant qu'ils les laissent de côté.

— Ils ne les portent que le matin et le soir. Ils ne craignent pas le brouillard du matin quand ils sont vêtus de laine: et nous les leur faisons reprendre au coucher du soleil.

— Voulez-vous dire par là qu'ils travaillent de leur plein gré après le coucher du soleil?

— Ce n'est pas sans peine que nous leur faisons quitter le travail à neuf heures du soir. Ils aiment à chanter au clair de lune en travaillant; et quand la tâche du jour est achevée, ils ne sont pas si las qu'ils ne puissent encore danser. Croyez-moi, mon père, si vous donniez à vos esclaves un double accoutrement, l'amélioration qui en résulterait dans leurs travaux du matin serait plus que suffisante pour vous indemniser des frais que vous feriez; et cependant, vous leur donnez, je crois, plus que la loi ne prescrit.

— Oui. On ne peut faire durer toute l'année un chapeau, une chemise, une jaquette, et des caleçons; et dans les achats que les esclaves font eux-mêmes, ils pensent plutôt à se parer qu'à se couvrir chaudement. Je ne sais pas comment l'inspecteur les habille, mais j'ai toujours désiré qu'ils ne manquassent pas du nécessaire.

Alfred se dit à lui-même que les idées de l'inspecteur, sur la fixation du nécessaire, pouvaient bien ne pas être la meilleure règle à suivre.

Pendant ce temps-là, M. Bruce examinait deux troupes d'esclaves qui étaient loin de se ressembler par la manière de travailler. Il était en ce moment sur la limite de deux domaines; et dans un champ, à peu de distance, des esclaves s'occupaient suivant l'habitude; c'est-à-dire qu'ils étaient courbés vers la terre, mais, selon toute apparence, remuant à peine, silencieux, inattentifs et maussades. De l'autre côté, la troupe entière, depuis Cassius jusqu'aux plus jeunes et aux plus faibles, s'agitait comme un essaim d'abeilles, et faisait, comme elles, entendre un murmure joyeux, quoique la nature de son travail se rapprochât davantage de l'occupation des castors.

— Travail à la tâche, moyennant salaire, dit Alfred en montrant sa troupe; travail éternel sans salaire, ajouta-t-il en désignant l'autre. Il est rare que nous ayons sous les yeux, au même instant, un exemple des deux systèmes. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer quel est celui des deux qui fonctionne le mieux.

— C'est, en effet, fort évident; mais que faire? Nous devons posséder le travail comme capital, pour me servir du langage que vous préférez, car notre mode de culture exige un travail continuel. Nous ne pouvons pas commencer un labour, puis le laisser là pour le reprendre ensuite, suivant le bon plaisir de nos ouvriers. Il faut que le travail soit sans cesse à notre disposition.

— Sans aucun doute; mais quel est celui qui, en ce moment, a le plus de travail à sa disposition? Est-ce Mitchelson, ou le possesseur de ces misérables bourdons que nous voyons d'ici? Et qui peut empêcher Mitchelson d'avoir toujours à sa disposition ce travail énergique, s'il emploie les mêmes moyens qui nous le procurent aujourd'hui? Le travail procède de l'ame aussi bien que du corps; et pour se l'assurer, il faut maîtriser l'ame par les moyens naturels, c'est-à-dire par des motifs déterminans. Un homme doit apprendre à travailler pour son propre intérêt, avant qu'il consente à travailler pour celui d'un autre; mais travailler contre son propre intérêt, c'est ce que nul ne doit attendre des blancs, à plus forte raison des esclaves.

— Je suis entièrement de votre avis sur ce point, et en conséquence je rends le sort de mes esclaves aussi doux que possible. Je sais fort bien qu'il n'y a ni homme, ni femme, ni enfant, qui n'aimât mieux se divertir que de travailler, quand il n'y a rien à gagner.

— Alors certainement, il vaut mieux, pour toutes les parties intéressées, établir nettement le rapport entre le

travail et son salaire. Je doute qu'aucun esclave pense que son bien-être dépende du mérite de son travail. Au moins voit-il que souvent il n'en est pas ainsi ; et cette difficulté résultera toujours de l'abus de posséder les travailleurs comme capital fixe.

— Mais, mon fils, la dépense faite pour les tenir en état de travailler est aussi reproductible que s'ils étaient libres.

— Oui, reproductible comme la pâture des bœufs et des chevaux. Dans l'un et l'autre cas, il y a consommation et reproduction utiles ; mais les bestiaux constituent un capital fixe, et les esclaves aussi. Cependant, les esclaves diffèrent du bétail, en ce qu'ils rendent moins, en proportion des frais faits, par suite de leur sourde opposition ; et des travailleurs libres, en ce qu'ils ne sont mus par aucun des encouragemens qui stimulent la production en dirigeant vers ce but les efforts de l'ame et du corps à la fois. Dans les trois cas, le travail est acheté. Avec les travailleurs libres et les bestiaux, toutes les facultés sont mises en action en même temps, et de la manière la plus avantageuse ; dans les esclaves, elles agissent en sens contraire : l'esclave est donc, en tant qu'il s'agit de la somme du travail, celui des trois qui vaut le moins.

— Et trop souvent aussi quant à la qualité, mon fils. Un esclave exécute bien pour nous quelques légers travaux dont les bestiaux et les machines sont incapables ; mais il reste bien en arrière d'un travailleur libre, sous tous les rapports. Nos esclaves n'inventent, ni ne perfectionnent jamais.

— Que leur en reviendrait-il ? Nulle invention ne pourrait abréger leur travail, car ils ne travaillent pas à la tâche. Nul perfectionnement ne leur est utile, car ils n'ont aucune part dans les bénéfices que procure leur

travail. Ils *peuvent* inventer et perfectionner, témoin l'industrie dont ils font preuve dans leurs demeures, et leur adresse dans certains genres de chasse ; mais leurs maîtres ne posséderont jamais leurs facultés, quoiqu'ils aient acheté leurs membres. Ce serait de notre part une bonne politique de diviser les travaux de l'esclave entre le bœuf et l'ouvrier à gages ; les muscles de l'un et l'ame de l'autre nous produiraient plus que ne le ferait un nombre double d'esclaves.

— Je me suis souvent demandé, dit M. Bruce, si nous ne perdons pas, en résultat, à empêcher nos esclaves de cultiver dans leur terrain des produits exportables. S'accommodant mieux que nous du sol et du climat, ils pourraient découvrir et pratiquer des méthodes de culture qui, adoptées par nous, nous dédommageraient amplement de leurs larcins.

— Ce qu'on peut perdre par leurs vols, répondit Alfred, est une vraie bagatelle dans la supputation de ce que coûte un Nègre. S'ils étaient ouvriers libres et qu'ils vous volassent toutes les fois que l'occasion s'en présenterait (ce que du reste ils ne feraient pas, étant ouvriers libres), vos noirs vous coûteraient bien peu en comparaison de ce qu'ils vous coûtent maintenant sans vous voler.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai pris la peine de calculer, avant mon départ d'Angleterre, à combien revenait un esclave ; et je dois quelques documens qui prouvent l'exactitude de mes calculs, à mon ami l'entrepreneur, qui a eu plus d'occasions que beaucoup de gens de ma connaissance d'examiner à fond cette question sur sous double point de vue.

— Parle-t-il des esclaves récemment importés, ou de ceux qui sont nés, et ont été élevés sur les lieux ? Cela fait une immense différence.

– Nous avons fait les deux calculs. Ceux importés sont naturellement beaucoup plus chers; car aux frais habituels il nous faut ajouter les dépenses en vivres et en argent, celles des guerres sur la côte d'Afrique, et du transport par l'Océan; la perte résultant de la mortalité tant qu'ils ne sont pas acclimatés, et les bénéfices du commerçant africain; après quoi, il sont loin de valoir ceux qui sont nés sur les lieux, parce qu'ils ignorent la langue, et ne sont pas dressés aux divers genres de travail auxquels ils sont destinés.

— Je n'ai jamais été disposé à plaider la cause de l'importation. Il est trop évident qu'il en coûte bien moins pour les élever ici que pour les y transporter. Mais je ne puis réellement croire que l'entretien des esclaves soit plus dispendieux que celui des ouvriers libres. Car enfin il faut que les uns et les autres boivent et mangent, soient vêtus et logés.

— Oui vraiment, mon père. Il s'agit donc seulement de savoir si leur entretien ne sera pas réglé avec plus d'économie par leur propre industrie, s'ils ont intérêt à épargner, que par la rigoureuse surveillance du maître, quand ils ont intérêt à le piller. Tout porte l'ouvrier libre à gouverner les champs, ou autres propriétés, avec sagesse, et à ménager les produits quelconques qu'il peut en retirer. Il suffit d'un coup-d'œil sur vos terrains cultivés par des esclaves, pour juger combien les choses s'y passent différemment. La culture en est négligée, les produits dérobés ou gaspillés, de sorte que nous récoltons à peine un tiers du produit naturel. Dans les deux cas le maître paie la subsistance des ouvriers; mais le possesseur d'esclaves doit y ajouter le montant des pertes qui résultent des vols, de la négligence et du gaspillage.

— C'est fort bien, Alfred; mais procédons article par

article. Dites-moi ce que vaut un esclave bien portant, âgé de vingt et un ans.

— Je crois que son travail sera de vingt-cinq pour cent plus cher que celui d'un ouvrier libre. Depuis sa naissance jusqu'à l'âge de quinze ans, si nous comptons la nourriture, les vêtemens, l'assurance sur la vie, et les médicamens, il y aura un excédant de dépense, n'est-il pas vrai?

— Oui; son travail suffira à peine pour payer les frais d'assurance, de médicamens, et de surveillance, sans parler de la nourriture et des vêtemens; mais de quinze ans à vingt et un, il y aura compensation entre le prix de son travail et sa dépense.

— D'accord; mais il reste à payer la nourriture et le vêtement pendant quinze ans; en en fixant le prix moyen à six livres par an, il a coûté quatre-vingt-dix livres au-delà de ce qu'il a gagné, quand il arrive à vingt et un ans. Or, si nous considérons que le meilleur travail du plus habile de nos Nègres cultivateurs, ne vaut tout au plus que les deux tiers du travail moyen des blancs; si nous considérons les chances de maladies, de blessures, de désertion ou de mort; si nous y ajoutons qu'en admettant même que rien de tout cela n'arrive, il faudra subvenir à ses besoins sur ses vieux jours, il nous est suffisamment démontré qu'une propriété de ce genre doit rapporter annuellement au moins dix pour cent du capital qu'elle représente. Maintenant je vous laisse décider si le travail d'un noir, qui est à peine l'équivalent des deux tiers de celui d'un ouvrier blanc, suffit pour sa subsistance, pour sa quote part des frais que nécessitent un inspecteur et un commandeur, et pour les dix pour cent de quatre-vingt-dix livres.

— Non certainement, mon fils, même en négligeant la différence qui résulte de ce que nous avons pris pour

base le travail moyen des ouvriers libres, et le travail servile de premier ordre. Nous n'avons rien dit des femmes, qui coûtent tout autant et rapportent bien moins que les hommes. Mais vous oubliez une considération essentielle, c'est que les blancs, sous ce climat et sur ce sol, ne peuvent travailler pendant l'été.

—Il s'agit seulement de substituer noir libre à blanc libre. La question gît dans les conditions du travail, non dans la couleur des ouvriers, tant qu'on pourra se procurer en abondance ce dont on a besoin. Examinons seulement ce qui se passe sous nos yeux, et nous pourrons juger si les Nègres, travaillant moyennant salaire, ou même soumis au tribut, ne sont pas aussi bons ouvriers que les blancs.

—J'ai souvent pensé à adopter le système du tribut, Alfred, depuis que les circonstances me sont devenues contraires; mais il est d'une exécution difficile sur une plantation de café. Si j'étais au Brésil, propriétaire d'une mine d'or, ou à Panama, maître d'une pêcherie de perles, je suivrais les usages du pays : je fournirais à mes esclaves des provisions et des outils, et ils me remettraient une certaine quantité d'or et de perles, en gardant pour eux le surplus.

—C'est un moyen loyal de les faire travailler, mon père. C'est un important acheminement vers l'émancipation qui, si je ne me trompe, a été inventée en Russie. Il me semble aussi que c'est une excellente manière de les préparer à un état d'entière liberté. Et l'on n'aurait certainement pas adopté cette mesure préparatoire, on ne l'aurait pas non plus poussée jusqu'à l'émancipation complète, si cette liberté comparative n'avait été avantageuse au maître, en même temps qu'à l'esclave. C'est un puissant argument présenté par des possesseurs d'esclaves en faveur de l'émancipation.

— Mais, mon fils, on ne peut pas faire cet essai sur une plantation de café. C'est là le mauvais côté de la question. Si nous vivions dans le voisinage d'une grande ville, je le tenterais en petit. Quelques-uns de mes esclaves travailleraient comme journaliers, en me payant un tribut chaque semaine, et gardant tout ce qu'ils gagneraient au-delà. C'est ce qui se pratique sur ce continent dans plusieurs endroits au sud et à l'ouest de notre pays, comme me l'assurait dernièrement un Espagnol de mes amis.

— Si, au lieu de cela, mon père, nous essayions du travail à la tâche?

— Je n'ai aucun motif pour m'y opposer, si ce n'est que, dans le cas où nous ne réussirions pas, il nous serait impossible de ramener les esclaves au système actuel.

— C'est un terrible argument contre ce système; mais il n'en est pas moins fondé. Cherchons donc quelque nouveau procédé. Si les noirs sont aussi stupides qu'on se l'imagine ici, nous ne devons pas craindre qu'ils poussent le principe plus loin qu'il ne nous conviendrait. Je suppose, par exemple, que nous fassions faire des briques à la tâche. Pourquoi recourir à l'importation, quand nous avons chez nous de l'argile à briques en abondance, et de la main-d'œuvre de trop?

— On a trouvé plus avantageux de les importer.

— Qui est-ce qui le dit?

— Mon vieux voisin, M. Herbert. Il est vrai qu'il n'avait pas assez de paille, parce qu'il ne cultive guère que la canne à sucre.

— Ah! la prime! Ces cultivateurs de sucre n'ont que cela en vue, et ne laissent aucune chance favorable aux autres produits. Je suppose au reste qu'il n'a pas essayé du travail à la tâche.

— Non. Mais considérez, Alfred, combien le fret est peu considérable. Puis il faut des combustibles.

— On peut facilement se les procurer. Un tonneau de charbon de terre suffit pour huit tonneaux de briques. Nous sommes mieux approvisionnés en paille que si nous nous bornions à la culture du sucre; et l'appareil n'est pas coûteux. Faites-y bien attention, mon père, le travail de nos esclaves, en ce moment, ne dépasse pas, terme moyen, quinze pence par jour[1]; et les briquetiers, en Angleterre, gagnent de cinq à six shillings[2] Permettez-moi d'essayer si, en faisant travailler de cette manière, nous ne pouvons pas élever le prix du travail de nos esclaves, et économiser les frais d'importation.

—Mais, mon cher enfant, nous n'avons pas assez besoin de briques pour que cela en vaille la peine.

—Nos voisins en ont besoin aussi bien que nous; et il peut être profitable de retirer une portion de main-d'œuvre de nos allées de cafiers, pour la transporter à notre briqueterie. C'est un métier facile et le climat est très-favorable, avec l'assurance que nous avons qu'il ne surviendra pas de grandes pluies pendant des semaines entières.

—Eh bien, mon fils, nous nous en occuperons.

—Je dois vous prévenir, mon père, dit Alfred en riant, que je ne me contenterai pas d'une seule expérience. Si nous économisons en faisant des briques, je vous proposerai de faire fabriquer chez nous les nattes d'emballage pour nos cafés, au lieu de les payer si cher.

—Mais alors, Alfred, que deviendra votre principe si vanté de la division du travail?

—J'en fais autant de cas que jamais, quand le travail est aussi productif qu'il doit l'être. Mais dans un pays où

1. Pence, pluriel de penny. Le penny vaut environ dix centimes.

2. Shilling, monnaie d'argent qui équivaut à peu près à un franc vingt centimes.

huit ouvriers libres font la même besogne que douze esclaves, il est clair que si on affranchissait ces douze esclaves, quatre d'entre eux seraient disponibles pour d'autres travaux. Si l'on avait déjà une quantité de sucre suffisante, ces quatre ouvriers pourraient procurer une grande économie en le raffinant et le terrant sur le lieu même, opération qui se fait maintenant ailleurs.

— Dans les colonies espagnoles, où les ouvriers libres sont fort nombreux, je sais qu'on se livre à plusieurs travaux dont les planteurs anglais n'ont pas l'habitude, et qu'on réduit ainsi les frais de culture par des procédés que nous ferions bien d'imiter.

— Cette imitation est certainement très-facile. Il ne s'agit que de nous procurer la même proportion de travail libre.

— Le salaire du travail libre, observa M. Bruce, est à un taux si exagéré...

— Je crois, mon père, qu'il est seulement proportionné à sa rareté. Partout où une chose reconnue bonne est rare, elle est chère; c'est une règle générale. Non-seulement le travail servile est coûteux par lui-même, mais il fait monter le prix du travail libre, et donne aux travailleurs libres un avantage non mérité, aux dépens des deux autres parties. Si nous consentions à admettre les principes naturels de libre concurrence, les droits de toutes les parties finiraient par s'égaliser. — Mais j'aperçois Horner qui rôde à quelque distance, et qui m'a tout l'air d'avoir bonne envie de nous fouetter tous tant que nous sommes. Il faut que je l'éloigne, ou il gâtera tout. Sa seule présence suffirait pour paralyser mes hommes. Ils le détestent cordialement.

— Et ce n'est pas sans raison, dit M. Bruce. Je ne peux comprendre ce qui oblige Mitchelson à garder cet homme à son service. Mon inspecteur lui-même, qui connaît

fort bien les devoirs de ce genre d'emploi, en parle comme d'une bête brute.

Alfred, en baissant la voix, dit à son père qu'il regardait comme un devoir d'obtenir le renvoi de cet homme le plus tôt possible ; car il était si exaspéré par l'adoption du nouveau plan et par son succès évident, qu'il était trop probable qu'il maltraiterait sans pitié les esclaves dès qu'il en aurait de nouveau le pouvoir.

— Il ne peut faire tomber sa vengeance sur moi, dit Alfred, aussi les en accablera-t-il; et puisque l'idée est venue de moi, je dois veiller aux conséquences. Après m'être chargé du soin de ces pauvres créatures, je ne dois pas souffrir qu'elles retombent dans un état pire qu'auparavant. Je ne quitterai pas Mitchelson plus que son ombre, tant qu'il n'aura pas changé son inspecteur.

M. Bruce secoua la tête, et fit quelques graves observations sur l'imprudence de s'attirer des ennemis. Il ne remarquait pas, et son fils s'abstint de lui rappeler, qu'en se faisant un seul nouvel ennemi, il avait conquis les affections de toute une troupe d'amis reconnaissans.

M. Mitchelson et sa famille revinrent ponctuellement le vingt-unième jour. L'écluse, à leur grande surprise, était complètement réparée, et le moulin en état de marcher; les esclaves se portaient bien, l'entrepreneur satisfait était retourné chez lui ; et tout cela à moindres frais que si l'on avait fait travailler à contre-cœur le même nombre d'hommes pendant soixante jours; sans compter l'immense avantage d'éviter une interruption dans les travaux courans de la plantation. M. Mitchelson étant fort satisfait, ainsi qu'il devait l'être, tout allait bien, si ce n'est qu'Horner saisissait les moindres occasions d'opprimer et de vexer les individus soumis à son contrôle; et ce n'était pas chose facile d'obtenir son renvoi. Il commit l'imprudence de laisser échapper, en

présence des esclaves, quelques mots qui prouvaient qu'il n'ignorait pas qu'il ne devait sa place qu'à la faveur de son maître, et qu'il gardait rancune à Alfred. Il s'ensuivit naturellement, parmi ces hommes d'une ignorance absolue, mais cependant sujets aux passions humaines, qu'ils adorèrent Alfred, et que leur haine pour M. Mitchelson devint presque égale à celle qu'ils ressentaient pour son inspecteur.

CHAPITRE VII.

LE CHRISTIANISME A DEMERARA.

M. Mitchelson dit à son jeune ami qu'il ne devait pas penser à quitter sitôt Paradis. — Vous m'avez rendu un service, ajouta-t-il; et il faut maintenant que vous m'en rendiez un autre. Vous avez reconstruit mon écluse, et maintenant il faut m'accorder le plaisir de votre société. Je serais peu flatté si je pouvais croire que vous aimez mieux vivre au milieu de mes esclaves, qu'avec moi et au sein de ma famille.

Alfred était fort disposé à rester encore quelques jours à Paradis; et suivant l'usage hospitalier des Indes occidentales, ce furent des jours de fête. On projeta d'abord une excursion dont le but principal était d'examiner une propriété à affermer, pour laquelle M. Mitchelson était autorisé par un de ses amis à faire des propositions. Les dames de la famille se souciaient peu de la propriété en elle-même; mais il se trouvait un peu plus loin un charmant paysage qu'Alfred n'avait jamais vu et qu'elles

voulaient lui montrer. On arrangea donc une partie de plaisir, et on fit ample provision de tous les accessoires élégans d'un pareil projet. Les dames dans des voitures, les hommes à cheval, partirent à la fraîcheur du matin, virent tout ce qu'ils voulaient voir, dînèrent somptueusement dans la maison dont dépendait la plantation que M. Mitchelson avait examinée pennant la promenade, et repartirent le soir de bonne heure. Alfred fut un peu surpris de la crainte que manifestaient les dames d'être retardées jusqu'à une certaine heure, et se rappela combien il est habituel en Angleterre de voir les parties de plaisir se prolonger plus tard qu'on n'avait pensé; comme on promet d'être exact à rentrer à dix heures au plus tard, et comment les grands parens agités, les mères inquiètes ou les domestiques officieux prêtent l'oreille au bruit des roues, tressaillent quand la pendule sonne onze heures, soupirent quand minuit arrive, et oublient tout quand les jeunes gens fatigués et un peu maussades sont revenus sans accident, et enfin comment chacun en bâillant se dit bonsoir, remettant au lendemain le récit des circonstances de la journée; il trouvait surtout inexplicable la prudence extraordinaire des jeunes personnes.

— Allons, Alfred, dit M. Mitchelson, il nous est si facile de devancer les voitures par cette fraîche soirée, qu'il serait dommage que vous ne pussiez jouir d'une belle vue de mer qu'on découvre derrière ce bois. Je sais que ces vues-là vous plaisent.

— Oh papa! s'écria miss Grace en les voyant détourner leurs chevaux, qu'allez-vous faire? Vous n'avez sûrement pas l'intention de nous quitter?

— Seulement une demi-heure, ma chère enfant; nous vous rejoindrons à l'embranchement des routes.

Toutes les dames s'écrièrent qu'il était trop tard pour se séparer. M. Mitchelson leur fit remarquer que les deux voitures pouvaient réciproquement se prêter secours, qu'il ne pouvait arriver rien de fâcheux à Alfred et à lui, qu'il connaissait parfaitement cette route qui était belle et bien percée, excepté dans un seul endroit qui traversait un bois; et ces Messieurs partirent au trot sans autre discussion.

Il était vrai qu'on ne pouvait se tromper de route; il était vrai, comme le disait M. Mitchelson, que la vue était assez belle pour les tenter de se détourner deux fois aussi loin de leur chemin; mais il était beaucoup moins certain qu'il connût suffisamment la traverse par laquelle ils devaient revenir. Il le croyait pourtant, car sans cela il ne se serait pas aventuré. D'abord il guida son jeune ami avec assurance, en se félicitant d'avoir eu l'idée d'un épisode qui diversifiait si agréablement leur retour à la maison; mais on avait opéré des changemens depuis son dernier passage sur ce terrain. Il marcha long-temps sans s'en apercevoir, et quand il en fut pleinement convaincu, il avait déjà complètement perdu la tramontane. Ils étaient entrés dans un bois d'une grande étendue, et dont il n'avait aucun souvenir : la route se divisait en deux, et il ignorait s'il fallait prendre à droite ou à gauche. Pour surcroît d'embarras, il se trouva que toutes les deux devenaient de plus en plus sauvages et moins frayées, jusqu'à un point où on n'en voyait plus trace. Il ne restait donc qu'à rebrousser chemin. Alfred trouvait ce parti si simple, qu'il s'étonna de l'agitation nerveuse de son compagnon, qui tour à tour pressait ou modérait son cheval, et manifestait une telle irritabilité, une telle terreur panique, qu'Alfred désespéra de le calmer, et lui laissa le soin de décider ce qu'il y avait à

faire. Il s'égara de nouveau, comme on pouvait s'y attendre. L'obscurité les gagnait, et le court crépuscule de ce climat devenait de plus en plus sombre.

Si Alfred eût été seul, ou que son compagnon eût été plus ferme et plus gai, il n'aurait pas considéré comme un bien grand malheur la nécessité de passer la nuit dans les bois d'un pareil pays. Le feuillage qui l'entourait formait les plus riches berceaux; les salons le plus somptueux n'offrent pas de plus gracieuse illumination que les mouches phosporiques [1] qui commençaient à voltiger à travers les arbres élancés comme des colonnes qui se prolongeaient de tous côtés en longues perspectives; nul parfum plus délicieux que celui du piment [2], dont la brise du soir embaumait les bosquets; nul dais aussi magnifique que ce ciel d'azur où les constellations semblaient agrandies, comme si la vue eût été plus puissante; où la voie lactée semblait parsemée de planètes, et où Venus, se levant comme une petite lune, projetait, en l'absence de la grande, une ombre perceptible des troncs d'arbres et des rameaux balancés. Le cœur d'Alfred bondissait de joie à la seule idée d'être témoin, dans une situation si favorable, des progrès solennels de la nuit, et de regagner avant l'aurore les plaines d'où il pourrait voir les premiers rayons du soleil caresser l'océan. Il ne prévoyait aucun danger possible, et rien ne lui manquait. Il pouvait se faire un lit d'herbes sèches, allumer du feu, si cela devenait nécessaire, et il y avait si peu de temps que tous deux avaient dîné, qu'il n'était pas à craindre qu'ils souffrissent de la faim avant le retour du jour. Il se tourna du côté de son compagnon, qui était descendu de cheval pour se jeter

1. Cucujo, coléoptère luisant qui sert de parure aux dames espagnoles, au Pérou.

2. Poivre d'Inde, à fruit rouge de corail, oblong, très piquant.

sur le gazon; mais la physionomie de Mitchelson était si sombre que son jeune ami hésitait à lui parler.

— Que le Seigneur ait pitié de nous! dit Mitchelson en gémissant. Que va-t-il arriver si nous ne regagnons la maison?

— J'ignorais qu'il y eût quelque danger, répondit Alfred. Quels risques courons-nous? Nous n'avons à craindre ni les bêtes sauvages, ni le froid, ni la faim; nous pouvons allumer du feu.....

— Oh, ma pauvre femme! Oh, mes pauvres enfans! Leurs amis vont les quitter dans la supposition que nous arrivons.

— Je m'afflige de leurs frayeurs, dit Alfred; mais elles ne peuvent certainement penser que nous soyons exposés à de grands maux pendant cette nuit?

— Oh! combien ne peut-il pas arriver de malheurs jusqu'à demain matin! Il vaudrait mieux, Alfred, que nous eussions à nous défendre contre les bêtes sauvages, que de faibles femmes contre des esclaves. Si les misérables découvrent que je suis absent.....

Alfred comprit soudain la cause de toutes ses terreurs; c'était la même cause qui obligeait Mitchelson à emmener avec lui sa famille dans tous les voyages qu'il faisait. Il redoutait de la laisser au pouvoir de ses esclaves; et pourtant c'était là ce pays où les esclaves (au moins l'assure-t-on en Angleterre) sont contens et heureux, et jouissent, à tous égards, d'un sort meilleur que celui des paysans de la métropole! C'était là ce pays dont les propriétaires osaient se plaindre de l'impuissance de la loi anglaise à protéger la propriété! Mais Alfred jugea qu'il ne serait pas convenable en ce moment d'exprimer son indignation et de l'accabler des vérités évidentes qui se présentaient en foule à son esprit. Il regarda son compagnon épouvanté, assis tout tremblant sur le tronc d'un

arbre abattu, et n'éprouva que de la pitié. Il ne pouvait se prévaloir de sa supériorité quand il savait que le malheureux était obsédé de la vision de ses champs en flammes, de sa femme assassinée et de ses filles insultées.

— Faisons encore une tentative, lui dit-il doucement, puisque vous êtes si impatient de rentrer chez vous. Je crois que je peux vous guider pour retourner sur nos pas jusqu'à une certaine distance; et si vous voulez vous calmer, peut-être reconnaîtrez-vous bientôt quelque objet familier qui nous remettra sur la voie. Nous pouvons encore arriver avant minuit.

Il était plus de minuit, cependant, et la lune était déjà bien élevée au-dessus de l'horizon, avant qu'ils fussent hors du bois et eussent trouvé un chemin qui, sans être celui qu'ils cherchaient, devait finir par les ramener à la maison, après un détour de quelques milles. Le visage de Mitchelson, vu au clair de la lune, était pâle et hagard, et les chevaux étaient si fatigués qu'ils bronchaient à chaque pas. Alfred éprouvait aussi assez de lassitude pour se réjouir d'être délivré de tout autre soin que d'aller droit devant lui, tant bien que mal, et d'être dispensé de soutenir la conversation. Il jetait les yeux de temps en temps sur son compagnon, craignant qu'il ne se laissât tomber de cheval; car Mitchelson, d'une constitution peu forte, et plus fatigué ce jour-là qu'à l'ordinaire, était mal disposé pour courir une aventure comme celle qui lui arrivait, et paraissait entièrement épuisé. Alfred chercha en vain à découvrir un lieu où ils pussent s'arrêter quelques minutes pour se rafraîchir. Il n'y avait que quelques groupes de cases où tout était silencieux et immobile. Seulement la fumée s'échappait des toits et s'élevait en légers nuages que la lumière argentée de la lune faisait paraître blancs. Mitchelson ne

voulut pas entendre parler d'appeler quelqu'un pour demander une calebasse d'eau, ou quelque rafraîchissement plus substantiel; et il manifesta une extrême anxiété tant qu'ils furent dans le voisinage de ces habitations; tressaillant chaque fois que la brise agitait une branche d'arbre, et sondant d'un regard soupçonneux les endroits ombragés, en poussant son cheval en avant. Il parut plus impatient que jamais, quoiqu'il chancelât sur sa selle, au moment où ils arrivèrent dans un lieu qu'Alfred crut se souvenir d'avoir déjà vu.

— Certainement, dit Alfred, nous voilà sur votre domaine. Oui, cette case est celle de Cassius. Vous n'irez pas plus loin sans prendre quelque nourriture, ou je crains de vous voir tomber en faiblesse.

En parlant ainsi il mit pied à terre et attacha son cheval à une espèce de palissade peu éloignée de la case. Mitchelson, par ses paroles et ses gestes, essaya de le détourner de son dessein; mais Alfred, qui regardait son compagnon comme hors d'état de se diriger lui-même, persista dans sa résolution.

— Ne craignez rien, dit-il, Cassius et moi sommes grands amis, et il sera bien aise de nous rendre service. Il s'approcha doucement, et le bruit de ses pas ne parvint pas jusque dans la case, quoique Cassius ne dormît pas, et fût occupé tout autrement qu'on aurait pu le croire à une pareille heure.

Quand Alfred fut sur le seuil, il lui sembla entendre un murmure de voix dans l'intérieur, et il s'avança jusqu'à une ouverture qui servait de fenêtre, afin d'observer, avant de prendre un parti, ce qui se passait au dedans. Cassius était seul; c'était sa voix qu'Alfred avait entendue. Son feu du soir achevait de se consumer sur le foyer d'argile, et il était à genoux tout auprès, les bras croisés et la tête inclinée sur la poitrine, excepté dans

les momens où il élevait vers le ciel ses yeux dans lesquels brillait un feu plus vif que celui près duquel il se trouvait. De temps en temps une flamme vacillante s'échappait des tisons et laissait apercevoir son visage inondé de larmes ou de sueur, et ses membres vigoureux tremblant comme si un vent glacial eût soufflé sur lui.

Alfred, pendant son séjour en Angleterre, s'était souvent demandé à quoi pouvait ressembler le christianisme dans un pays d'esclavage. Depuis son retour à Demerara, il avait entendu parler de l'instructeur chrétien qui y avait résidé quelque temps, de manière à pouvoir se former une idée assez exacte des croyances de cet homme et de celles des planteurs; mais il était toujours curieux de savoir comment les esclaves interprétaient l'Evangile. En ce moment l'occasion s'en présentait, car Cassius faisait sa prière. En voici quelques passages :

— « Puisse-t-il ne pas vendre de sucre, afin qu'aucune femme ne meure des suites de la chaleur et de l'excès de travail, et que son enfant n'ait pas à déplorer sa perte. S'il est vrai que le Christ soit venu pour affranchir les hommes, qu'il envoie un vent brûlant qui détruise la récolte. O Seigneur! rends notre maître pauvre, réduis-le à s'asseoir sous un arbre et à contempler sa plantation dévastée et déserte; qu'il voie ses cannes desséchées, sa maison et ses bois renversés par la tempête; alors il nous dira : Je n'ai plus de pain à vous donner, vous pouvez partir. O Dieu! prends en pitié les femmes qui ne peuvent dormir cette nuit, parce que leurs fils doivent être meurtris à coups de fouet, au lever du soleil; prends pitié de moi, qui ai travaillé si long-temps et qui ne serai jamais libre. Ne me dis pas : *Tu ne seras jamais libre.* Pourquoi épargnerais-tu Horner qui ne nous épargne jamais. Fais-le mourir cette nuit pendant son sommeil, et alors bien des voix chanteront tes louanges

qui gémissent maintenant tant que dure la nuit. Nous chanterons comme les oiseaux chaque matin, si tu nous délivres cette nuit de l'objet de nos craintes. Si Jésus était ici il nous parlerait avec bonté, et peut-être susciterait-il un ouragan pour l'amour de nous. Oh! ne nous refuse pas ton appui parce qu'il est avec toi au lieu d'être avec nous! Nous avons attendu long-temps, ô Seigneur! Nous n'avons tué personne; nous n'avons fait aucun mal, parce que tu nous as commandé d'être patiens. S'il nous faut encore attendre, donne-nous de la patience, car nous sommes bien misérables et notre misère nous irrite; s'il nous est défendu d'être irrités, fais tomber ton courroux sur une ou deux têtes, afin que plusieurs soient heureux. »

Ces mots parvinrent aux oreilles d'Alfred, parmi beaucoup d'autres qu'il ne put entendre. Profondément ému, il allait faire signe à son compagnon de venir écouter aussi, quand il s'aperçut qu'il était déjà près de lui.

— Silence et écoutez-le, dit tout bas Alfred. Je suis sûr que vous ne lui ferez pas de mal : vous ne voudriez pas punir un homme pour s'être acquitté de ses devoirs religieux, quelle que soit leur tendance. Laissez Cassius être le maître pour cette fois. Qu'il nous apprenne ce qu'il comprend mieux que nous. Il semble avoir médité plus que vous et moi sur ce que penserait Jésus-Christ de notre autorité, s'il était parmi nous. J'entrerai quand il se lèvera, et j'en apprendrai davantage.

— Au nom de Dieu, gardez-vous de vous montrer à lui. Partons. Ne lui demandez ni eau, ni rien. Je n'en ai pas besoin; je me remets en route à l'instant même.

— Alors, je vous suivrai un peu plus tard, dit Alfred en frappant à la porte de la case dès qu'il vit que Cassius s'était relevé et allait mettre du bois au feu.

— Cassius, j'ai entendu une partie de vos prières,

dit-il après avoir expliqué à l'esclave stupéfait la cause de sa venue. J'avais appris de vous avec plaisir que vous étiez chrétien; mais votre prière n'est pas celle d'un chrétien. Ce n'est certainement pas ainsi qu'on vous a enseigné à prier?

— On nous a dit de prier pour les misérables, de parler à Dieu comme à un père, et de lui exposer tous nos désirs. Je ne connais personne plus misérable que des esclaves, et c'est pourquoi j'implorais la fin de leur misère. Je ne désire rien tant que la liberté pour moi et pour tous les esclaves, et je priais pour l'obtenir. Est-ce mal faire que de prier ainsi?

—Non. Je demande à Dieu les mêmes graces, peut-être aussi souvent que vous; mais...

— Est-ce bien vrai? Adressez-vous à Dieu la même prière que nous? s'écria l'esclave en tombant aux pieds d'Alfred, et levant les yeux vers les siens. Alors, prenez-nous pour esclaves, et nous prierons ensemble.

—Je ne veux pas avoir d'esclaves, Cassius; j'aimerais mieux, si vous deviez toutefois travailler pour moi, que vous fussiez mes domestiques. Mais nous ne pourrions pas adresser à Dieu la même prière, tant que vous demanderez vengeance. Comment osiez-vous lui demander que l'inspecteur mourût, que votre maître devînt pauvre, et vît ses domaines dévastés, quand vous n'ignorez pas que Jésus le priait de pardonner à ses ennemis, et nous a ordonné de leur faire du bien quand nous le pourrions.

— Était-ce vengeance que je demandais? dit Cassius. Je n'en avais pas l'intention; mais je ne peux jamais comprendre quelle serait la prière la plus agréable à Dieu. Je ne désirerais ni le malheur de mon maître, ni la mort d'Horner, s'il n'en devait résulter aucun bien pour personne, ou s'il n'en devait résulter que pour moi. Mais quand je sais que la joie serait dans cent cases, si la mort

était dans la maison de l'inspecteur, ne puis-je pas prier pour les cent familles? Et quand je sais que plus la terre deviendra stérile, plus les hommes pourront manger, les femmes chanter, les enfans se divertir, et plus le jour de ma délivrance sera proche, ne puis-je pas prier Dieu de rendre la terre stérile? Et si la terre devient stérile, il faut bien que mon maître devienne pauvre. Vous connaissez l'Évangile mieux que moi. Expliquez-moi cela.

Alfred fit son possible pour lui démontrer que, tout en implorant des graces, il fallait laisser à la divine sagesse le choix des moyens; mais quoique Cassius en convînt et promît tout ce qu'Alfred exigeait, il était évident qu'il ne comprenait pas pourquoi il lui était défendu de considérer comme parfaitement convenables des moyens qui lui paraissaient si simples. Quand Alfred eut appris à quelle provocation il venait récemment d'être en butte, il ne put que s'étonner de la modération de ses demandes et de la patience avec laquelle il avait enduré ses reproches. Horner lui avait donné avis, le soir précédent, que, comme il n'était pas douteux, d'après ses grands travaux à l'écluse, qu'il valait beaucoup plus qu'il ne l'avait toujours prétendu, le prix de sa rançon serait doublé. En pareil cas la prière la plus naturelle qui pût sortir des lèvres d'un esclave devait avoir pour but de demander à Dieu une diminution dans le prix des denrées, capable de faire baisser sa propre valeur.

Alfred prit en lui-même la ferme résolution d'obtenir justice pour Cassius, mais il s'abstint de faire naître des espérances qu'il pouvait être hors d'état de réaliser. Il réjouit l'esclave en acceptant de lui à boire et à manger, et en lui accordant un don bien rare, qui, nous l'espérons, console cette classe d'êtres plus fréquemment que jamais, il lui accorda toute sa sympathie. Lorsque Cassius sortit pour lui tenir l'étrier, il regarda la lune en sou-

riant, et dit qu'il lui restait assez de temps pour dormir avant que le gong ne sonnât, et encore plus au gentleman qui n'avait pas besoin de s'inquiéter du gong.

Le cheval d'Alfred avait si bien employé à brouter le temps de la conversation de son maître avec Cassius, qu'il le ramena à la maison sans plus broncher.

CHAPITRE VIII.

LES PLUS FIERS CONVOITENT LE PAUPÉRISME A DEMERARA.

Il était fort heureux qu'Alfred n'eût pas fait entrevoir à Cassius l'espérance qu'il ferait diminuer le prix de sa rançon, et qu'il n'eût dit à personne que l'inspecteur serait congédié. M. Mitchelson promettait volontiers tout ce qu'on voulait à la personne sous l'influence de laquelle il se trouvait pour le moment; mais comme la peur avait toujours été sa passion dominante depuis l'époque de l'insurrection qui avait éclaté sur ses domaines, et que Horner avait trouvé moyen de se faire craindre de lui, il y avait peu de chances qu'une influence contraire pût prendre le dessus. Alfred continua néanmoins à se montrer sur la plantation, et à protéger de sa présence les esclaves que son intervention avait exposés à un surcroît de rigueur, jusqu'au moment où il fut obligé de s'absenter quelque temps, et d'abandonner ses protégés à la douce surveillance de leur ennemi, pour aller se charger d'une responsabilité plus pressante. Le domaine de la Barbade devint sa propriété, et il se trouva dans la nécessité de se rendre sur les lieux.

— Je voudrais, mon cher fils, dit M. Bruce, pouvoir vous persuader de revenir vivre avec nous. Vous voyez qu'il nous est absolument impossible de renoncer à notre établissement pour aller vous rejoindre. Qui vous empêcherait de régler vos affaires, et de les confier à un agent, comme le font tant d'autres?

— Je suis sûre qu'il le fera, dit sa mère, pour peu qu'il conçoive combien nous craignons de le perdre. Mary, mon amour, vous avez plus d'influence que personne sur l'esprit de votre frère. Décidez-le à revenir près de nous.

Mary, les larmes aux yeux, répondit qu'elle croyait que son frère avait long-temps balancé entre le devoir d'aller habiter sur son domaine, et les autres exigences de sa position; qu'elle espérait qu'il adopterait le parti qu'il croirait juste, et qu'alors elle était certaine qu'il reviendrait, si cela était possible.

Alfred déclara que c'était un grand chagrin pour lui de quitter si tôt sa famille, et qu'il reviendrait les voir aussi promptement et aussi souvent qu'il le pourrait; mais qu'il lui était impossible de promettre de fixer sa résidence ailleurs que sur sa propriété.

Son père observa que les agens étaient assez nombreux pour qu'on pût choisir, et qu'il voyait avec peine qu'on eût prévenu son fils, en Angleterre, contre cette manière d'administrer.

Alfred répondit que, persuadé comme il l'était que la non-résidence des propriétaires était une malédiction pour les Indes occidentales, il ne pouvait en conscience en accroître le poids. Il n'était pas non plus certain de pouvoir suffire aux dépenses très-coûteuses d'une agence, ni que les plans qui avaient été l'objet spécial de son éducation pussent être convenablement dirigés, s'il n'en surveillait lui-même l'exécution, quelles que fussent,

la probité et l'obéissance d'un agent; et quoiqu'il fût lui-même disposé à accorder une entière confiance à celui que lui recommanderait son père, il était impossible que personne pût comprendre aussi parfaitement ses vues et s'intéresser à leur réussite aussi chaudement que lui-même. Il lui semblait en outre que sa population esclave était à la veille d'une crise dans sa condition, et qu'il ne se pardonnerait pas d'en abandonner la direction à d'autres mains.

—Je suis bien aise, dit son père, que vous sachiez que la Barbade ressemble peu à Demerara. L'expérience que vous avez acquise ici ne peut vous être d'aucune utilité pour ce que vous aurez à y faire.

— Peut-être, dit Alfred en souriant, pourrai-je en tirer parti en adoptant la règle des contraires. Ici, le sol est fertile; là, il est stérile; ici le nombre des esclaves décroît rapidement et ils sont fort chers; là leur nombre s'accroît de jour en jour et ils sont à bas prix; ici on n'en affranchit que vingt-sept par an, terme moyen; là les affranchissemens s'élèvent à cent vingt-cinq, quoique la taxe soit aussi onéreuse dans un pays que dans l'autre.

—Alors, dit Mary, quels que puissent être vos bénéfices, vous aimez mieux que votre propriété soit à la Barbade qu'ici.

— Beaucoup mieux. L'esclavage, comme les autres institutions, n'est maintenue en vigueur que si l'on y trouve des avantages ; et puisqu'on y en trouve moins à la Barbade qu'ailleurs, j'éprouverai moins d'opposition à des mesures que j'étais bien décidé à adopter dans quelque lieu qu'eût été situé mon domaine. Je ne désespère pas d'amener quelques-uns de mes voisins à faire de leurs noirs des ouvriers libres, si, comme je n'en doute pas, ils commencent à s'apercevoir qu'ils sont d'un faible produit comme esclaves.

— Cette infériorité, dit M. Bruce, provient de ce qu'on cultive, à la Barbade, moins de sucre que dans aucune des colonies où l'on plante la canne.

— C'est vrai, dit Alfred, le sol de la Barbade produit moins de sucre; les planteurs, par conséquent, profitent moins du bénéfice de la prime; ils sont moins tentés de surcharger leurs esclaves de travail, et de réduire leurs terrains à provisions aux plus étroites limites prescrites par la loi; il s'ensuit que le nombre des esclaves s'accroît dans une proportion qui dépasse les besoins, et que par suite ils obtiennent facilement leur liberté. Ce qui se passe ici est directement le contraire. C'est ici qu'on produit la plus grande quantité de sucre, qu'on obtient la plus forte part de la prime, que les esclaves sont le plus surchargés et le moins nourris, que leur nombre décroît, que leur prix augmente, et qu'ils obtiennent le plus difficilement leur liberté.

Mary leva les yeux de dessus son ouvrage, et observa qu'alors la prime était le grand obstacle qui s'opposait à l'émancipation.

— C'est un obstacle, répondit son frère, sans lequel aucun des autres ne pourrait résister une heure. Louisa, ma chère, allez me chercher une mappemonde.

— Une mappemonde! s'écria la petite fille, je peux vous montrer la route de la Barbade sur une carte beaucoup moins grande.

— Vous me la montrerez après. J'ai besoin d'abord de la mappemonde. Regardez bien, Mary. Voyez ce que le monde entier doit à la législation anglaise sur le commerce des sucres! Cherchons d'abord quel est l'espace où on pourrait cultiver le sucre, si on ne considérait que le climat.

— Je me suis toujours étonnée, dit Mary, qu'on ne cultivât le sucre ni en Afrique, ni dans aucune autre

partie de l'Amérique que le coin où nous habitons. L'espace dont vous parlez doit donc être compris entre les deux lignes que voilà.

— On peut le cultiver partout, en tant qu'il s'agit du climat, jusqu'au trentième degré au sud et au nord de l'équateur. Il existe des droits qui empêchent les Anglais d'acheter des sucres à la Chine, dans la nouvelle Hollande, dans l'Archipel indien, en Arabie, au Mexique, et dans toute l'Amérique méridionale, à l'exception de notre petit pays. On ne peut, non plus, en tirer d'Afrique; la traite des noirs a détruit toute espérance de ce côté, indépendamment des autres restrictions. La traite est la plaie de l'Afrique.

— Mais vous ne dites rien de l'Indoustan.

— Ce commerce n'y est pas absolument prohibé; mais il est restreint par des droits exorbitans.

— Quels sont donc les pays qui restent?

— Il ne reste que le nôtre, et c'est un bien mince territoire pour le protéger aux dépens de tant de vastes étendues, puisqu'il ne comprend que les Iles et une faible partie du continent.

— Mais il est bien rigoureux d'interdire aux habitans de ces autres contrées, la faculté de fournir du sucre aux Anglais.

— C'est une rigueur qui attaque les intérêts de toutes les parties; ceux des Anglais, parce que les prix éprouvent une hausse artificielle, et que les quantités sont limitées; ceux des habitans de ces vastes pays, parce qu'on les écarte du marché; ceux enfin des planteurs américains, mais par-dessus tout ceux des esclaves.

— Ceux des planteurs? Comment se peut-il? Je pensais que c'était en leur faveur qu'on avait établi le monopole.

— Vous ne vous trompiez pas; mais ils y perdent

beaucoup plus qu'ils n'y gagnent. La culture du sucre est à présent une culture obligée, dispendieuse, peu sûre, et qui ne peut se soutenir qu'à la faveur d'un prix de monopole, à-la-fois élevé et permanent.

Regardez la plantation de Mitchelson, et dites-moi si son apparence est celle de la prospérité! Une méchante houe, maniée par des hommes et des femmes qui n'agissent que par la crainte du fouet, est le seul instrument qu'on emploie à remuer la terre, dans un temps où il existe au monde des charrues et des bestiaux ! Un sol que chaque année épuise davantage! Une population en décroissance réglée ! Sont-ce là des indices de prospérité? Eh bien, tous ces maux sont la conséquence d'un monopole qui engage à produire du sucre à tout risque, et à quelque prix que ce soit.

— Je vois maintenant pourquoi tous ces maux disparaîtraient si le commerce était libre; mais, mon frère, les propriétaires pourraient-ils résister à un pareil choc? pourraient-ils traverser l'époque de transition ?

— Oh oui, s'ils suivaient la ligne convenable, en habitant leurs propriétés, et pratiquant les méthodes d'exploitation récemment perfectionnées. Si le sol recevait les améliorations dont il est susceptible, les Indes occidentales pourraient soutenir la concurrence avec toute autre partie du globe. Le planteur évaluerait sa propriété d'après la qualité des terrains, et non d'après le nombre de ses esclaves. Le travail effectif qu'il mettrait en œuvre lui assurerait un revenu fixe, par année commune, au lieu des bénéfices variables et précaires qu'il retire aujourd'hui d'un genre de travail dont l'emploi est aussi impolitique que coupable. Et comme la demande des sucres irait toujours croissant, après les premiers effets de la concurrence, on n'aurait plus à craindre que le commerce tombât. Un sol et un climat comme les nô-

tres sont de sûrs garans que les Indes occidentales peuvent continuer à cultiver le sucre jusqu'à la fin du monde, si on leur laisse le champ libre en affranchissant le commerce de toute entrave.

Alors si l'économie devenait nécessaire, on se passerait d'esclaves; car il est suffisamment prouvé que le travail des esclaves est cher.

L'esclavage ne peut exister que dans les lieux où les hommes sont peu nombreux comparativement à l'étendue des terres; et comme à l'époque future dont je parle, la population se serait accrue et continuerait à s'accroître, l'esclavage se serait éteint de lui-même. Aujourd'hui la terre est abondante, fertile, et coûte peu à Demerara, et pourtant le travail décroît chaque année; de sorte que les esclaves ont de la valeur, et que leurs espérances d'émancipation sont fort éloignées. Mais dans ma propriété, comme je viens de vous le dire, la terre est beaucoup moins fertile, le travail plus abondant, et l'esclavage commence à s'user. Tous mes efforts tendront à améliorer mes terrains, et à augmenter la somme de travail disponible : j'y trouverai le double avantage d'avoir du travail à bon marché, et d'avancer l'œuvre de l'émancipation. J'espère qu'on ne proposera pas de nouveau monopole qui puisse m'engager à changer mon plan et à favoriser le maintien de l'esclavage.

— Je m'en rapporte à vous, dit en souriant Mary. Vous ne céderiez pas à la tentation.

— J'espère que non, ma sœur; mais je ne peux répondre de l'influence d'un long séjour dans un pays à esclaves. Le seul spectacle de l'esclavage est corrupteur, sans parler du malheur de posséder une propriété sous un pareil système. Mais en ce moment je me sens bien affermi dans mes résolutions.

— N'oubliez pas, mon cher fils, que vous pouvez,

comme beaucoup d'autres, vous apercevoir un jour que des principes qui paraissent incontestables en théorie, prennent un tout autre aspect quand on veut les mettre en pratique. Voilà, par exemple, votre principe, d'où vous partez comme si la chose était hors de doute, que les prix élevés augmentent le contingent......

— Eh bien! mon père, qu'y opposez-vous? Cela n'est-il pas vrai dans le cours naturel des choses?

— Tout ce que je sais, c'est que cela n'est pas vrai ici, si je m'en rapporte à ce que vous avez dit d'abord. Les prix élevés dont vous vous plaignez diminuent le contingent de travail au lieu de l'augmenter. N'est-ce pas ce que vous disiez?

— En effet; et je pense que ce fait démontre seulement qu'on ne se procure pas le travail par des moyens naturels. Vous voyez que le principe agit naturellement sur les maîtres. Il les pousse à la production du sucre, à tel point qu'ils ruinent le sol; et si le contingent de travail diminue en proportion de la hausse des prix, cela prouve, non la fausseté d'un principe qui est vrai partout ailleurs, mais que le genre particulier de travail employé ici, n'est ni légalement employé, ni naturellement récompensé. C'est là seulement une des nombreuses subversions de toute règle établie, qui paraissent si frappantes à ceux qui examinent de loin la politique des Indes occidentales. Nous pourrions y trouver le sujet d'un nouveau tableau pour notre monde renversé.

— J'en ferais deux tableaux, dit Mary. Dans l'un, John Bull vient, en offrant un haut prix, acheter du sucre d'un ouvrier libre qui travaille de plus en plus fort, s'enrichit, et donne de l'occupation à une foule d'ouvriers en sous-ordre. Dans l'autre, John Bull offre le même prix à un esclave. Celui-ci fait le malade et ne veut pas travailler. Le prix baisse. L'esclave s'épanouit,

travaille, mange et s'engraisse. Il tombe à rien, alors l'esclave saute de joie, fait la nique à son maître, et embrasse John Bull, à l'étouffer.

Alfred en riant reconnut que le tableau était d'après nature. Pour répondre à une objection de son père qui prétendait que les esclaves n'étaient pas aptes à faire un bon usage et à jouir de leur liberté, il cita le fait remarquable que presque aucun noir libre ne reçoit de secours de sa paroisse, quoique leur incapacité civile et politique soit de nature à leur faire endurer de grandes privations. Si, en prenant le temps moyen de six années, et en calculant pour toutes nos colonies d'Amérique, on trouve (et cela est démontré) que dans une population de 88,000 noirs et hommes de couleur, un seul sur 387 a reçu de temps en temps des secours de sa paroisse; tandis que dans une population de 63,400 blancs, un sur 38 a reçu ces secours, il en faut conclure que les esclaves ne sont ni trop vicieux, ni trop fainéans pour subvenir à leurs besoins; et il faut abandonner l'objection ordinaire qu'on fait valoir contre l'affranchissement, en avançant que les affranchis accroissent les charges du paupérisme [1].

Alfred avait souvent pensé que les présages du paupérisme avaient fort mauvaise grace quand ils étaient annoncés par un corps qui subsiste au moyen du plus coûteux établissement de charité qui ait jamais été inventé. Le monopole des Indes occidentales est une taxe des pauvres fort onéreuse, levée par contrainte, et distribuée à des gens qui devraient se suffire à eux-mêmes. Ses effets sont ceux de toute taxe des pauvres; ils font naître des mécontentemens parmi ceux qui la paient, et l'indolence, l'insouciance, la dissipation et la débauche parmi

1. Paupérisme; état du pauvre à la charge de la paroisse (*commune*).

ceux qui la reçoivent; outre les sollicitations avides et continuelles pour obtenir de nouveaux secours. La différence essentielle consiste en ce que les pauvres des Indes occidentales pourraient être et seraient dans un état florissant, si la métropole voulait consentir à leur retirer des aumônes si bruyamment exigées; ce qui n'est pas si vrai, hélas! dans le cas des pauvres de paroisse. Alfred pensait que cette considération suffirait à jamais pour l'encourager à s'opposer au torrent de l'opinion publique qui, tout étroit et tout impur qu'il est, a une telle puissance aux Indes occidentales, qu'il faut une grande force d'ame pour qu'elle n'en soit pas ébranlée. Advienne que pourra, disait-il, je ne me résoudrai jamais à être un mendiant.

Il espérait cependant que le temps des grandes tentations était passé, que le système de l'esclavage touchait à son déclin, et qu'il devait s'anéantir avant peu, quelque direction qu'on lui donnât. Des prix élevés, une terre féconde, et la faiblesse de la population, disait-il, sont le seul appui du système de l'esclavage.

Or, les prix élevés épuisent le sol; on peut donc espérer que l'esclavage disparaîtra s'ils se maintiennent.

Les prix modérés favorisent l'accroissement de la population; c'est donc encore un moyen de détruire l'esclavage.

Et les bas prix amèneront le même résultat beaucoup plus vite.

Ainsi, bien convaincu que l'esclavage devait, quoi qu'il arrivât, être bientôt anéanti, Alfred s'embarqua pour la Barbade. Son but principal, en entreprenant ce voyage, était de voir ce qu'il pourrait faire pour hâter cette époque si désirée.

CHAPITRE IX.

LE MALHEUR EST LE BIEN-VENU A DEMERARA.

Toutes les apparences promettaient pour cette saison une riche récolte sur la plantation de M. Bruce. Les allées de cafiers avaient été vivifiées par de fréquentes pluies, et étaient bien abritées contre les vents froids du nord; leurs fruits paraissaient si abondans que le propriétaire, en les parcourant la veille du jour où devait commencer la récolte, se flattait de l'espoir qu'elle surpasserait assez celle des années communes pour lui permettre de s'acquitter de quelques-unes des dettes dont le poids commençait à l'accabler.

Ses filles ne le quittèrent pas tant que dura cette joyeuse saison, car Mary ne conservait de ses usages et de ses fêtes qu'un vague souvenir qu'elle désirait faire revivre. L'époque de la récolte est moins remarquable et moins animée dans les plantations de café que dans celles de cannes à sucre; mais les unes et les autres présentent un spectacle bien capable de fixer l'attention et d'intéresser le cœur. La récolte des cannes avait eu lieu trois mois auparavant, et Mary, qui avait alors visité la famille Mitchelson, avait remarqué l'étonnante amélioration survenue presque subitement dans l'état de la population ouvrière, ainsi que du bétail. Les chevaux, les bœufs, les mulets, les cochons même, s'étaient engraissés en se nourrissant des têtes vertes des cannes et de l'écume des chaudières, tandis que les esclaves

maigres et maladifs se rétablissaient à vue d'œil par le libre usage des sucs nourrissans qui coulaient du moulin. L'abondance de nourriture était plus que suffisante pour compenser l'augmentation de travail; et les esclaves, quoique soumis à des fatigues plus rudes que jamais, semblaient moins s'en apercevoir, et avaient un air de gaieté trop rare dans les autres saisons.

La récolte du café n'offrait pas les mêmes jouissances, quoique ce fût un spectacle à observer pour un étranger. Les esclaves ne pouvaient pas s'engraisser des fruits du cafier comme du suc de la canne; mais comme on distribuait un supplément de vivres en considération du surcroît de travail, les esclaves s'en acquittaient avec assez de bonne volonté. Le temps était en outre d'une chaleur étouffante, mais Mary trouvait qu'il était aussi supportable à l'ombre des allées que dans l'intérieur de la maison. Elle y passait des heures entières assise sous un large parasol, examinant les esclaves occupés à remplir lentement le sac de toile que chacun d'eux portait suspendu au cou, et qu'un cerceau maintenait ouvert. Elle les suivait des yeux quand ils s'éloignaient nonchalamment des arbres pour aller vider leurs sacs dans les paniers, puis revenaient à l'ouvrage, et prêtait l'oreille aux réprimandes que leur adressait l'inspecteur quand il trouvait des grains verts parmi les grains mûrs.

—Je suis sûre, dit-elle un jour à son père, que je serais grondée plus d'une fois, s'il me fallait cueillir du café aujourd'hui. Puisque la chaleur nous affaiblit quand nous sommes couchés à l'ombre, quel effet ne doit-elle pas produire sur ceux qui se tiennent debout au soleil, du matin au soir! Je ne pourrais ni lever un bras, ni voir la différence qu'il y aurait entre deux grains.

— Les noirs, observa M. Bruce, supportent mieux la chaleur que nous. Je conviens cependant qu'elle est au-

jourd'hui réellement suffocante. Je n'en ai jamais autant souffert, et je crois que les esclaves verront arriver le soir avec autant de plaisir que nous.

— Ces faibles coups de vents auxquels succède un calme complet ne servent qu'à rappeler le souvenir des brises durables dont nous ne connaissions pas tout le prix quand nous en jouissions. Je n'aurais pas peur d'un orage, s'il devait nous ramener la fraîcheur.

—Vraiment? Alors vous ne savez guère ce que c'est qu'un orage dans ce pays-ci.

— Vous oubliez combien nous en avons vu ce printemps.

—Ils ne ressemblaient pas plus à ce que nous verrons bientôt, que la brise d'un soir d'été en Angleterre ne ressemble à la brise du mois de janvier. Quoiqu'il en soit, vous ne tarderez pas à apprendre ce que c'est qu'un orage à Demerara.

Mary tourna les yeux dans la direction que lui indiquait son père, et s'aperçut qu'en effet la nature avait changé d'aspect. Elle n'avait parlé d'un orage que parce qu'elle avait entendu l'inspecteur en prédire l'approche.

Une masse de nuages se balançait dans une partie éloignée de l'atmosphère. Ils n'imitaient pas les formes d'un assemblage de pics couverts de neige; mais tantôt séparés par de larges déchirures, tantôt entassés pêle-mêle, ils étaient inondés d'une lueur d'un rouge mat. Le soleil paraissait large et sanglant, tandis que les objets éloignés se couvraient d'une teinte bleuâtre, et semblaient plus grands et plus rapprochés qu'à l'ordinaire. Le calme était profond. Les pigeons avaient cessé de roucouler, les perroquets n'étalaient plus leur brillant plumage aux rayons du soleil, et l'on n'entendait pas même le bourdonnement du scarabée émaillé.

— Quel est l'âge de la lune? demanda M. Bruce à l'inspecteur.

— Elle sera dans son plein cette nuit, Monsieur, et je crains bien que ce ne soit une nuit orageuse : puis il leva le doigt et prêta l'oreille.

— Écoutez, dit Mary, voilà déjà le tonnerre.

— Ce n'est pas le tonnerre, ma chère enfant.

— C'est la mer, dit Louisa. Je ne l'ai jamais entendue d'ici qu'une fois; mais je suis sûre que c'est le même bruit.

— Quoi! à une pareille distance? s'écria Mary.

Son père secoua la tête en disant à demi-voix : Que Dieu soit en aide à ceux qui sont en rade, et puisse-t-il leur envoyer une brise qui les éloigne assez de terre! Demain la côte sera jonchée de débris. Venez, mes enfans, rentrons avant que ces nuages s'élèvent davantage.

Les blancs qui habitent entre les tropiques ne sont pas encore devenus aussi habiles que les Nègres à prévoir les changemens de temps; et les uns et les autres sont bien loin de posséder à cet égard toute la perspicacité qu'on peut acquérir, et qui existait effectivement chez les naturels de ces régions. Un Nègre ne peut, comme eux, prédire un orage douze jours d'avance; mais en général il reconnaît qu'il s'approche, quelques heures avant que son maître ne s'en aperçoive. Et selon qu'il est bien ou mal avec les blancs, il les fait, ou non, profiter de ses observations.

Le vieux Mark dépêcha sa fille Becky chez M. Bruce, pour lui communiquer son avis à ce sujet; mais on avait pris toutes les précautions nécessaires. Les Mitchelsons ne reçurent aucun avertissement amical du même genre; et c'était l'heure où, accablés par la chaleur, ils étaient tous, depuis le plus vieux jusqu'au plus jeune, étendus

sur leurs couches, trop affaiblis pour lever la tête, ou s'occuper de ce qui pouvait se passer au dehors. Cassius, pendant ce temps-là, appuyé sur la barrière de son enclos, observait la lune qui se levait, rouge comme du sang, derrière son petit bosquet de plantain. Toutes les étoiles paraissaient de la même couleur, et étaient, comme la lune, entourées d'un halo [1]. On aurait dit qu'une vapeur de sang s'était élevée de la terre. Il ne régnait pas le plus léger souffle dans l'air; et pourtant, de distance en distance, quelque cèdre plus haut que les autres abaissait sa cime avec un frémissement, et les nuages, tantôt poussés rapidement, tantôt immobiles dans leur équilibre, indiquaient que l'air supérieur était agité de commotions irrégulières. Cassius examinait avec un vif intérêt ces signes d'une tempête prochaine, quand il sentit quelqu'un le tirer par sa jaquette.

—Puis-je rester avec vous? demanda la pauvre Hester. Mon maître et ma maîtresse n'osent pas demeurer dans la case parce que notre toit est déjà presque enlevé, et ils pensent que le vent achèvera cette nuit de le faire tomber.

—Où sont-ils allés?

—Chercher quelqu'un qui consente à les recevoir; mais ils disent qu'il n'y aura pas place pour moi.

—Restez donc ici; mais je crains que cette nuit il n'y ait de sûreté pour personne dans l'intérieur des maisons.

—Où donc chercherons-nous un abri?

—Ici, à moins que Dieu ne nous appelle ailleurs. Il peut en appeler plus d'un avant la fin de la nuit.

La petite fille tremblait, effrayée, sans trop savoir de quoi, lorsqu'un effroyable coup de tonnerre éclata à

1. Cercle lumineux qu'on voit quelquefois autour des astres.

très-peu de distance, et alors elle s'attacha à Cassius et se cacha le visage dans ses vêtemens. Quelques instans après le gong fit entendre ces sons rapides et irréguliers qui annoncent une alarme.

—Ah! ah! s'écria Cassius, la maison de l'homme blanc s'ébranle, et il a peur.

—Pourquoi nous appelle-t-il? dit l'enfant épouvantée. Nous ne pouvons lui être utiles.

—Non; mais sa maison est plus solide que les nôtres; si la sienne est ébranlée, les nôtres peuvent s'écrouler, et alors il perdrait à la fois ses esclaves et leurs maisons. Rendons-nous donc dans les champs où on nous appelle, et nous verrons alors combien les hommes blancs peuvent pâlir.

Pendant tout le chemin, Hester se tint une main devant les yeux, car les éclairs se succédaient rapidement. Il n'y avait encore ni vent, ni pluie; mais les mugissemens de la mer se faisaient entendre au loin plus distinctement dans les intervalles entre les coups de tonnerre.

Tout à coup Cassius s'arrêta, et ôta la main de la petite fille de devant ses yeux, en lui criant: Regardez, regardez, voilà un spectacle!

Hester poussa un cri en voyant un champ entier de cannes à sucre tourbillonnant en l'air. Avant qu'elles eussent le temps de retomber, les plus grands arbres de la forêt furent enlevés de la même manière. Le moulin disparut, cent cases furent rasées; puis il y eut un rugissement à assourdir, un grondement dans les entrailles de la terre, un fracas épouvantable au-dessus de leurs têtes; l'ouragan arrivait sur eux dans toute sa fureur.

Cassius saisit l'enfant par le milieu du corps, et marchant de toute sa vitesse, il l'emporta plutôt qu'il ne la conduisit, jusqu'au-delà des limites du bosquet où ils se

trouvaient, de peur qu'il ne fût aussi renversé et n'écrasât tout ce qu'il rencontrerait dans sa chute. Lorsqu'il fut arrivé avec elle dans le champ où le gong l'avait appelé, les esclaves y affluaient de tous les points de la plantation, pour se mettre en sûreté dans un espace découvert. A voir leurs formes noires s'agiter au milieu d'une lumière incertaine, tantôt éclairées de la vive lueur des éclairs, tantôt des rayons que lançait la lune dès que les nuages, rapidement chassés, laissaient libre un instant quelque partie du ciel, un étranger aurait pu les prendre pour les démons de l'orage se rassemblant pour s'annoncer ses ravages. Ces démons n'auraient ni parlé, ni agi autrement.

— Le moulin est à bas! criait l'un.

— Pas de récolte l'année prochaine, car les cannes sont enlevées! vociférait l'autre.

— Les collines sont nues comme des rochers; pas de café, pas d'épices, pas de coton! Hourrah!

— Mais nos cases sont détruites; nos jardins sont bouleversés, disait en gémissant une femme.

— Hourrah! car la maison et le jardin de l'homme blanc le sont aussi, répondaient des voix confuses.

En ce moment même un flot de lumière fit voir distinctement à chacun les figures triomphantes des autres, et il s'éleva une acclamation plus bruyante que le tonnerre. Hourrah! hourrah! comme la terre est bien ravagée!

Le bruit fut étouffé, et les éclairs noyés, pendant quelque temps, par le déluge qui fondit des nuages. Les esclaves rampaient ensemble au milieu du champ, se soutenant réciproquement de leur mieux contre la furie des raffales qui ne s'apaisaient pas encore, et la violence de la pluie des tropiques.

Alors on commença à se demander où était Horner. Par devoir, il aurait dû se rendre dans les champs aux

premiers sons du gong, et pourtant personne ne l'avait vu. Dans tous les cœurs s'allumait le sombre espoir que son toit s'était affaissé, et avait enseveli lui et son fouet en même temps. Mais il n'en était pas ainsi.

Quelques instans plus tard, le mugissement d'un torrent se fit entendre à très-peu de distance, et quelques-uns des noirs se séparèrent des autres pour aller reconnaître dans quelle direction les débordemens, qui d'ordinaire sont la suite d'un ouragan, prenaient leur cours. Il se trouvait une langue de terre basse entre le champ en pente où les nègres étaient rassemblés, et la colline opposée, et une rivière se précipitait impétueusement à travers ce terrain, où l'on n'avait auparavant jamais vu de rivière. De distance en distance, un arbre restait encore debout au milieu des eaux écumantes, et un point qui, quelques minutes auparavant, avait été un monticule couvert de quelques broussailles, formait maintenant une île. Les Nègres crurent entendre un cri partir de cette île, et supposèrent aussitôt que c'était une illusion. Mais lorsque les nuages entassés eurent été balayés par un coup de vent, et permirent un instant à la lune d'éclairer la terre, ils virent, à n'en pas douter, qu'il y avait quelqu'un qui s'attachait aux arbustes, et qui se trouvait en péril imminent d'être entraîné par le courant, si les eaux continuaient à s'élever. C'était Horner qui, en se rendant au champ, avait été surpris par l'inondation sur cette terre basse, et s'était réfugié sur le monticule pour y chercher un salut qui semblait devoir être de bien courte durée. Les eaux devenaient de plus en plus hautes, et quoiqu'il n'y eût pas plus de trente pieds de distance entre la colline et la pente plus douce où les Nègres s'étaient rangés pour être témoins de son sort, les vagues s'y précipitaient avec une rapidité si furieuse, que le malheureux n'osait pas s'y aventurer. Il

appelait, il criait, il hurlait, pour réclamer du secours; ses angoisses devenaient de plus en plus poignantes à mesure que pouce par pouce, pied par pied, il voyait disparaître l'étroit espace qui lui restait. Les Nègres répondaient à ses cris avec une régularité ponctuelle; mais soit que l'horreur du danger lui inspirât cette pensée, soit par suite des reproches de sa conscience, soit qu'il en fût réellement ainsi, il lui semblait que leurs cris annonçaient plutôt leur triomphe que leur sympathie. Et quelque cruelle qu'eût été sa position, quand bien même le monde entier en eût été témoin avec le désir de lui porter secours, elle était horriblement aggravée par l'idée que des misérables qu'il avait si complètement méprisés, épiaient ses dernières convulsions, et demeuraient les bras croisés pour voir comment il se tirerait d'affaire, quand tout secours humain lui manquait. Il se retourna. Il examina l'autre rive. Mais elle était trop éloignée pour qu'il pût l'atteindre. S'il lui restait quelque espoir de salut, ce n'était qu'en essayant de traverser le bras le plus étroit; et enfin il sembla qu'un moyen d'y parvenir se présentait à lui. Le courant avait fait passer devant lui plusieurs arbres; mais tous avaient été entraînés rapidement, et il n'avait aucun moyen de les arrêter dans leur course. Enfin il en vint un autre. C'était un tronc de la plus grande proportion, et qui, par conséquent, s'avançait avec plus de lenteur. Il frappait de temps en temps le long du bord, et quand il fut parvenu à l'île, il s'arrêta précisément au point où le torrent avait le moins de largeur. Ce fut avec un sentiment profond de reconnaissance, d'une reconnaissance qu'il aurait quelques heures auparavant regardée comme impossible envers des esclaves, qu'Horner vit les Nègres se grouper autour des racines de l'arbre pour le tenir ferme dans sa position. Son sommet branchu lui paraissait suffisamment

fixé; et il ne s'agissait plus que de savoir s'il pourrait se maintenir sur ce pont, au-dessus duquel le torrent s'élevait comme irrité de ce qu'on retardait sa course. Il fallait bien essayer, car il ne lui restait plus d'autre ressource. Le commencement de sa tentative devait être l'instant le plus périlleux, à cause des rameaux au-dessus et au travers desquels il fallait se frayer un chemin. Il y parvint lentement, timidement, mais avec fermeté, et au premier rayon de la lune on put le voir à cheval sur le tronc nu, s'y accrochant des genoux et des mains, se traîner en avant, tout en luttant contre les vagues. Les esclaves étaient toute attention. Pas un mot ne fut proféré; aucun ne lâcha prise; les femmes mêmes voulurent y mettre la main. Un nuage noir voila la lune au moment où Horner semblait près d'atteindre le bord; et ce qui arriva pendant cet intervalle d'obscurité, soit que le torrent fût trop fort, soit que la tentation fût trop irrésistible, jamais on n'entendit personne en parler; mais le résultat fut que le tronc massif s'éleva tout à coup, que le malheureux ne put s'y retenir, et fut entraîné au moment où il se croyait sauvé. D'horribles cris s'élevèrent encore, poussés par le mourant et par les Nègres, qui se dispersèrent sur la rive pour être témoins de sa fin.

— Il n'est pas encore mort, s'écria l'un d'eux, je l'ai vu grimper sur cet arbre, comme un rat d'eau.

— Qu'il y reste, si le vent le permet, dit un autre. Est-il possible qu'il ait été poussé près d'un arbre, après tout?

— Tenez-vous bien! voilà la raffale qui revient, cria un troisième.

La raffale vint. L'arbre sur lequel Horner s'était réfugié se courba, fut brisé; mais avant sa chute, le malheureux en fut enlevé par un coup de vent, comme un flocon d'écume, et disparut enfin dans le flot. Un instant de clair de lune permit de tout voir distinctement.

—Hourrah! hourrah! s'écrièrent-ils de nouveau. Dieu a envoyé le coup de vent. Dieu l'a tué, ce n'est pas nous.

Lorsque les planteurs eurent repris assez de calme pour échanger des lettres de condoléance, M. Mitchelson écrivit à M. Bruce : Vous avez probablement appris que mon inspecteur, le pauvre Horner, a péri au milieu de l'inondation en se rendant au champ où l'appelait son devoir. Nous déplorons tous sa perte. Mais votre fils sera bien aise d'apprendre (et je vous prie de le lui dire quand vous lui écrirez) que mes esclaves se conduisent aussi bien que s'ils étaient toujours sous la direction de l'homme que nous avons perdu. Je suis persuadé qu'ils auraient mis leur vie en péril pour sauver la sienne, si cela eût été possible. Mais pour dire comme eux, c'était la volonté de Dieu qu'il mourût.

CHAPITRE X.

PROTECTION EST OPPRESSION A DEMERARA.

La dévastation extérieure que produit un ouragan n'est pas, à beaucoup près, le seul malheur qu'il entraîne à sa suite. S'il existe quelque embarras dans l'administration des affaires publiques ou privées, il s'accroît inévitablement, ou devient insurmontable, dès qu'il se présente un motif général d'excuse pour l'agression ou la révolte. Plus d'une insurrection a éclaté pendant un ouragan, ou immédiatement après; plus d'un planteur à demi ruiné a vu arriver la crise fatale, par suite des réclamations qui s'accumulent au lieu de se ralentir,

après un pareil désastre. Telle était alors la position de M. Bruce.

Aussitôt que ce gentleman eut vu détruire les espérances qu'il avait fondées sur sa récolte de café, il commença à craindre que ses créanciers ne fissent saisir ses esclaves. Il les réunit dans un enclos aussi promptement que possible, rétablit ses barrières, et les fit garder avec le plus grand soin, afin de soustraire, à tout évènement, sa propriété humaine à une saisie légale. Mais ses précautions furent vaines; mais les officiers de justice trouvèrent, ou prétendirent qu'ils avaient trouvé une brèche, s'introduisirent de nuit dans l'enclos, et firent une levée d'esclaves au profit des créanciers. Ce fut une triste nouvelle, à l'heure du déjeuner; et comme M. Bruce était réellement fort humain, il fut d'autant plus affligé que, dans la confusion de la saisie et au milieu de l'obscurité, on avait emmené les esclaves, sans avoir soin, comme c'est l'usage, de ne pas séparer les membres de la même famille; car on s'écarte peu de cette règle, quand il n'existe pas quelque motif puissant de tentation qui la fasse négliger. La famille du vieux Mark, entre autres, avait été divisée. Le lendemain matin, Becky, fort affligée, était assise près de son vieux père, tandis que Willy et Nell (dont l'amant n'avait pas été saisi) marchaient dans un sombre désespoir, conduits par des commandeurs, sans savoir où ils allaient, ni de qui ils deviendraient la propriété.

Il aurait été difficile de décider quelle classe de personnes avait le plus souffert des suites de cet ouragan, que les Nègres, dans leurs dispositions vindicatives, avaient salué comme un vengeur. Les esclaves saisis pour répondre des dettes de leur maître se lamentaient comme si on les eût traînés sur une terre étrangère; les amis qu'ils laissaient derrière eux les pleuraient plus amère-

ment que s'ils eussent été morts; car ils étaient partis pour recommencer à souffrir ici-bas, au lieu de trouver la paix et la liberté dans un monde meilleur, au-delà de la tombe. Cassius se rongeait le cœur, parce que ses espérances d'affranchissement, naguère encore si bien fondées, quoique peu prochaines, étaient détruites pour jamais, ou rejetées à une époque si éloignée qu'il en était désespéré. Il devait être vendu, et il se passerait bien du temps avant que le prix des esclaves, maintenant fort augmenté par suite du dernier évènement, ne retombât à un taux assez bas pour lui permettre de nourrir l'espérance d'obtenir son rachat. Comme on avait découvert que les épargnes de Cassius étaient plus considérables qu'on ne le supposait, on l'avait mis à plus haut prix, et placé en tête des esclaves à vendre sur le domaine de Mitchelson.

Le maître, cependant, déplorait la perte de son factotum Horner, et redoutant, dans son indolence, l'embarras de faire de nouvelles dispositions, il s'occupait lui-même de quelques détails dont il chargeait ordinairement son inspecteur. Mais sa détresse n'était rien en comparaison de celle de son ami M. Bruce. Sans cesse tourmenté de la crainte d'être arrêté, il n'osait sortir de sa maison pour juger de l'étendue du dommage, et des moyens d'y remédier. Il remettait de jour en jour à s'occuper de ses affaires, soupçonnant trop qu'il y trouverait la preuve que sa ruine était consommée. Il résistait, autant par confusion que par tendresse, à toutes les sollicitations de faire revenir son fils, et de prendre un parti définitif. Il lui disait dans toutes ses lettres : Ne pensez pas à revenir. Mais un jour Mary trouva l'occasion d'y ajouter un post-scriptum où elle lui mandait : Malgré tout ce que vous dit mon père pour vous engager à rester où vous êtes, je pense, ainsi que ma mère, que votre

présence serait une grande consolation pour lui. Ses embarras croissent de jour en jour, et personne ici ne peut les tranquilliser comme vous pourriez le faire. — Alfred arriva presque aussitôt. Il ne se doutait pas que les autres personnes affligées dont nous avons parlé avaient tourné vers lui un regard d'attente, comme vers l'ami le plus capable de les secourir, ou de partager leurs chagrins s'il ne pouvait les alléger.

— Notre jeune maître, disait Becky à son père, obtiendrait le retour de Nell et de Willy, s'il était ici.

— M. Alfred ne souffrirait pas qu'on augmentât le prix de ma rançon, soupirait Cassius; ou peut-être m'achèterait-il lui-même, à présent qu'il a un domaine.

— J'engagerais Alfred à former mon nouvel inspecteur, et à me donner des conseils, si je pouvais le revoir, disait Mitchelson. Il a fait merveille à cette écluse, et je suis sûr qu'il ne ferait pas moins aujourd'hui.

Aussi quand Alfred parut, un rayon de plaisir vint dérider plus d'une sombre physionomie.

— Mon cher fils, s'écria M. Bruce, nous sommes toujours heureux de vous voir; et qui ne l'est pas? Mais vous êtes arrivé bien à propos. Il doit y avoir demain une assemblée de planteurs. Vous ne pouvez vous figurer combien je crains d'y paraître; et puisque vous voilà, vous irez à ma place. Il est nécessaire que ce domaine soit représenté; et vous pourrez, sans mentir, dire que je suis réellement trop mal portant pour m'y rendre en personne.

Alfred était toujours disposé à rendre service; mais il insista sur la nécessité d'être mis parfaitement au courant des affaires de son père, avant d'agir comme son fondé de pouvoirs. Il exigea que ce jour entier fût consacré à l'examen des comptes. M. Bruce en gémit; mais sur ce point son fils fut inflexible. Ces deux messieurs,

avec l'agent que l'indolence de M. Bruce l'avait engagé à prendre, se renfermèrent le reste du jour avec leurs livres et leurs papiers.

Mistress Bruce passa la journée entière à soupirer et à se lamenter, offrant une résistance passive à toutes les consolations que sa fille lui offrait. Dans la soirée, Mary la quitta pendant quelques minutes pour aller respirer l'air frais du jardin. Elle se promena sans s'éloigner de la fenêtre de la chambre où se poursuivait cette enquête dont les résultats devaient être si importans. A chaque instant elle y portait ses regards comme si elle avait pu apprendre par ce moyen quel devait être le sort probable de la famille. Enfin elle vit quelqu'un marcher dans l'intérieur : c'était Alfred qui s'approcha de la fenêtre, aperçut sa sœur, lui fit signe de l'attendre, et un instant après fut à côté d'elle et lui donna le bras pour la conduire dans un lieu où l'on ne pût pas les entendre.

Alfred lui expliqua que son père était noyé de dettes, mais qu'une bonne administration pouvait faire disparaître ses embarras, qui n'avaient pour cause que l'indolence et le gaspillage ; que si son père voulait renvoyer son agent et diriger lui-même ses affaires, s'il consentait à adopter une meilleure distribution de travail, et une économie mieux entendue des ressources de son domaine, quelques années suffiraient pour le dégager.

— Ne puis-je rien faire pour y contribuer ? demanda Mary avec empressement. Je suis sûre que je pourrais faire des économies dans nos arrangemens de ménage, car ma mère les laisse de plus en plus à ma disposition ; mais pourrai-je également aider mon père ?

— Vous le pourrez en prenant intérêt aux détails dont il devrait se charger. Accompagnez-le quelquefois quand il visite les champs, faites-lui voir que vous vous entendez en comptabilité, et consultez de temps en temps

les livres. Vous en savez à cet égard autant que moi ; prouvez-lui qu'il peut se reposer sur vous.

— Je dois bien de la reconnaissance à mistress H***, pour m'avoir enseigné cette partie des devoirs d'une femme, dit Mary. Elle a administré la fortune de ses cinq enfans, depuis la mort de son mari jusqu'à leur majorité, et je lui rends graces de m'avoir appris ce qui peut m'être aujourd'hui si utile. Je peux m'instruire assez tôt des différentes valeurs des cafés; et en attendant, je mettrai à profit ce que sais de la valeur des guinées, shillings et pence.

— Ces connaissances ne sont pas à dédaigner, ma sœur, puisque, dans cette circonstance, le bonheur de quelques centaines d'êtres humains en est influencé. Le sort de nos esclaves dépend de l'état des affaires de mon père. Je les recommande à vos soins. Adoucissez leurs peines autant que vous le pourrez; et mon père verra bientôt que leur bonheur et sa prospérité sont inséparables.

— O Alfred! aurai-je assez de pouvoir? Oserai-je me charger d'une telle responsabilité? L'idée seule me fait trembler.

— Si l'on a souvent cité des dames en justice pour répondre aux plaintes de leurs esclaves (et vous savez que cela est arrivé), il est évident qu'elles exerçaient une influence sur le sort de ces malheureux dépendans. Si la femme d'un planteur a été emprisonnée pour avoir torturé un esclave, pourquoi la fille d'un planteur n'userait-elle pas de son influence pour préserver les esclaves de son père d'un châtiment trop sévère, ou, ce qui vaudrait encore mieux, pour les empêcher de le mériter?

— J'ai été voir le vieux Mark aujourd'hui, dit Mary, et j'ai tenté tous les moyens imaginables pour engager

Becky à se plaindre à mon père, plutôt qu'au *Protecteur*[1], à l'occasion du travail du dimanche; mais elle est si irritée que je n'en ai pu rien tirer. Elle n'en a jamais dit un mot, tant que son frère a été près d'elle, mais elle déclare qu'à présent, qu'il est parti, elle se plaindra pour son propre compte. Il serait fâcheux que cette affaire fît du bruit, et je suis persuadée que mon père ferait droit à sa demande.

Alfred avait appris avec chagrin que Willy et Nell étaient au nombre des esclaves saisis. Ce que lui disait maintenant sa sœur le décida à se rendre sans retard près du vieux Mark et de sa fille; et tous deux arrivèrent bientôt à la porte de sa case.

Mark était assis sur la seule chaise qu'il possédât, parlant comme s'il y eût du monde autour de lui, quoiqu'il fût seul. Alfred s'aperçut à l'instant que la faible lueur d'intelligence que la vieillesse lui avait jusqu'à présent laissée, était entièrement éteinte. La cause de cette aliénation était évidente, car il prenait chaque homme qui l'approchait pour Willy, et chaque femme pour Nell.

— Combien avez-vous vendu le cochon? demanda-t-il à Alfred. Il faut que vous en ayez eu un bon prix, car vos habits sont aussi beaux que ceux d'un blanc. Mais, ajouta-t-il en recouvrant soudain la raison, comment avez-vous fait pour revenir? Oh! vous serez fouetté comme déserteur.

— C'est M. Alfred. Vous vous souvenez bien de votre jeune maître M. Alfred?

— Ah! Nell, M. Alfred est venu à vos noces. Par ma foi, ma femme n'était pas si jolie que vous le jour de notre mariage. Et qui vous a épousée? Et pourquoi ne m'avez-vous pas invité à la fête? Becky disait que vous ne pouviez vous marier parce qu'on vous avait emmenée;

1. Magistrat chargé de protéger les esclaves dans une colonie anglaise.

mais puisque vous voilà revenue, je vais vous chanter une chanson que j'ai faite pour vous et Harry.

Et le vieillard se mit à chanter avec beaucoup d'action.

— Willy, vous êtes un chien, de ne pas me donner de l'eau quand j'ai soif; et il menaça son jeune maître d'un bâton.

Alfred, pour lui complaire, prit une calebasse, et il la remplissait d'eau au moment où Becky rentra.

— Voyez, Becky, ce que c'est que d'être mariée! s'écria le vieillard. Quand serez-vous aussi belle que Nell?

Becky ne répondit rien; mais prenant la calebasse des mains d'Alfred, elle servit elle-même son père.

— Vous ne vouliez pas croire, Becky, qu'il me fût possible de vous épargner le travail du dimanche, dit Mary. Voilà mon frère; vous feriez mieux de lui adresser vos plaintes.

Becky, bien loin de se montrer aussi réservée que le matin à l'égard de ses motifs de plainte, épancha ses griefs avec toute la volubilité dont elle était capable, tellement qu'Alfred n'y pouvait rien comprendre. Le fait est qu'elle s'était adressée au *Protecteur des esclaves*, qui avait rejeté sa plainte comme frivole et malicieuse, puisqu'elle avouait qu'elle avait souvent, sans se plaindre, fait la même quantité d'ouvrage le dimanche. Maintenant elle était furieuse contre tout le monde, et consentit à peine à garder assez long-temps le silence pour permettre à Alfred de lui dire qu'il considérait sa position comme très-pénible, et qu'il ne la blâmait que d'avoir tant tardé à se plaindre.

Il paraît que l'inspecteur était dans l'usage de donner une tâche plus forte le samedi que les autres jours, et qu'il exigeait que les esclaves achevassent le dimanche ce qui en restait à faire. Il était évident que s'il lui convenait d'imposer le samedi une double tâche, les Nègres seraient

entièrement privés du bénéfice du dimanche; et les jeunes gens pensaient qu'une seule tentative de ce genre, de la part de l'inspecteur, pour éluder la loi, suffisait pleinement pour justifier son renvoi immédiat, si on pouvait prouver qu'il en était coupable; et que le *Protecteur des esclaves* était bien peu digne de sa charge, s'il regardait la fréquente répétition d'un abus comme une raison de ne pas le corriger. Becky sourit d'un air d'incrédulité quand Alfred promit de revenir le matin du dimanche suivant pour voir si elle travaillait ou se reposait; et dans le premier cas, pour se faire rendre compte du motif.

Il avait quelque espérance de pouvoir, avant ce temps-là, prendre des arrangemens pour le retour du frère et de la sœur, devant se trouver le mercredi à l'assemblée des planteurs, avec leur maître actuel; mais l'évènement trompa son attente. Tout alla de travers à cette assemblée. Il improuva complètement la prière contenue dans la pétition qu'on était convenu d'adresser au gouvernement; il blâma le ton d'indignation que prenaient les planteurs dans leur doléance, et échoua dans les efforts qu'il fit pour convaincre quelques-uns d'entre eux que le remède à leurs maux était entre leurs mains. Il s'était bien résigné à être traité de visionnaire, et à voir ses plans tournés en ridicule comme des absurdités; mais il n'était pas préparé à se voir repoussé parce qu'on savait que les affaires de son père étaient en mauvais état, ni à l'insultante gaieté avec laquelle on accueillait ses idées d'humanité, au moment même où toutes les bouches ne parlaient que de la Providence. Rien ne le révolta autant que l'apathie avec laquelle le principal créancier de son père rejeta ses offres de négociation à l'égard de la restitution de Nell et de Willy. Tout espoir d'obtenir leur retour semblait perdu; et il ne put offrir à Becky d'autre

perspective que celle de les rejoindre dès que la mort de son père la dispenserait de lui continuer ses soins; encore ce projet ne pouvait-il se réaliser qu'en sacrifiant son amant, comme sa sœur avait été obligée de le faire par force.

CHAPITRE X.

LES ANIMAUX DONNENT LA CHASSE AUX HOMMES A DEMERARA.

Le frère et la sœur, qui était absens, renonçaient moins facilement à l'espoir de revenir. Cet espoir les avait soutenus depuis le moment de leur départ. Ils le lisaient dans les yeux l'un de l'autre dès l'époque où leur captivité encore trop récente ne leur présentait pas l'occasion d'en parler, et ils le ranimaient en se communiquant leurs souffrances lorsque quelque relâchement dans la discipline leur permettait de temps en temps d'échanger un mot à voix basse. Ils projetèrent de s'évader pendant la nuit, de se réfugier dans les bois, et d'y subsister comme ils pourraient, jusqu'à la fin des recherches. Ils se proposaient alors de revenir dans le domaine de M. Bruce, et de se jeter aux pieds de leur maître pour le supplier d'opérer un échange d'esclaves qui leur permît de rentrer dans leur anciennes habitations. Il n'avaient pas la pensée de se soustraire entièrement à l'esclavage. Ils ne possédaient aucun moyen de quitter la côte, ou d'obtenir leur liberté en y restant. Leurs vœux se bornaient donc à passer une vie de servitude sous un maître indulgent, et au milieu des per-

sonnes qu'ils connaissaient depuis long-temps et qu'ils pouvaient aimer. Ce désir n'était ni assez démesuré, ni assez présomptueux, à ce qu'il semble, pour mériter un châtiment bien sévère. Cependant ils savaient qu'on ne regarderait nulle punition comme trop rigoureuse, si si on parvenait à découvrir qu'ils nourrissaient cet espoir.

Un jour, après midi, ils furent laissés sans gardien, ainsi que leurs camarades, par suite d'une indisposition subite de l'inspecteur qui tomba de son haut dans les champs et fut emporté à la maison sans connaissance. Willy et Nell échangèrent un regard, et se réjouirent au fond du cœur de ce qu'une occasion de s'échapper, qu'ils n'espéraient pas de long-temps, vînt sitôt se présenter à eux. On ne fit pas d'appel ce soir-là. Si on l'avait fait, on aurait vainement appelé le frère et la sœur, car ils avaient déjà commencé leur périlleux voyage vers les bois. Personne ne s'aperçut de leur absence. Ils ne rencontrèrent personne en suivant le pays couvert jusqu'au coucher du soleil, et la plaine quand le crépuscule fut venu, jusqu'au moment où ils atteignirent la forêt. Ils ne connaissaient leur chemin que par les indications qu'ils tiraient de l'observation des étoiles. Ils devaient marcher vers le nord, quand ils croiraient le temps venu de retourner chez M. Bruce; mais leur plus pressante affaire était d'éviter les recherches. Et comme les perquisitions seraient très-probablement dirigées du côté où l'on présumait qu'ils désiraient se rendre, ils tournèrent droit à l'ouest pour le présent, aussitôt qu'ils purent reconnaître les points du compas par l'inspection des astres. Ils marchèrent avec la plus grande rapidité sans s'inquiéter ni du froid, ni de la faim, ni des difficultés de la route. Ils cueillaient bien vite les fruits sauvages qui se trouvaient à leur portée,

et tantôt rampant à travers d'épais taillis, tantôt s'aidant à surmonter des fragmens de rocs, ils ne s'arrêtèrent qu'à l'aube du jour. Alors Nell se jeta sur la terre et supplia son frère de la laisser se reposer. Il remarqua en ce moment pour la première fois qu'un de ses pieds était couvert de sang et prodigieusement enflé. Une grosse épine y avait pénétré quelques heures auparavant, et comme, dans sa précipitation, elle ne l'avait pas retirée, elle s'y était enfoncée trop avant pour qu'on pût facilement l'ôter, et Nell boîtait de manière à ne pouvoir aller plus loin.

Willy promena aux alentours des regards inquiets, parcourut le terrain dans tous les sens pour s'assurer si ce lieu était accessible de quelque côté, et revint bientôt avec un visage plus tranquille, en disant à sa sœur :

— Les broussailles qui nous entourent sont très-fourrées; il y a du fruit sur les arbres et une petite rivière ici près, où nous pourrons boire. Si nous pouvons nous cacher demain jusqu'au coucher du soleil, nous serons en sûreté pour plusieurs jours.

— Ne pourrions-nous pas entasser ces grosses pierres, Willy, et en faire une cachette? Mettez-les l'une sur l'autre le long de cette éminence, et laissez une ouververture par derrière pour que nous puissions nous y glisser.

Willy en vint à bout facilement. La cachette ressemblait extérieurement à un entassement naturel de fragmens de rocher, et il y avait par derrière un espace vide assez large pour que deux personnes pussent s'y tenir. Quand il fut couvert d'herbes sèches pour rendre la terre moins dure, les esclaves fugitifs pensèrent qu'ils s'estimeraient heureux de pouvoir rester long-temps dans cet asile. Willy se prit à rire de meilleur cœur qu'il ne l'avait fait depuis son enfance, en se penchant en

arrière dans le sombre réduit, et Nell s'efforça de sourire, autant que le lui permettait la douleur de son pied. L'espoir avait déjà soulagé son cœur. Vingt-quatre heures auparavant elle aurait attristé tout le monde autour d'elle par ses gémissemens pitoyables, car les esclaves aiment qu'on les plaigne, et deviennent égoïstes à force de souffrir; mais en ce moment, Nell commençait à avoir les sentimens d'une femme libre. Elle ne pouvait rien gagner à se plaindre, et elle était reconnaissante de ce que son frère avait favorisé son évasion. Elle espérait qu'il pourrait dormir, et resta parfaitement tranquille afin de ne pas le déranger. Peut-être aurait elle essayé de chanter quelque air assoupissant, si elle n'eût craint de trahir le secret de leur retraite en permettant à aucun bruit de s'en échapper.

Son accès de patience ne dura pas plus qu'on ne devait s'y attendre de la part d'une femme aussi novice en pareille vertu. Pendant quelques heures elle resta assise endurant ses douleurs avec assez de fermeté, et elle les aurait probablement supportées encore une heure, si elle n'avait entendu, ou cru entendre un bruit qui lui serra cruellement le cœur. Les bois étaient plongés dans le calme profond qui règne à midi; sans cela elle aurait supposé que ces sons étaient causés par la brise en se jouant à travers le feuillage élevé de la forêt; mais nul vent ne soufflait, nul bruit voisin ne pouvait réveiller l'écho, quand ses oreilles furent frappées de sons trop semblables à l'aboiement lointain, très-lointain, d'un chien courant. Elle posa la main sur le bras de son frère. Il ne fit aucun mouvement. Elle resta en suspens pour écouter encore avant de le réveiller. Son attente ne fut pas longue. Le bruit revint, plus rapproché et trop distinct pour qu'elle pût s'y méprendre.

— Willy, Willy! écoutez! les chiens, les chiens sont sur nos traces!

Willy se redressa en gémissant, et ébranla quelques-unes des pierres au-dessus de sa tête qui roulèrent avec fracas.

— Ne vous inquiétez pas de cela, Nell. Nous ne pourrions pas rester cachés, puisque les chiens nous poursuivent. Oh! si nous avions seulement traversé un ruisseau sur notre route! si nous avions pu mettre les chiens en défaut!

— Il y a une rivière là-bas, s'écria Nell; et Willy à ces mots partit comme un trait.

— Willy, Willy! ne me quittez pas! Je ne puis marcher. Oh, emportez-moi avec vous!

Willy hésita un instant tandis que de mauvaises pensées luttaient contre son bon naturel. Il revint chercher sa sœur, la prit sur son dos, et commença à descendre vers la rivière. Mais il était trop tard. Ils entendaient maintenant des cris d'hommes se mêler à l'aboiement de plus en plus bruyant des chiens, qui pouvaient s'élancer à chaque instant des broussailles sur leurs victimes. Il n'y avait plus d'espoir d'arriver assez tôt à la rivière, bien moins encore de pouvoir se cacher sur l'autre bord. Willy de moment en moment jetait en arrière un regard rapide; et lorsque enfin il entendit un froissement dans le taillis, et vit deux yeux farouches étinceler en se fixant sur lui, il déposa son fardeau sur le gazon, en s'écriant:

— Nell, aimez-vous mieux mourir que d'être esclave?

Nell se traîna sur la terre, sans lui répondre.

— J'aime mieux mourir! s'écria Willy; et il allait s'élancer dans l'eau. Un cri de sa sœur le retint.

— Becky, pauvre Becky! elle restera seule quand notre père mourra.

Willy se retourna. Quel choix il aurait fait, on ne peut le savoir; car il n'eut pas le temps de choisir. Avant que les chasseurs d'esclaves pussent arriver pour voir ce qui se passait, un féroce limier avait sauté à la gorge de Willy, et l'avait terrassé. Une fois qu'il eut goûté du sang, l'animal devint indomptable; et ni le sifflet, ni les cris, ni les coups, n'auraient pu lui faire lâcher prise avant la fin de cette longue lutte à mort. Lorsque le Nègre mutilé cessa de se débattre, et resta sans vie étendu dans son sang, le chien regagna les buissons en se léchant le museau, et grondant contre Nell, comme encore tout prêt à s'élancer aussi sur elle, s'il l'eût osé.

La pauvre fugitive n'avait pas la force de résister, quand elle en aurait eu l'intention; mais sa volonté était anéantie. Elle n'avait plus rien à espérer ni à craindre, dans l'extrémité des souffrances de corps et d'esprit où elle était réduite. Elle s'assit paisiblement sur le gazon, tandis qu'on lui liait les mains derrière le dos. Elle essaya de marcher quand on lui en donna l'ordre, et se laissa porter quand on s'aperçut qu'elle ne pouvait se tenir debout. Elle ne proféra pas une parole lorsqu'on enleva le corps de son frère de son lit sanglant, et ne tressaillit même pas lorsqu'on le lança dans la rivière, quoiqu'elle fût inondée de l'eau qui en rejaillit.

Elle n'éprouva, pendant le retour, qu'une seule et passagère tentation, celle d'étrangler l'homme qui la portait sur ses épaules, comme le limier avait étranglé son frère; mais ses efforts ne servirent qu'à lui rappeler que ses mains étaient garrottées. Elle était endormie, ou dans une torpeur complète, quand on la rapporta à sa case, ce qui fit faire à un blanc la réflexion que les Nègres manquent de sentiment. Cependant, comme elle était trop boiteuse pour travailler, et peu en état de supporter la fustigation, on ne la réveilla pas. Il y avait

quelque pitié à lui permettre de découvrir elle-même, quand elle serait capable de mettre un peu d'ordre dans ses idées bouleversées, que la marque et les fers l'attendaient, et que ses jours d'esclavage se passeraient désormais dans l'isolement.

CHAPITRE XII.

NUL MAITRE NE CONNAIT SON ESCLAVE A DEMERARA.

Quoique Alfred fût mortifié de ce qui s'était passé à la réunion des planteurs, il avait des raisons pour être satisfait en général du résultat de son voyage à Demerara. Maintenant que l'opposition du pauvre Horner n'existait plus, il était comparativement plus facile de faire décider, à l'égard des esclaves de Mitchelson, deux ou trois questions qu'Alfred avait fort à cœur.

— Je ne puis, disait-il à Mitchelson, admettre aucune excuse relativement à la liberté de Cassius. Je suis engagé d'honneur à l'obtenir.

— D'honneur! mon jeune ami. Je ménagerai votre honneur. Je n'en penserais pas plus mal de vous, quand vous oubliiez Cassius dès aujourd'hui.

— Vous! s'écria Alfred; mais ce n'est pas vous qui avez ma parole, c'est Cassius.

— Et que diable sait Cassius en fait d'honneur? demanda Mitchelson en riant.

— Dites humanité, si cela vous plaît mieux. Cassius sait ce que c'est que l'humanité, ou, tout au moins, ce que c'est que la liberté : et puisqu'en le faisant travailler

à l'écluse, j'ai tout à la fois réveillé ses espérances et fait élever le prix de sa rançon, je ne dois plus le perdre de vue que lorsque je cesserai de voir le navire sur lequel il s'embarquera pour l'Afrique.

— Il vous faudra faire bonne garde en ce cas; car d'un jour à l'autre il peut partir pour le sud, l'est ou l'ouest: je n'en puis rien faire, et je ne le garderai pas.

— Pour le sud, l'est ou l'ouest? Je pensais que vous l'aviez promis à un planteur du voisinage?

— C'est vrai. Mais le marché est rompu. Le drôle était si paresseux et si têtu le jour où je voulais le montrer à son avantage, que mon ami n'en veut plus que pour un prix trop inférieur à celui que j'en demande.

— Vous feriez mieux de recevoir sa rançon telle qu'on l'avait d'abord fixée, et de le laisser partir. Vous n'en tirerez aucun parti, ni chez vous, ni sur le marché, après tous les désagrémens qu'il a éprouvés dernièrement.

— Je suis tout-à-fait de votre avis, et c'est un parti que je prendrais tout de suite, si un de mes voisins à qui j'en ai parlé ne m'avait dit que j'aurais tort.

— Tort! et comment cela, s'il vous plaît?

— Nous autres planteurs nous avons pris depuis longtemps la détermination de ne jamais admettre qu'un esclave ait le droit de racheter sa liberté. Nous entendons nous réserver la faculté de décider s'il nous convient ou non de le vendre; de la même manière que nous contestons que personne ait le droit de nous forcer à vendre toute autre partie de notre propriété. Or, on a tant parlé de cet esclave en particulier, de ce Cassius, que mes voisins craignent, dans le cas où je le rendrais libre, qu'on ne s'en prévalût pour prétendre qu'on peut nous obliger à nous défaire de nos esclaves, comme on y oblige les planteurs espagnols : vous voyez donc bien

que je dois, dans l'intérêt général du pays, refuser à Cassius sa liberté.

— Je me souviens, répondit Alfred, que l'on combattit, sous le prétexte dont vous venez de parler, quelques réformes spécifiées dans une délibération prise au conseil. Et la déclaration était bien digne de figurer à côté de toutes les autres déclarations dont les propriétaires de ce pays-ci obsèdent le gouvernement. Mais quoique vos voisins méconnaissent également la loi de la nature, la loi de Dieu et les ordonnances du gouvernement sous lequel ils vivent, je suppose qu'ils admettent les lois conventionnelles de l'honneur, que, suivant vous, Cassius ignore; et qu'ils reconnaissent qu'un gentleman doit tenir les promesses qu'il a faites avec réflexion et souvent répétées.

— Certainement, quand il a fait ces promesses à un gentleman. La parole donnée à un esclave n'engage à rien, comme vous savez, si les circonstances changent, comme cela est arrivé dans le cas dont il s'agit. Les usages de la société, dans l'intérêt de laquelle les promesses sont obligatoires, n'ont aucun rapport aux esclaves.

— Cela n'est que trop vrai, dit Alfred en souriant. Je vous somme donc de votre parole, monsieur Mitchelson. Vous m'avez promis, de sang froid et à plusieurs reprises, que Cassius pourrait se racheter moyennant certaine somme. Aujourd'hui cette somme est prête, et si vous refusez de la recevoir et de laisser partir cet homme, je proclamerai votre manque de foi devant tous les planteurs de Demerara.

— Mon cher Alfred! quelle étrange idée de traiter un ancien ami si cérémonieusement!

— Si vous ne m'accordez pas amicalement ce que je demande, il faut bien que je prenne le ton cérémonieux.

Dites-moi donc, sans phrases, si vous avez l'intention de tenir votre parole, ou d'y manquer.

—En vérité, je vous avoue que je suis fort embarrassé. Mes voisins savent que j'ai refusé de recevoir le prix de rachat.

—Ce ne sera pas un obstacle. Je leur dirai que je vous ai rappelé le souvenir d'une promesse positive que vous m'aviez faite. J'aurai soin que votre honneur ne souffre aucune atteinte vis-à-vis d'eux, pourvu que vous en fassiez autant vis-à-vis de moi. Maintenant allons terminer cette affaire.

—Vous n'ignorez pas, mon cher jeune ami, que j'ai toujours le plus grand plaisir à vous obliger, et en outre...

Alfred s'arrêta brusquement, et dit : —Il est nécessaire que nous nous comprenions mieux, avant que de passer outre. Je ne puis permettre que vous pensiez que vous m'accordez une faveur. C'est une justice très-tardive envers Cassius, et envers moi une nécessité reconnue de mauvaise grace. Je suis fort affligé de parler ainsi à un ancien ami, monsieur Mitchelson; et nul intérêt qui me serait personnel ne pourrait m'engager à défendre ainsi mon terrain pied à pied; mais, dans l'intérêt des esclaves, je dois nier que ce soit un acte de faveur de rendre à l'un d'eux la liberté quand il offre de payer la rançon stipulée.

Mitchelson murmura quelques mots sur son incapacité de faire d'aussi belles phrases que son jeune ami.

—Vous faisiez tout à l'heure, dit Alfred, de belles phrases en faveur des planteurs; souffrez donc que j'en fasse autant en faveur des esclaves.

Ils arrivèrent en ce moment sur le terrain où Cassius semblait être à l'ouvrage avec d'autres esclaves qui réparaient les ravages de l'ouragan. Alfred lui demanda s'il avait encore assez d'argent pour payer sa rançon telle

qu'elle avait été primitivement fixée. Il répondit affirmativement. — En combien de temps il pouvait le rapporter et racheter sa liberté? — Tout de suite; dans une heure; dans cinq minutes, dit l'esclave en voyant le sourire de bienveillance qui rayonnait dans les traits d'Alfred.

— Allez donc le chercher; et vous et moi ne nous séparerons plus que vous ne soyez embarqué sur cette mer azurée que nous voyons d'ici. Monsieur Mitchelson, nous allons vous rejoindre dans un instant, et terminer notre transaction.

— Vous allez avec lui, Alfred? Il reviendra plus vite sans vous.

Mais Alfred était bien décidé à ne plus perdre de vue son protégé jusqu'à ce qu'ils eussent quitté Paradis. Cassius marchait si rapidement qu'Alfred pouvait à peine le suivre. En arrivant à la case, dont une partie était tombée en dedans sous l'effort de l'ouragan, il mit sa bêche entre les mains d'Alfred, en lui indiquant une place couverte d'un monceau de décombres. Il en alla chercher une autre pour lui-même dans la case d'un voisin, et commença à bêcher de tout son pouvoir au milieu de ces décombres. Alfred ne travaillait pas moins vigoureusement, et ni l'un ni l'autre n'avait encore dit un mot. D'abord ils découvrirent le lit de planches et la natte sur laquelle l'esclave avait passé tant de nuits de désolation, et qu'il avait si souvent arrosée de ses larmes. Cassius, dans un transport soudain, les poussa à coups de pied aussi loin qu'il pût, saisit un tison enflammé, sur son âtre, et y mit le feu. Dès que la flamme brilla, il se mit à chanter jusqu'à ce que le dernier morceau fût consumé. Alors il cracha sur les cendres et retourna à l'ouvrage.

A une faible profondeur, au-dessous de l'emplacement du lit, ils trouvèrent un sac de cuir. Cassius s'en saisit,

montra à Alfred, avec un geste rapide et significatif, qu'il était plein de pièces d'argent, et s'avança tout droit vers la porte de son jardin.

—Attendez un moment, dit Alfred en lui mettant la main sur l'épaule; vous oubliez que vous ne reviendrez plus jamais ici. N'y a-t-il rien qui vous appartienne, et que vous désiriez emporter? ni habits, ni outils, ni ustensiles?

Cassius jeta les yeux autour de lui avec une expression de profond dégoût.

—Soyez prudent, Cassius; vos vêtemens et vos outils ne vous en seront pas moins utiles à Liberia, pour vous avoir appartenu pendant votre esclavage.

Cassius retourna lentement, et choisit quelques objets qu'il parut, l'instant d'après, disposé à jeter au feu.

—Bien, bien, dit Alfred, laissez-les où ils sont; et si votre maître ne vous en tient pas compte, ce sera moi. Maintenant, donnez encore un regard au séjour où vous avez vécu si long-temps, et partons.

Mais Cassius n'avait pas un regret à accorder à l'asile de sa captivité. Il lui refusa donc ce dernier regard, et s'en éloigna comme un malfaiteur s'éloigne de la potence, sans nul désir de regarder en arrière. Les premiers mots qu'il eût encore dits, il les prononça en passant devant la case du vieux Robert.

—La petite Hester va pleurer quand, à son retour, elle apprendra que je suis parti. Ne pouvez-vous rien faire pour la pauvre petite Hester, monsieur Alfred?

C'était précisément le sujet des méditations d'Alfred en ce moment.

Quand Cassius, avec l'aide d'Alfred, eut compté le prix de sa rançon, que les formalités nécessaires en pareil cas furent remplies, et les monnaies d'espèces diverses que le sac contenait bien et dûment transférées à Mitchelson, Alfred dit :

— Maintenant que cet acte de justice est accompli, je vais vous en proposer un de pure faveur.

M. Mitchelson, qui aimait mieux accorder une faveur que de rendre justice, prit un air tout-à-fait gracieux. Alfred lui expliqua que le départ de Cassius allait priver Hester de son unique ami. Il le pria de la tirer des mains de Robert et de Suckey, pour la placer près de quelqu'un qui la traitât avec douceur, et de s'informer lui-même de temps en temps de la petite délaissée.

— Avec le plus grand plaisir, Alfred. Je donnerai toujours une attention particulière aux objets qui vous intéressent; je vous prie de n'en pas douter. Mais auriez-vous envie de l'acheter? Je suis désolé que l'état actuel de mes affaires ne me permette pas de vous l'offrir en pur don; mais si vous êtes disposé à l'acheter, je vous la laisserai à un prix très-modéré.

Alfred, de son côté, exprima le regret que l'état de ses affaires et de celles de son père fût trop peu brillant pour lui permettre d'acheter des esclaves. Il aurait volontiers délivré cette enfant. Mais puisqu'il ne le pouvait pas, il se consolait dans l'espoir qu'il lui avait assuré un sort moins rude, jusqu'au moment où il serait en mesure de lui rendre un service plus essentiel. M. Mitchelson s'engagea sur sa parole d'honneur à la faire conduire ce jour-là même chez une femme d'un caractère doux qui avait récemment perdu une fille à peu près de l'âge d'Hester.

— N'avez-vous donc rien à me dire, Cassius? demanda M. Mitchelson, au moment où Cassius allait pour jamais s'éloigner de la maison de son maître. Ne me direz-vous pas adieu, après avoir vécu, vous et moi, si long-temps ensemble?

Non, rien. Cassius se souciait peu en ce moment de se montrer poli, et n'avait hâte que de partir.

— Vécu ensemble ! se dit Alfred en quittant Paradis. Ces possesseurs d'esclaves ne se doutent pas qu'ils ne devraient jamais se servir du même langage que l'homme qui paie les services d'ouvriers libres et raisonnables. Un gentleman en Angleterre peut parler à ses domestiques du temps pendant lequel ils ont *vécu ensemble ;* mais ce langage est trop absurde quand il est adressé par le maître qui méprise son esclave, à l'être dégradé qui hait son possesseur.

Mitchelson, cependant, n'était pas moins surpris de la conduite d'Alfred; et en les regardant tous deux du perron de sa maison, il se disait :

— Ce jeune homme est un véritable don Quichote, car sans cela il ne trouverait rien de si digne d'intérêt dans une maussade brute comme ce Cassius. Je suis bien aise de n'avoir jamais consenti à envoyer aucun de mes enfans en Angleterre. Un homme n'est plus propre à devenir un bon planteur quand il a reçu ce qu'on y appelle une bonne éducation.

En traversant la propriété de son père, Alfred rencontra l'inspecteur qui avait l'air fort en colère, et en même temps un peu chagrin. Il ne demandait pas mieux que de raconter de quoi il s'agissait. Il venait à l'instant d'apprendre *le malheureux accident* par suite duquel Willy avait été mis en pièces par le limier. Quand Alfred eut fait deux étranges découvertes, et vu qu'il n'y avait rien à tirer de l'inspecteur, il poursuivit sa route. De ces découvertes, l'une était que toute la colère de cet homme retombait sur Willy, pour avoir tenté de s'évader; l'autre, qu'il avait inconsidérément raconté toute l'histoire au vieux Mark, en l'absence de Becky. On pense bien qu'Alfred ne perdit pas de temps et se rendit près du vieillard pour essayer de le consoler.

Mark était encore seul quand ils arrivèrent. Il se ba-

lançait sur sa chaise, et semblait occupé de ce qui était arrivé, car il chantait, d'une voix plaintive, un chant funèbre dans sa langue natale.

Il cessa quand Alfred entra dans la case, laissant Cassius en dehors; et avant qu'il fût possible de l'en empêcher, il se leva de son siège, en disant :

— Je suis prêt pour l'enterrement. Je vois qu'on m'attend dehors. Ne m'arrêtez pas; je suis prêt à partir.

En essayant de marcher il fit une lourde chute.

— Au secours! au secours! cria Alfred à son compagnon. Couchez-le sur la natte, jetez-lui de l'eau au visage, frappez-lui dans les mains!

Il était trop tard. Il était mort. Il était en effet prêt pour l'enterrement. Alfred voulut attendre Becky pour lui offrir la seule consolation qui fût en son pouvoir, en lui donnant l'espoir que, maintenant que ses soins pour son père n'étaient plus nécessaires, elle pourrait être réunie à sa sœur par l'échange de l'une ou de l'autre.

— Cassius n'a cessé, depuis le lever du soleil, de grimper sur toutes les hauteurs d'où il pouvait découvrir la mer, dit en riant M. Bruce à Alfred, la veille du jour où celui-ci repartait pour la Barbade. Il ressemble à un écolier qui revient passer les fêtes chez ses parens.

— S'il est permis de comparer les grandes choses aux petites, ajouta Alfred.

— Ainsi vous l'embarquez pour Liberia avec les esclaves que vous et vos voisins avez affranchis? Comment en avez-vous obtenu l'autorisation? Par quel moyen avez-vous gagné le suffrage de la société pour la colonisation américaine?

— Notre objet étant le même, mon père, il nous a été facile de nous entendre. Nous autres planteurs, nous nous chargeons des frais de transport, et la société reçoit nos noirs libres sous la protection de son agent à Liberia.

— Et que pensez-vous qu'ils deviennent là-bas?

— Ce que sont devenus les noirs libres des États-Unis, qui s'y sont établis. Ils travailleront, prospéreront, et vivront heureux. Ils deviendront fermiers, planteurs, marchands, ou commis-marchands. Ils se donneront des lois, veilleront au maintien de leurs droits, et seront, comme nous, des hommes et des citoyens.

— Espérez-vous me persuader tout cela, mon fils? Pensez-vous que je connaisse si peu les noirs?

— Ni vous, ni moi, mon père, ne pouvons apprendre ici ce que sont les Africains dans un séjour meilleur. Je crois et j'espère certainement que d'autres croiront ce que je vous ai dit sur la foi d'un témoignage irrécusable. Je voudrais que vous vissiez un jour un vaisseau en destination pour Liberia. Cela confirmerait merveilleusement ce témoignage.

— Je sais fort bien, mon fils, que l'ame d'un Nègre est puissamment émue à la seule mention de l'Afrique, ou de la mer, ou même d'un vaisseau. A l'époque où l'importation des esclaves était plus active que de nos jours, le nom le plus affectueux que les nègres se donnassent entre eux était *matelot* [1]. S'il leur paraissait si amical quand on les amenait sur une terre étrangère, je conçois qu'ils le trouveraient bien plus expressif en retournant dans leur patrie.

Alfred secoua la tête, et observa qu'il croyait que personne à Demerara n'avait qualité pour prononcer sur cette question.

— Quoi! pas même moi, qui toute ma vie ai eu affaire aux Nègres?

1. *Shipmate*, littéralement camarade de navire, ce que les marins français expriment en s'appelant entre eux : *matelot*. Les deux hommes auxquels un hamac est commun désignent par les mots : *mon matelot*, celui qui occupe ce hamac pendant que l'autre est de quart, et réciproquement.

— Vous souvenez-vous du serin de Canarie que Mary vous montra quand vous vîntes en Angleterre? dit Alfred.

— Comment? ce petit oiseau languissant qui était dans la chambre de la femme de charge à Grosvenor-Square? Oui, fort bien. Je me rappelle que Mary l'aimait beaucoup.

— Mary a donné à ce serin du millet et de l'eau pendant des années, et elle aurait bien ri si on lui eût dit qu'elle ne se connaissait pas en serins de Canarie; et pourtant rien n'eût été plus vrai. Car cette petite créature apprivoisée qui traînait le godet où on mettait son eau quand on le lui ordonnait, et qu'on privait de soleil au moment où elle saluait ses rayons en redoublant ses chants, n'était plus semblable aux oiseaux de la même espèce qui, dans l'état sauvage, parcourent en voltigeant leurs îles natales, et gazouillent sans contrainte jusqu'à ce que le crépuscule enveloppe les bois. Et nous, mon père, nous ne pouvons jamais juger d'après le Nègre traînant ses fers, ou remuant la terre dont la moisson ne lui appartiendra pas, de ce qu'il pourrait être dans des lieux où il n'aurait pas de blancs à craindre ou à détester, et où il pourrait recueillir après avoir semé. Heureusement, ceux qui sont allés à Liberia peuvent nous apprendre de quoi les Nègres sont capables.

ELLA

DE GARVELOCH.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Nous avons développé jusqu'ici les grands principes qui règlent la PRODUCTION de la RICHESSE; nous allons examiner maintenant les lois de sa DISTRIBUTION.

Il y a, comme nous l'avons vu, deux classes intéressées dans la production, les Ouvriers et les Capitalistes; mais cette dernière se subdivise ordinairement ainsi qu'il suit :

Ceux qui possèdent les agens naturels de la production, autrement dit, les Propriétaires.

Ceux qui emploient ces agens naturels, comme les fermiers, ou ceux qui appliquent leur capital à la terre ou à l'eau.

De ces trois classes parmi lesquelles s'opère la distribution,

Les	ouvriers capitalistes propriétaires	reçoivent leur part sous forme de	gages. profits. rentes.

Nous traiterons d'abord des Rentes; on en verra la raison quand nous parlerons des Gages et des Profits. Pour plus de clarté, nous nous bornerons, dans ce sommaire, à l'explication des rentes foncières.

SOMMAIRE

DES PRINCIPES DÉVELOPPÉS DANS CE CONTE.

La *Rente* totale payée par le fermier comprend, outre la *Rente réelle*, l'intérêt du capital que le propriétaire a déboursé sur sa propriété.

La *Rente réelle* est ce qui est payé au propriétaire pour l'usage de la force productive du sol, force originale et indestructible.

Les terres possèdent cette force à différens degrés.

Quand les terres les plus fertiles sont toutes cultivées, et que leur produit ne suffit pas aux demandes, on met en culture celles de seconde qualité, puis celles de troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'enfin l'on cultive tout ce qui peut payer la culture.

Comme ces terres différentes donnent des produits différens, tout ce que les meilleures qualités donnent de plus que les plus mauvaises, revient au propriétaire foncier sous forme de rente.

Il en est de même après des applications réitérées du capital à la même terre, pour développer et accroître ses facultés productrices; l'excédant du produit le plus faible du capital ainsi employé revient au propriétaire sous forme de rente.

La rente, c'est donc cette partie du produit des terres les plus productives qui excède celui des terres qui le sont le moins.

On ne cultive de nouvelles terres, et l'on n'y applique le capital, qu'autant que l'on suppose que les produits paieront les frais de culture.

L'élévation des prix crée donc la rente, et n'en est pas créée.

Quand un capital plus considérable est consacré à l'agriculture, on cultive des terres nouvelles, on améliore les terres déjà cultivées, et ainsi la rente s'accroît de l'accroissement du capital.

Quand le capital s'éloigne de l'agriculture, les terres inférieures, c'est-à-dire les plus dispendieuses, cessent d'être cultivées, et alors la rente baisse.

L'élévation de la rente est donc un symptôme, et non une cause de la richesse.

La rente tend donc à s'élever sans cesse dans un pays en progrès. Mais il y a des causes qui contrebalancent et paralysent cette tendance.

L'art accroît la production au-delà de l'intérêt ordinaire du capital mis dehors; les prix tombent à mesure que la denrée est plus abondante, et la rente baisse naturellement.

Le perfectionnement des voies et moyens de transport, en jetant plus de denrées sur le marché en fait baisser le prix, et la rente baisse encore naturellement.

ELLA DE GARVELOCH.

CHAPITRE PREMIER.

LE PROPRIÉTAIRE ET LE FERMIER.

Parmi les îles qui se trouvent en grand nombre autour des côtes occidentales de l'Argyleshire, il y a un petit archipel appelé les îles de Garveloch, ou les îles du Rock-sauvage. Elles sont au nombre de quatre, séparées du rivage de Lorn par une mer agitée et par des îles plus grandes, jetées çà et là; et l'une de l'autre par des détroits resserrés, semés de rochers, d'une navigation difficile à cause de la force des courans. Cette position aurait placé les habitans presque hors de tout commerce avec ceux de la terre-ferme, même si ce commerce eût été désiré par les deux parties; mais il ne l'était pas à l'époque où commence notre récit; ils ne se connaissaient guère, et ne s'occupaient guère les uns des autres.

Les insulaires, c'est-à-dire quelques familles répandues dans Garveloch, la principale du groupe d'îles, et qui donnait son nom à leur ensemble, n'avaient d'autre souci que de pourvoir, le mieux posssible, à leurs besoins; le pays qu'ils habitaient était si sauvage et si

nu, qu'il n'offrait pas d'attraits aux visiteurs. Garveloch était la seule des quatre îles qui fût habitée ; Ilachanu, la plus occidentale et la seconde pour la grandeur, n'était qu'un désert de rochers et de falaises ; quant aux deux plus orientales, et de beaucoup les plus petites, elles n'avaient pas encore reçu la misérable distinction d'un nom qui leur fût propre.

Garveloch n'a guère qu'un mille et demi de long ; cependant, à l'époque dont nous parlons, ses habitans ne se connaissaient pas plus et n'avaient pas plus de rapports entre eux, que si une chaîne de montagnes eût séparé le nord et l'est de l'île, du sud et de l'ouest. La nature avait mis de tels obstacles à leurs communications, le sol était tellement partagé, par des rochers escarpés, en falaises et en vallées impraticables, que le peu qu'ils en avaient se faisait par le cabotage, quand le temps était assez calme pour qu'on pût naviguer dans le détroit sans danger, avec aussi peu d'habileté et d'aussi mauvais bateaux qu'en possédaient les insulaires. Ces bateaux n'étaient qu'au nombre de deux ; l'un appartenait à un fermier qui cultivait ses champs sablonneux dans la partie la plus méridionale du pays, et celle que le soleil visitait moins rarement ; l'autre à la famille d'un pêcheur qui avait pris à bail une bonne chaumière et une pièce de terre, sur le rivage un peu plus haut. On empruntait ces bateaux quand on en avait besoin ; et tous les rapports des habitans ne consistaient guère qu'à se prêter certains objets et à se les rendre, excepté dans les rares occasions d'un mariage, d'une naissance ou d'un enterrement, ou, ce qui était plus rare encore, d'une visite du propriétaire. On pouvait calculer ces visites à une pendant la vie de chaque *laird* [1] : car s'il arrivait qu'un membre de cette

1. *Laird*, écossais pour *lord*, seigneur, propriétaire foncier, chef de famille noble.

famille aimât assez les sites sauvages pour montrer une seconde fois sa figure à ses paysans étonnés, il arrivait aussi que quelque autre n'y mettait pas le pied une fois en sa vie, effrayé du rapport qu'en faisaient ceux qui n'avaient pas de goût pour des terres arides et une mer pleine de dangers.

Il y a dans toutes ces îles des vestiges de temps où elles ont été plus fréquentées ; de temps où l'introduction d'une foi nouvelle dans une contrée si éloignée a dû nécessairement lui donner l'aspect d'une civilisation qui maintenant est perdue depuis bien des siècles. On y voit çà et là des tombes d'une pierre grisâtre avec une croix en haut, et dans les parties les plus reculées sont des murailles renversées, qui paraissent avoir autrefois formé des hermitages. Si ces établissemens, comme il est très-probable, dépendaient de la cathédrale d'Iona, il paraît étrange qu'une célébrité aussi grande que celle qu'ils ont dû avoir se soit entièrement évanouie. Il ne reste pas la moindre tradition, même la plus obscure, parmi les habitans, concernant ces antiquités; elles n'offrent donc guère d'intérêt au voyageur, qui ne peut que les examiner, et se retirer comme il est venu.

Il y eut une fois, cependant, un laird peu disposé à laisser là, sans examen, son domaine de Garveloch, comme un séjour mystérieux. Il y vint, et y revint souvent, quelquefois accompagné seulement de son intendant, et quelquefois avec des étrangers aussi curieux que lui-même. Il détruisit par ses nombreuses visites le calcul dont nous avons parlé, à la grande joie des insulaires, et au grand déplaisir du vieil intendant chargé de ces îles et de bien d'autres encore dans les mêmes parages, lequel aimait mieux prendre un ton tranchant au nom de son maître et se livrer à ses caprices envers les fermiers,

que de suivre le laird pour écouter leurs demandes et leurs plaintes, et recevoir ses ordres à leur égard.

La visite du laird était tantôt annoncée à l'avance, tantôt imprévue, suivant que Callum, l'intendant, se trouvait à Garveloch ou ailleurs. Il avait un appartement à lui dans la ferme dans nous avons parlé, et l'occupait souvent plusieurs jours de suite, ce qui fait qu'il était mieux meublé et plus logeable qu'aucun autre espace renfermé entre quatre murs dans l'île. L'avantage de trouver cet appartement préparé, en cas que le temps ne permît pas de retourner le même jour sur la terre-ferme, portait le propriétaire à prévenir Callum quand il était sur les lieux, afin que celui-ci fît les arrangemens nécessaires. Quand il n'y était pas, il eût été inutile d'envoyer prévenir, car les habitans de la ferme n'avaient pas le droit de lever des contributions en nature, et n'auraient su qu'en faire quand bien même ils en auraient eu, tant leurs mœurs et leurs habitudes étaient encore sauvages. Un jour donc que le laird n'avait pas prévenu de sa visite cette circonstance lui permit d'être témoin d'un spectacle qu'il n'avait auparavant jamais vu dans toute sa simplicité, un convoi parmi ses paysans.

Par une belle matinée de printemps, au moment où la barque où il était avec quelques amis s'approchait de Garveloch, il vit deux bateaux qui allaient le précéder au lieu du débarquement. Pendant que ces bateaux étaient ballottés dans les brisans, il en sortait des sons d'une musique grossière et sauvage, qui dominaient le mugissement des vagues. Ces sons n'étaient ceux d'aucun instrument, mais ceux de rudes voix d'hommes; et ils cessèrent lorsque commença l'opération du débarquement. Cette opération s'exécuta avec toute la maladresse, le bruit et la confusion imaginables; et les deux compagnies des deux bateaux se mirent à gravir les rochers, sans

apercevoir celui du laird, qui était encore à une distance considérable. Quelques-uns des hommes portaient sur leurs épaules le corps qu'ils allaient enterrer; les autres suivaient à leur convenance, n'observant aucun ordre de marche, et ne paraissant aucunement mus par le même intérêt. Le dernier des traînards disparaissait derrière la projection du rocher quand le laird traversait les brisans, porté par deux de ses mariniers. Il leur désigna avec beaucoup d'exactitude l'endroit où ils débarqueraient le reste de sa compagnie, quand ils reviendraient d'Ilachanu pour dîner avec lui, et se mit à suivre seul les traces du convoi.

Il arriva au cimetière précisément au moment où la cérémonie venait de finir; car on dépêche les funérailles dans les *Highlands* avec une négligence et une légèreté apparentes qui blessent ceux qui ont été accoutumés à la solennité, qu'un acte de cette nature semble devoir inspirer. Là il n'y avait de solennel que la désolation du lieu même. Le cimetière n'était point enclos, de sorte que les bestiaux sauvages s'y étaient promenés, effaçant les inscriptions des pierres tumulaires, et broutant les mauvaises herbes qui y croissent toujours en plus grande abondance qu'ailleurs. On voyait le chardon et l'oseille sauvage là où paraissaient quelques indices d'un sentier, et des fragmens de croix brisées étaient amoncelés près de la fosse nouvellement creusée. Le laird chercha dans le groupe les parens et les héritiers du défunt. Il était aisé de les reconnaître à leur contenance, quoiqu'ils ne versassent pas une larme et ne prononçassent pas une parole. C'étaient trois garçons, dont les deux aînés, jeunes gens robustes, bien pris, au teint coloré, pouvaient avoir, l'un seize et l'autre quatorze ans. Le troisième était de quelques années plus jeune, ou du moins l'exiguité de sa taille et la délicatesse de sa consti-

tution le faisait paraître tel. Il y avait en lui quelque chose de particulier qui attira tout d'un coup l'attention du laird. La mobilité extraordinaire de ses regards et de ses mouvemens ne ressemblait pas à celle qu'on voit chez tous les enfans, et contrastait étrangement avec l'expression mélancolique et égarée de sa physionomie. Ses frères paraissaient ne pas l'oublier un moment : quelquefois ils le tenaient par la main, pour l'empêcher de s'éloigner d'eux, quelquefois ils lui passaient un bras autour du cou pour captiver son extrême mobilité, quelquefois encore ils lui adressaient la parole d'un ton caressant, comme ferait à un enfant au berceau. Le laird apprenant de quelqu'un qui sortait du cimetière que ces trois jeunes garçons étaient orphelins, et qu'ils venaient d'assister aux funérailles de leur père, résolut de leur demander à eux-mêmes des détails plus circonstanciés.

— Vous êtes trois frères, à ce que je vois. Lequel de vous est l'aîné?

— Je suis plus âgé de deux ans que Fergus, répondit Ronald, et Archie [1] en a douze, quoiqu'il ne le paraisse pas.

— Avez-vous d'autres frères et d'autres sœurs plus jeunes que vous, Archie? demanda le laird.

Archie regarda fixement le gentleman quelques minutes, puis il détourna la tête.

— Il ne parle à personne qu'à nous, dit Ronald. Il ne prend garde à aucune autre voix, c'est-à-dire à aucune autre voix d'homme ou de femme. Il connaît le cri plaintif du bétail et des oiseaux de mer à l'approche d'une tempête. Voyez, maintenant il voudrait être là en bas parmi les rochers. Nous y allons, Archie, nous y allons.

1. *Archie*, abréviation pour *Archibald*, Archambaud.

Une minute. Il n'est pas comme nous, Votre Honneur le voit bien.

— Oui, je vois bien : il a l'air tout-à-fait égaré.

— Pour un étranger, dit Fergus, mais non pour nous. Nous le connaissons si bien, que nous pouvons toujours le guider, excepté dans les momens extrêmes, et alors il vaut mieux le laisser à lui-même, jusqu'à ce que l'accès soit passé.

— Il doit falloir veiller sur lui de près. Est-ce qu'il n'a que vous pour en prendre soin?

— Il ne fait aucunes folies, Monsieur, seulement il s'amuse. Il est plus sage que nous pour bien des choses, et il y voit plus loin. A l'approche d'une tempête, il est toujours rentré à la maison, ou s'est mis en sûreté dans le creux d'un rocher, comme les oiseaux dont il l'a appris, tandis que nous, nous luttons contre le vent comme nous pouvons, loin de notre cabane. Quand il est triste ou fatigué, Ella en prend soin mieux que nous ne le saurions faire. Elle met sous lui du feuillage frais et puis elle chante, et il dort quelquefois beaucoup de jours de suite.

— Et qui est-ce qu'Ella?

— Notre sœur, Votre Honneur, notre sœur aînée. Elle est en bas près des bateaux, et sera bien contente de voir Votre Honneur, car nous avons beaucoup de choses à vous dire, ou à M. Callum. Où Votre Honneur veut-elle recevoir Ella?

— Nous descendrons en nous promenant vers les bateaux, Ronald; ou, si votre sœur désire me parler plus en particulier, peut-être aimera-t-elle mieux monter jusqu'ici.

Ronald se hâta de jeter un regard sur la tombe nouvellement élevée, puis il dit à Fergus :

— Cours promptement en bas, Fergus, et demande

à Ella si elle veut monter près de cette croix que voilà. Le laird l'y attendra : emmène Archie avec toi, il est impatient d'être sur le rivage.

Pendant le temps qu'ils attendirent près du petit amas de pierres où la croix était plantée, le laird apprit de Ronald quelques détails sur la position de cette famille d'orphelins. Leur mère était morte à la naissance d'Archie, et leur père était infirme depuis plusieurs années, de manière que le soin de veiller sur toute la famille était échu à Ella, depuis qu'elle était en âge de s'en charger. Son frère ne faisait son éloge que par des faits, mais ces faits étaient de nature à faire comprendre que ce devait être une femme d'une énergie extraordinaire, et qui méritait tout le respect et l'amour que ses frères lui témoignaient. Il était bien naturel qu'au moment où il en entendait parler en ce sens, il se la figurât d'un extérieur correspondant à la haute idée qu'on lui donnait de son caractère; et il éprouva une sorte de désappointement quand il l'aperçut pour la première fois. Si Archie paraissait plus jeune que son âge, Ella paraissait plus âgée qu'elle ne l'était en effet. On eût pu la prendre pour sa mère, et cependant elle n'avait que vingt-cinq ans. Grande et élancée, ne s'occupant pas plus de toilette et d'ornemens que ne le font généralement ses compatriotes dans les occasions ordinaires, il n'y avait rien en elle qui, à la première vue, pût attirer un étranger. Elle avait les pieds nus, suivant l'usage universel du pays; ses cheveux n'étaient retenus par aucune espèce de bonnet; ils retombaient de dessous son *plaid*, qu'elle avait relevé par-dessus sa tête, l'autre partie attachée autour du corps par une courroie, afin qu'elle pût ramer avec plus de facilité et reconduire le bateau. Elle avait si peu l'air d'une jeune fille, dans un pays civilisé, que le laird, tout habitué qu'il était à ses vassaux, ne put

s'empêcher de tressaillir. Cependant quand il l'eut regardée une seconde fois, qu'il eut observé l'énergique expression de ses yeux et de ses traits hâlés, quand il se rappela tout le mal qu'elle avait éprouvé, qu'il songea qu'en ce moment même son cœur était troublé, et agité par une douleur bien naturelle, il sentit qu'il avait tort de chercher de la délicatesse là où il ne pouvait en trouver.

— Avez-vous quelque chose à me dire, Ella, quelque plainte à faire?

— Aucune plainte, Votre Honneur. Des murmures ne guériront pas ma douleur de ce jour; quant à mes autres peines, ce n'est rien. Je désirais seulement parler à Votre Honneur sur les garçons et sur moi-même, sur ce que nous devons faire pour gagner notre vie.

— Fort bien; vous êtes-vous fixée sur ce que vous voulez demander? Callum ou quelque autre y apporte-t-il des difficultés?

— Votre Honneur connaît notre ferme, où nous avons vécu jusqu'ici. M. Callum nous a avertis, quand il a vu mon père malade, qu'il nous la faudrait quitter à sa mort, et c'est ce que nous allons faire.

— Et que deviendrez-vous ensuite? Vos frères ne sont pas assez âgés pour conduire une ferme.

— M. Callum a raison, sans contredit; et je ne demande pas que l'on me continue une ferme que nous ne saurions faire valoir. Quant à savoir où nous allons loger, — je serais sans inquiétude, si Votre Honneur voulait nous faire réparer un peu cette habitation que voilà dans le bas, et fixer un prix pour le loyer. Votre Honneur ne voudrait pas nous demander plus que nous ne pouvons payer.

— Quoi! cette chaumière à demi ruinée, dans la baie, avec la petite pièce de terre derrière! Comment pourriez-vous habiter là? Il n'y a pas une haie entière, et il n'y

est pas venu un grain d'orge depuis bien des années.

—Votre Honneur ferait réparer l'enclos en même temps que la maison; puis on peut compter sur la pêche, autant que sur le produit du terrain; puis les rochers, qui vont en pente, donnent du varech, et Ronald vendrait de la soude, tandis que je vendrais du poisson; Fergus nous apporterait la tourbe,—et quant à Archie, plus il est près de la mer, plus il se trouve heureux. Ainsi, j'espère que Votre Honneur nous permettra d'essayer de cette habitation.

—C'en serait une bien misérable, Ella. Je crois que nous pourrions vous trouver quelque chose de mieux. Il y a des morceaux de terre plus riches dans les vallées. A coup sûr, vous feriez mieux de vous fixer dans une situation plus abritée. Le vent vous enlèvera votre sol et vos semences, avant qu'elles n'aient eu le temps de prendre racine.

—Nous ne pouvons pas nous éloigner du bord de la mer, Monsieur, à cause d'Archie.

—Il ne se trouverait jamais heureux dans de vertes vallées, ajouta Fergus. Nous le perdrions toujours, et le retrouverions à l'ancien endroit; mais si nous nous fixons sur la grève, il ne sera pas tenté de s'échapper.

—Encore qu'il ne puisse pas s'échapper bien loin, Votre Honneur, je suis plus à mon aise quand je ne le perds pas de vue, ce que je pourrai faire si je gagne ma vie en pêchant.

—Ce n'est guère là un métier de femme, Ella. Les hommes les plus forts le trouvent pénible et dangereux.

—C'est mon affaire, Votre Honneur; la nuit la plus noire et le jour le plus orageux ne sont pas faits pour m'effrayer, grace à celui qui donne la force là où elle est nécessaire. Accordez-moi donc ce que je demande, et dites-moi vous-même quelle rente je devrai payer.

—Allons d'abord sur les lieux, pour juger au juste de leur état.

Tandis qu'il descendait le rocher escarpé pour se rendre sur la grève, Ella toujours en tête, le laird remarqua son air sévère, sa démarche masculine, et ne put se la figurer couchant son jeune frère sur les feuilles fraîches, et chantant doucement pour endormir le pauvre idiot. Bientôt cependant il eut occasion d'en prendre une meilleure idée. Archie s'avança sautant le long du rivage pour les rejoindre, quoiqu'il eût l'air de de ne pas les voir. Il portait un bouquet de plumes d'oiseaux de mer qu'il mit dans la main d'Ella sans la regarder. Mais il se retourna ensuite, comme pour voir ce qu'elle en avait fait. Ella avait renversé son plaid et les avait mises dans ses cheveux, où elles restèrent jusqu'à ce que l'enfant fût hors de vue; alors elle les jeta, et ramena son plaid sur la tête.

— Les gens de la ferme sont vos parens, Ella, je crois?

—Ils sont nos cousins au quatrième degré, du côté de ma mère, et disposés à nous être utiles à cause d'elle: c'est encore une autre raison pour que nous nous fixions de ce côté.

—Mais que diront-ils d'une habitation si sauvage en comparaison de leurs champs d'orge et d'avoine, sans parler de la maison qui a deux chambres aussi grandes que cette cabane, outre l'appartement de Callum?

—C'est ce qui me paraît importer fort peu.

—Certainement. Montrez-moi maintenant les limites que vous fixeriez vous-même, si vous aviez le choix.

—La rente à payer les fixerait mieux : mais nous aimerions, outre ce champ, à avoir la pente de cette collin ederrière pour y faire paître notre *pony*. Nous avons besoin du *pony* pour porter le varech et pour traîner la herse, quand je me trouverai à la mer. Je voudrais aussi

avoir un morceau de cette tourbière; voilà tout ce que nous voudrions derrière. De plus, il faut que Ronald ait la permission de couper du varech à gauche sur le bord de la mer; il y est plus beau que de l'autre côté. Il faudrait encore que le toit de la cabane fût réparé ainsi que la clôture; et Votre Honneur n'a qu'à fixer le prix de la rente.

—On ne vous tourmentera pas pour cela, Ella. Ce ne serait pas raisonnable dans la situation où vous vous trouvez.

—Votre Honneur comprend, j'espère, que nous ne demandons pas de faveurs. Demandez à M. Callum, et il vous dira que notre rente a toujours été prête, que nous ayons déjeûné ou jeûné; et prête elle sera, si Dieu permet que la terre et la mer ne nous refusent pas le fruit de notre travail.

—Mieux vaux jeûner et payer, ajouta Fergus, que manger et devoir.

—C'est juste, très-juste, Fergus. Eh bien, il en sera comme vous voudrez. Je me consulterai avec Callum sur le prix du loyer, et je donnerai ordre que les lieux soient mis en état aussi promptement que possible. Le voici. Qu'un des garçons vienne à la ferme dans une heure ou deux, et je lui dirai le prix; en attendant, rejoignez vos amis.

Cependant, au lieu de se diriger vers les bateaux, Ella se mit à gravir lentement les rochers, du côté du cimetière. Les garçons avaient l'air disposés à rester là pour écouter, mais un coup d'œil de leur sœur envoya Fergus courir après Archie, et Ronald rejoindre les gens du convoi, qui buvaient et chantaient comme s'ils eussent été de noce.

—Il y aura des pleurs dans ces yeux-là avant quelques minutes, dit Callum, s'il n'y a personne près d'elle. Ces yeux-là en ont bien versé, tout secs qu'ils paraissent.

Pour ma part, depuis que son père est tombé malade, j'ai vu ses yeux baignés de larmes qui venaient du cœur, encore qu'elle voulût me faire croire que c'était l'effet du vent d'hiver.

— Elle a l'esprit fier, Callum.

— Fier! Sa fierté convient peu à une vassale de Votre Honneur; elle en a plus que je ne peux en gouverner. Il n'y a pas moyen de la faire plier; et si elle élève ses frères dans le même esprit, ils échapperont bientôt à ma juridiction.

— Que voulez-vous dire, Callum? Pourquoi chercheriez-vous à les faire plier, comme vous dites?

— Seulement pour les rendre comme les autres vassaux de Votre Honneur, humbles, reconnaissans, et prêts à obéir.

— Obéir à vos caprices, je suppose. Non, Callum, il n'y a eu que trop d'obéissance servile dans les classes inférieures du peuple écossais, on le voit à leur esprit inquiet et vindicatif. S'ils étaient moins prompts à flatter nos caprices dans des choses qui ne sont pas de leur devoir, ils commettraient moins de ces actes qui appellent la vengeance, et auraient moins de causes de querelle. Cette femme orgueilleuse, comme vous l'appelez, elle est d'un caractère pacifique, je l'espère, et je le crois?

— Très-pacifique, Votre Honneur, ou, je l'avoue, j'aurais trouvé depuis long-temps l'occasion de lui faire une querelle; car je ne l'aime pas plus qu'elle ne m'aime, à ce que je pense. Mais elle ne n'a jamais donné l'occasion de lui faire aucuns reproches; aussitôt que je me présente pour recevoir le loyer, elle a son sac d'argent à la main; le dîner et le whisky sont préparés pour moi sur la table; je puis les prendre ou les laisser, à mon choix. Elle n'a jamais dévié de son exactitude et de son hospi-

talité, et n'a jamais eu avec les voisins aucune querelle dont je pusse profiter.

— Alors, au nom de Dieu, Callum, pour quelle raison voudriez-vous qu'ils fussent reconnaissans, et disposés à obéir? Je ne leur ai jamais rendu aucun service, que je sache, encore que j'aie l'intention de leur en rendre maintenant. Et je ne me connais aucun titre à leur obéissance, ni personnellement, ni par votre intermédiaire. Pourriez-vous m'en indiquer quelqu'un?

Callum recula étonné, et lui demanda s'il n'était pas, lui, leur seigneur, et s'ils n'étaient pas, eux, ses vassaux.

— Je vois, Callum, que vous êtes plein de nos préjugés écossais, comme je l'ai été moi-même autrefois. Allez seulement en Angleterre, et vous verrez que propriétaire et fermier, maître et esclave, ne sont pas synonymes, comme nous ne sommes que trop portés à nous le figurer dans les Highlands. Voici, selon moi, quelle est la position du propriétaire et du fermier. Je vous le dis, afin que vous ayez soin de ne pas exiger en mon nom une obéissance que je suis loin de réclamer de mes fermiers. — Le propriétaire et le locataire d'une ferme, ou de quelque autre bien que ce soit, désirent tous deux gagner de l'argent, et unissent leurs efforts pour y parvenir. Celui qui possède le fonds de terre, veut en tirer un profit, sans avoir la peine de le cultiver lui-même; celui qui veut affermer, a de l'argent, mais n'a pas de terres pour l'employer; il paie donc pour l'usufruit du terrain, et encore plus pour le travail d'exploitation, à moins qu'il ne l'exécute de ses propres mains. Il est donc juste que la culture lui rende son argent avec intérêt. Maintenant, comment dans un contrat de cette nature peut-il rien entrer qui ressemble à de l'obéissance?

— Tout ce que je sais, c'est que de mon temps, si le laird eût seulement levé un doigt en l'air, il eût fait

jeter à l'eau le premier de ses vassaux qui aurait eu le malheur de l'offenser.

— Une pareille tyrannie, Callum, ne découlait pas de leurs rapports, comme propriétaire et fermier, mais bien de ceux qui existaient alors entre eux, comme chef de clan et vassal. Vous avez été à Glascow, je pense?

— Oui; j'ai un cousin qui y tient une manufacture de schalls.

— Fort bien; il y occupe des ouvriers, et ceux-ci ne sont pas ses esclaves, n'est-ce pas?

— Non certes; car souvent ils laissent là son ouvrage, quand il en est le plus pressé.

— Est-il propriétaire de son magasin, ou le loue-t-il?

— Il le loue de Bailie Billie, comme on l'appelle, qui est si connu par ses opinions politiques.

— Si votre cousin se permet d'avoir en politique une opinion si opposée à celle de son propriétaire, car je sais dans quel sens il a parlé dans plusieurs *meetings* [1], pourquoi m'attendrais-je que mes paysans doivent m'obéir, ou plutôt à vous : — car moi, je ne leur ai jamais demandé l'obéissance. L'ouvrier et le capitaliste de Glascow, forment entre eux un contrat pour leur mutuel avantage; ont-ils besoin du secours d'une troisième personne, ils appellent un autre capitaliste qui leur permet l'usage d'un magasin, et le leur loue, toujours dans son propre intérêt. C'est un contrat de ce genre, un contrat d'avantages réciproques, que je veux établir ici avec mes paysans. Chacun d'eux est généralement à la fois capitaliste et travailleur; maintenant, pour que leurs ressources deviennent productives, j'interviens, moi, dans le troisième rôle, celui de propriétaire foncier; et

1. Du verbe *to meet*, assemblées en général, et ici assemblées pour discuter des affaires publiques.

quand nous avons rempli nos conventions réciproques, nous sommes et demeurons parfaitement égaux. Voilà ce que je vous prie de faire entendre aux paysans, Callum, et sur quoi vous devez vous-même régler votre conduite à leur égard.

L'intendant ne répliqua pas, mais il ne put s'empêcher de penser que le vieux laird avait un bien meilleur sentiment de sa dignité, et qu'il exerçait un bien beau pouvoir sur la vie et les propriétés de ses vassaux.

— Ce petit enclos payait-il une rente, avant qu'il ne fût mis en culture?

—Non, Votre Honneur; il rendait à peine de quoi payer le travail du fermier; cependant nous y gagnions quelque chose, car cet autre champ d'orge payait une petite rente; mais depuis que l'autre est resté inculte, le champ n'a plus rapporté que les frais de culture tout au plus. Toutefois, quand le bail sera renouvelé, nous recommencerons à en retirer quelques rentes, si Ella fait de cet enclos ce que je crois qu'elle a dessein d'en faire.

— Prépare-t-on de la soude ici aux environs?

— Non, et il n'y aurait pas de meilleure localité pour cela, que celle que Ronald va avoir. Il n'y a rien à Garveloch qui nous rapporte quoi que ce soit, si ce n'est la ferme.

— Fort bien : Ella naturellement ne paiera rien que pour l'usage de la cabane et de l'enclos. Y a-t-il d'autre capital avancé?

— Voyons. Elle a un bateau qui lui appartient, et les garçons apporteront leurs outils. Je crois, Monsieur, que nous n'avons rien autre chose à leur fournir que la maison et les clôtures.

— Fort bien : calculez donc exactement ce que cela vaut, ajoutez-y ce qu'il faudra pour les mettre en bon état de réparation; l'intérêt de ce capital est tout

ce qu'elle devra payer, jusqu'à ce que nous voyions quel sera pour elle le produit de la baie et du petit champ.

Le laird donna ensuite des ordres très-pressans pour que les réparations fussent faites dans le plus court délai possible, et laissa Callum faire son calcul, après lui avoir ordonné de le rejoindre à la ferme quand il aurait fini.

CHAPITRE II.

UNE FERME DANS LES HIGHLANDS.

Il y avait à la ferme un mouvement comme on n'en avait pas vu depuis bien long-temps. A la première alarme donnée du débarquement de la compagnie, les jeunes filles de la famille se dételèrent de la herse qu'elles promenaient sur le sol léger et sablonneux, et accoururent à la maison où leur mère avait déjà commencé ses préparatifs. L'une se mit à souffler le feu de tourbe avec le pan déchiré de son jupon de laine, l'autre grimpa sur le banc pour descendre une des oies fumées, rangées en bataillon sur un perche, à peu près dans le même ordre qu'elles observaient naguère en volant. Maigre, noire et dure, cette volaille eût été peu faite pour tenter l'appétit d'un étranger; mais comme il n'y en avait pas dans la compagnie qu'on attendait, elle avait une assez belle chance d'être mangée avec délices. La mère, tout en criant à l'une ou à l'autre de ses filles de tirer un fromage de l'armoire, et des gâteaux d'orge du buffet, s'occupait elle-même à mettre au jour des pommes de terre qu'elle tirait de dessous son lit, et prenait de la crème dans des casse-

roles cachées à l'œil de l'observateur par un épais rideau de fumée de tourbe.

Quand on eut mis l'oie à bouillir et que les pommes de terre furent prêtes à entrer dans la même marmite lorsque le temps en serait venu, probablement afin que la graisse de la volaille dispensât de les beurrer en les servant, la plus alerte des jeunes filles se hâta de déployer la nappe blanche de manufacture ancienne et indigène, qui dans les rares occasions couvrait la table de Callum. Outre la variété originaire de ses dessins, cette nappe en offrait une autre aux yeux, qui n'était point due au talent de l'artiste qui l'avait fabriquée. Ici c'était un petit lac de graisse d'oie profondément imbibée dans l'étoffe; là un fragment de pomme de terre écrasée avait, avec le temps, formé un petit bouquet de mousse; enfin, l'un des coins exhalait le parfum du whisky dont il avait été autrefois copieusement imprégné. On ouvrit ensuite les paniers de provisions, dont la femme de charge du laird avait lesté le bateau, par égard pour l'estomac des étrangers. Chacun s'empressait : c'était un bruit, une confusion; les bouteilles s'entre-choquaient, les liquides étaient répandus, les viandes jetées à terre; tout était gâté et sali. Heureusement ceux qui devaient manger le dîner n'assistaient pas à sa préparation; autrement ni la brise rafraîchissante de la mer, ni l'exercice qu'ils avaient pris, n'eussent pu leur fournir de l'appétit pour trouver bons de pareils mets. Pour calmer l'impatience de leur estomac, quelques-uns des convives visitèrent la ferme, d'autres s'assirent sur un banc devant la porte, contemplant la magnifique vue que présentaient la mer et les îles voisines. Ceux-là essayèrent à plusieurs reprises d'engager la conversation avec les fils du fermier, deux gros garçons qui se tenaient la bouche béante, à une certaine distance, et auxquels on

parvint à arracher quelques mots de réponse après plusieurs essais infructueux.

—Quel est votre nom? demanda une dame au plus jeune.

Il mit trois doigts dans sa bouche, ouvrit de grands yeux, mais ne répondit pas. Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'on pût savoir qu'il s'appelait Rob [1].

—Fort bien; maintenant que vous m'avez dit votre nom, dites-moi celui de cette île, qui a l'air si noire, à cause de l'ombre du nuage qui est maintenant dessus?

—Ça.... c'est Ilachanu.

—Non, non. Ilachanu est de l'autre côté, et nous en venons. Servez-vous mieux de vos yeux, mon petit homme. Comment pouvez-vous voir quelle île je veux dire, si vous vous obstinez à lui tourner le dos?

—C'est Garveloch, peut-être.

—Mais non; nous y sommes à Garveloch. On dirait qu'elle n'a pas de nom, que vous la connaissez si peu.

—Elle n'a pas de nom du tout, s'écria l'enfant, sa figure rayonnant tout à coup.

—A la bonne heure; que ne me disiez-vous cela tout de suite? Y allez-vous quelquefois?

—Oui, j'y suis allé.

—Et qu'est-ce que vous y êtes allé faire?

—Papa m'y a mené dans le bateau.

—Et qu'est-ce que vous faites quand vous y êtes?

—Nous allons, et puis.... nous revenons.

—Je le crois bien. Mais y allez-vous pour pêcher, chercher des œufs, visiter vos amis, ou quoi?

Rob se mit à rire, regarda de côté et d'autre, et puis regarda son frère, qui parvint, non sans peine, à expliquer que personne n'habitait dans cette île. La dame voulut voir si elle réussirait mieux avec celui-là.

1. *Rob*, abréviation pour *Robin*, *Robert* ou *Roberts*.

— Et vous, mon garçon, qu'est-ce que vous allez faire dans cette île déserte?

— Qu'est-ce que cela vous fait?

— Je vous le demande seulement par curiosité. Mais si c'est un secret, je vous demande bien des pardons.

Le jeune garçon se mit à rire, et dit qu'ils y allaient, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre. Ce fut tout ce qu'on put en tirer. On lui demanda ensuite quelle était la distance.

— Ça peut être douze milles.

— Douze! Ce n'est pas possible.

— Peut-être cinq.

— Je ne crois pas qu'il y en ait plus de deux.

— Vrai! Eh bien, je crois que vous avez raison. Il paraît que vous ne la connaissez pas beaucoup, cette île?

— Je ne la connais pas du tout.

Et il en fut de même sur tous les sujets qu'on essaya d'entamer avec eux. Leur père ne paraissait pas plus éclairé.

— Les bestiaux ont fait beaucoup de dégât dans votre champ, lui dit un gentleman anglais, et cela n'est pas étonnant avec une pareille clôture. Depuis combien de temps a-t-elle cette grande brèche-là?

— Je ne me le rappelle pas.

— Elle n'est ni de cette année, ni de la précédente, dit le propriétaire; car je me rappelle vous avoir donné le conseil, il y a trois ans, de faire relever par vos garçons toutes les pierres dont vos champs sont couverts, avec lesquelles vous eussiez facilement reconstruit votre mur. — Vous me dîtes que vous le feriez; et je suppose que vous êtes toujours dans l'intention de le faire un jour ou un autre.

— Oui, un jour ou un autre; et j'en ai souvent parlé aux garçons.

— Il ne paraît pas que cela ait servi à grand' chose.

— En vérité, Votre Honneur a raison.

— Mettez-vous y vous-même, je vous le conseille; et alors, peut-être, vos garçons vous aideront-ils, si vous ne pouvez les engager à travailler autrement.

— Il se pourrait que je le fisse quelque jour.

— Je ne vois pas de bestiaux, remarqua un gentleman anglais, si ce n'est un ou deux *ponies* à longs poils, et quelques vaches dans le marais.

— Il y a des cochons et de la volaille, dit le laird en riant; il ne s'agit que de découvrir où ils sont.

Le gentleman jeta les yeux tout autour de lui sans rien voir, et fut obligé de demander où ils étaient, au fermier Murdoch lui-même.

— Est-ce que vous croyez que nous n'avons pas d'autres bestiaux que ceux-là? demanda-t-il orgueilleusement. Il y a bien d'autres vaches qui sont là en bas à pêcher.

— Des vaches qui pêchent! Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Je veux dire précisément ce que je dis: les vaches sont là en bas qui prennent du poisson dans l'étang, et les cochons.....

Le laird expliqua à son ami que tous les animaux domestiques, même les chevaux, mangent le poisson avec plaisir, quand leurs autres alimens ne sont pas de bonne qualité; que c'est l'usage des bestiaux dans ces îles, de descendre sur la grève à la marée basse et de manger dans les étangs naturels le poisson que la mer y a laissé en se retirant.

— Fort bien, Murdoch; mais vos cochons et votre volaille, où sont-ils? Est-ce que vos cochons vivent de canards sauvages, et vos poules de varech?

— Non, non. Ils sont là-bas; vous les verrez quand vous entrerez pour dîner.

— Quoi! dans la maison?

— Certainement, dit le laird. Aussitôt que vous entrerez, le cochon vous courra entre les jambes, les poules se percheront sur vos deux épaules, et les gens de la maison vous demanderont où les pauvres bêtes pourraient être mieux que là. Si jamais un accident vous oblige à passer la nuit dans une ferme des environs, examinez bien votre lit, de peur qu'une laie avec ses petits n'en ait pris possession avant vous; et le matin, avant de mettre vos souliers, regardez s'il n'y a pas des œufs dedans. Mais, à ce que je vois, vous ne ferez, pour aujourd'hui, connaissance que dehors avec ces aimables animaux. Voici le vieux porc qui s'avance, et les poules qui marchent tout étourdies, aussi peu accoutumées à la lumière du jour que des chauves-souris.

En effet on avait renvoyé le bétail en l'honneur des étrangers, et cette circonstance indiquait que le dîner était prêt enfin. Le repas fut servi assez décemment, grace aux bateliers qui firent fonction de domestiques, et à Callum qui était venu s'assurer que tout se passerait convenablement, et faire les honneurs de son appartement. A force de jurer après l'un, de jeter son bonnet montagnard à la tête de l'autre, et de cajoler un troisième, il obtint de faire changer les assiettes, quand les hôtes passèrent du poisson à l'oie et de l'oie au fromage. Ce changement n'était que d'un médiocre avantage pour ceux qui mangèrent les provisions de la ferme, car elles avaient toutes un goût saumâtre. La crème sentait le poisson, le fromage sentait le poisson, et les gâteaux d'orge eux-mêmes avaient un goût salé et amer, comme s'ils avaient été plongés dans l'eau de mer: c'est

du moins ce que pensèrent les Anglais, se rappelant comment les bestiaux se nourrissaient et comment les terres étaient engraissées avec le varech. C'était une pure imagination, quant aux gâteaux d'orge, au moins, peut-être même pour toutes les autres provisions de la ferme; cependant ils se jetèrent plus volontiers sur les provisions qui ne venaient pas de l'île.

Ella arriva avant la fin du dîner, et attendit dehors que le laird pût lui parler. Quand il se fut assis sur le banc devant la porte, la première question qu'il lui adressa fut de lui demander comment il se faisait que ses frères ressemblassent si peu aux enfans qu'ils venaient de voir dans la ferme, et à la plupart de ceux de l'île? Il savait fort bien que leur père leur avait inspiré de bonne heure l'amour du travail; mais qui est-ce qui leur avait enseigné à travailler avec intelligence, à faire usage de leurs yeux, de leurs oreilles et de leur esprit, aussi bien que de leurs bras et de leurs jambes? Enfin qui les avait rendus intelligens et habiles, aussi bien que laborieux?

— Comment Votre Honneur sait-il qu'ils sont intelligens et habiles? demanda Ella, suivant pour cette fois l'usage des Highlands, de répondre à une question par une autre.

— J'ai vu tout de suite qu'ils sont intelligens, et Ronald m'en a dit assez, pendant que nous vous attendions, pour me faire comprendre que vous saviez mieux vivre avec peu, que vos cousins avec beaucoup. Comment avez-vous appris cela?

— Ronald vous a-t-il parlé d'Angus? demanda Ella, son œil s'abaissant pour la première fois devant celui du laird.

— Il m'a dit simplement qu'Angus vous avait enseigné à conduire un bateau, et qu'il l'avait appris lui-

même dans des mers lointaines et périlleuses. Cet Angus est un de vos parens, je suppose, ou simplement un ami?

— Un ami; et il nous a appris bien des choses dont on ne se doute guère ici. Mon père disait souvent que nous ne pouvions manquer de réussir si Angus était là pour nous donner des conseils.

— Il reviendra, je suppose, et vous en donnera dans une circonstance si difficile. Ne l'enverrez-vous pas chercher? Voulez-vous me charger de quelque message pour la grande terre; car il me paraît que c'était de l'autre côté de l'eau qu'il avait coutume de venir.

Ella répondit d'une voix grave, que s'il devait revenir jamais, ce serait en effet de l'autre côté de l'eau, car il était parti depuis cinq ans pour les pays étrangers, et il y avait long-temps qu'on n'avait eu de ses nouvelles.

— Cinq ans! Alors il ne peut avoir appris beaucoup de choses à vos frères, qui devaient être bien jeunes quand il est parti.

— Il m'a enseigné tout ce que mon père n'aurait pu, et mes frères l'ont appris de moi.

— Si ses amis attendaient de ses nouvelles, il faut que quelque chose l'ait empêché de leur en donner.

— Sans doute.

— Qu'imaginez-vous que cè puisse être, Ella?

— Peut-être il est mort, dit-elle tranquillement, mais les yeux toujours fixés à terre.

— Vous ne supposez pas qu'il ait oublié ses anciens amis, Ella? Cependant ces choses-là arrivent quelquefois.

Ella ne répondit pas, et le laird s'aperçut qu'il avait été trop loin, quand il vit le rouge lui monter à la figure, malgré son teint hâlé par la fatigue. Il en fut fort cha-

grin, et s'en voulut d'avoir été si lent à découvrir le véritable état de la question. Mais il y avait si peu de chose en Ella qui pût faire naître une idée d'amour; elle paraissait s'être si entièrement dévouée à ses frères, qu'il avait imaginé que ses rapports avec Angus n'étaient que de pure amitié, de cette amitié qui prend dans les Highlands un caractère de chaleur, de simplicité et de familiarité qu'on rencontre rarement dans d'autres pays.

Pour distraire doucement Ella, le laird se mit immédiatement à lui parler d'affaires; il entra dans le détail des réparations dont avaient besoin la cabane et la clôture du champ. Il ajouta que comme vingt shillings étaient l'intérêt annuel du capital avancé, ce serait vingt shillings par an de fermage qu'il lui demanderait si elle croyait pouvoir les payer. — Ella répondit qu'elle n'avait aucun doute à cet égard.

— Essayez-en un an, dit le laird, et si l'une des deux parties est mécontente, nous pourrons changer nos conditions. J'espère que vous ne rencontrerez d'obstacles de la part de personne, et que vos petits plans réussiront tous; en sorte que vous serez en mesure de payer la rente foncière quand le temps arrivera où des voisins viendront s'établir près de vous et augmenter ainsi la valeur du terrain que vous occupez. Ce temps viendra, je vous en avertis, et j'espère qu'alors vous serez en état d'y faire face.

— Sûrement, Votre Honneur : nous espérons améliorer le champ et être en état de payer autre chose que l'intérêt de ce que vous dépensez aujourd'hui pour l'enclore; mais comment pourrions-nous améliorer la mer ou les rochers sur lesquels nous coupons le varech?

— Vous ne pouvez les améliorer, Ella; mais si vous êtes dans une situation plus favorable que vos voisins pour en obtenir le produit, vous devez vous attendre à

payer cet avantage. Si j'allais demander une rente aujourd'hui pour le droit de pêcher dans la baie, ni vous, ni d'autres, ne le voudriez payer; vous me diriez, J'irai dans quelque autre endroit aussi bon où l'on ne me demandera pas de rente; et vous vous établiriez dans Ilachanu ou ailleurs. Mais quand toutes les bonnes positions seront prises, il viendra d'autres personnes qui me diront : Nous vous paierons une partie de notre gain, si vous voulez nous affermer une partie de la côte où le poisson soit abondant ainsi que le varech, dont nous voulons retirer de la soude.

—Et alors, dit Ella, il faudra que nous payions une somme égale à celle qui vous sera offerte, si nous voulons demeurer; ou bien, si nous ne voulons pas payer, que nous nous contentions d'une situation moins avantageuse. C'est fort bien; je ne doute pas, quand le temps en sera venu, que nous ne puissions payer à Votre Honneur ce qui sera convenable, en sus des vingt shillings pour la cabane et l'encloture? Peut-être sera-ce en poisson ou en soude, au lieu d'argent; mais enfin nous nous arrangerons toujours à payer, pourvu que M. Callum ne soit pas trop dur à notre égard.

—Je dirai à Callum de recevoir l'intérêt de l'argent que j'avance aujourd'hui, en quelque nature qu'il vous convienne mieux d'en effectuer le paiement; en poisson, en soude, en grains, ou même en tourbe. Cela est trop juste, vu la distance où vous êtes de tout marché. Quant à la rente réelle, ne vous en tourmentez pas. Vous serez long-temps avant qu'on vous en demande aucune; et je ne vous en ai parlé qu'afin de vous montrer ce qui arrivera si vous devenez riche.

—Est-ce qu'en devenant riches nous serons obligés de payer ce que Votre Honneur appelle la rente réelle? Excusez mes questions, mais j'aime à voir ce que j'ai devant moi.

—Quand vous deviendrez riche, cela tentera d'autres gens d'essayer à réussir aussi par les mêmes moyens; et alors, comme je vous le disais, les localités les plus avantageuses devront payer, par cela même qu'elles sont les plus avantageuses. Cela n'est-il pas juste?

—Certainement; Votre Honneur ne voudrait rien demander qui ne fût juste.

—Cela n'est point assez, Ella. Si à cette époque il y avait un nouveau laird.

—A Dieu ne plaise! s'écria Ella. Un nouveau laird ne voudrait pas venir à Garveloch ou écouter ce que les vassaux auraient à lui dire, comme le fait Votre Honneur.

—Mais répondez-moi, dit le laird en souriant, feriez-vous quelque difficulté à payer la rente dans le cas dont je parle, quel que fût le nouveau laird?

—Assurément non, répliqua Ella, à moins que je ne pusse améliorer ma position par un déménagement; ce que je ne saurais faire, si toutes les localités aussi bonnes que la mienne sont déjà affermées.

—Et combien seriez-vous disposée à payer de surplus?

—Voyons. Supposons qu'au bout de l'année il nous reste, tous comptes faits, un bénéfice de deux barils de harengs et un demi-tonneau de soude, — je calculerais combien il nous reste de plus que si nous avions occupé la localité qui viendrait immédiatement après la nôtre pour les avantages: si je trouvais que nous avons de plus un baril de harengs et un quart de tonneau de soude, je paierais la différence. — C'est donc un baril de harengs et un quart de tonneau de soude que je paierais, plutôt que de déménager.

—Parfaitement juste; et alors vous seriez aussi riche dans une localité que dans l'autre, et dans toutes les deux il vous resterait encore un bénéfice convenable.

—Je suis sûre que Votre Honneur ne voudrait pas nous demander plus que nous ne gagnerons nous-mêmes.

—Il ne me servirait à rien de le demander, même si j'en avais le désir, car vous ne sauriez le payer. Votre voisin ne s'établira pas à côté de vous, à moins qu'il n'y trouve sa vie; et si je vous demandais plus que la différence entre vos profits et les siens, il est clair que vous quitteriez votre ferme pour en prendre une comme la sienne.

— Je serais fâchée de changer, dit Ella en jetant un coup-d'œil sur sa nouvelle habitation; mais en pareil cas j'y serais obligée.

— Ce cas ne se présentera pas, Ella; je ne suis point assez fou pour voir mes fermes et mes chaumières rester vides parce que j'aurais voulu les louer plus qu'on ne peut me les payer.

—Je ne crains pas, Monsieur, d'être obligée de changer de demeure. A quelque époque qu'il y ait une rente à payer, elle sera faible, dans le principe, je suppose?

— Oui, et elle s'augmentera très-lentement dans un endroit aussi sauvage que celui-ci; peut-être se passera-t-il bien des années avant qu'il n'en soit question. En attendant, rapportez à vos frères ce que je vous ai dit.

Ella le promit, et puis elle se rappela qu'elle avait autre chose à demander en faveur d'Archie. C'était qu'il lui fût permis de s'amuser comme il l'entendrait sur le Storr, rocher élevé en forme de pyramide qui saillait d'une extrémité de la baie où était située la cabane d'Ella. Le rocher formait une île à marée haute, n'étant joint à Garveloch que par un banc de sable couvert d'eau deux fois par jour. Des milliers d'oiseaux de mer habitaient ce rocher, et Archie, qui les aimait de passion, étant une fois parvenu à y arriver, il semblait

bien difficile à sa sœur de l'empêcher d'y aller tous les jours. Le laird accorda sans peine la permission qu'on lui demandait; mais il crut devoir présenter quelques observations sur les précautions qu'il y avait à prendre contre les dangers de la marée montante et descendante. Ella n'avait aucune crainte à cet égard; les marins les plus expérimentés n'étaient pas plus prudens, ou ne paraissaient pas connaître mieux la marée qu'Archie. Sa sœur observa qu'il ne s'était jamais mis en péril de sa vie, et cette précaution si remarquable dans les enfans atteints de la même infirmité qu'Archie, semblait confirmer puissamment l'idée superstitieuse accréditée dans l'île, que le pauvre enfant était l'objet spécial d'une protection invisible, et qu'ainsi il n'avait rien à craindre des hommes ni des élémens.

Une fois que le Storr fut accordé à Archie comme la plage à Ronald et la tourbière à Fergus, l'affaire d'Ella était terminée, il ne lui restait plus qu'à exprimer sa reconnaissance. Elle le fit aussitôt, et en termes plus abondans que la chose ne semblait le mériter, en dépit de ce qu'avait pu dire M. Callum qui l'avait accusée d'ingratitude. Cette reconnaissance, Ella ne fut point éloquente à l'exprimer; mais le laird en vit suffisamment les effets sur son visage et dans ses manières, pour s'étonner que l'arrangement qu'ils venaient de conclure lui causât tant de satisfaction. Il prit congé d'Ella avec affabilité, et tandis qu'elle descendait rapidement les rochers d'un côté, il les descendit de l'autre pour rejoindre sa compagnie.

Il trouva ses compagnons consternés, et les bateliers les yeux tournés vers les bords de la mer comme cherchant quelque chose qui eût été perdu. Que cherchaient-ils? — Un bracelet, une épingle d'or, une montre? On ne devrait point emporter de bijoux et d'objets pré-

cieux dans de semblables excursions. — Ce n'était rien de ce genre, c'était le bateau qu'ils cherchaient! Le bateau! et s'attendaient-ils à le trouver parmi les bardeaux, ou caché sous le varech? Qu'est-ce qui l'avait tiré sur la grève ou amarré dans la petite baie? Personne ne pouvait réclamer l'honneur de ce service; le bateau, abandonné à lui-même, avait été naturellement entraîné par la marée dans le détroit, et devait probablement être réduit en pièces à l'heure qu'il était. Tandis que les personnes responsables s'apprêtaient à recevoir les reproches de leur négligence, le gentleman anglais commença à prévoir pour cette nuit la position qu'on lui avait dépeinte. — Un porc pour oreiller, et des œufs dans ses souliers, si tant y avait qu'il obtînt un lit, et la liberté de se déshabiller.

Le laird prit les seules mesures qui fussent alors en son pouvoir, — il emprunta le bateau dans lequel Ella et ses frères s'apprêtaient à s'en retourner. Le fermier promit de loger ses parens pour cette nuit, et de les renvoyer le lendemain matin quand le bateau serait revenu.

Après une heure d'attente on vit apparaître les gens à une grande distance, par terre et portant le bateau sur leurs épaules, tandis qu'on eût dû s'attendre que le bateau les porterait, et qu'ils viendraient par eau. Le fermier expliqua à la compagnie que cette méthode était peut-être la plus courte, parce que les rochers, formant autant de petits promontoires, les auraient forcés à faire de longs détours. — Où sont les rames? s'écria le laird quand il les vit s'approcher; là-dessus ils jetèrent les yeux tout autour d'eux, et dirent qu'encore que le bateau fût perdu, ils avaient cru qu'on avait sauvé les rames. Il n'en était pas ainsi cependant; et il fallut envoyer de nouveaux messagers chercher les rames d'Ella. Les dames commencèrent à frissonner et à se regarder les

unes les autres, quand un de leurs compagnons eut fait l'observation qu'il serait terriblement tard, et qu'il ferait bien noir avant qu'ils pussent être rendus chez eux.

— Il sera tard, dit le laird, mais il ne fera pas noir : vous oubliez combien nos crépuscules sont longs. Nous y verrons à nous diriger jusques à minuit. Allons, mon brave homme, hâtez votre arrimage. Mais, voyez un peu! Comment allez-vous ramer? Vous n'avez point de clavettes pour fixer vos rames.

Les clavettes avaient disparu depuis le matin, à ce que dit Fergus, il ne pouvait s'imaginer comment; ni lui ni son frère ne pouvaient s'en passer pour ramer, et à coup sûr ce n'était pas eux qui les avaient perdues. Il était plus important de remplacer les clavettes, que de savoir qui les avait égarées. Le fermier Murdoch envoya ses garçons arracher quelques dents à sa herse de bois. Après un nouveau délai d'une heure elles furent fixées au bateau, et celui-ci lancé à la mer, avec les dames dedans. Tout paraissait terminé; cependant à peine la petite embarcation avait-elle quitté la baie, qu'on trouva que c'était une pitié de n'avoir pas de voiles : le vent était favorable, et avec son secours on eût pu rattraper le temps perdu. Après bien des hésitations et des discours pour ou contre, les rameurs retournèrent en arrière, faisant signe de leurs bonnets à Murdoch et à sa compagnie, qui commençait à gravir les rochers.

— Qu'est-ce que vous voulez? crièrent tous ceux qui étaient sur le rivage.

— Une voile! un mât! répondirent tous ceux qui étaient dans le bateau.

L'un courut d'un côté, l'autre de l'autre, cherchant une perche pour servir de mât, un manche à balai pour servir de vergue, et des couvertures pour faire une

voile. La perche fut attachée avec du fouet à l'un des bancs, et l'une des rames fut élevée droit au-dessus du gouvernail; les couvertures furent cousues l'une à l'autre par de petites brochettes de bois, et dirigées au moyen d'une jarretière rouge attachée à l'un des coins, et qui passa ainsi du genou d'un batelier dans sa main. Les préparatifs encore une fois terminés, Ella suivit de l'œil la marche du bateau, mesurant avec inquiétude la longueur des ombres que les rochers projetaient dans la baie. Quand la petite embarcation en fut sortie, elle parut courir plein nord, et la société eût débarqué bien loin de sa destination, si un coup de vent n'eût jeté la voile par-dessus le bord, et n'eût forcé les matelots à reprendre leurs rames. Comme cette opération se fit sans aucun retard, il était évident que personne n'avait péri, et qu'il n'était arrivé aucun accident sérieux : le fermier Murdoch put donc rire tout à son aise quand il vit doucement ballottées par le courant ses couvertures, toujours ornées de la jarretière rouge. Ce spectacle même semblait exciter la curiosité des oiseaux de mer, qui faisaient un plongeon dans leur course du soir, pour regarder cette nouvelle production marine.

CHAPITRE III.

PREMIÈRE EXCURSION.

Les ordres du laird étaient trop positifs pour ne pas être exécutés promptement; Ella et ses frères purent entrer dans leur nouvelle habitation vers l'époque où les

harengs commencèrent à arriver des profondes mers du Nord. Comme Ella désirait se précautionner pour le jour où il lui faudrait payer sa redevance, elle épiait avec soin les signes précurseurs de l'approche du poisson, déterminée à essayer d'en vendre de frais aux habitans de l'autre extrémité de l'île, qui, n'ayant pas de bateau, ne pouvaient aller eux-mêmes à la pêche. Ronald sortait pour aller, à son ordinaire, travailler dans son champ, quand, par une matinée de juillet, il vit Ella regarder d'abord les nuages, et ensuite porter les yeux au-delà du détroit, où les îles sont jetées çà et là comme des vaisseaux en grand' rade, et au-delà duquel s'élèvent les pics de l'Agyleshire.

— Le soleil brille au-dessus de Lorn, Ella, est-ce que vous pensiez à mettre à la mer aujourd'hui?

— Oui, j'y pensais; pas avec les filets, il est toujours temps pour cela; nous pourrions essayer avec la ligne si les bancs de harengs approchent; mais si le soleil ne veut pas se retirer, ce sera une journée de perdue.

— Qu'est-ce que fera Archie?

— Archie, mon petit homme, dit sa sœur, veux-tu m'apporter quelques œufs aujourd'hui? Vois, les oiseaux t'attendent.

— Nous attendrons un peu, dit Ella à son frère aîné: s'il ne revient pas d'ici à une demi-heure, nous pourrons nous fier au soleil, et celui-ci ne nous jouera pas de mauvais tours.

Là-dessus, Ronald se mit à préparer ses lignes et ses hameçons, tandis que sa sœur mettait tout en ordre dans la cabane, et relevait sa robe à la ceinture pour manier plus facilement la rame. Pendant tout ce temps-là, elle chantait d'une voix haute, comme le font les jeunes filles dans ces îles. Bientôt, en jetant les yeux autour d'elle, elle aperçut Archie assis sur le seuil de la porte, atta-

chant un cordon à une baguette, par imitation des lignes que préparait Ronald.

— Eh bien, Archie, est-ce que tu t'es querellé avec les oiseaux aujourd'hui, que te voilà sitôt revenu? Et où sont mes œufs?

— Les oiseaux attendront, murmura Archie. Je ne puis jouer aujourd'hui.

— Es-tu malade, mon garçon? demanda sa sœur, lui passant tendrement la main sur le front. Mais Archie s'éloigna d'elle, et se mit à jouer avec sa nouvelle ligne, comme avec un fouet.

— Vous pouvez aller aux champs, Ronald; je n'irai pas à la mer aujourd'hui, dit Ella. Et en moins d'une heure les nuages s'amoncelèrent, et des tempêtes d'été balayèrent, par intervalle, le détroit jusqu'à la nuit.

— Nous pouvons toujours nous en fier à Archie, observa Ronald. Il a la vue plus perçante pour connaître de loin les orages.

Le lendemain, les oiseaux n'attendirent pas Archie long-temps. Il était levé aussitôt qu'eux, s'étant échappé à la pointe du jour d'à côté de sa sœur, et avait traversé le banc de sable tandis que la marée était encore basse. Quand le soleil sortit de derrière les montagnes de Lorn aussi brillant que le jour précédent, le petit garçon poussa un cri de joie, et battit des mains au-dessus de sa tête. Des milliers d'oiseaux de mer se levèrent alors tournant autour de lui, voltigeant, planant, s'abaissant, avec des cris qui eussent épouvanté un étranger, mais qu'Archie se faisait toujours une gloire de provoquer. Tandis que les mouettes, les éperviers, les cormorans, s'abaissaient autour de lui en tournoyant comme des feuilles d'automne, poussant chacun le cri particulier à leur espèce, l'enfant leur répondait par de joyeux *hourrahs*, et jetait son bonnet par-dessus sa tête. Puis il montait sur

le pic le plus élevé qu'il pût trouver pour suivre le vol des oies de Soland[1], partant pour leur promenade du matin, afin de s'assurer qu'elles étaient hors de vue, avant de remplir son bonnet de leurs œufs.

— Adieu, Archie, cria Ronald d'une voix qui fit retentir les rochers; mais Archie n'entendit pas.

— Il est trop occupé pour y faire attention. Voyez, le voilà tout en haut de ce rocher que ni vous, ni moi, n'oserions gravir. Je parierais qu'il y a fait quelque bonne prise; il danse de plaisir. Il a pris tous les œufs, et le voilà qui se laisse glisser sur son derrière pour descendre; holà! prends garde, mon garçon; bon, c'est cela. Le voici maintenant sur ses genoux; ah! ah! il a trouvé où mettre le pied. Vous voyez, il ne tombe jamais. Maintenant qu'il est descendu, je voudrais qu'il me regardât.

Ella se mit à chanter de toute la force de ses poumons; Archie tourna la tête, battit des mains, et suivit de l'œil la marche du bateau.

— Il ne reviendra pas à la maison avant nous, dit Ronald. Il est heureux aujourd'hui, et il attendra le jusant[2] du soir.

— J'ai mis dans son trou des gâteaux d'orge et de l'eau fraîche; ainsi il ne manquera de rien jusqu'à la nuit.

— Et la tempête a jeté tant d'herbes et de débris sur le rivage, qu'il peut s'amuser jusqu'au soir à faire de petites flottilles.

C'était là l'amusement favori d'Archie, depuis le moment où les oies de Soland partaient le matin, jusqu'à celui où elles revenaient le soir du Midi. Il y avait un courant très-fort tout autour du Storr, qui provenait d'un

1. *Oies d'Ecosse*, oiseaux de mer. *Sannets*.

2. Reflux de la mer, marée descendante.

tournant d'eau au-dessous du trou qu'il appelait sa cave, lequel conduisait à la pointe d'une ligne de rochers, de l'autre côté du promontoire, qui avait été appelée le quai parce qu'elle formait un embarcadère naturel. Le bonheur d'Archie était de laisser tomber dans ce tournant des plumes, des brins de paille, des brins d'herbe ou des coquilles d'œuf, de les voir disparaître et reparaître, flotter tout autour de la pointe de rochers, et de les retrouver ensuite sur le quai. On ne pouvait lui faire plus de plaisir que de lui donner quelque chose qu'il pût faire ainsi flotter, et il apporta souvent bien des oies sauvages, pour leurs plumes plutôt que pour le sourire et les caresses dont Ella récompensait de pareilles entreprises. Elle était fière du talent d'Archie à prendre des oiseaux; et quand elle avait occasion de parler à un étranger de ses affaires domestiques, elle ne manquait pas de représenter Archie comme contribuant beaucoup aux ressources de la famille. Il s'exerçait rarement à chasser les plongeons dans leur terrier, et n'avait point assez d'intelligence ou de patience pour tendre des piéges; son butin, à lui, c'était les oiseaux assez stupides pour faire leurs œufs sans les cacher, ou assez doux pour se laisser prendre avec la main. Il leur tordait le cou comme il l'avait vu faire à ses frères, les mettait sous son plaid, et se croyait toujours en bonne intelligence avec eux, regardant leurs chants du matin comme des cris d'invitation, et répondant à leur politesse en chantant le soir, tourné vers le Midi, du haut du pic le plus élevé qu'il pouvait trouver, quand ils paraissaient tarder à revenir.

Ella ne se trompait pas en pensant que les harengs étaient arrivés. Il y avait tant d'éclaireurs qui se laissaient prendre à l'hameçon, qu'évidemment le banc ne pouvait être loin, et que les filets seraient avantageusement jetés sous peu de jours.

—Vois, dit Ella à son frère! lorsque le soir ils suspendirent leurs travaux pour se reposer et manger, il y a de quoi réjouir le cœur d'avoir devant les yeux un pareil butin.

— Et que ce poisson est beau! répondit Ronald. Je tremblais ce matin que nous ne les trouvassions comme ceux de l'an passé. Ce serait une bonne chose pour nous si l'on pouvait juger du hareng comme de la morue, savoir quand on le trouvera le mieux nourri et le plus prêt à être mangé. L'année passée ils étaient maigres comme un marais, et celle-ci ils sont tout aussi gras, aussi beaux qu'un champ d'orge.

— Grace à celui qui les a jetés dans la profondeur des eaux, la joie habitera sous plus d'un toit cette année.

Ronald se découvrit la tête, et dit: — Je m'étonne que nous ne voyions pas plus de bateaux. Ce sloop est venu de Greenoch, je gage, prendre des harengs et de la soude. Il pourra rester long-temps à l'ancre; car, autant que j'en puis juger, voilà les premiers hameçons qui aient été jetés dans le détroit, et voilà là-bas le seul fourneau de soude qui ait été allumé cette année.

— Nous en aurons un à nous appartenant l'année prochaine, et je ne doute pas qu'il ne soit allumé de bonne heure. Le champ une fois en culture, les profits de la pêche bien encaissés, la tourbe de Fergus emmagasinée, lui et moi nous deviendrons des ouvriers à notre tour. Nous couperons et nous recueillerons le varech; la corde est déjà prête.

—Comme vous pensez à tout, Ella! comment avez-vous trouvé le temps de songer à ma corde?

J'ai éclairci de temps en temps la queue du *pony*, de manière que j'ai fait une bonne provision de crins. Un jour qu'Archie avait sommeil, j'ai pensé que je pourrais travailler pour toi, tout en travaillant pour lui, et j'ai

continué hier pendant l'orage. Nous aurons une bonne et longue corde avant la première pousse du varech, et si la moisson en est aussi avantageuse qu'elle promet de l'être, nous aurons un grand feu, et qui sera l'un des premiers allumés de l'année. Comme je serai fière, Ronald, d'aider à brûler ton premier essai de soude.

—Pas tant que je ne le serai, moi, d'en mettre le produit dans la bourse, et de songer que j'aide à payer le loyer du laird !

—Je voudrais que ce paiement eût lieu dans ses mains propres, je t'en chargerais en ce cas.

— Sinon, nous n'aurions que l'honneur de nous acquitter dans celles de M. Callum. Vous m'avez appris ma leçon, et quand le temps viendra, je vous montrerai un portrait aussi exact de vous-même qu'un grand garçon puisse ressembler à une grande femme. Je sortirais sur le pas de la porte, dès que j'entendrais le pas de son *pony*, je tiendrais mes bras sous mon plaid, et je lui ferais un salut à moitié aussi profond qu'au laird, mais d'un air plus dégagé. Puis je lui montrerais le ventre arrondi de la bourse et je lui dirais : voilà le dû de votre maître, vous plaît-il de compter cet argent maintenant, ou après que nous nous serons rafraîchis ensemble?

—Tu es un méchant diable, Ronald; tu sais qu'il ne peut supporter d'entendre dire qu'il y ait quelqu'un au-dessus de lui.

—C'est précisément pour cela que chacun prend plaisir à le lui rappeler. Bien : pendant tout ce temps, Fergus tient son *pony*, vous mettez la plus belle nappe, et lui regarde, incertain s'il doit entrer ou non, peu satisfait de l'accueil que lui font des gens qu'il croit si fort au-dessous de lui. Mais sentant déjà le fumet appétissant de l'oie grasse, — enfin il se décide à entrer pour compter toujours son argent, et alors...

— Et alors, tu vas te taire, Ronald, ou nous n'aurons aucun argent à compter. J'ai fini mon repas ; vois combien nous avons dérivé, et voilà le soleil qui va se coucher.

Ella rama des deux mains, tandis que Ronald se hâta de dévorer le reste de son gâteau d'orge. Quand ils furent à peu de distance de chez eux, ils retirèrent de nouveau leurs rames et jetèrent leurs lignes. Mais comme ils le firent avec moins de succès qu'auparavant, Ronald recommença à donner à sa langue plus de liberté qu'il ne s'en fût permis si Fergus n'eût été absent, et si cette circonstance de se trouver le seul compagnon d'Ella dans une excursion importante n'eût établi entre eux une familiarité inaccoutumée. Après avoir dit que Fergus aurait son tour, comme payeur de rente, il ajouta :

— Je voudrais que nous essayassions Archie, ne fût-ce qu'une fois. Croyez-vous que nous pourrions lui apprendre sa leçon ?

— Je ne consentirai pas à cet essai, répondit Ella d'un ton décidé. Archie n'est point fait pour tenir une bourse dans ses mains, ni s'occuper d'affaires d'intérêt.

— Cependant il apporte, lui aussi, ce qui contribue à la remplir.

— Avec quelle innocence ! C'est son amour des choses que Dieu a créées qui le porte à leur recherche. Les oiseaux sont ses compagnons de jeux quand ils voltigent autour de sa tête ; quand il les prend dans leur nid, c'est sans idée d'un gain sordide, et malheur à celui qui le premier ferait entrer cette idée dans sa tête ! Il s'amuse à passer sur ses joues leurs douces plumes, il regarde les canards blancs traversant les eaux, comme les flocons de neige qui traversent l'air. Il ne songe en tout cela qu'au plaisir de ses yeux et de son cœur, jamais il n'y verra autre chose ; l'or et l'argent ne sont pas faits pour réjouir

un cœur et des yeux comme ceux d'Archie, et jamais il ne les connaîtra.

— Alors, Ella, il ne saura jamais combien il vous doit pour tous les soins que vous prenez de lui. Il ne se doute guère que vous avez filé la moitié des nuits pour faire son plaid, que vous avez gagné de l'argent péniblement pour lui acheter un bonnet, et tout le mal que vous vous donnez à pêcher, à moudre le grain, à cuire le pain.

— Et pourquoi le saurait-il ? Il ne m'aime que mieux, de ce qu'il m'aime sans savoir pourquoi. Il porte son plaid comme les oiseaux leurs plumes ; il sent que cela est chaud, et ne s'inquiète point de savoir d'où cela lui vient. Il trouve les gâteaux d'orge, et de l'eau fraîche dans sa cave, comme les agneaux trouvent le trèfle et les ruisseaux dans leurs pâturages. Je le vois satisfait, et je veux qu'il m'aime pour ce qui ne me coûte pas de travail, pour lui chanter des chansons quand il est triste, et pour me parer de tout ce qu'il m'apporte quand il est gai. Quand il pose sa tête brûlante sur mes genoux, ou qu'il me tire par la manche pour me faire écouter le vent qui souffle, je suis d'autant plus heureuse de son amour, qu'il n'est point acheté.

— Je remarque que vous l'éloignez toujours à l'approche de M. Callum.

— Oui ; et pour la même raison que je l'ai laissé caché toute la journée quand le laird est venu. — Je crains toujours que M. Callum ne veuille me l'arracher pour l'envoyer au loin, et j'évite ainsi toute contestation à son égard. Je suis un peu rassurée depuis que le laird m'a parlé le premier d'Archie avec bonté : mais M. Callum, si je puis l'éviter, ne posera pas un doigt sur la tête de cet enfant, même pour le bénir. Il vaut mieux préserver l'innocent du contact de cet homme.

— Il n'aura guère probablement de contact qu'avec

nous, et quelquefois avec les Murdochs : il ne voit personne autre.

— Et cependant il a plus de société que nous. Il se fait des amis là où nous ne voyons, nous, que des ennemis à qui nous n'apportons que la guerre et la destruction. Comme il aimerait à caresser jusqu'à ce poisson que nous jetons là sans aucun souci! Mais allons; nous avons pris le dernier que nous puissions attraper aujourd'hui. Dépêchons-nous de regagner la maison et de nous reposer. Il faut que je me lève demain de bonne heure et que j'aille gagner le premier argent de notre bourse. Demain ce sera le tour de Fergus.

Ella avait résolu d'essayer une bonne fois si elle ne ne pourrait pas aller par terre jusque dans le nord de l'île. Il n'y avait pas de route, et les difficultés du chemin étaient si grandes en quelques endroits, que le voyage était aussi fatigant que s'il y eût eu vingt milles à faire. Il n'y en aurait pas eu plus de deux à vol d'oiseau, mais les rochers à gravir triplaient au moins la distance, quelques-uns même étaient presque, si ce n'est tout-à-fait impraticables. Si elle parvenait une fois à traverser l'île avec son *pony*, elle serait à même de juger si elle y pourrait vendre son poisson frais, et voir en même temps s'il y avait quelques endroits fertiles où ses frères pussent conduire le bétail, ou enfin s'il y aurait de l'argent à gagner à charger le *pony* de varech, comme engrais, ou de soude, pour les différentes parties de la côte.

La tentative fut fatigante. Ella vendit une partie de son poisson ce qu'elle voulut; mais il y avait si peu de familles qui pussent acheter des alimens, qu'il y avait peu de probabilité que cela valût la peine de sacrifier une journée entière de son temps avec le *pony*, outre celle employée la veille à pêcher. Elle trouva quelques morceaux de bons herbages dans les vallées, mais d'un

accès trop difficile pour qu'on en tirât grand parti ; et l'examen qu'elle fit de la côte, la convainquit que Ronald avait la meilleure portion de terrain qui se trouvât autour de l'île. — D'après cela il ne lui restait plus qu'à tenter une excursion, et voir si elle ne pourrait pas faire de commerce avec le sloop de Greenock.

CHAPITRE IV.

QUI EST LA ?

Ronald eut une occasion de paraître à son avantage aux yeux de M. Callum, long-temps avant le jour du loyer. La curiosité de l'intendant le porta à visiter les nouveaux fermiers, et à voir quel parti ils tiraient de la petite baie. Un jour du mois d'octobre, on aperçut son bateau doublant le Storr, et se dirigeant vers le lieu de débarquement. Archie se trouvait par hasard à s'amuser dans son île, et Ella remarqua que M. Callum en faisait le tour, et qu'il tenait les yeux fixés sur l'enfant, jusqu'au moment où il descendit à terre. Il s'en fallait de beaucoup qu'il n'eût un air gracieux et satisfait.

— Bonjour, dit-il à Ella, qui l'attendait à la porte de la cabane. Où sont vos frères? Je veux parler à vos frères.

— Ronald est dans le champ; asseyez-vous, je vais l'appeler ; ce ne sera pas long.

— Laissez-le tranquille ; il me suffira de voir les autres.

— Fergus est allé vendre sa tourbe ; il ne reviendra pas avant la nuit.

— Vendre sa tourbe! Il ferait mieux de songer d'abord à vous en approvisionner. Il vous en faudra plus pour la maison, que vous ne pourrez en amasser avant la fin de l'hiver.

Ella, pour toute réponse, ouvrit un volet qui servait de fenêtre d'un côté de la cabane. On vit alors, à quelque distance, un amas de tourbes bien rangées. Elle en ajouta à son feu, afin que M. Callum ne pût pas se plaindre qu'elle lui épargnât les combustibles.

— Et comment Fergus fait-il, je vous prie, pour avoir de la tourbe à vendre à tout le monde? J'espère qu'il se tient dans ses limites.

Ella était trop offensée pour répondre autrement qu'en lui indiquant du doigt la tourbière, où toutefois l'intendant ne montra aucune disposition d'aller.

— Je lui conseille de faire attention à ce qu'il fait ; j'ai les ordres les plus sévères du laird ; il faut que chaque pouce de gazon soit replacé sur chaque pouce de terre à l'endroit dont il aura extrait la tourbe.

Ella lui fit observer qu'il était de l'intérêt de Fergus de ne pas négliger ce soin sur une terre qu'il espérait occuper long-temps, puisque sans cela la tourbe ne pourrait pas se reproduire.

— Je le sais aussi bien que vous; mais ces jeunes gens sont si pressés d'enlever la tourbe, surtout quand ils en ont le débit, qu'ils oublient la loi. Rappelez-vous que si je vois un seul pied dépourvu de gazon, la tourbière est perdue pour vous.

— Cette menace est un peu acerbe, Monsieur, et si vous la mettiez à exécution je serais obligée de m'en plaindre au laird. Mais voyons si Fergus vous en a donné sujet. Et elle se mit à marcher devant.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire? s'écria l'irascible intendant, tandis qu'ils descendaient la petite grève

derrière la maison. Est-ce que vos frères ont des fées pour les aider dans leurs travaux? Qui a jamais vu de l'orge pousser sur un rocher nu, tout nu, sans aucune espèce de sol?

— Mon père nous a dit qu'il avait vu ce genre de culture dans des pays de rochers comme celui-ci, où le sol est rare; et quand nous vîmes que nous n'avions pas grand'chose à tirer de notre champ cette année, Ronald se rappela ce moyen de culture, et il réussit fort bien, comme vous voyez. Nous avons étendu une couche assez épaisse de varech; nous y avons jeté nos semailles; et ce qui n'était que de l'engrais s'est changé en nourriture pour nous.

— C'est du grain assez pauvre, dit Callum.

— Pas aussi bon que celui que nous espérons récolter dans notre champ; mais toujours assez bon pour des gens qui, sans cela, courraient risque de n'en pas avoir du tout.

— Et combien de temps comptez-vous le laisser debout? Le vent va bientôt vous faire perdre tout le grain, et alors je souhaite que la paille vous soit d'un grand profit.

Ella répondit qu'il avait été semé tard, et qu'ils désiraient le laisser debout jusqu'au dernier moment. L'automne était remarquablement beau et serein, en sorte que le grain n'avait pas encore souffert; mais que leur intention était de le couper dans deux jours, quand elle aurait vendu son poisson et fait de la place pour leur petite moisson. — Quel poisson? Et où prétendait-elle le vendre? — Elle avait salé un baril de harengs, et s'apprêtait à aborder le sloop venant de Glasgow, qui était actuellement dans le détroit, et y vendre, si elle le pouvait, le produit de sa pêche.

Callum murmura quelque chose entre ses dents: qu'ils

feraient bien de prendre garde à eux; que le laird était trop bon de ne pas leur demander de rente pour tout ce qu'ils occupaient; mais que cela ne tarderait pas, il pouvait bien le leur promettre.

— Quand nous aurons un voisin qui exercera les mêmes industries, répondit Ella tranquillement, nous sommes tout prêts à payer une rente pour le champ, pour les eaux, pour la tourbière, et même pour les rochers où nous coupons le varech.

— Et pourquoi pas plus tôt, s'il me plaît de vous en demander une?

— Parce qu'alors il nous conviendrait mieux d'aller nous fixer dans quelque autre place aussi avantageuse, où l'on ne nous demanderait pas de rente.

— Et où en trouveriez-vous une pareille, ma belle enfant?

Ella monta sur un rocher voisin, et lui montra du doigt deux ou trois autres îles où il y avait des localités aussi avantageuses, et que le laird serait charmé de voir améliorer par la culture, pourvu qu'il reçût l'intérêt du capital qu'il aurait avancé. Callum lui dit qu'elle faisait bien l'entendue, et lui demanda où elle avait pris toutes ces connaissances-là. Quand elle lui eut répondu qu'elle en avait causé avec le laird, et que la chose avait été ainsi réglée avec lui, il comprit qu'il n'avait plus rien à dire sur ce sujet.

Il ne fut pas plus heureux sur celui qu'il essaya ensuite. Il demanda qui il avait vu sur le Storr, criant comme une mouette, et jetant les bras en avant comme s'il s'apprêtait à voler à travers le détroit. Ella hésita quelques instans avant de répondre que c'était son frère Archibald; et alors il lui fallut subir un interrogatoire dans les formes, concernant ce jeune garçon et les raisons qui avaient empêché qu'il ne fût introduit

en l'auguste présence de M. Callum avec les autres. Il trouva là une occasion toute naturelle d'épancher sa bile. Il insista sur un fait qu'Ella n'essaya pas de nier, savoir, que le Storr n'était pas compris dans ses limites; et continua par une injonction formelle qu'aucun des membres de la famille ne s'avisât d'y mettre le pied. Ella fut alors enchantée d'avoir obtenu la permission spéciale du laird pour Archie, de se promener sur le rocher tant qu'il lui plairait. M. Callum, quand on lui eut fait connaître cette circonstance, n'en parut pas plus satisfait. Il ne s'avisa pas de la révoquer en doute; il savait qu'Ella était l'honneur même, et de plus elle avait tellement réponse à tout, qu'il commença à craindre d'exposer son autorité à de nouvelles mortifications.

Ronald parut alors, prêt à montrer à M. Callum ce qui avait été fait dans son département, aussi bien que dans celui de Fergus. Ella avertit son frère par un coup d'œil, que celui-ci comprit facilement, de modérer son caractère, et de retenir sa langue, et puis elle retourna à ses occupations dans l'intérieur de la cabane. Callum reprit Archie pour sujet de conversation; mais il tira peu de lumières de Ronald; d'abord parce que les sentimens de tendresse et de respect qu'ils nourrissaient pour ce jeune enfant faisaient qu'ils parlaient peu volontiers de son infirmité aux étrangers, et puis parce que Ronald connaissait le désir de sa sœur de ne point jeter Archie sur le chemin de Callum. Dans cette occasion il fut peut-être plus discret qu'il ne l'aurait fallu, et l'impression qu'il laissa dans l'esprit de l'intendant, c'est qu'à cet enfant se rattachait un mystère, mystère qu'il fallait absolument pénétrer.

Il n'accepta pas l'hospitalité qu'Ella lui offrait, parce que son dîner était déjà commandé à la ferme; mais il revint le soir, pour attendre le retour de Fergus,

et savoir s'il avait bien vendu sa tourbe. Les fées revinrent à son esprit superstitieux, quand il apprit que non-seulement il avait vendu sa cargaison aux habitans d'une petite île voisine, mais que la denrée y était tellement demandée, qu'il fallait qu'au premier jour convenable Ronald empruntât le bateau de Murdoch, et accompagnât Fergus qui monterait le leur pour se rendre au même marché. Callum se mit à rire quand Fergus lui dit qu'il n'avait pas reçu d'argent, ses pratiques ne connaissant pas l'usage de la monnaie; mais qu'il rapportait de l'avoine, du sel et un petit panier ou plutôt un petit sac fait de baguettes de bouleau et de paille d'avoine, dont il ferait présent à Archie pour mettre ses œufs dedans. On lui avait offert de l'huile, mais il avait pensé qu'ils en avaient assez tiré de leur poisson pour tout leur hiver. Ella approuva son marché, et dit que comme ils avaient besoin d'avoine et de sel, ces deux articles leur valaient mieux pour le moment que de l'argent, et lui épargneraient un voyage pour en aller acheter. Ainsi Fergus fut heureux, et il ne leur resta plus rien à désirer que de voir M. Callum prendre congé. Il se promenait à grands pas dans la petite baie, comme quelqu'un qui attendait quelque chose; à la fin il demanda avec impatience quand le plus jeune garçon reviendrait.

— Quand la marée sera assez basse pour qu'il puisse traverser; et ce sera peut-être dans deux heures.

Ce délai était trop long pour un homme de mauvaise humeur; aussi l'intendant partit-il sans avoir vu Archie cette fois.

Le lendemain devait être un jour bien occupé, — le jour de la première vente des harengs salés. Comme le baril devait être porté à bord du sloop, Ella voulut que ses deux frères l'accompagnassent. Elle avait besoin

qu'ils lui donnassent un coup de main, et de plus elle n'était pas fâchée qu'ils acquissent quelque expérience dans ce genre de trafic, afin qu'ils le pussent faire à l'avenir sans elle, car il ne lui souriait pas beaucoup d'aborder un navire, et de faire son marché au milieu des matelots.

Les deux garçons embarquèrent leurs barils, ajustèrent pour la première fois la clef de bois à la serrure de bois de leur porte, transportèrent Archie à travers le brisant, le déposèrent riant à côté de leur sœur, et doublèrent courageusement le cap en dépit d'un vent violent et glacé. Archie était ce jour-là dans un de ses momens de bonne humeur, ce qui fit qu'Ella éprouvait moins de répugnance à le laisser jusqu'au soir à la ferme des Murdorchs. Il rit quand le vent leur jeta l'écume à la figure, et singea le bruit des rames luttant contre la force d'une mer agitée. Il fit quelque résistance quand on voulut le débarquer dans la baie vis-à-vis la ferme; cependant il prit la main de sa sœur et gravit la hauteur, tout en répétant qu'il voulait retourner à la mer.

Les Murdochs étaient naturellement de bonnes gens quand rien ne les forçait à se montrer autrement. Ils déclarèrent qu'ils étaient ravis de voir Archie, et promirent qu'ils en prendraient tout le soin possible. Ella leur rappela que le seul soin dont il avait besoin, c'était de lui donner son dîner, et de veiller à ce qu'il ne s'éloignât pas trop de la ferme.

Quand les rameurs se furent mis gaiement à la mer, ils furent consternés de voir que le sloop avait disparu pendant la nuit. Il y avait toute raison de croire qu'ils étaient d'un jour trop tard pour leur commerce, et que le dernier vaisseau qu'ils dussent voir cette année s'éloignait d'eux maintenant à pleines voiles.

—S'il en est ainsi, dit Ronald, il nous faudra faire

un voyage aux îles de la Clyde, ou peut-être à Greenock; je n'y verrais pas grand inconvénient : Ella pourrait se passer de nous quelques jours.

— Il faut éviter une pareille perte de temps, dit Ella; ainsi dirigeons-nous au midi, et tâchons de rattraper le sloop. Il ne peut être bien loin avec ce vent-là. Que le premier de vous qui sera fatigué me donne sa rame.

Les deux jeunes garçons continuèrent à ramer en silence, jusqu'à ce qu'Ella dit à Ronald de se diriger sur un bateau, à quelque distance, et de le haler, ce qu'il fit.

— Holla, hé! où est le Jean Campbell?

— Parti, au nord, vent arrière.

— Au nord! Alors il n'a pas complété son chargement, et probablement il reviendra en traversant de nouveau le détroit?

— Cela n'est pas vraisemblable, leur répondit-on; mais il y en a un autre qui vient, la Mary de Port Glascow. Si vous faites bonne route, vous la verrez bientôt toutes voiles dehors, à moins qu'elle ne se soit arrêtée pour prendre de la soude ou des harengs.

Le bateau s'éloigna, et nos gens ramèrent avec courage, inquiets de savoir s'ils trouveraient encore à se défaire de leurs marchandises. Au bout d'une demi-heure ils aperçurent la Mary, non pas courant sous le vent comme ils l'avaient craint, mais courant des bordées çà et là, pour attendre les bateaux qui se dirigeaient vers elle de différens points de la côte.

Quand ils arrivèrent à l'aborder, Ella fit ses propositions, et reçut une réponse encourageante. Elle fût volontiers restée dans le bateau, et eût envoyé ses frères à bord pour conclure le marché. Mais c'était une affaire trop importante pour la leur confier, inexpérimentés qu'ils étaient en fait de négoce; force lui fut donc de monter sur le pont de la Mary. Pendant qu'elle causait

avec le capitaine, et qu'elle ne s'occupait de personne autre, elle ne remarqua pas, comme le fit Ronald, un homme qui avait l'air d'un passager, qui la regardait attentivement, et qui s'approcha pour écouter ce qu'elle disait. Ronald se plaça à côté de sa sœur, et alors l'étranger se retourna, et se baissa vers le bateau où Fergus était resté.

— Voulez-vous me faire place, Fergus? lui demanda-t-il. Voulez-vous me conduire chez vous, pour voir votre père et Archie?

Fergus devint tout rouge; et quand il répondit, l'étranger aussi parut violemment ému.

— Votre père mort! Je n'en savais rien. Laissez-moi descendre, et vous me raconterez tout cela.

— Il faut d'abord demander à Ella s'il y a place pour vous; et puis je ne sais qui vous êtes.

— Pensez-vous quelquefois à un certain Angus que vous avez connu?

— Oh oui! bien souvent, et je ne sais s'il n'est pas mort. Mais, quoi! je crois que vous êtes Angus, Monsieur! Ronald, Ronald! vois donc, n'est-ce pas Angus qui est de retour?

C'était Angus; mais si changé, qu'il n'est pas étonnant que ses jeunes amis ne l'eussent pas reconnu après cinq ans d'absence. Ella le reconnut d'un coup d'œil, dès que le son de son nom lui eut fait tourner la tête. Elle le regarda fixement, et lui demanda d'un ton calme ce qui le ramenait dans les îles. Mais ses joues devinrent pâles comme la cendre, et ses mains tremblèrent tant qu'elle pouvait à peine tenir l'argent que le capitaine impatient se hâtait de lui compter. Angus, aussi agité qu'elle, ne répondit pas à la question, mais il sauta dans son bateau afin de l'aider à y descendre. Ella fit aussitôt deux pas en arrière.

— Ella! vous me laisserez vous accompagner chez vous! Nous ne pouvons nous quitter presque avant de nous être réunis. Je vais à Garveloch; permettez-moi de prendre une de vos rames jusque chez vous.

— Vous ne connaissez pas notre demeure actuelle, Angus. S'il vous convient de nous y venir voir, vous serez le bien-venu; mais je ne puis vous prendre dans mon bateau.

Angus devint pâle. Il se tourna promptement vers Fergus.

— Ella est-elle mariée?

— Non.

Il remonta légèrement sur le pont de la Mary, et dit tout bas à Ella, en lui donnant la main pour l'aider à descendre:

— J'ai beaucoup de choses à vous dire, et il me tarde de le faire. Quelles que soient vos raisons pour m'empêcher de vous accompagner, vous ne pouvez m'empêcher de vous suivre. Adieu, quant à présent. Nous nous reverrons bientôt.

Ella tourna la tête en partant, pour lui dire qu'elle avait changé d'habitation, et lui indiquer où il pourrait la trouver. Encouragé par cette circonstance, Angus lui sourit, et la figure d'Ella perdit un peu de sa gravité —Mais jamais elle n'avait eu l'air si sombre que le fut celui d'Angus, quand il entendit les matelots plaisanter sur cette pêcheuse qui avait parlé au capitaine avec la fierté d'une princesse. Ce n'est pas là, disaient-ils, l'allure des pêcheuses, même quand elles apportent la moitié d'un chargement, au lieu d'un pauvre baril comme l'a fait celle-ci.

Angus pensa en lui-même qu'Ella était une princesse, la princesse des pêcheuses. Il connaissait bien autrefois toutes ses pensées, tous ses sentimens; et il voyait

déjà que le chagrin et les inquiétudes ne lui avaient rien fait perdre de sa dignité. Il s'arrangea aussitôt avec le capitaine pour rejoindre dans quelques jours la Mary en un point déterminé des îles afin d'enlever son bagage, et loua un bateau pour le conduire immédiatement à Garveloch.

CHAPITRE V.

UNE NUIT DANS LES HIGHLANDS.

A peine se dit-il un seul mot dans le bateau d'Ella pendant le retour. Ses frères commencèrent à rappeler les souvenirs qui leur restaient d'Angus, de ce qu'il leur avait appris, des jeux qu'il leur avait enseignés, de tout ce qu'il avait dit, de tout ce qu'il avait fait; mais remarquant qu'au lieu de se mêler à leur conversation, Ella avait ramené son plaid par-dessus sa tête, et tenait les yeux fixés sur les eaux, ils gardèrent un silence respectueux, et ne hasardèrent pas même la moindre question sur l'important sujet du commerce qu'elle avait fait avec le capitaine de la Mary. Le vent s'éleva tellement, et la difficulté de ramer devint si grande, qu'ils eussent bientôt été forcés de renoncer à causer, même si d'autres raisons ne les eussent empêchés de le faire. A la fin Ella remarqua le pauvre Fergus essuyant la sueur de son front, quoique le vent fût glacial.

— Fergus, donne-moi la rame. J'ai bien manqué d'attention, ou mon attention était trop fortement occupée ailleurs, sans quoi tu n'aurais pas fatigué tout ce temps

à ma place. Prends mon plaid, car la brise est très-froide.

Elle lui jeta son plaid autour du corps et lui fit une petite caresse en passant pour aller prendre sa place.

— Chante, Fergus, dit son frère; cela abrège le chemin.

Aussitôt qu'il eut un peu repris haleine, Fergus chanta un air qu'Angus aimait à accompagner de sa rame, quand il les menait par plaisir sur l'eau, avant que les jours de travail ne fussent venus pour eux. Ella se mit à chanter avec lui, peut-être pour arrêter ses larmes qui coulaient plus abondantes que jamais, depuis la nuit où elle avait perdu son père. Sans paraître s'en apercevoir, elle chanta et rama avec plus de vigueur quand le bateau s'approcha de la baie où ils devaient reprendre Archie. Ils le cherchèrent de l'œil, espérant que le bruit de leurs chants pourrait l'attirer sur le rivage et leur permettre de rentrer chez eux sans perdre de temps. Cependant personne ne parut, qu'une des filles de Murdoch, qui se tenait immobile sur l'extrémité du rocher. Ella fit des signes, et ses frères appelèrent Archie à grands cris; à tout cela la jeune fille ne fit d'autre réponse que de secouer sa tête comme une girouette.

— Donne-moi mon plaid, dit Ella, qui aussitôt s'élança à terre et monta à la ferme.

Elle n'aperçut d'abord personne, et ne vit ensuite que la petite fille qui avait épié leur retour.

— Où donc est toute la famille, Meg[1] ?

— Ils sont tous dehors, excepté Archie; il est de retour. Mon père et les autres sont allés chercher de la tourbe, et ma mère est à traire les vaches là-bas, bien loin.

1. Meg, *Marguerite*, abréviation pour *Margaret*, *Marget* ou *Margery*.

—Et Archie? Appelle-le, car il faut que nous partions.

— Il ne peut pas sortir, dit Meg en grimaçant et montrant du doigt l'appartement de M. Callum dont les volets étaient fermés. Il est dans l'obscurité; il a reçu le fouet pour avoir volé les oiseaux du laird, et je ne sais combien d'œufs et de plumes.

Ella eut à peine la patience d'écouter ce récit jusqu'au bout. Laissé à lui-même, Archie était retourné à la maison et avait regagné son rocher. Callum, qui l'avait épié et suivi, avait saisi le pauvre enfant avec une oie dans sa veste, des œufs dans son nouveau panier, et un bouquet de plumes à son bonnet. L'intendant avait fouetté Archie sans pitié avec sa canne, ne sachant pas bien, il faut le croire, le véritable état des choses, puisqu'il avait dit au pauvre patient que ce châtiment lui apprendrait à ne plus dérober le bien d'autrui. Il l'avait ramené avec lui, avait fermé les volets de sa chambre, et l'y avait fait entrer; après quoi il en avait fermé la porte à double tour, recommandant aux enfans, glacés de terreur, de ne point essayer de parler à Archie tant qu'il serait en prison, sous peine d'être traités de la même manière. Ella frémit quand elle apprit que l'enfant était tout rouge en arrivant à la ferme, et qu'il avait crié violemment jusqu'à ce que, personne ne faisant attention à ses cris, ils étaient dégénérés en un gémissement plaintif. Elle se précipita vers la porte, et l'appela le plus doucement qu'elle le put. Pas de réponse. Elle chanta comme elle avait coutume de le faire quand il était malade; et alors le gémissement recommença à se faire entendre.

— Il mourra, à moins que je ne puisse parvenir jusqu'à lui; je connais trop ce gémissement-là. Cours, Meg, dis à ton père qu'Archie va mourir si nous n'enfonçons cette porte pour que je prenne soin de lui. Cours vite, au nom de Dieu!

— Allons, Archie, allons! je vais venir, mon garçon, tu vas y voir clair, et tu verras comme la mer est agitée. Je viens, Archie; prends patience, mon garçon.

Elle courut sur le rivage pour appeler ses frères. En quelques minutes tout le monde fut rassemblé, excepté celui dont la présence était le plus nécessaire, M. Callum. Tout le monde était naturellement bien fâché, surtout ceux qui auraient dû prévenir ce malheur. Ils étaient disposés à faire tout ce que l'on voudrait, à briser les portes et les fenêtres. Mais on n'avait pas sous la main d'outils convenables, et le bruit effrayait tellement Archie, qu'on crut qu'il valait mieux laisser les choses comme elles étaient jusqu'au retour de Callum. Ella envoya ses frères directement à la maison, craignant qu'ils ne pussent modérer leur colère quand l'ennemi se présenterait. Elle attendit, montant et descendant à grands pas le rocher d'où l'on voyait sa maison, et le chemin par lequel on supposait que l'intendant devait venir.

Au bout d'un certain temps, elle vit distinctement ses frères en conversation avec une troisième personne, devant la clôture de leur champ. Supposant que cet étranger était Callum, elle regarda avec la plus grande anxiété, s'attendant à chaque instant à voir ses frères se porter à quelque excès. Mais leurs gestes n'étaient pas ceux de la colère; et en examinant mieux, elle vit que l'étranger ne pouvait être l'intendant. En cet instant, quelques mots prononcés derrière elle la firent tressaillir.

— Vous voilà donc enfin arrivé, monsieur Callum! dit-elle. J'espère qu'il est temps encore de vous empêcher de commettre un meurtre. Comment comptez-vous nous dédommager si vous trouvez Archibald mort?

— Mort! bah! quelle sottise! Permettez-moi de vous dire, Madame, que je suis arrivé ce matin à temps pour prévenir un vol. Si le laird a la bonté de laisser errer de

petits vagabonds dans ses domaines, il ne leur donne pas permission d'en dérober le produit. Je n'ai pas encore fini avec maître Archibald; j'ai dessein d'en faire encore un exemple.

— Il sera trop tard, répondit Ella d'un air convulsif. Un enfant sur lequel Dieu lui-même avait placé la marque de l'innocence; un enfant qui a toujours été sous la protection des puissances bienfaisantes; un enfant que nous n'avons gardé ici si long-temps que parce que nous le chérissions, et que nous écartions de lui tout ce qui pouvait lui nuire; cet enfant-là ne devait pas être soumis à votre autorité, monsieur Callum; et c'est pour cela que je le tenais loin de votre vue, jusqu'à ce jour malheureux où vous lui avez infligé le blâme et le ressentiment. Allons, Monsieur, et voyons si votre ouvrage est fait; sinon..... prenez garde comment vous l'achèverez.

En disant cela elle se mit à marcher devant, et lui fit signe de la suivre; mais il ne bougea pas. Callum partageait les superstitions répandues dans ces îles, où les esprits les plus fiers et les plus relevés se laissent subjuguer par des craintes trop absurdes pour affecter même des enfans, dans des pays plus éclairés. Rassemblant aussitôt dans son idée toutes les bizarreries d'Archie, qu'il n'avait pas pu comprendre jusque-là, ce qu'Ella lui avait donné à entendre qu'il était le favori de quelques Pouvoirs inconnus, tout ce qu'il y avait d'extraordinaire dans cette femme elle-même qu'il voyait là, les yeux ardens, la figure animée, et sa grande taille tremblant sous l'impression de quelque autre passion que la peur: Callum résolut de se débarrasser d'elle et de lui le plus tôt qu'il pourrait, mais sur toute chose d'empêcher qu'ils ne se revissent en sa présence, de peur qu'ils ne lui jetassent un sort, ou ne lui jouassent quelque autre mauvais tour.

— Retournez-vous-en, Ella, dit-il d'un ton un peu

plus doux ; vous ne feriez que gâter votre affaire si vous persistiez à m'accompagner. La vérité est que j'ai envoyé un message au *laird* pour lui demander ses ordres relativement au petit bon-homme. J'aurai une réponse demain matin, et je le relâcherai si vous vous éloignez ; pas autrement, je vous le promets : ainsi, retournez chez vous, et confiez-moi l'enfant pour cette nuit. Vous le pouvez facilement, car il n'a de sa vie, je le parierais bien, été couché comme il l'est aujourd'hui dans la chambre et dans le lit d'un *gentleman.*

Toutes les remontrances, toutes les prières furent vaines, pour faire abandonner à M. Callum le parti qu'il prétendait avoir pris. Ella fut donc à son tour forcée de recourir à un plan secret. Elle résolut de s'échapper de la ferme aussitôt qu'il ferait nuit et que chacun serait endormi, et d'agir sur l'esprit craintif et superstitieux de M. Callum, par des moyens à elle connus. Elle lui demanda alors avec impatience où était le laird. — Nulle part où vous puissiez lui faire tenir une contre-accusation, lui répondit l'intendant grimaçant un sourire ; cette partie de l'administration est entièrement dans mes mains. — Ella ne put rien apprendre autre chose que ce qu'elle savait déjà : qu'il n'était pas loin, et que sa réponse arriverait le lendemain matin.

Comme elle descendait à pas lents sur la grève, elle rencontra Angus. — Si vous avez quelque amitié pour moi, s'écria-t-elle, ne témoignant sa surprise que par la rougeur subite de son front, si vous avez jamais compté pour quelque chose la bénédiction de mon père, venez maintenant à notre secours. — Et elle lui raconta ce qui venait de se passer. Angus lui répondit aussitôt que le laird était à Oban. — S'il en est ainsi, reprit Ella, le bateau du messager doit être en vue. — Et elle jeta aussitôt

les yeux avec inquiétude sur l'immensité de la mer qui, soulevée par un vent violent d'automne, s'agitait furieuse, comme si elle eût été au moment de submerger ce petit archipel.

— Il n'est pas aisé, dit-elle, d'apercevoir une petite barque au milieu d'une pareille mer, et l'obscurité s'accroît de plus en plus. Voyez comme les nuages s'amoncellent autour du Storr! L'orfraie[1] aura peine à retrouver son nid, et les bateaux à éviter les bas-fonds.

— Le voici! s'écria Angus. Il est là-bas, à une portée de fusil plus loin que le rocher; il lutte maintenant contre la vague houleuse. Il n'est monté que par deux rameurs. Vos frères viendront avec moi, et nous serons les premiers à parler au laird.

— Allez; que ma bénédiction vous accompagne, dit Ella. Rapportez-moi justice et un mot de bienveillance pour Archie, et je vous en serai éternellement reconnaissante.

Ils ne perdirent pas de temps, et en peu de minutes on vit les deux bateaux luttant de vitesse, comme si l'honneur ou le profit eût été le prix de la course. Ella se demandait si l'intendant ne suivait pas de l'œil cette lutte avec toute l'anxiété que devait lui faire éprouver la honte d'être pris en flagrant délit de mensonge. Il était impossible qu'on pût avoir une réponse d'Oban avant le matin; et puisque Callum l'avait affirmé, c'était une nouvelle preuve qu'il était effrayé lui-même de ce qu'il avait fait. Il faisait alors tout-à-fait nuit; les montagnes de l'Argyleshire perdaient la teinte rougeâtre dont les avait colorées le coucher du soleil. Tout était sombre et couvert

1. *Ossi fraga* (Cuvier), *falco ossi fragus* (Linné, Daudin), grand aigle de mer.

de brouillard; et quand Ella crut, pour un moment, voir que le bateau de ses frères avait abandonné la lutte et changé de direction: elle supposa que ses yeux fatigués la trompaient, et se retira à pas lents vers son habitation, pour y attendre l'heure où elle pourrait faire une nouvelle tentative à la ferme.

C'était une nuit affreuse. Le vent soufflait par ouragans, et une pluie de grêle tombait sur sa cabane mal couverte en bois, quand elle s'assit devant son feu de tourbe, pour essayer de composer un peu les pensées qui l'agitaient. Elle ne put se livrer à aucune occupation, mais elle sortait souvent, cherchant à découvrir la place qu'occupait la lune dans le ciel, afin de se former quelque idée de l'heure qu'il était. Enfin, croyant qu'il pouvait être minuit, elle se prépara pour son expédition, attacha fortement son plaid tout autour d'elle, et se disposa à emporter des vêtemens chauds pour l'enfant. En ce moment, il lui sembla entendre le bruit de quelques pas au dehors. Elle s'arrêta un instant, puis elle crut que ce devait être le bruit de la marée descendante. Cependant, comme elle n'en était pas parfaitement sûre, elle sortit pour faire le tour de la maison, prêtant une oreille attentive, et regardant autant que l'obscurité le lui permettait. Elle avait à peine fait quelques pas, que la lune, paraissant tout à coup, lui fit distinguer l'ombre d'un homme qui se tenait debout, adossé à l'un des murs de côté de la cabane. Elle se retira promptement, mais ce n'était pas par crainte. Elle alluma une branche de pin, et, sans autre cérémonie, la porta à la figure de l'étranger; c'était Callum.

— Vous venez m'annoncer qu'Archie est mort, dit Ella, s'efforçant de paraître calme. Il n'est pas étonnant que vous ne vous pressiez pas d'entrer.

— Il n'est pas mort; il n'est pas même probable qu'il

meure, si, comme vous le dites, il y a des puissances bienfaisantes qui veillent sur lui. Je le leur ai abandonné, ce n'est pas un individu que je puisse gouverner.

— Vous l'avez conduit sur les bancs de sable pour s'y noyer, cria Ella, saisissant son manteau dont l'eau découlait par torrent.

— J'avais plus de chance de me noyer que lui, dit Callum d'un air chagrin Il a grimpé sur son rocher, comme s'il avait vu les fées qui l'y attendaient, et je m'en suis revenu comme j'ai pu ; mais j'avais de l'eau jusqu'aux genoux.

— Combien y a-t-il de cela?

— Pas plus de cinq minutes.

— En ce cas, il est temps encore, s'écria Ella, se hâtant de rentrer prendre quelques alimens et emplir une bouteille de lait. Tandis qu'elle faisait rapidement tous ses préparatifs, Callum, qui l'avait suivie, se mit à lui expliquer que ne sachant que faire de l'enfant, qui ne voulait ni manger, ni parler, ni dormir, il avait pensé que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de le ramener sur son rocher, et de le laisser dorénavant au soin de ceux qui savaient comment le diriger. Il ajouta qu'il espérait que c'était la dernière fois qu'il aurait quelque chose à démêler avec des gens de cette sorte. Un demi-sourire se peignit rapidement sur la figure d'Ella; elle ne répondit pas, mais elle poussa un siége près du feu, mit sur la table quelques gâteaux d'orge et du whisky, lui montra du doigt la provision de tourbes dans un coin, et partit, tirant la porte après elle. Callum avait encore assez d'ame pour sentir tout ce qu'il y avait de nobles reproches dans cette observance des lois de l'hospitalité. Il repoussa ce qui lui était offert, s'assit au coin du feu, murmurant entre ses dents, et les deux mains sur

ses genoux. Une pensée le frappa; il se leva tout à coup, et courut après Ella en criant :

— Laissez-moi vous tenir la torche tandis que vous traverserez; peut-être pourrai-je passer aussi, et vous aider à rapporter l'enfant. Mais Ella, qui déjà était arrivée sur la grève, lui fit un signe de mépris en lui disant de s'éloigner; et elle était au milieu de l'eau avant qu'il n'en eût atteint le bord. Mugissante et furieuse, la vague n'avait rien de bien attrayant. Quand Callum eut vu Ella gravir le rocher opposé, et tordre son plaid rempli d'eau, il retourna humilié reprendre sa place au coin du feu.

Sa torche s'éteignit avant qu'elle ne fût arrivée au trou d'Archie. Dès qu'elle fut à portée de faire entendre sa voix, elle essaya d'appeler son attention en chantant comme à l'ordinaire; mais ne recevant pas de réponse, elle commença à craindre qu'il ne se fût caché dans quelque autre endroit écarté du Storr. Elle accéléra le pas, et manqua tomber sur lui, près de l'ouverture de la caverne. Il poussa un cri de terreur, un cri comme jamais Ella ne lui en avait entendu pousser; et elle maudit dans son cœur celui qui le premier avait enseigné la crainte à cet innocent. Elle parvint à l'apaiser; elle lui prodigua les larmes et les mots les plus tendres; elle rafraîchit son front brûlant; elle lui persuada de manger; et dans l'espoir de lui faire oublier où il était, et ce qui s'était passé, elle lui conta de petits contes jusqu'à ce qu'il s'endormit les bras autour de son cou. Elle avait retrouvé du calme en voyant que l'enfant en reprenait; elle était trop accoutumée au froid et à l'humidité pour en ressentir beaucoup l'impression; de manière qu'elle s'appuya contre le mur de la caverne, et ne tarda pas à dormir aussi.

Quelques heures s'étaient écoulées, mais l'aube du du jour était encore incertaine, quand Archie la réveilla

et s'élança tout à coup vers l'ouverture de la petite caverne. Le reflet d'une lumière rougeâtre se peignit sur sa figure; et sa sœur l'ayant suivi vit un feu de varech allumé sur la hauteur opposée. La saison de l'incinération de cette plante était passée, mais un coup d'œil qu'elle jeta sur le bateau amarré à la place habituelle, et sur les figures qui entouraient le feu, lui fit bientôt comprendre pourquoi il avait été allumé. Ses frères étaient déjà de retour, avaient trouvé la cabane vide, et ne sachant dans quelle direction elle était allée, avaient imaginé ce moyen de lui annoncer leur arrivée sans donner l'alarme à M. Callum, pour qui c'était la chose la plus ordinaire qu'un feu de varech.

— Vois, Archie, voilà Ronald qui jette du varech au feu et Fergus qui l'attise. Ils l'ont allumé pour que nous y voyions en retournant à la maison.

Mais Archie ne battit pas des mains comme il avait coutume de le faire, et parut disposé à s'aller cacher dans sa caverne. C'était parce qu'entre ses deux frères il apercevait un troisième individu. Jamais jusque-là il n'avait eu peur d'un étranger, et Ella se trouva de nouveau partagée entre la douleur et l'indignation; elle essaya de voir si Archie avait conservé quelque souvenir d'Angus qu'il aimait tant cinq années auparavant. Elle commença à jouer avec lui un jeu d'enfant qu'Angus lui avait appris autrefois.—Ah! Angus, Angus; je veux voir Angus, s'écria l'enfant. — C'était précisément ce qu'Ella désirait.

—Tu veux Angus! Eh bien, le voici à côté de Fergus. Appelle-le, et peut-être il t'entendra.

Le pauvre Archie essaya, mais il était trop fatigué pour se faire entendre à quelque distance; Ella ne réussit pas mieux, parce que le vent était contraire. Pendant une heure entière, elle vit les trois figures se promener dans la baie et regarder attentivement de tous les côtés

sans l'apercevoir. A la fin cependant l'ombre encore incertaine du jour éclaira son plaid, et ils accoururent au bord de l'eau qui était trop forte pour être passée à gué, et pas assez pour porter un bateau. Ils agitèrent leurs bonnets en l'air pour lui indiquer qu'ils avaient réussi dans leur mission, et attendirent impatiemment que les eaux se fussent retirées. Dès que le banc de sable fut à peu près à sec, Angus traversa; et connaissant bien le cœur d'Ella, il s'occupa d'abord d'Archie. A la prière d'Ella il cacha sa figure sous son bonnet, laissa Archie le découvrir comme autrefois, et en fut immédiatement reconnu. Les éclats de rire bruyans de l'enfant retentirent au cœur d'Ella plus délicieusement que la meilleure musique. Il plaça son bras autour du cou de son ancien compagnon, pour que celui-ci le rapportât à la maison; et quoiqu'il eût la fièvre et souffrît évidemment, il se plaignit moins et parut moins abattu qu'il ne l'avait été jusque-là dans ses petites maladies.

Ronald était impatient de dire à sa sœur qu'ils avaient joint le bateau du laird à moitié chemin, entre Garveloch et la côte d'Écosse. Le messager de Callum, continuant sa route jusqu'à Oban, avait dépassé le but, et ainsi n'avait pu donner la première version de l'histoire que les deux parties brûlaient de raconter.

Le laird n'avait pas prononcé de jugement, mais il était probable qu'il débarquerait à Garveloch le lendemain ou le surlendemain et entendrait les deux parties.

— Alors, dit Ella, grace à votre zèle, notre cause est gagnée.

CHAPITRE VI.

L'ÉCOSSAIS A L'ÉTRANGER.

Le zèle d'Angus avait été égal à celui des frères d'Ella ; il avait eu de plus le mérite de la patience. Il attendit qu'Archie fût en sûreté avant de dire un seul mot du motif qui l'appelait à Garveloch, ou de rappeler en quoi que ce fût l'amitié qui le liait autrefois avec Ella et sa famille. Son tour vint enfin de fixer l'attention. Ella retrouva sa politesse quand la petite société se fut assise pour déjeuner.

— Vous êtes le bien-venu ici, Angus, dit-elle : vous m'excuserez d'avoir été si long-temps avant de prononcer ces mots, et de vous tendre la main.

— Bien plus aisément, Ella, dit Angus, saisissant avec émotion la main qui lui était offerte, bien plus aisément que je n'excuse la froideur avec laquelle vous me l'offrez à la fin. Quand je serais tout-à-fait un étranger pour vous, vous ne pourriez avoir l'air plus réservé que vous ne l'avez en ce moment.

— C'est vous-même qui avez voulu être reçu de cette manière. Quand pendant cinq longues années vous avez agi en étranger à notre égard, vous ne pouvez vous étonner que nous vous regardions comme tel.

— Je vous ai constamment expliqué, Ella, ce qui m'empêchait de revenir ; mais comme vous ne teniez aucun compte de mes raisons, j'ai cessé de vous les présenter, après une persévérance bien plus longue que vous n'eussiez condescendu à y en apporter.

— Vos raisons ! Quand les avez-vous fait connaître ? Qui

s'est chargé de nous les communiquer? — Les deux jeunes gens adressèrent une foule de questions de cette nature à Angus, tandis que leur sœur attendait sa réponse avec une anxiété évidente. Il paraît qu'Angus avait écrit deux ou trois lettres avant de se mettre au service d'un lord, qu'il avait suivi en Amérique. Arrivé dans ce pays, il se trouva habiter l'intérieur des terres et n'avoir plus aucune occasion d'écrire en Ecosse; mais il supposa que ses lettres antérieures suffiraient pour attester sa fidélité, et qu'à son retour dans son pays natal on lui ferait savoir qu'il était toujours le bien-venu. Ne recevant aucunes nouvelles, il s'était déterminé à venir en personne pour voir si on l'avait oublié, si la famille était morte ou dispersée comme la sienne, ou enfin ce qui pouvait être arrivé. Il parut, pour la première fois, qu'Ella et ses frères n'avaient pas su que sa mère fût morte à Lorn, qu'il fût entré au service d'un seigneur, qu'il l'eût accompagné en Amérique et qu'il en fût revenu.

— Dieu me bénisse! s'écria Angus. Je crois qu'en effet Garveloch est un pays de fées, et qu'après tout M. Callum a raison! Voyons, Ronald, pourriez-vous me dire qui est roi d'Angleterre à présent? Ronald regarda Fergus, Fergus regarda Ella, et Ella dit qu'elle avait entendu un des matelots de la Mary jurer par le roi George. — Oui; mais quel roi George? C'était plus que nos insulaires n'en pouvaient dire. Ils rappelèrent à Angus que, jusqu'au moment où ils avaient abordé le sloop, ils n'avaient pas vu la figure d'un étranger depuis plusieurs années. Le laird et M. Callum étaient leurs seuls visiteurs, et il n'avait pas été question de politique dans l'île depuis la rébellion sous le Prétendant.

Angus dit qu'il ne pouvait leur en vouloir d'avoir ignoré ce qui lui arrivait au Canada, puisqu'on ne savait pas même à Garveloch des nouvelles du roi Georges. Cepen-

dant il prit un air sérieux, et leur fit remarquer combien une séparation aussi complète du reste du monde leur était préjudiciable pour leur commerce. Tant qu'ils ne sauraient pas le cours des harengs et de la soude ils restaient à la merci de ceux qui venaient leur en acheter.

—Là! s'écria Ronald enchanté, j'ai toujours dit que nous devrions aller nous-mêmes à Greenock, au lieu de vendre aux sloops dans le détroit.

—Je ne le pense pas, Ronald. Vous perdriez plus de temps, et vous vous donneriez plus de mal que n'en vaudrait la chose. S'il y avait ici quelqu'un qui sût lire un journal...

Il n'y avait dans l'île que M. Callum qui eût appris l'alphabet, et ils ne pouvaient prendre la liberté de lui demander des renseignemens, même quand il viendrait en temps utile pour les donner. Angus observa que cette difficulté serait levée, si, comme il l'espérait, il s'établissait à Garveloch. Au milieu des exclamations de joie avec lesquelles les deux garçons accueillirent cette idée, Angus baissa les yeux aussi timidement que s'il n'avait jamais traversé l'Atlantique et vu le monde. Il éluda toutes les questions quant à ses plans pour l'avenir, et parut plus disposé à reporter la conversation sur le passé.— Il raconta qu'après avoir été quelque temps au service du seigneur avec lequel il était parti, il avait, sur sa recommandation, obtenu de l'emploi auprès des inspecteurs et des géomètres chargés de distribuer et de partager les terres entre les nouveaux colons.

—Pourquoi votre maître vous choisit-il pour cet emploi?

—Un grand nombre des colons venait du nord de l'Ecosse, tandis que l'agent supérieur et les géomètres étaient Anglais. De là naissaient des querelles continuelles, et on crut qu'il serait bon, pour les éviter en partie, d'attacher un Ecossais à l'entreprise. Je suis réellement charmé que le choix soit tombé sur moi, car j'ai

appris par ce moyen bien des choses dont je n'aurais jamais eu sans cela la moindre idée.—Ce n'était pas non plus un bannissement complet; car de temps à autre je voyais une figure de connaissance et je pouvais parler avec un compatriote, des amis que nous avions laissés chez nous. Il y avait entre autres Forbes; vous vous rappelez Forbes, Ella?

— Qui! celui qui fut soupçonné d'avoir jeté un homme à la mer, après une querelle dans son bateau?

— Lui-même. Il était innocent, j'en suis sûr; mais il fut si affligé du soupçon qui planait sur lui, qu'il s'exila et vint se fixer au Canada dans notre district. Il avait deux voisins que je connaissais un peu, — Keith, de Dumbarton, et Canmore le Bouvier. Combien de fois, quand nous étions ensemble ensevelis dans ces épaisses forêts, combien de fois nous sommes-nous reportés par la pensée vers les rochers nus et les marais si froids de l'Écosse! — Nous eussions bien voulu, pour l'avantage des deux partis, vous envoyer la moitié de nos arbres; car nous étions aussi mal à notre aise pour en avoir trop, que vous pour ne pas en avoir assez.

— Comment, pas assez! s'écria Fergus; il y a près d'une douzaine de bouleaux sur la ferme là-haut; et il y a un bon nombre d'aunes dans les vallées, près de l'endroit où nous habitons.

Angus rit de bon cœur, de l'idée que se faisait Fergus d'un pays suffisamment boisé, et lui expliqua dans quelle proportion à un acre les arbres se trouvaient dans une forêt du Canada.

—Qu'est-ce qu'ils peuvent en faire? demanda Ronald.

— Ils s'en débarrassent le plutôt qu'ils peuvent; mais cela coûte beaucoup de travail. — Forbes, qui n'avait point émigré par indigence, mais qui avait de l'argent, s'évita la peine de l'élagage. Il prit une pièce de terrain

très-fertile, étant convenu d'avance de payer une rente plus forte qu'aucun de ses voisins. Canmore, qui s'établit ensuite, n'ayant pas plus de goût pour la cognée que Forbes, paya une somme pour qu'on lui livrât son terrain éclairci; mais comme il été moins bon que celui de Forbes, il fut quelque temps sans payer de rente réelle.

— Est-ce que Forbes l'a payée dès le commencement?

— Non; car il y avait ailleurs des terres de même qualité, qu'il savait qu'il pouvait avoir sans autre dépense que celle de l'élagage et de l'enclôture.

— Alors il paya l'intérêt du capital avancé, comme nous faisons pour la cabane et l'enclos, et comme Canmore l'a fait quand il a pris possession de son terrain?

— C'est positivement cela. Il commença à payer la rente, quand Canmore récolta assez de blé pour vivre. Forbes en faisait, lui, cinq quartiers plus que son voisin, et c'est sur cet excédant que fut basée la rente qu'on lui demanda, comme ayant été mis en possession de la terre la plus avantageuse. Ensuite arriva Keith, la cognée à la main, deux fils vigoureux à ses côtés, et point d'autre richesse; en sorte qu'ils ne payaient rien. Ils éclaircirent leur terrain eux-mêmes, bâtirent eux-mêmes leur hutte, et parvinrent à récolter juste assez de blé pour vivre. C'est là qu'ils en étaient quand j'arrivai dans le pays.

— Mais pourquoi les propriétaires livrent-ils ainsi leur terrain gratis?

— Ils ne le livrèrent ainsi à Keith que jusqu'à ce qu'il l'eût mis en état de payer une rente, car jusque-là personne n'en eût voulu rien donner : pour s'indemniser, ils levèrent une rente sur Canmore. Elle fut de trois quartiers, somme égale à la différence en plus de sa récolte sur celle de Keith.

— Ainsi, Canmore paya plus de la moitié de ce que payait Forbes?

— Non. — Cela n'eût pas été juste; car la terre de celui-ci avait toujours la même valeur en plus que celle de son voisin, et cette différence devait se retrouver dans leur rente réciproque. Forbes alors paya huit quartiers.

— C'est-à-dire, cinq, parce que son terrain était meilleur que celui de Canmore, et trois, parce que celui de Canmore était meilleur que celui de Keith. Ainsi, si quelqu'un eût pris des terres pires que celles de Keith, il aurait commencé à payer une rente, et en même temps celle de ses voisins se serait augmentée d'autant.

— Certainement, et cela eût été très-juste; car personne ne voudrait se charger d'une terre qui ne paierait pas la culture; et dès qu'une terre produit plus que cela, elle peut payer la rente.

— Alors la meilleure passe où Forbes se soit trouvé pour devenir riche, c'est avant qu'il ne payât aucune rente, et quand tout le produit de sa terre lui restait.

— Oui; et il fit aussi de bien beaux profits. Il me consulta pour savoir comment il pourrait employer le plus avantageusement son capital, qui était maintenant devenu double de celui avec lequel il avait commencé. Il chercha à prendre d'autres terres à ferme; mais il n'y en avait aucune qui ne fussent inférieures à celles de Keith.

— S'il les avait prises, dit Ronald, le pauvre Keith aurait été obligé de payer une rente, et Forbes lui-même, quoique n'ayant rien à payer pour ces nouvelles terres, aurait subi une augmentation sur celles qu'il possédait déjà.

— Je lui conseillai d'employer plutôt son capital à améliorer ses anciennes terres. Il ne pouvait en employant un capital double en doubler le produit; mais il pouvait en retirer plus que d'un terrain nouveau. Cette

opération fit aussi augmenter sa rente autant que s'il avait pris un terrain d'une qualité inférieure. Supposez que celui-ci n'eût donné que trois quartiers, et que l'amélioration apportée à la culture de l'autre en ait produit cinq, il était juste qu'il payât ces deux quartiers excédans à titre de rente.

— Pourquoi lui conseillâtes-vous d'employer son capital à améliorer ses anciennes terres? Il me semble que c'était absolument la même chose pour lui, puisque la différence en plus dans le profit devait revenir au propriétaire foncier?

— Pas du tout. Forbes avait alors un bail pour cette terre améliorée, de manière qu'il put mettre dans sa poche toute la différence entre la rente qu'il payait actuellement, et celle qu'il aurait à payer à l'expiration de son bail. Il continua donc de s'enrichir, car il retira le profit non-seulement de son capital, mais de toutes les améliorations qu'il avait faites sur sa terre. Il continua à y employer un capital de plus en plus considérable, et quoique la rente qu'il payait augmentât en proportion de ses profits, il continua long-temps à augmenter ainsi sa richesse.

— Qu'est-ce qui le fit s'arrêter ?

— Ce fut quand il vit que la terre ne lui rendrait plus les frais d'une culture plus dispendieuse.

— Que fit-il alors de ses capitaux?

— Il vint trouver l'agent général et les ingénieurs de la compagnie, et leur dit que le blé se vendrait beaucoup mieux si l'on avait plus de facilité à le transporter sur un marché avantageux. Il y avait si peu de gens qui eussent besoin d'acheter du blé dans les environs de la nouvelle colonie, qu'on était obligé de le vendre à très-bon marché, et souvent de l'échanger pour des choses qui ne valaient pas la moitié du prix qu'on en eût retiré dans une ville.

Forbes leur dit qu'il fallait ouvrir une grande route, qui joignît un canal, au moyen duquel on se trouverait en communication avec plusieurs villes d'un commerce important. Il s'offrit d'avancer une partie du capital nécessaire, si la compagnie, représentée par son agent, voulait avancer le reste; cela fut fait, et chacun y trouva son avantage. Le pauvre Keith commença alors à prospérer, quoiqu'il eût une rente à payer, et qu'il en vît le chiffre augmenter de temps à autre.

— Quoi! la rente encore augmentée! mais il semble que tout produise sur elle cet effet.

— D'abord il est tout naturel que l'augmentation de valeur du blé le fasse? Dès que celui-ci se vend assez bien pour donner un bon profit aux colons, d'autres viennent s'établir dans le voisinage et font aussi du blé. Les premiers cultivateurs améliorent chaque jour leurs terres, et la rente qu'ils paient s'accroît en proportion. Dans l'exemple dont il s'agit, ceux qui avaient de longs baux, firent une fortune rapide, et les propriétaires fonciers ne tardèrent pas à recouvrer et au-delà le capital qu'ils avaient avancé pour la grande route.

— Mais, Angus, il semble qu'il ne doit pas y avoir de terme à l'accroissement de la rente?

— Il en serait ainsi, si tous les pays du monde étaient dans l'état de celui dont je viens de vous parler. Toutes les fois que le sol est très-varié, et qu'il y a une grande demande de matières alimentaires, la rente monte rapidement. Quand, au contraire, la culture a rendu les terres productives presque au même degré, et qu'il est facile de se procurer du blé, de quelque autre endroit, la rente alors s'accroît bien plus lentement. Au moment où je suis parti, Forbes et Canmore s'attendaient à voir baisser la leur, car la facilité avec laquelle on pouvait alors se procurer du blé en abondance, en avait fait diminuer

le prix, et l'on avait renoncé à cultiver certains terrains dont le produit n'eût plus été suffisant pour couvrir les frais d'exploitation.

— Je voudrais, dit Ella, que vous expliquassiez tout cela aux Murdochs, qui ne cessent de me répéter que c'est une dureté au laird, de me faire payer une rente pour ma permission de pêche, et que le prix du hareng augmentera dès que l'île paiera des rentes.

— Le laird ne peut retirer de vous aucune rente, à moins que vous ne trouviez votre avantage à la lui payer. C'est ici une affaire toute réciproque. Il reçoit de vous de l'argent pour l'usage d'une partie de terre et de mer qui lui appartiennent, et vous, vous avez à ce prix le privilège d'un bon emplacement.

— Ils disent qu'on ne devrait point affermer la mer, et que l'usage en devrait être libre à chacun, comme celui de l'air.

— L'air lui-même serait affermé, s'il y avait différens degrés dans ses qualités productrices, et qu'on pût y tracer des limites, comme sur la terre, ou le bord de la mer. Maintenant si toutes les terres étaient également bonnes, si toutes les mers et toutes les rivières étaient également poissonneuses, elles ne paieraient aucune rente. Le laird qui possède toutes les îles que nous voyons d'ici, possède aussi les petits bras de mer qui les séparent, comme si c'étaient des étangs. Maintenant, si une partie de cette mer produit plus de harengs qu'une autre, ou, ce qui revient au même, si on peut y pêcher autant de harengs que dans une autre, mais avec moins de travail et moins de frais, il est juste qu'un marché, qu'un bail intervienne, entre le propriétaire et le fermier, que la propriété affermée soit une portion de terre ou de mer.

— Ou même de rochers, je suppose, dit Fergus. Si

nous vendons les plumes d'oiseau que nous rapporte Archie, le laird ne pourrait-il pas nous demander aussi une rente pour le Storr?

—Il pourrait vous demander annuellement une somme, que vous appellerez rente si vous voulez. Les oiseaux ne sont pas produits par le rocher, comme le blé est produit par le sol; mais aussi long-temps que cette localité sera assez constamment fréquentée par les oiseaux de mer, pour qu'on ait avantage à y ramasser des plumes, le Storr paierait une rente à aussi juste titre que la mer dont nous venons de parler, et à bien plus juste titre que les mines.

— J'ai souvent entendu mon père, dit Ella, parler des mines de plomb de l'Irlande, et de la rente élevée qu'elles payaient autrefois.

— Et cependant les mines ne reproduisaient pas du plomb en remplacement de celui qui en était ôté. Les fermiers ne faisaient donc que payer au propriétaire une certaine somme pour le capital qu'ils enlevaient à sa propriété. Dans le fait ils lui achetaient le plomb pour le revendre. Ils le lui achetaient enseveli dans la terre, et le revendaient prêt à être livré au commerce. Maintenant, Fergus, dites-moi ce que c'est que la rente, avant que nous voyions celle que j'aurais à payer au laird si je m'établissais près de vous.

— Quelle ferme voulez-vous? où est-elle? combien est-elle grande?

— Répondez-moi d'abord, dit Angus en riant; qu'est-ce que c'est que la rente?

— L'argent qu'un homme paie.

— Non? la rente peut être payée en blé, en soude, en poisson, et en bien d'autres choses qu'en argent. Dites plutôt que la rente est un *produit*.

— La rente est le produit qui reste à un homme.

— Ella paiera une rente, interrompit Ronald en riant.

— Eh bien! la rente est cette partie du produit que le fermier paie au propriétaire quand il a retiré de la terre qu'il occupe, autant que le font ses voisins sur des terres d'une qualité inférieure.

— Cela est vrai jusqu'ici, mais cela n'est pas assez clair, ni assez complet. Vous ne savez pas, enfant, combien il vous importe de bien comprendre tout cela, avant que vous n'ayez une rente à payer, et même quand cela ne devrait jamais vous arriver. Voyons, Ronald.

— La rente est la portion du produit payée au propriétaire, pour l'usage de tout ce qui fait venir le blé ou le poisson, dans la partie de terre ou d'eau que le fermier occupe.

— Nous pourrions dire, mieux encore, pour l'usage des forces productrices. Très-bien; voilà ce que vous entendez par rente. Maintenant, en quoi consiste-t-elle?

— De tout ce qui reste au plus riche, de plus qu'au plus pauvre, de la même quantité de terre, en y dépensant la même somme d'argent.

— C'est cela; ainsi si la partie de rochers qui vous est affermée, produit l'année prochaine plus de varech que la mienne, en supposant que nous travaillions tous deux également, la différence, quelle qu'elle soit, doit revenir au propriétaire foncier sous forme de rente. Si j'obtiens les renseignemens dont je vous parlais sur le cours de marchandises, vous gagnerez peut-être plus, en payant une rente, que vous n'auriez pu le faire sans en payer, mais privés de ces renseignemens.

— Est-ce que Forbes et ses voisins connaissaient le cours des denrées avant de vendre leur blé?

— Oh oui! même avant que la grande route ne fût

faite, les journaux arrivaient dans la campagne, et quand elle le fut, nous eûmes chaque semaine des rapports avec les villes marchandes.

— Je m'étonne alors que vous ne soyez pas resté où vous étiez. Il paraît que le pays était bon.

Angus répondit en souriant qu'il avait eu besoin de renseignemens d'une autre nature; qu'il ne pouvait obtenir là où il était, ni aucune autre part qu'à Garveloch. Ella voyant les yeux d'Angus fixés sur elle, se leva, et se pencha sur le lit de bruyères d'Archie, où le pauvre enfant dormait profondément.

— Le rouet de votre sœur, dit Angus, n'a cessé de tourner depuis que nous bavardons; c'est à nous faire honte de notre paresse. Est-ce que nous n'avons rien dont nous puissions nous occuper?

Là-dessus, Ronald et Fergus s'empressèrent de retourner à leurs travaux du dehors, ne doutant pas qu'Angus ne les accompagnât. Toutefois, dès qu'il les eut vus sortir, celui-ci ferma doucement la porte, et revint prendre sa place à côté d'Ella. Il n'éprouva pas beaucoup de difficulté à se faire pardonner son long silence, puisqu'il lui prouvait qu'il n'avait commencé à le garder que sur son refus apparent d'encourager une correspondance entre eux. Quand Ella apprit qu'il avait travaillé pour elle pendant tout le cours de ces cinq années, qu'il avait nourri ses espérances du souvenir de leurs conventions tacites; qu'il était revenu pour elle seule, puisqu'il n'avait plus en Europe d'autre amour que le sien, et celui du sol natal; quand de plus il déclara qu'il était disposé à se fixer à Garveloch, à partager les soins qu'elle prenait de ses frères; quand il embrassa Archie sur le front, et promit de le chérir aussi tendrement qu'elle-même, Ella n'eut plus rien à dire. Elle fondit en larmes plutôt comme une personne dont le cœur est brisé par un chagrin ré-

cent, que comme celle sur la vieille blessure de qui l'on vient de répandre un baume bienfaisant : et la seule chose qui affligea Angus dans cette entrevue, ce fut de voir combien tous deux avaient souffert loin l'un de l'autre.

— Ceux qui m'appelaient une fille prude et sévère, dit Ella quand elle commença à lui parler de nouveau avec abandon, ne se doutaient guère combien mon ame était subjuguée, et combien je craignais de me laisser aller à pardonner au moindre mot. Quand ils me disaient de ne pas me tourmenter ainsi de tout ce qui m'arrivait, ils ne se doutaient guère que tout cela n'était pour moi que des atomes, comparés aux pensées secrètes d'où naissaient mes véritables douleurs. Quand en souriant ils faisaient mon éloge à mon père, lui disant que je remplissais l'office d'une mère auprès de ses trois garçons, ils ne se doutaient pas que j'usais sur eux ce besoin d'affection que je ne pouvais prodiguer à un époux. Ils ne se doutaient guère combien j'étais satisfaite de voir mes traits se hâler, et le temps marquer sur eux la trace de son passage, afin d'avoir de plus en plus l'air d'être leur mère. Si vous me voyez redevenir une jeune fille, exposée aux railleries de mes frères devenus des hommes, ajouta-t-elle en pleurant et souriant à la fois, ce sera votre faute, Angus. N'êtes-vous pas effrayé de cette responsabilité-là? Mais vous avez toujours été le plus gai, et moi j'avais de la gravité pour nous deux; continuerons-nous les mêmes rôles?

Au moment où Angus s'apprêtait à répondre, les deux garçons accoururent en criant :

— La barque du laird! La barque du laird! et M. Callum, qui se tient sur le quai, la figure presque dans l'eau, tant il tient à lui parler le premier. Je voudrais que vous eussiez vu comme il nous écartait avec sa canne.

— Qu'il lui parle s'il veut le premier, dit Ella, peu nous importe; nous aurons notre tour.

CHAPITRE VII.

INNOVATIONS.

— Arrière, Monsieur! s'écria le laird à Callum aussitôt que le bateau s'approcha assez pour qu'on pût entendre sa voix. Je me suis toujours méfié d'une plainte qu'on est si pressé de présenter.

Callum, encore qu'il se sentît profondément humilié, se hasarda de répondre que ses ennemis avaient les premiers raconté la chose à leur manière.

— Ce n'est pas votre faute, Callum : j'ai vu la lutte des deux bateaux qui portaient leur messager et le vôtre. Mon cœur gémit de voir que, même dans ce coin isolé du globe, les hommes ne puissent vivre en paix. Je suis surpris, Angus, de vous voir engagé dans une discussion de cette nature.

Angus répondit qu'il détestait les querelles autant que qui que ce fût; mais qu'il ne verrait jamais de sang-froid le faible opprimé.

— Mais, dit le laird, jetant les yeux autour de lui, il me semble que celui qui a le plus sujet de se plaindre est le seul que je ne voie pas ici! — Ella, où est l'enfant que Callum a pris sur lui de châtier?

— Archie est à la maison.

— Ni mort, ni mourant, j'espère?

— Il est déjà beaucoup mieux, et....

— Quoi! Il n'est pas à moitié mort, pas même renfermé dans l'obscurité? Comme une terrible histoire se réduit à peu de chose quand elle est racontée à midi et non plus à minuit!

— Il en reste encore bien assez, répliqua Ella tranquillement.

— C'est bien; appelez l'enfant, et éclaircissons tout de suite l'affaire.

Ella répondit qu'il dormait, et qu'elle ne pouvait l'éveiller, même sur l'ordre du laird.

Callum se hasarda à faire observer que le vieux laird n'aurait pas souffert qu'on le privât de son sommeil à minuit, pour qu'on lui dît à midi qu'il lui fallait attendre qu'un enfant voulût bien s'éveiller. Angus répondit que le blâme en resterait sur l'auteur de tout ce désordre. Il ajouta que c'était lui, Angus, qui avait encouragé les deux garçons à demander justice, même au milieu de la nuit; que quoiqu'il sût bien qu'Ella ne consentirait pas à réveiller Archie, même sur l'ordre du roi, c'était lui qui lui avait dit que le laird ne le demanderait pas, au risque de mettre en péril la vie de cet enfant.

— Vous avez eu raison, Angus, et Callum voudra bien me laisser à moi-même le soin de ma propre dignité. Et maintenant aux affaires; car je vois bien qu'il faut que je fasse le juge ce matin.

En disant ces mots, il s'avança sur le rivage. Tous s'empressèrent à lui offrir l'hospitalité, des alimens, du whisky : — quelques-uns même lui offirirent le véhicule primitif de leurs larges épaules pour gravir les rochers. Il refusa toutes ces offres, et se dirigea vers un endroit de la vallée protégé contre le vent par le mur ruiné d'un ancien ermitage, et sanctifié aux yeux du peuple par une croix de pierre grossièrement travaillée qui avait conservé sa place dans ce vieux bâtiment. Si le

laird avait été contrarié de la circonstance qui l'amenait en ce lieu, ses pensées désagréables s'évanouirent en présence de ces restes monumentaux qu'il aimait à contempler. Aussitôt qu'il eut choisi pour son siège une pierre grisâtre, fragment d'un ancien tombeau, une demi-douzaine de plaids s'empressèrent à essuyer la poussière qui pouvait s'y trouver, et le juge s'assit entouré d'autant de respects, que s'il eût pris place sur le sac de laine [1].

— Murdoch! dit le laird, vous paraissez fort inquiet; et comme vous êtes mon plus ancien fermier, vous avez droit de parler le premier. Qu'est-ce qu'il y a?

— Plus de mal que Votre Honneur n'en peut réparer; mais s'il vous plaît d'être miséricordieux à mon égard, je pourrai peut-être encore me tirer de ce mauvais pas, avec l'aide de la Providence.

— C'est bien; voyons. Vous ne pouvez pas payer votre rente, je suppose. Ce sera donc toujours la même histoire?

— Hélas oui, Monseigneur. Les grands vents qu'il a fait dernièrement m'ont ruiné. Mes semailles, aussi bien l'orge que le seigle, ont été balayées avec le sol; le mur est renversé, et je n'ai personne pour m'aider à le rebâtir; car mes deux garçons sont maintenant tous deux avec la fièvre, dans leur pauvre lit, et Dieu sait s'ils en sortiront jamais autrement que pour être portés en terre.

— Voilà une triste histoire, Murdoch. Et le laird se tourna vers Callum pour lui demander si les fièvres régnaient à Garveloch. Callum ne connaissait aucun cas de maladie dans aucune autre maison.

— Quant à votre mur, continua le laird, reprenant

1. Siège traditionnel du lord chancelier (ministre de la justice) sur lequel, de temps immémorial, s'assied le premier magistrat d'Angleterre, qui est en même temps président né de la Chambre des Pairs. — On dit en Angleterre le *sac de laine*, comme chez nous les *sceaux*, pour désigner la dignité de ministre de la justice.

l'histoire dans sa partie la moins pénible, je craignais que cet accident n'arrivât un jour ou un autre. Vous ne l'aviez pas rebâti, je suppose?

— Non.

— Il est étrange que voyant vos champs encombrés de pierres, et votre mur prêt à tomber faute de support, vous n'ayez pas remédié à ces deux inconvéniens en reconstruisant votre clôture. Quant à la légèreté de votre sol, — comment l'aviez-vous traité cette année?

Murdoch tourna son bonnet dans ses mains, et demeura bien sot. — Avez-vous envoyé vos enfans sur les traces des bestiaux?

— Oui, répliqua Callum, je le puis certifier; ils en ont ramassé un gros tas indépendamment du varech. Cela a noirci toute la fenêtre contre laquelle on l'avait amoncelé.

— Et quand a-t-il été mis à sa place, c'est-à-dire répandu sur le champ?

Murdoch eut l'air encore plus sot, et Callum répondit encore une fois pour lui:

— En temps utile, Monsieur. Vous pouvez être sûr que je ne l'aurais pas laissé là pour engendrer des fièvres.

Murdoch, pressé d'expliquer comment il se faisait que sa terre fût en si mauvais état, si elle avait été convenablement couverte d'engrais, avoua qu'il avait déplacé le tas de fumier pour plaire à M. Callum; mais que n'ayant pas le temps de l'étendre sur son champ, il s'était contenté de l'amonceler sous un angar, près de la chambre qu'habitait la famille. — Toutes les infortunes du fermier se trouvèrent alors expliquées. Le laird lui dit qu'il ne voulait pas accabler un homme dans le malheur, mais il lui rappela combien de fois il l'avait averti qu'il lui retirerait sa ferme, si, en l'administrant mal, il se mettait dans l'impossibilité d'en payer la rente.

—Je veux vous offrir encore une chance, continua-t-il. Je vais vous faire remettre des semailles, il n'est pas encore trop tard, à condition que vous emploierez sur votre ferme, à vos propres frais, tout le travail nécessaire pour la remettre en aussi bonne condition qu'elle était quand vous l'avez prise. On ne vous demandera pas de rente jusqu'après votre première moisson, et à cette époque vous la paierez en argent ou en nature, selon qu'il vous conviendra le mieux : c'est la dernière indulgence dont je puisse user à votre égard, et c'est assez ; car si vous administrez bien vos affaires, vous pouvez payer aisément le travail dont vous avez besoin, et votre rente aussi.

Murdoch dit qu'il ne savait comment il pourrait se procurer l'assistance de quelqn'un pour l'aider à travailler, que rien n'était plus cher que le travail d'un laboureur à Garveloch. Cela eût été vrai deux jours auparavant, mais cela n'était plus le cas. Il vint à l'esprit d'Angus que s'il administrait convenablement la ferme de Murdoch, ce lui serait une recommandation auprès du laird pour en obtenir lui-même de l'emploi, l'année prochaine, à des conditions avantageuses. Le laird avait beaucoup entendu parler d'Angus et savait que c'était un honnête homme, mais il ne connaissait pas ce qu'il était capable de faire en agriculture. Le jeune homme crut donc avec raison que s'il saisissait cette occasion de se montrer laborieux et habile, cela pourrait lui valoir un établissement convenable sur les terres du laird. Il offrit ses services à Murdoch pour des gages plus modérés que n'en eût demandé aucun habitant du pays ; aussi ses offres furent-elles acceptées avec empressement. Quand le laird eut déclaré qu'il aurait soin de procurer des médicamens et la visite d'un médecin aux enfans de Murdoch, les affaires de celui-ci furent terminées pour le moment.

Ella s'approcha ensuite, et demanda la permission de

payer entre les mains du laird le prix d'une demi-année de fermage. Il sourit, et lui dit qu'elle n'avait besoin de payer qu'une fois l'an et qu'elle pouvait garder son argent jusqu'à la Saint-Jean; mais il fronça le sourcil quand elle répondit qu'elle aimait mieux avoir affaire directement à lui, et profiter, pour payer, du moment où il était là et où l'argent était prêt; il déclara combien il voyait avec déplaisir toutes ces querelles entre son intendant et ses fermiers, et blâma sévèrement les deux parties. Quand il eut entendu toute l'histoire, le jugement qu'il porta fut loin de satisfaire personne. Il assura, il est vrai, pour l'avenir de bons traitemens à Archie, et la liberté entière d'agir comme il le voudrait; mais la famille de l'enfant trouva qu'il avait été beaucoup trop doux envers M. Callum. Celui-ci, de son côté, fut encore moins satisfait de voir qu'il avait eu tort depuis un bout jusqu'à l'autre.

Pour prévenir quelque autre explosion de mauvaise humeur, Angus se hâta de présenter aussi sa demande. Elle était de nature à plaire au laird. Il se plaignit de l'absence de toute espèce de communication entre les habitans de l'île et ceux de la grande terre, et décrivit les inconvéniens qui en découlaient pour les deux parties : la privation de certaines denrées, et l'impossibilité de se défaire de quelques autres; le désavantage pour les insulaires de ne pas connaître le cours des marchandises, soit qu'ils voulussent vendre ou acheter, et enfin les difficultés que cet éloignement du reste du monde apportait à la civilisation à Garveloch. Il avait bien en lui-même l'idée de quelques autres inconvéniens qui naissaient de cette absence de communication, mais il la garda à part lui, et elle ne servit qu'à le rendre plus éloquent à traiter la chose sous le rapport commercial.

— Ce que vous dites est très-vrai, répondit le laird. Nous avons ici plus de tourbe que vous ne pouvez en

employer, tandis que dans quelques îles voisines les gens sont à demi gelés l'hiver, faute de combustibles. Callum m'a dit que la moisson de Murdoch ayant manqué l'année passée, deux ou trois familles ont été obligées de vivre de coquillages pendant deux mois, au point que les hommes devinrent trop faibles pour travailler, et que plusieurs enfans fussent morts de faim, si le hasard n'avait permis que Callum, faisant sa tournée plus tôt qu'à l'ordinaire, ne fût arrivée à temps pour faire venir des pommes de terre qui leur sauvèrent la vie. Il m'a dit de plus que nos manufactures de soude n'étaient que des jeux d'enfans, comparées à ce qu'on en pourrait faire si on leur ouvrait un bon marché.

—Je voudrais, dit Ronald, que Votre Honneur prît la peine de descendre là-bas sur le rivage pour voir quel parti on pourrait tirer de l'incinération du varech?

—J'irai tout à l'heure. Mais, Angus, pourquoi personne ne fait-il le voyage d'Oban? Qui est-ce qui l'empêche?

Angus répondit qu'il supposait que personne n'en sentait suffisamment l'avantage; que de plus, le passage était dangereux avec les bateaux de l'île, qui, dans son opinion, étaient peu convenables dans des mers aussi terribles, surtout si l'on avait des chargemens à prendre.

—Alors, pourquoi ne pas se procurer un vaisseau convenable, Angus? S'il allait régulièrement d'ici à Oban, et que de plus il touchât à quelques-unes des îles voisines, ce serait une spéculation avantageuse pour celui qui l'entreprendrait. Que ne l'essayez-vous?

Angus y était assez disposé, pourvu qu'on lui garantît les pertes. Mais il n'eût pas été raisonnable à lui d'exposer son petit capital dans l'acquisition d'un bateau, sans être à peu près sûr qu'on n'y renoncerait pas après quelques voyages. Le laird ne demandait pas mieux que de

lui donner la garantie qu'il désirait, bien assuré que cette communication était tellement dans l'intérêt des habitans de l'île, qu'ils ne voudraient pas y renoncer, une fois qu'elle aurait été ouverte. Il fut décidé que le bateau commencerait ses voyages, l'été suivant, aussitôt qu'Angus aurait terminé son engagement avec le fermier et avant la saison de la pêche des harengs et de la fabrication de la soude. Le bateau devait faire le tour de l'île, un jour par semaine, et toucher à tous les coins situés à une distance raisonnable, où l'on pourrait espérer de faire du commerce. Angus se chargerait de la vente des denrées, ou bien ceux à qui elles appartiendraient auraient la faculté de s'embarquer avec lui et de faire eux-mêmes leurs affaires. Le laird s'engagea à envoyer régulièrement à Oban un journal qui contiendrait tous les renseignemens commerciaux de nature à intéresser ses fermiers.

— Vous avez l'air bien sérieux, Ella, dit le laird quand cette affaire fut arrangée. Vous pensez que l'exécution de ce nouveau plan vous amènera quelques voisins qui, se fixant près de vous, vous obligeront à payer la rente?

— Je sais bien que cela arrivera; mais je n'en suis pas effrayée, car il faudra avant cela que le prix des denrées augmente, et cette augmentation me mettra à même de payer ce qui me sera demandé.

Ce n'était pas là le motif qui rendait Ella sérieuse. Elle songeait aux orages d'été qui balaient le détroit et au péril du bras de mer resserré entre Garveloch et Oban. Elle se représentait l'anxiété qu'elle éprouverait lorsqu'elle se promènerait sur le rivage ou que, vers le minuit, elle monterait sur les rochers pour attendre longtemps, et peut-être en vain, le retour de son époux. Elle se représentait son bateau tombant et se relevant avec la lame, ou prêt de s'y engloutir. Toutefois elle écarta ses craintes égoïstes pour écouter les avis que le laird

donnait à ses frères. Il leur disait de tirer tout le parti possible de leur ferme, pendant le temps où ils en auraient seuls les bénéfices, et de ne pas trop se hâter de vendre leurs produits. Il pourrait être avantageux pour eux de les emmagasiner jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable, comme par exemple dans l'intervalle entre une hausse des prix et l'établissement d'une rente sur leur ferme. Il termina en proposant à Ronald de visiter avec lui la ligne de côtes qu'il avait louée.

Ronald lui fit observer que comme le varech ne devait être coupé que tous les trois ans, et qu'il ne l'avait pas encore été en cet endroit, il devait la première année y appliquer la plus grande masse de travail qu'il lui serait possible. C'était vers ce point que son frère, sa sœur et lui dirigeaient plus particulièrement leur attention, ramassant avec grand soin tout le varech de bonne qualité qui se trouvait jeté à la côte, et en coupant à la marée basse quand la mer était assez calme pour permettre de le transporter convenablement à terre avant que la marée ne remontât. C'était alors le cas d'employer la corde de crin qu'avait tressée Ella. A marée basse, on la faisait passer au-delà de la portion de varech coupé, on réunissait les deux extrémités et on les fixait au rivage; à marée haute, quand le tout se mettait à flotter, on rapprochait les deux bouts de la corde, et tout ce qui s'y trouvait enserré était ainsi conduit à terre. Le laird, voulant voir si le jeune garçon connaissait au-delà de la préparation mécanique quelque chose qui pût avoir rapport à l'occupation qu'il avait embrassée, lui fit quelques questions.

— Ne vous serait-il pas avantageux, quand vous récoltez beaucoup de varech, d'en répandre une partie comme engrais sur le champ de votre sœur?

—Oui, si l'on ne pouvait s'en procurer d'autre. Mais il

y a après une tempête assez de varech jeté à la côte, qui est très-bon pour engrais mais trop brisé pour qu'on en puisse faire de la soude. Jusqu'ici du moins nous en avons eu assez pour les deux usages.

— Quand votre récolte deviendra moins abondante, renoncerez-vous à faire de la soude ou bien laisserez-vous votre champ en jachère?

— Il me semble que nous devons avant tout nous occuper du champ, parce que nous sommes toujours sûrs d'en tirer quelque chose, tandis que le prix de la soude monte et baisse si souvent, que nous ne pouvons jamais dire ce que nous en tirerons. Angus dit même que si l'on apporte à Londres, de l'étranger, plus de barille qu'à l'ordinaire, il pourra arriver qu'un tonneau de cette marchandise se donne presque pour rien.

— Mais si au contraire il ne vient de l'étranger que fort peu de barille, elle se vendrait fort cher.

— Oui, Monsieur; mais nous ne le saurions qu'au moment de la vente, et nous serions impardonnables de négliger notre champ en attendant, n'ayant guère d'autres ressources sur lesquelles nous puissions compter. Ella est la bien-venue à prendre sur mon tas de vareck tout ce dont elle pourra avoir besoin pour engraisser son champ; mais ce n'est pas le cas, du moins à présent.

— Combien vous faut-il de tonneaux de varech pour obtenir un tonneau de soude?

Ronald sourit à l'idée de trafiquer par quantités si considérables qu'un tonneau de soude à la fois. Ceux qui la préparaient pour le laird, calculaient qu'ils en pouvaient obtenir un sur vingt-quatre de varech convenablement séché, et que ce tonneau de soude se vendait de sept à vingt livres sterling, suivant le cours. Il ne lui appartenait pas de songer à jamais en faire assez, même pour la plus petite de ces deux sommes; mais il croyait

que quand il aurait l'avantage de faire des affaires directement avec Greenock, il lui serait possible d'en faire assez pour améliorer le marais où paissait le *pony*. Si jamais il pouvait changer ce marais en un champ d'orge, il ne voyait pas ce qui pourrait lui rester à désirer.

— A coup sûr, dit le laird, il doit y avoir beaucoup de soude perdue en opérant la combustion dans une fosse comme celle-ci ; ce n'est qu'un trou creusé dans le sable, et entouré de pierres. Il ne serait pas difficile de construire un fourneau ; Fergus vous fournirait de la tourbe, puisqu'il en a de trop, à ce que j'entends dire ; ne gagneriez-vous pas quelque chose à cette méthode ?

— Oui, d'un côté, peut-être, Votre Honneur ; mais nous perdrions plus d'un autre ; dans l'état actuel le varech est notre seul combustible ; par cette autre méthode nous serions obligés de dépenser le prix de la tourbe.

— Il serait à désirer que de plus gros fabricans de soude que vous, eussent compris cette affaire aussi clairement, Ronald ; ils se fussent épargné la dépense de construire des fourneaux dont ils ne peuvent se servir. Il est vrai que ceux-ci nous délivrent d'un grande désavantage.

— Votre Honneur veut parler de l'odeur : mais avec un peu de soin on peut éviter qu'elle affecte qui que ce soit, excepté ceux qui entretiennent le feu ; et ceux-là s'y accoutument bien vite. Quand nous habitions au nord, nous avions au moins trois endroits différens où nous pouvions brûler le varech, suivant la direction du vent, et quand par hasard il soufflait directement sur la maison, Ella avait coutume de conduire Archie, et quelquefois mon père, à un endroit dans les rochers où ils pouvaient dormir enveloppés de leur plaid.

— Et ce n'était pas un grand malheur, dit Ella, dans

les nuits d'été, quand le reflet rougeâtre éclaire la cime des rochers jusqu'à minuit. Je ferai encore de même quand le vent sera contraire, et que nous aurons besoin de ne point interrompre la combustion du varech. Le pire de l'affaire, c'est que, dans ces occasions-là, Archie n'a pas plus envie de dormir que moi.

— Est-ce qu'il est effrayé de se voir loin de la maison ?

— Oh ! non ; mais il s'occupe à regarder les feux jusqu'à ce qu'ils s'éteignent. S'il y a un moment de calme et que la flamme s'élève majestueuse au milieu d'une colonne de fumée, on en peut voir le reflet dans ses yeux.

— Pourquoi ne le porteriez-vous pas quelque part d'où il n'apercevrait pas les feux? Est-ce qu'il comprend assez le sujet de ces déplacemens pour s'en montrer chagrin ?

— Sans doute, Votre Honneur, et de plus je ne veux pas le priver de la vue de ce qui semble beau aux yeux que Dieu lui a donnés. Il a des plaisirs qui lui sont propres, et ce n'est pas moi qui l'empêcherai jamais d'en jouir.

Ella n'eût pas ainsi parlé d'Archie, si M. Callum eût été présent. Voyant qu'on n'avait pas besoin de lui sur le rivage, il était monté à la ferme pour savoir comment on s'y portait. Il revint en cet instant et dit que les enfans avaient une fièvre si violente qu'il croyait devoir engager fortement le laird à ne pas entrer dans leur maison. Ella eut donc l'honneur de traiter son propriétaire, et le fit avec autant de politesse et d'aisance qu'une grande dame qui aurait eu parc et château. Elle invita formellement M. Callum aussi, mais il se hâta de s'excuser et disparut tout à coup.

Quand ils rentrèrent dans la chaumière, Archie dormait toujours. Le laird remarquant qu'il avait encore la figure enflée, offrit de le faire examiner par le médecin

qu'il allait envoyer chercher, avant que celui-ci ne se rendît à la ferme.

— Il n'a besoin que de repos et de caresses, répondit Ella et de ne point être effrayé par quelque figure étrangère, jusqu'à ce qu'il ait oublié ce qui s'est passé la nuit dernière. Il n'y a rien qui rafraîchisse autant qu'un sommeil comme celui qu'il goûte en ce moment; personne ne s'entend mieux que moi aux soins qu'il réclame, et d'ici à bien des jours je ne laisserai pas un homme lui caresser seulement la joue.

Et dans son cœur elle ajouta : à moins que ce ne soit Angus.

Le laird n'eut pas le temps de montrer qu'il l'avait comprise, car le moment de partir arriva pour lui avant qu'Archie ne se fût éveillé.

CHAPITRE VIII.

L'ISOLEMENT N'EST PAS TOUJOURS LA PAIX.

Les jours d'adversité que son seigneur avait depuis long-temps prédits à Murdoch, étaient enfin arrivés. Toute la famille fut atteinte de la fièvre; un des garçons en mourut, Murdoch lui-même et sa fille Meg eurent les plus grand espeines à s'en tirer. Pendant plusieurs années de santé et de prospérité, on n'avait rien amassé pour parer à ce malheur. Murdoch n'avait mis de côté ni argent, ni provisions, ni effets d'habillement. Le seul but qu'il s'était jamais proposé, ç'avait été de reproduire son capital; quand une année il faisait plus, ce surplus était immédiatement dépensé; quand une année il faisait moins, il

ne cherchait aucun moyen de rétablir la balance, en sorte qu'il devenait de jour en jour plus pauvre. Il avait déjà laissé une partie de sa terre en friche, et obtenu une diminution de fermage en conséquence; mais avec un bon avertissement que si la propriété diminuait encore de valeur entre ses mains, il serait obligé de l'abandonner à une autre fermier plus laborieux ou plus habile. La maladie qui était venu le frapper cet hiver lui ayant coûté une bonne partie de son petit capital, il eût été forcé de le faire immédiatement, si ce n'avait été pour le travail et l'économie d'Angus. Tout ce que put faire celui-ci, fut de maintenir l'exploitation dans son état actuel. Il n'était pas possible de songer à rendre à la culture les terres précédemment abandonnées, d'augmenter les troupeaux, de faire de nouveaux arrangemens dans les terres ou les bâtimens. Tout ce qu'on put faire n'eût pas suffi pour payer le fermage et le salaire d'Angus, si l'on n'avait eu devant soi l'espérance de communications avec des villes marchandes, et si cette attente n'eût fait hausser le prix des denrées. Angus rebâtit les murs de clôture, couvrit les champs d'engrais, y jeta les semailles du laird, et passa les mois d'hiver à réparer tout à la ferme, afin de pouvoir au printemps donner tout son temps à la culture.

Quand Murdoch fut assez rétabli pour sortir, il ne fut satisfait de rien de ce qu'il voyait qu'on avait fait pendant sa maladie. Cette mauvaise humeur en était la suite, et de plus il s'y joignait beaucoup de jalousie contre Angus. Il éprouva, quoiqu'il n'en voulût pas convenir, beaucoup de surprise de l'étendue des réparations, sachant bien qu'elles n'avaient pu être faites avec son argent, puisqu'il n'en avait pas. Il affecta d'être fort irrité de l'extravagance de cette dépense, disant qu'il avait toujours désiré voir les lieux en bon état; mais qu'il n'a-

vait jamais cru pouvoir se permettre de tels déboursés, et que ceux qui avaient pris sur eux d'entreprendre ces travaux, pourraient aussi payer la rente au propriétaire. Angus expliqua, sans perdre sa bonne humeur, que les pierres du champ avaient servi à rebâtir le mur, le varech des rochers à engraisser le sol, le gazon du marais à couvrir l'étable à vaches, et ainsi de suite.

— Et je vous prie, comment paierai-je le tout à la fin, — le laird, vous et tout le monde?

— Sur la récolte, si tant est que vous payiez.

— Vous pouvez le dire, si tant est que je paie. La récolte n'a jamais donné que juste de quoi payer la rente; et maintenant, voici les funérailles et vous, et le docteur de plus à payer.

— Votre orge et vos avoines se vendront à un plus haut prix à Oban et dans les îles voisines, que vous ne les vendiez à M. Callum, quand vous viendrez avec moi vendre vos récoltes, ou que vous me les enverrez vendre pour vous....

— Jamais je ne vous y enverrai, monsieur Angus.

— Comme il vous plaira. Cela reviendra toujours au même si M. Callum, sachant que vous pouvez obtenir un meilleur prix de vos grains, en exige une moins grande quantité pour votre fermage. Quant à moi, je serai toujours disposé à recevoir mes gages en nature, suivant le cours. J'espère qu'avant le commencement de l'été prochain vous vous trouverez quitte de toute dette, et c'est tout ce que vous pouvez demander.

Murdoch sourit amèrement, supposant qu'Angus se moquait de lui. Celui-ci continua :

— Maintenant que vous pouvez sortir, et qu'il est probable que vous serez bientôt en état de travailler, notre besogne s'en fera plus vite, plus gaiement, et....

— Cessez vos railleries! s'écria Murdoch en colère.

Vous me parlez de travailler, et je n'ai pas plus de force que Rob, qui se traîne au soleil comme un mulot au mois de mars, et qui retombe au premier souffle de vent, comme une poule d'eau qui a les ailes coupées.

— Mais je vois que vous êtes déjà fatigué, dit Angus, lui offrant de s'appuyer sur son épaule. Vous feriez mieux de vous asseoir sur le banc, plutôt que de vous fatiguer à rester debout. Comme je vous le disais, c'est beaucoup que de ne plus garder la chambre; la force de travailler viendra ensuite, et votre ferme peut aller aussi bien que jamais.

Murdoch n'était pas d'humeur à accepter ces présages; il refusa le secours qui lui était offert, et s'assit regardant, le cœur plein d'amertume, tout le mal que se donnait Angus, qu'il aurait dû remercier au lieu d'en être jaloux. Mais un soupçon injuste, et que rien ne justifiait, s'était emparé de son esprit, et ne lui laissait plus un moment de repos.

— Il veut me supplanter, se disait-il à lui-même. A le voir bêcher avec tant de plaisir, on dirait qu'à chaque fois c'est sur mon cou qu'il appuie le pied. S'il désire voir baisser ma rente, c'est pour prendre la ferme lui-même ; voilà pourquoi il veut me persuader qu'il y a encore de quoi payer tout le monde; voilà pourquoi il parle de ses gages avec tant de douceur et de modestie; voilà pourquoi il a fait venir ses effets ici, et les a serrés dans la cabane d'Ella, au lieu de les faire débarquer à Lorn, qui est son pays et celui de toute sa famille. Oh! oui, il veut se fixer ici. Mais si je ne puis garder ma ferme, ce n'est pas une raison pour qu'il l'ait; M. Callum est contre lui, et c'est déjà une bonne chose. Il y a long-temps que j'ai envie de rendre ma ferme, et je le veux faire sans qu'il le sache, afin que M. Callum la puisse donner à un autre que lui. Je veux prendre les devans;

quant à ce que je ferai moi-même après, c'est bien le diable si je ne puis vivre en me livrant à la pêche, puisqu'Ella, qui n'est qu'une femme, en vit bien.

Ce n'était pas là un plan imaginé dans un moment d'humeur; Murdoch y avait long-temps réfléchi pendant qu'il avait la fièvre; irrité de se voir ainsi renfermé, lui qui n'en avait pas l'habitude, harassé de chagrin, et disposé à voir toujours les choses du mauvais côté. Dans sa convalescence, il s'était d'abord adouci à l'égard d'Angus, et s'était reproché les mauvaises pensées qu'il avait eues de lui; mais bientôt sa vanité blessée lui avait rendu toute sa jalousie, et pour le plaisir de renverser les projets qu'il supposait à son ennemi prétendu, il allait prendre précipitamment une résolution qui pouvait être sa ruine et celle de sa famille. Il voulut connaître quelles étaient au juste les intentions d'Angus; et pour découvrir une trahison qui n'existait pas, il se mit à jouer le rôle d'un traître.

— Je voudrais bien savoir, dit-il la première fois qu'Angus passa à côté de lui; je voudrais bien savoir ce que vous feriez si vous aviez cette ferme, qui vous paraît si avantageuse?

— La première chose que je ferais, dit Angus levant les yeux, et lui montrant un aigle de mer qui planait à une grande élévation, ce serait d'attraper cet aigle qui fait tant de mal à votre basse-cour; son aire serait facile à trouver, et ne tarderait pas à l'être, si vous étiez assez fort pour attacher une corde au rocher.

Murdoch impatienté, supposant qu'Angus voulait esquiver la question: — Je ne vous parle pas de la volaille; je vous demande ce que vous feriez de ces terres, si vous les aviez à long bail?

— J'y emploierais tout le capital que je possède; je tâcherais d'en obtenir davantage, si le propriétaire y

consentait ; je m'efforcerais d'améliorer les forces de production du sol, bien sûr de retrouver le prix de ma peine, si toutefois un marché nous était ouvert.

— Cela serait bel et bon, en supposant que vous eussiez un long bail ; mais si vous n'en aviez qu'un court ?

— J'agirais encore de même. Je tiendrais toute la ferme en bon état de réparations, je m'efforcerais de remédier à la légèreté du sol ; et quand j'aurais obtenu une bonne récolte, j'en emploierais le produit à cultiver de nouveau les terres qui ont cessé de l'être; et....

— Et vous feriez exactement ce que vous faites maintenant, jusqu'à ce que vous pussiez faire mieux.

— Exactement.

— Il me prend pour un sot! se dit Murdoch ; il ne se donne pas même la peine de me tromper. — Mais Angus, vous oubliez que votre rente s'élèverait aussitôt, et vous enlèverait votre profit. Voyez, celle que je paie a été diminuée quand j'ai cessé de cultiver ces champs là-bas.

— Et vos profits se sont-ils augmentés depuis? La rente suit le prix des denrées, ce n'est pas elle qui le fait. Votre rente a été diminuée en conséquence de vos pertes, et la mienne s'élèverait en conséquence de mes gains; ainsi ma rente prouverait que j'ai gagné, comme le chiffre de la vôtre, dans ce moment-ci, prouve que vous avez perdu.

— Avez-vous bientôt fini de parler de mes pertes? s'écria Murdoch plus en colère que jamais.

— Pardon, dit Angus, j'oubliais que vous n'êtes pas encore bien remis, et je me suis laissé entraîner par ce que vous disiez de la rente. Pour vous remettre en bonne humeur, je vous dirai que l'autre jour, monté sur ce rocher, je regardais votre ferme, et je pensais qu'on en pourrait tirer un bon parti, si l'on avait une fois des moyens de transport.

— Oh ! oui, murmura Murdoch ; je parierais bien que tu as pensé à cela.

— Je voyais là-bas, au nord de l'île, des hommes et des femmes d'un âge mûr, aussi bien que des enfans, ramasser des coquillages, et je pensais qu'ils seraient charmés de les échanger pour de l'orge et de l'avoine, si un bateau se présentait régulièrement à cet effet. Je jetai les yeux dans toute la vallée, et je n'aperçus pas un pouce de terre labourée, si ce n'est sur votre ferme et le petit champ d'Ella. Je vis notre petit nombre de bestiaux maigres, et je me dis que si les pâturages étaient améliorés ainsi qu'ils le pourraient être, ce serait une bonne chose pour nous que d'avoir tous à manger de la viande. Et puis, du côté d'Oban, la mer avait l'air si engageant, elle était bleue comme en été, et les îles aussi belles qu'elles me le paraissaient quand j'étais enfant, et pas un rocher que je ne connaisse si bien au-dessus ou au-dessous de l'eau.

— Eh bien ! qu'est-ce que tout cela a de commun avec ma ferme ?

— Parbleu, c'est que je suis impatient de faire mon premier voyage, de traverser le détroit avec ma barque pesamment chargée de nos produits, et de revenir ensuite dansant sur les flots, n'ayant d'autre poids à porter que moi-même, et nos profits dans ma poche.

— Et en me rapportant mon argent, vous me souhaiteriez, je suppose, une longue et joyeuse vie dans ma ferme ?

— Sans doute ; comme je vous la souhaite maintenant et vous l'ai toujours souhaitée. Murdoch, ajouta-t-il, je ne voudrais pas que vous me crussiez assez simple pour ne pas m'apercevoir que vous avez maintenant quelque jalousie contre moi. J'ai vu assez le monde pour savoir

ce que signifient un sourire et des discours comme les vôtres. N'ayons pas de querelle : vous n'êtes pas en état d'en supporter maintenant ; mais rappelez-vous que je suis un homme franc, et que j'aimerais mieux que vous me dissiez une bonne fois en quoi je vous ai offensé.

Murdoch l'éloigna avec son bâton d'un air de mépris, et appela sa femme pour apprendre quelque chose de nouveau, à savoir qu'Angus était un homme franc. Elle se mit à en rire avec lui, et jusqu'à Meg, la pauvre malade, qui sortit de la maison en rampant à moitié, bravant le grand air pour le plaisir de voir une querelle : amusement dont les montagnardes écossaises sont on ne peut plus curieuses. Angus, cependant, ne comprenait pas ce que tout cela pouvait signifier, mais n'était pas plus tenté de se fâcher contre Murdoch, dans l'état où il le voyait, que contre un enfant en colère. Il lui vint à l'idée que peut-être ils étaient piqués de ce qu'il ne leur avait jamais parlé de son mariage avec Ella, puisqu'ils étaient ses parens, quoique très-éloignés.

— Peut-être m'en voulez-vous, dit-il, de m'être montré si discret sur mes plans pour l'avenir. — Ici, les époux Murdoch échangèrent un coup d'œil. — J'ai voulu laisser le soin de vous en instruire, à la personne qui a plutôt le droit de vous en parler.

— Ainsi, il a déjà vu Callum, pensa Murdoch; il a trouvé moyen de me devancer.

— Si vous aviez tout appris de cette personne, ou par quelque accident, avant que de l'apprendre de moi, vous ne sauriez m'en blâmer, car en vérité il ne m'appartenait pas d'en parler le premier.

— Cela n'eût pas été délicat, je vous assure, monsieur Angus.

— Je ne crois pas, eu égard à la position des parties;

mais à coup sûr, si j'avais pensé que vous dussiez vous formaliser ainsi de mon silence, il y a long-temps que je vous aurais tout dit.

—Et depuis quand tout cela est-il arrangé, je vous prie?

—Depuis l'automne.

—Du jour même de votre débarquement?

—Du lendemain.

—Et dites-moi, comment vos propositions ont-elles été reçues?

—Pour le coup, c'est trop fort, dit Angus, irrité à son tour, vous me poussez à bout. Je me suis montré assez patient, tant que vos questions et vos rires moqueurs n'ont eu que moi pour objet. Je ne satisferai pas davantage votre curiosité; je regrette de l'avoir fait autant. Vous pouvez rire de la délicatesse, vous ne savez pas ce que c'est.

Là-dessus il prit une corde et s'en alla pour chasser l'aigle de mer, dans l'intention d'engager Fergus à l'accompagner avec son fusil et de passer toute la journée dehors, ce qui lui semblait le meilleur moyen d'éviter des querelles mortelles. Il laissa les Murdochs profondément étonnés de ce qu'après avoir écouté patiemment tant de reproches et de paroles de mépris qui s'adressaient à lui-même, il s'éloigna ainsi furieux dès qu'on parlait de M. Callum. Jamais il n'y eut de quiproquo plus complet.

Ella était dans le champ quand Angus parut sur la hauteur. Elle vit à sa marche que quelque chose l'avait fait sortir de son caractère, et elle se hâta d'aller à sa rencontre, pour savoir ce que c'était.

—Où est Fergus? demanda-t-il d'abord. Peut-il venir avec moi prendre un nid d'aigle?

—Comment se fait-il que vous ayez le loisir d'aller à

la chasse? répondit Ella. Je croyais que la saison vous laisserait à peine le temps de finir vos travaux à la ferme?

—Notre basse-cour souffre; il faut que je démolisse le nid de l'aigle.

—Ce n'est pas là votre motif, j'en suis sûre.—Le laird a raison de dire que des voisins qui devraient être d'autant meilleurs amis qu'ils sont moins nombreux, sont souvent les premiers à se quereller. Mais vous ne voudriez pas quereller, vous, Angus, surtout contre les Murdochs, et dans l'état où ils sont, moins que jamais?

—J'en serais désespéré. J'ai essayé tout ce que j'ai pu pour l'éviter. Mais, Ella, quand leur avez-vous parlé de nos projets?

—Jamais, répondit Ella en rougissant; je n'avais pas même dessein de le faire avant l'été.

—Cependant quelqu'un leur en a parlé.

—Impossible; personne ne le sait que mes deux frères, et nous pouvons nous fier à leur discrétion, comme s'ils étaient muets.

Angus expliqua la conversation qu'il venait d'avoir avec les Murdochs; les deux amans s'épuisèrent en conjectures, les deux jeunes garçons jurèrent leur parole qu'ils n'avaient rien dit à personne. Il n'y avait pas moyen d'attraper le petit oiseau qui avait divulgué ce mystère, en sorte que nos deux jeunes gens partirent pour la chasse des grands.

—Angus, dit Ella, êtes-vous certain que votre œil et votre pied soient aussi sûrs que quand vous vous livriez tous les jours à cet exercice?

—Ne craignez rien, répondit Angus en souriant. Il me tarde de me voir encore suspendu au-dessus des brisans, entouré d'oiseaux de mer qui battent des ailes et crient, et de me sentir là le maître, comme un lion dans la forêt au milieu de singes querelleurs. Vous voyez que

nous avons soin d'emporter de bons pieux et une bonne corde : avec cela il n'y a rien à craindre. Je vous rapporterai un œuf auprès duquel tous ceux qu'Archie vous a jamais donnés ne seront rien.

—Je suis charmée que votre chasse se passe loin de ses yeux; sans quoi il voudrait vous imiter. Savez-vous que nous avons été obligés de lui donner un tonneau pour mettre tout ce qu'il trouve, comme il nous a vus emplir les nôtres de soude et de harengs? Ronald l'a porté sur le Storr, et l'a mis dans le creux d'un rocher où il ne peut se pourrir. Archie s'occupe aujourd'hui à l'emplir.

—Il devient de plus en plus imitateur.

—Oui : hâtez-vous donc de partir, de peur qu'il ne vienne et ne devine l'usage de cette corde. Oh! revenez avant la nuit, ou bien je douterai de votre amitié pour Ronald et pour moi.

—Je songerai à Ronald, dit Fergus mettant son fusil sur son épaule, et je laisserai à Angus le soin de songer à vous.

Angus trouva que son amusement favori n'avait rien perdu de ses charmes, quoiqu'il eût été long-temps sans s'y livrer. Il oublia la contrariété que Murdoch lui avait fait éprouver, quand il se vit seul avec Fergus dans les lieux sauvages où les aigles de mer avaient fixé leur séjour. Ce site ne lui paraissait que plus sublime, pour en avoir vu d'autres d'un genre bien différent, quoique aussi beau peut-être. Tandis qu'ils grimpaient les sentiers naturels qu'offraient les rochers, qu'ils sautaient d'un pic à l'autre quand il n'y avait pas de sentiers du tout, que son œil ne découvrait point d'autre végétation que des plantes marines, et se promenait sur un espace qui semblait n'avoir pas de limites, il racontait à Fergus ce qu'il avait vu dans les forêts du Canada : comment

l'herbe et les broussailles y croissent si hautes, si mêlées, qu'il est difficile de savoir où porter le pied; comment les arbres ne permettent pas de rien voir autre chose que leurs troncs rapprochés, et comment, en montant sur le plus élevé, on n'aperçoit que la cime des arbres tellement serrés, et qui semblent s'unir d'une manière si compacte, qu'on croirait pouvoir marcher dessus jusqu'au bout de l'horizon.

—Chut! dit Fergus, voici l'aigle mâle! sa femelle est sans doute dans l'aire précisément au-dessous. Ferai-je feu ou attendrai-je qu'il prenne son essor?

— Attends! dit Angus; et il s'arrêta pour contempler l'oiseau majestueux, perché à l'extrémité d'une pointe de rochers et promenant son regard autour de lui pour chercher sa proie. Il était immobile, ses ailes noirâtres pliées; ses serres noires et brillantes semblaient s'enfoncer dans le rocher, et son grand œil étincelant paraissait fixé sur quelque objet trop éloigné pour que la vue humaine le pût apercevoir. Fergus allait parler de nouveau, mais son compagnon l'arrêta, et lui permit seulement de témoigner par ses gestes, pliant les doigts en forme de harpon, et peignant la terreur sur sa figure, combien il plaignait la proie déjà destinée à périr entre de telles serres et sous les coups d'un tel bec. Surpris de n'en avoir pas été aperçu, et peu jaloux de l'être, Angus poussa son compagnon dans le creux du rocher pour y attendre le départ du monarque de cette solitude. Tout à coup ils entendirent le bruit d'une lourde chute : que ce fût celui d'un fragment de rocher qui se détachait, ou celui du vol de l aigle, c'est ce qu'ils furent quelque temps sans savoir. Mais bientôt ils l'aperçurent volant haut et loin, de ce vol particulier qui indique que l'aigle ne retourne pas à son aire, mais qu'il fond sur sa proie. Ils ne le

voyaient presque plus qu'ils entendirent distinctement son cri, et qu'un autre lui répondit si près d'eux qu'ils ne purent s'empêcher de frissonner.

—Allons! maintenant, allons! debout, dit Angus; fixe le pieu pendant que le mâle est loin. Ton fusil est-il chargé? Pendant que je prendrai l'œuf, il faut que tu tues la femelle, au moment où elle s'enlèvera étonnée.

—Attendez, cria Fergus, voilà le mâle qui s'abat. Là! là, le voyez-vous; il descend comme un plomb qui tombe. Il n'y a qu'un instant qu'il était trop élevé pour qu'on l'aperçût, et maintenant voilà qu'au milieu des flots écumans, il ne paraît pas d'ici plus gros qu'une pie.

Sans perdre de temps, ils fixèrent leur pieu dans le rocher, y attachant l'extrémité d'une corde, dont l'autre fut fixée autour du corps d'Angus. Quand ils se furent assurés que les nœuds étaient solides, nos deux chasseurs poussèrent un grand cri pour alarmer l'aigle femelle, l'un se prépara à tirer son coup de fusil, et l'autre à descendre dès qu'elle s'envolerait. Aussitôt qu'elle entendit le cri, l'aigle s'élança de son aire; immédiatement elle fut atteinte sous l'aile et tomba gémissante, roulant de rocher en rocher, et mêlant ses accens de mort aux derniers échos du coup de fusil. Cependant Angus s'efforçait d'atteindre son aire : quelquefois suspendu à l'extrémité de la corde, il était ballotté çà et là par des coups de vent passagers, quelquefois il trouvait où placer le pied et la main et se reposer un instant. Quand il eut découvert le nid, il eut d'abord quelque espèce de remords de prendre ainsi par surprise le palais du roi des oiseaux. Mais la vue de plumes répandues çà et là et d'os à demi rongés le réconcilièrent avec l'idée de détruire ce formidable ennemi de la basse-cour. Le gros œuf était encore chaud. Angus le mit dans son sac, jeta les plumes au vent, nettoya le trou complètement, de manière à ôter à

l'aigle mâle toute tentation d'y revenir, et remonta vers Fergus.

— Vous n'avez pas perdu de temps, lui dit celui-ci, et vous avez bien fait, car voilà le mâle sous ce nuage en bas, et il tient une proie dans ses serres.

— Cet aigle est bien à présent le roi de cette solitude. J'aurais presque pitié de lui, si je ne pensais à nos volailles.

— Si j'étais que de lui, j'achèverais mon repas solitaire, et puis j'irais chercher une autre compagne.

— Non pas moi; tant que le corps de l'autre serait là gisant je resterais à le garder; et quand la marée aurait balayé ses os, je rebâtirais mon nid à la même place en son souvenir.

— Est-ce que vous ne comptez pas apporter à la maison le corps de l'aigle morte? demanda Fergus. Il est là sur le rivage; il nous est aisé de le prendre, si vous voulez que nous nous en retournions de ce côté.

— De tout mon cœur; et comme nous avons du temps devant nous, nous pourrons tirer chacun un coup de fusil sur des canards sauvages. Peut-être Murdoch me saura-t-il quelque gré de lui rapporter ce gibier, quand il ne sera plus en colère.

— S'il ne l'accepte pas avec plaisir, répondit Fergus, je connais quelqu'un qui le fera.

L'oiseau qu'ils avaient frappé était à l'agonie quand ils arrivèrent. Il était couché sur le dos; ses serres étaient fermées; ses yeux étaient recouverts d'une membrane blanchâtre; des gémissemens étouffés qui s'exhalaient de son bec ouvert, et un faible mouvement de ses ailes étendues, étaient les seuls signes de vie qu'il donnât encore. Angus mit fin à sa souffrance, le jeta sur son épaule, et se hâta d'aller chasser dans un endroit où le gibier ne pouvait lui manquer, au milieu des étangs, où les oi-

seaux sauvages sont toujours réunis en grand nombre. Leur approche n'excita aucune alarme : les oiseaux sauvages continuèrent à voltiger, à nager, à manger ; ils paraissaient aussi apprivoisés que des canards ou des oies domestiques. Ils n'étaient guère, en effet, plus accoutumés que ceux-ci au bruit d'un fusil ; Fergus avait rarement le temps d'aller à la chasse ; et il n'y avait que lui qui en eût un à Garveloch ; il l'offrit dans ce moment à Angus.

— Tu dédaignes un pareil gibier, après avoir abattu un aigle, dit Angus souriant. Pour moi, je ne suis pas si fier ; chaque chose a son temps ; allons, en besogne ; et aussitôt il déchargea son arme.

— Deux, quatre, cinq, du premier coup ; je vous fais mon compliment, Angus ! Si le roi des oiseaux nous observe encore en ce moment, il doit penser que nous sommes des meurtriers bien sanguinaires.

— Il prendra peut-être bientôt sa revanche ; la nuit, qui forme pour nous un épais rideau, n'est pour lui qu'un voile diaphane. Il enlève aussi bien une poule ou un chevreau à minuit, que quand ses yeux viennent d'affronter l'éclat du soleil. Mais j'espère qu'il ira chercher ailleurs une compagne, et s'y fixer. Allons, tire aussi ton coup de fusil, et partons ; les ombres s'épaississent, et nous avons un chemin difficile devant nous.

Ella les attendait impatiemment, non qu'ils fussent en retard, mais parce qu'elle avait de nouvelles contrariétés à leur raconter. Elle était montée à la ferme pour essayer de rétablir la paix ; dans ce dessein, elle avait fait un grand effort, et s'était disposée à plus de concessions que la famille n'en eût arraché d'elle, sans le mauvais état de ses affaires et de sa santé. En leur expliquant les raisons qui l'avaient empêchée de leur communiquer plus tôt son mariage projeté avec Angus, elle avait été

aussi surprise que vexée de voir qu'ils n'avaient aucun soupçon de la chose. Cette entrevue n'avait jeté aucune lumière sur la cause de leur ressentiment, et Ella s'en revint sans savoir autre chose, si ce n'est que les Murdochs se regardaient comme offensés, et qu'ils refusaient positivement de laisser Angus remettre le pied chez eux, jusqu'à ce qu'ils eussent vu M. Callum.

Le mystère devenait de plus en plus inexplicable pour Angus, qui cependant s'en tourmentait moins que sa fiancée.

— Je travaillerai pour vous et pour Ronald, voilà tout, jusqu'à ce que M. Callum arrive, ou que mon bateau soit prêt. Du moins vous ne me paierez pas avec des injures, et vous ne me mettrez pas à la porte comme un voleur.

— Il faut espérer que la maladie ne nous rendra pas l'esprit chagrin comme le leur.

— C'est vrai; merci de m'avoir rappelé cette circonstance. Je ne nourris pas de ressentiment contre eux; et j'irai dès qu'ils m'appelleront. S'ils ont à le faire, Dieu veuille que ce soit pendant que mon gibier est encore bon! Je n'en serai que mieux reçu, pour rapporter une demi-douzaine de canards sauvages, qui sont meilleurs pour des malades, que des oies fumées d'un goût détestable, comme celles qu'ils ont. Je voudrais, Ella, qu'ils apprissent de vous comment on doit les préparer.... et bien d'autres choses encore.

CHAPITRE IX.

UNE SOTTE DÉMARCHE.

Les canards sauvages étaient encore frais quand on appela Angus. Avant une heure, la femme de Murdoch vint dire que les bestiaux étaient dans le champ de seigle, son mari ayant laissé la porte de l'étable ouverte, et qu'il n'y avait personne dans la maison d'assez fort ou d'assez dispos pour les y faire rentrer. Angus, n'écoutant que son bon naturel, et sans faire la moindre allusion à ce qui s'était passé, y alla, et répara le mal qu'avait fait la négligence du fermier. Il reprit sa place ordinaire au coin du feu, et amusa les deux malades du récit des aventures de sa journée. Comme, pendant quelque temps, il vit le fermier toujours irritable, Angus évita de parler de leur querelle, dont la cause demeura un mystère pour lui. Ce n'en était pas un pour Murdoch, préoccupé qu'il était de l'idée qu'Angus le voulait mettre à la porte, et prendre sa ferme après lui. Il disposa donc ses arrangemens en conséquence. Sa jalousie était toujours éveillée, et il lui sembla qu'il n'aurait point de repos qu'il n'eût résigné sa ferme entre les mains de M. Callum, à condition qu'Angus ne lui succéderait pas, et que lui-même obtiendrait une petite maison où il pût vivre avec sa famille, en se livrant à la pêche. Un soir qu'Angus revenait des champs, il trouva Murdoch qui l'attendait sur le pas de la porte.

— Pourquoi vous attardez-vous ainsi, Angus? Il y a

plus d'une heure qu'il fait nuit, et qu'il tombe un brouillard mortel.

— Je suis resté à mon ouvrage jusqu'à la dernière minute, voilà tout. J'avais une raison particulière de travailler beaucoup aujourd'hui.

— Oui, une raison particulière, aujourd'hui.... comme tous les jours, je pense. Rappelez-vous seulement que ce n'est pas moi qui exige de vous ce travail excessif, et que cela ne vous sera pas compté dans vos gages.

— Bon! bon! Mais vous ne voulez jamais laisser parler les gens, répliqua Angus en souriant. J'allais vous dire que j'avais travaillé pour deux jours, car je passerai presque toute la journée de demain à la mer. M. Callum est à Scarba, et j'ai besoin de le voir. Je partirai donc dès le matin; mais si je ne puis lui parler directement, il pourrait arriver que je ne revinsse pas avant la nuit.

— M. Callum débarqué à Scarba! Qui vous l'a dit?

Angus montra du doigt l'extrémité de son télescope qui sortait de sa poche. Murdoch observa qu'Angus paraissait y voir et entendre mieux que personne autre dans tout l'archipel.

— Quant à ce qui est de voir, c'est très-probable, car il n'y a pas un autre instrument de ce genre dans toutes les îles.. Et je remercie mon ami l'ingénieur, chaque fois que je m'en sers, c'est-à-dire presque tous les jours de ma vie.

— Qu'est-ce que vous avez à faire avec M. Callum? demanda brusquement Murdoch.

— Qu'est-ce que cela vous fait? répondit Angus, le regardant fixement. Je reçois vos gages pour faire votre ouvrage, mais je ne vous dois pas compte de mes affaires particulières.

— Oh! sûrement non. Je vous le demande seulement parce qu'il faut que j'aille demain avec vous; j'ai besoin aussi de voir M. Callum.

— A coup sûr, reprit Angus avec bonté, vous n'êtes pas en état d'aller à la mer; de plus, M. Callum peut bien ne se trouver pas près de la côte, peut-être en sera-t-il à quelques milles. Permettez que je fasse votre affaire en même temps que la mienne.

Murdoch sourit d'un air de mépris à cette proposition, et bien plus encore lorsque Angus lui eut offert d'engager M. Callum à venir à Garveloch. Le fermier était décidé à entreprendre le voyage, et rien ne l'en put détourner, pas même le temps affreux qu'il fit le lendemain matin.

Ils débarquèrent à Scarba avant l'heure où ils supposaient que M. Callum devait se lever; mais ils apprirent qu'il avait dessein de s'embarquer de bonne heure, d'un point opposé de l'île; qu'à cet effet il avait couché dans l'intérieur, et que s'ils désiraient lui parler, il leur fallait prendre des chevaux et aller aussi vite que possible. Ils ne purent se procurer qu'un cheval, et Murdoch, tout fatigué qu'il était, ne voulut pas perdre Angus de vue un seul instant. Il s'entêta donc à monter en croupe derrière lui, et ils partirent. Le mauvais état de la route et la rudesse du pas du cheval irritèrent singulièrement Murdoch, comme il arrive aisément aux gens malades. D'abord sombre, il devint grossier, hargneux et colère, au point qu'Angus se mit à réfléchir sérieusement, et à chercher comment il pourrait rappeler son compagnon à la raison.

— Faites donc attention, Angus; si vous aimez à être ainsi secoué, je ne le puis supporter, moi.

— La route est, en effet, terriblement mauvaise; mais nous allons trouver une plaine plus unie, quand nous serons à ce détour.

— Vous appelez cela une plaine unie! s'écria Murdoch au bout d'un quart d'heure, quand ils se trouvèrent sur une descente très-rapide.

— Je n'ai parlé que de l'endroit que nous venons de passer; dans tous les cas, ce n'est pas moi qui ai fait la route.

— Mais c'est vous qui l'avez choisie, et vous ne me persuaderez pas qu'on ne puisse en trouver une meilleure dans Scarba. Vous l'avez choisie, vous dis-je, pour vous venger de ce que je n'ai pas voulu rester derrière.

— Vous vous trompez.

— Je me trompe! je me trompe! Arrêtez le cheval, arrêtez-le à l'instant même! Je ne veux point faire un pas de plus avec vous.

— Qu'est-ce que vous dites? demanda Angus, qui pensa qu'il avait trouvé un moyen d'apaiser son compagnon. Vous voulez descendre ici!

— Certainement; à l'instant, à l'instant même; je ne veux pas faire un pas de plus avec vous.

Angus le laissa descendre, et se mit à prendre le pas. Au bout de deux minutes, il entendit Murdoch qui le rappelait, comme il l'avait bien prévu.

— Laissez-moi remonter, dit-il d'un ton assez piteux. Il murmura encore quelques mots sur la difficulté de faire un pareil chemin à pied, puis il se tint tranquille jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint M. Callum.

Cet important personnage accueillit fort mal Angus, et coupa court à la conférence aussitôt qu'il le put faire décemment. Il sourit à Murdoch, quant il apprit de quelle nature était son affaire, et le favorisa d'une audience extraordinairement prolongée. Pour répondre à ses soupçons, il ne pouvait pas dire qu'Angus lui eût jamais demandé la ferme, mais ils convinrent tous deux que certainement il en avait l'intention, et que ce serait un grand triomphe de le désappointer. M. Callum avait un certain cousin qui désirait précisément une ferme comme celle de Murdoch, et il ne doutait pas que le

laird ne lui permît de la lui confier, et de bâtir pour les Murdochs une maison dans un endroit où ils pussent se livrer à la pêche. L'autorisation du laird obtenue, les ouvriers se mettraient sans délai à l'ouvrage, et l'on verrait si la pêche de Murdoch ne pourrait pas commencer aussitôt que le commerce d'Angus dans son nouveau bateau, qui était le sujet de toutes les conversations à Garveloch et dans les îles voisines. M. Callum ne voulait pas donner à Angus le plaisir d'apprendre où en était la construction de son petit paquebot, mais en décrivit toutes les beautés et toutes les commodités à Murdoch, ajoutant que le laird s'en informait souvent, et qu'il l'était allé voir plus d'une fois sur le chantier.

Nos deux conspirateurs s'étant remis en bonne humeur par leur mutuelle sympathie, se montrèrent pleins d'égards l'un pour l'autre quand leur longue conférence fut terminée, et affectèrent de ne s'occuper de personne autre. Callum fit venir des rafraîchissemens pour Murdoch, et lui recommanda le repos, sans demander à Angus si cela lui convenait. Le fermier se hâta d'obéir aux moindres désirs du grand homme, pour faire mieux contraster l'indépendance que montrait Angus dans ses discours et dans ses manières. Tous deux moralisèrent à l'envi sur les avantages de la sincérité et l'infamie de la trahison, jusqu'à ce que le conspirateur prétendu, mais celui contre lequel on conspirait dans le fait, se mit à bâiller sans cérémonie. Ils eussent préféré le voir rougir ou trembler, mais ces bâillemens fournirent un nouveau sujet de sermon à Murdoch pendant le retour. Chaque fois que le trot du cheval ou le mouvement de la mer le lui permit, il fit un nouveau discours sur l'audace considérée comme aggravation de la méchanceté, jusqu'à ce qu'arrivé à sa porte, il s'évanouit avec un héroïsme digne d'une meilleure cause.

CHAPITRE X.

QU'ARRIVERA-T-IL ENSUITE.

La chaumière d'Ella présentait à Angus un contraste complet et bien consolant avec ce qu'il voyait journellement à la ferme. Chez Ella et ses frères tout prospérait, et leur prospérité extérieure n'était troublée par aucun chagrin domestique. Jusque-là les deux jeunes garçons avaient regardé Ella comme parfaite; on les eût gravement offensés si on leur avait dit qu'un temps viendrait qu'ils l'aimeraient davantage et qu'elle les rendrait plus heureux. Cependant ce temps était venu. Ils lui furent reconnaissans d'un nouveau mérite que le temps développa chez elle, le mérite de se rappeler qu'ils n'étaient plus des enfans, et de leur remettre insensiblement son autorité avant qu'ils n'eussent demandé ou même désiré ce changement. S'ils la consultaient sur leurs petits projets elle commença à demander leur avis sur les siens; bien plus, non-seulement elle continua à sourire à leurs jeux, mais elle se mit à y prendre part, comme si les années eussent été pour elle à reculons. De son côté elle sentait que ses frères étaient ses amis parce qu'ils aimaient tendrement Angus; pour celui-ci tout était bien dans une maison dont le lien principal était l'attachement à sa personne, et à ses intérêts les plus chers. Dès qu'il avait une demi-heure de loisir, il la venait passer avec ses amis, tantôt leur indiquant ce qu'on pouvait faire pour l'amélioration du petit champ, tantôt aidant Ronald à étendre, à sécher, à entasser le

varech, coupant de la tourbe avec Fergus, chantant des chansons ou gravissant des rochers avec Archie, mais le plus souvent s'entretenant avec Ella dans la cabane. Jamais il ne put obtenir d'elle de l'accompagner et de tenir les rames tandis qu'elle pêcherait. Elle répondit toujours que cela le tiendrait trop long-temps absent de la ferme, qu'elle avait assez l'habitude des filets pour aller seule à la mer jusqu'à ce que la saison des harengs fût revenue. Elle ne pouvait du moins l'empêcher de la suivre des yeux. Son télescope lui devint plus cher que jamais; vingt fois dans une matinée il le dirigeait sur son bateau, pour la voir et admirer son adresse. Avec quelle délicatesse et quelle sûreté elle évitait tous les rochers cachés sous l'eau! avec quelle force elle jouait des rames contre vent et marée! avec quelle politesse et quelle grace elle répondait aux saluts qu'on lui adressait d'une chaloupe en passant! comme elle se tenait ferme sur l'arrière pour lancer ses filets! comme elle les ramenait d'une main puissante! comme elle prenait évidemment plaisir à placer sa barque directement au vent, forçant chaque vague à la seconder et à la ramener au bord! Angus voyait tout cela, et se disait que pour une femme comme Ella, il n'y avait pas d'occupation plus convenable que la pêche : il est vrai qu'on rencontre rarement des femmes de cette trempe. Et cette pensée le faisait sourire. Il avait vu une jeune dame pêcher des truites à la ligne dans des ruisseaux, et c'était déjà un amusement assez fort pour elle; mais ici, c'était une occupation qui demandait de la force de corps, de la présence d'esprit, de l'adresse et de la patience, c'était une occupation qui convenait parfaitement à une femme comme Ella, et il n'y avait qu'une femme comme Ella qui pût s'y livrer avec succès.

Ce succès était grand, et Ella en tirait bon profit. Elle

songeait que cette année était probablement la seule où le produit de sa pêche dût lui rester en entier; en conséquence elle ajoutait le plus possible à son capital pour améliorer la qualité ou augmenter la quantité de produits qu'elle retirerait de sa permission de pêche quand elle la tiendrait à bail. Elle espérait avoir assez d'argent non-seulement pour perfectionner la culture du sol, tenir ses filets, ses barils et son bateau en bon état, mais encore pour en acheter un neuf ainsi que d'autres ustensiles, pour prendre et saler une plus grande quantité de poisson. Elle désirait donner la même prudence à ses frères, et pour cela elle achetait quelque chose de chacun d'eux. Elle payait à Fergus tout le combustible dont elle avait besoin pour son compte particulier; elle achetait à Ronald du varech pour en graisser son champ, et voyait avec plaisir qu'il appliquât son petit capital à mettre en culture le marais qu'il avait toujours eu envie d'ajouter à son champ. Ella y allait chaque jour, et était charmée d'entendre Angus annoncer que ce pourrait, avec le temps, devenir un champ d'un bon rapport, et que probablement, dès l'année suivante, il paierait les frais de culture.

Les affaires étaient dans cet état, quand par une belle soirée du printemps, Angus vint d'un air de surprise et demanda qui est-ce qui allait s'établir dans la baie voisine, de l'autre côté du rocher. Comme on ne comprenait pas ce qu'il voulait dire, il expliqua qu'une maison était en construction sur le rivage. Ronald n'y était pas allé depuis quelques jours; il ne savait pas que des ouvriers fussent venus avec les matériaux, ni qu'il fût question de construction dans le voisinage. Il ne fut pas possible de tirer aucun éclaircissement des ouvriers, qu'on paraissait avoir choisis exprès pour leur indolence et leur sauvagerie. Tout ce qu'ils purent dire, c'est qu'ils étaient venus par ordre de M. Callum, pour bâtir une petite

maison avec deux pièces d'une certaine grandeur, et qu'on leur avait dit de se hâter le plus possible, afin qu'on pût y entrer à la Saint-Jean. Murdoch se contenta de sourire quand Angus lui raconta la chose à son retour, et lui dit de s'adresser à M. Callum, s'il voulait savoir à qui cette maison était destinée.

—Supposez, continua-t-il, que votre paquebot, dont vous vous promettez tant de merveilles, ait tenté quelqu'un de venir se fixer près d'Ella et lui faire concurrence dans sa pêche: qu'est-ce que vous diriez?

—Ce que j'ai déjà dit, tant mieux; pourvu que nous ayons des produits, et un marché où les vendre. Un marché une fois ouvert, il y a de la place pour bien des gens; et puis de la concurrence naissent les avantages du voisinage et du commerce, tant qu'il y en a suffisamment à faire pour chacun, et ce sera long-temps le cas ici. Ella sera charmée de payer une rente, si en même temps elle peut vendre ses produits plus avantageusement, acheter à meilleur marché, ou plus commodément, ce dont elle a besoin, et avoir en outre de bons voisins autour d'elle.

— Nous verrons ce qu'il en est, répliqua Murdoch, quand M. Callum viendra.

—Oui, répondit Angus souriant; bien des choses auront lieu quand M. Callum viendra; la nouvelle maison sera habitée, Ella et ses frères auront leur bail, et.....

— Et vous, Angus?

— Moi je ferai mon premier voyage dans mon paquebot; et..... Là-dessus il sourit de nouveau, en pensant à un autre évènement qui devait coïncider avec ce premier voyage; mais Murdoch se méprit, comme à l'ordinaire, sur ce qu'il voulait dire, et prit ce sourire pour

un sourire malin et méchant. — Et moi, continua Angus, je remplirai, j'espère, tous mes engagemens.

— J'en suis convaincu, répondit Murdoch du ton le plus amer.

On remarqua que les Murdochs suivaient avec le plus grand intérêt la construction de la nouvelle maison. Ils étaient actuellement aussi en état de travailler que jamais; le printemps leur avait rendu leurs forces; mais les habitudes d'oisiveté qu'ils avaient contractées pendant leur maladie, s'accordaient trop bien avec leurs goûts naturels pour qu'ils y renonçassent si tôt. Le père continua à s'envelopper de son plaid, à s'asseoir les bras croisés sur une pierre, ou sur un banc, regardant, les yeux à demi fermés, les maçons et les charpentiers travailler, et laissant Angus faire ce qu'il voudrait à la ferme. Sa femme continua à se plaindre de ses chagrins et de ses fatigues, comme si ses enfans eussent été encore au lit avec la fièvre. Rob garda toujours les doigts dans sa bouche, et demeura couché tout de son long au soleil, quand le soleil luisait, ou devant le feu quand le temps était brumeux. Meg et sa sœur continuèrent à laisser crier leur mère, s'échappant toutes les fois qu'elles en trouvaient l'occasion pour aller tourmenter les ouvriers, et gâter leur ouvrage dès qu'ils avaient le dos tourné. Tous continuaient à jeter les hauts cris quand quelque chose allait mal, ce qui arrivait tous les jours, et le blâme retombait toujours sur les deux seuls individus par qui les choses allassent encore d'une manière quelconque, la femme du fermier et son garçon de ferme. Si les poules étaient perdues, si les bestiaux foulaient le blé aux pieds, si le cochon renversait les seaux à lait, si les œufs étaient brisés dans l'avoine, si les ustensiles de la ferme étaient détériorés, c'était à qui s'empor-

terait le plus contre sa mère ou contre Angus; et le seul moyen de ramener la paix, était dechasser les enfans dans la cour. Il n'y avait que leur père qui en eût à la fois la force et la volonté; la mère était trop faible, et Angus trop peu disposé à batailler toujours. Cette mesure extrême ne faisait que déplacer le mal; car après avoir en vain hurlé à la porte, et jeté contre les fenêtres tout ce qui leur tombait sous la main, les petits garçons et les petites filles allaient tourmenter les ouvriers, ne pouvant plus tourmenter leurs parens. Murdoch jurait souvent qu'il était temps de quitter sa ferme, que le métier était dans le cas de tuer un homme paisible comme lui; puis il en appelait au témoignage d'Angus : et comme celui-ci ne pouvait en tomber d'acord avec lui, le fermier terminait toujours la conversation par son sourire amer et dédaigneux.

Enfin, la veille de la Saint-Jean, on annonça que le bateau d'Angus était en route, que dans deux jours il pourrait l'aller joindre à Scarba, et le conduire lui-même à sa destination. M. Callum fit savoir en même temps qu'il arriverait le lendemain à Garveloch, et que chacun de ceux qui auraient des affaires à régler avec lui, eussent à se tenir prêts. Personne ne demandait de délai; Murdoch se figurait qu'il retrouverait l'aisance et la paix domestique en changeant d'occupation; il avait mis tout amour-propre de côté. Angus se voyait à trois jours d'un mariage sur lequel depuis plusieurs années il avait bâti toutes ses espérances de bonheur. Ella se contentait de dire que sa rente était prête; il tardait à ses frères de se voir en possession du bail qui devait leur assurer ainsi qu'à elle le fruit de leurs travaux.

CHAPITRE XI.

AVANT DE SE PLAINDRE IL FAUT SAVOIR POURQUOI.

— Angus! dit Murdoch le lendemain matin, regardez dans votre télescope, et dites-moi si vous voyez déjà le bateau de M. Callum : le jour n'est pas des plus clairs, mais il y a un petit rayon de lumière qui passe en ce moment sur le détroit.

Les montagnes étaient entièrement cachées, et un nuage noirâtre couvrait l'horizon; cependant, au bout de quelques instans, Angus aperçut un bateau à travers le brouillard, et remarqua une voile que le vent commencait à enfler.

— Je n'ai pas vu, dit-il, une barque de cette taille depuis le départ du laird; elle est pleine de monde et pesamment chargée. C'est quelque société qui vient visiter l'île, à moins que M. Callum n'amène avec lui les locataires de la nouvelle maison.

— Cela n'est pas possible, Angus, car le locataire de la nouvelle maison..... il est devant vous.

— Il paraît que vous savez garder un secret, dit Angus en riant. Il paraît, et je vous en félicite, que vos affaires vont mieux que vous ne le disiez, puisque vous croyez pouvoir suivre deux occupations à la fois.

Quand Murdoch eut expliqué qu'il allait quitter la ferme ce jour même, et qu'après avoir reçu une indemnité pour ses récoltes sur pied, il n'y conserverait plus aucune espèce d'intérêt, il fut surpris de la joie que témoignait Angus, et lui en demanda la raison.

— Vous savez que j'ai toujours désiré l'accroissement de l'agriculture et du commerce, vous ne sauriez donc vous étonner que je sois content de voir que très-probablement cette ferme sur laquelle je me suis donné tant de mal va être mieux cultivée.

— Mais n'êtes-vous pas vexé de la quitter? N'auriez-vous pas mieux aimé la gérer vous-même ?

— Moi! j'ai autre chose à faire. Mon paquebot et la ferme d'Ella me donneront assez d'occupation.

—Eh bien! j'avais toujours pensé que vous vouliez affermer ces champs!

— Cela m'étonne. Notre engagement finit aujourd'hui, vous le savez. Cela n'a-t-il pas été convenu ainsi dès le commencement?

— Oh oui!

Murdoch n'eut rien autre chose à dire. Angus se rendit chez Ella, comme il lui avait promis de le faire quand on discuterait les articles du bail.

M. Callum y arriva dès qu'il fut débarqué, laissant les nouveaux fermiers et les Murdochs s'installer chacun dans leur habitation , — opération qui ne demandait pas beaucoup de temps, parce que le mobilier n'était pas nombreux, et qu'il n'entrait dans la tête de personne de nettoyer une maison vide avant d'y emménager.

M. Callum expliqua qu'il avait laissé des blancs, lesquels seraient remplis quand on serait tombé d'accord sur la rente à payer annuellement. Il ajouta qu'il fallait qu'il examinât de nouveau les lieux, et qu'ils sussent bien qu'ils n'avaient plus dorénavant la pêcherie pour eux seuls. Ella y était préparée, mais non pas Ronald qui fut fort étonné de voir qu'en cultivant un morceau de marais il avait créé une rente sur le champ de sa sœur. Ce fut en vain qu'il dit qu'il voudrait pour beaucoup ne l'avoir pas fait, qu'il éleva des objections, et se mit

en colère. M. Callum avait la raison de son côté; il garda son sang-froid : Angus et Ella se mirent avec lui contre Fergus et Ronald.

—Mais Ella n'a rien à voir là-dedans, disait Ronald; ce morceau de marais était dans ma portion, et il est un peu dur que ma sœur doive payer parce qu'il m'a plu de cultiver un marais jusque-là inculte.

—Cela ne regarde ni le laird ni moi, répliqua Callum. Nous avons loué le tout ensemble à votre sœur. Tout ce que nous avons à faire c'est de vérifier le degré différent de productibilité des diverses parties, et de fixer en conséquence la redevance qu'elles doivent payer.

—De plus, observa Angus, le cas serait absolument le même si c'était Murdoch ou tout autre qui eût mis le marais en culture. La rente n'est pas une demande arbitraire du propriétaire, c'est une conséquence naturelle de la différence qui se trouve dans les qualités du sol.

Dès ce moment, Callum devint très-poli à l'égard d'Angus.

—Vous avez vu le monde, monsieur Angus, et je parierais bien que vous avez trouvé des mécontens dès que cette question de la rente est mise sur le tapis. Les fermiers sont convaincus que le propriétaire leur vole une part des produits.

—Et le vulgaire, ajouta Angus, que la rente est une taxe arbitraire levée sur le consommateur. Ces deux idées sont aussi fausses l'une que l'autre.

—Je ne puis pas me plaindre, dit Ella, que ce soit le laird qui diminue mes bénéfices. Il ne m'a pas demandé de rente tant que mon champ a été le plus désavantageux de ceux mis en culture, et il ne m'en eût pas demandé si un terrain plus mauvais encore n'eût été cultivé. C'est donc la différence de fertilité qui est cause de la rente, et non le caprice du propriétaire.

— Et quand les gens se plaignent, dit Angus, que la rente est une taxe levée arbitrairement sur le consommateur, ils oublient ou ne savent pas que la rente est la conséquence et non la cause de la hausse des prix. Vos gâteaux d'orge et ceux de Murdoch paraissent tout-à-fait semblables, et se vendraient le même prix; cependant les vôtres ont coûté deux fois plus de travail à produire, et c'est précisément pour cela que Murdoch paie au propriétaire une partie de ses profits.

— Et cela est très-juste, reprit Callum; il en sera de même bientôt de votre poisson, miss Ella; Murdoch vendra du poisson absolument semblable au vôtre, il le vendra au même prix : mais il lui en aura coûté plus de temps et de travail pour se le procurer, c'est pourquoi le laird vous demandera une partie des bénéfices que vous avez jusqu'ici gardés en entier, et qui eussent continué de vous rester si le poisson n'avait atteint un prix assez élevé pour donner à Murdoch l'idée de se livrer aussi à la pêche.

Angus dit qu'il espérait voir la rente continuer à augmenter, puisque c'est un signe de prospérité. Ronald s'étonna de l'entendre parler ainsi, et dit que pour son compte, il aurait souhaité que la rente n'existât pas.

Angus lui expliqua que comme la rente augmente en conséquence de la hausse des prix, et que cette hausse indique que l'article est demandé, c'est-à-dire qu'il y a des consommateurs dans le cas de le payer, l'élévation de la rente est un symptôme de richesse, encore que bien des gens se trompent en supposant le contraire.

M. Callum fit observer que beaucoup de personnes demandent l'abolition de la rente, parce qu'elles supposent que l'élévation du prix est toujours un mal.

— Certainement, dit Fergus, chacun aimera mieux donner peu d'argent que d'en donner beaucoup pour un sac d'avoine.

—Cela dépend des causes qui font que le prix des denrées est bas ou élevé, répliqua M. Callum. Si je prends sur moi de défendre à aucun de vous d'acheter de l'avoine à Lorn quand Garveloch n'en fournit pas assez pour votre consommation, ou si une mauvaise année amène une disette, le prix de l'avoine augmentera, et cette hausse de prix sera un mal, parce que les consommateurs n'auraient pas plus de richesses à donner en échange que si la denrée était abondante. Mais si, ce qui est un cas tout différent, si les fermiers voient que les consommateurs ont assez d'argent pour acheter une masse d'avoine de plus en plus considérable, et qu'en conséquence ils se mettent à en faire venir dans des terrains de plus en plus inférieurs, la hausse de prix qui s'ensuivra ne sera pas un mal. Non-seulement elle sera un indice de l'accroissement de la richesse, mais elle y contribuera, —car elle sera cause qu'on fera croître de l'avoine là où il ne venait que des bruyères auparavant.

—Mais, au bout du compte, dit Ronald, c'est le propriétaire foncier qui a tout le profit de cette hausse. Il devient de plus en plus riche à mesure que le prix des denrées est plus élevé.

—Non pas, répliqua Angus. Ne vous rappelez-vous pas que je vous ai dit qu'il y a une tendance perpétuelle à rendre tous les terrains également productifs, par les perfectionnemens apportés à l'art de la culture. Un domaine qui donnait autrefois le tiers de ses produits au propriétaire, peut ne lui donner qu'un quart l'année suivante, puis qu'un cinquième, encore qu'il reçoive chaque année une rente plus forte.

—C'est là précisément le cas où nous nous trouvons, dit Callum; c'est donc une erreur de dire que le propriétaire foncier a tous les avantages de la hausse des prix.

—Je voudrais bien savoir, dit Fergus, ce qui arrive-

rait si les propriétaires ne recevaient pas de rentes et qu'ainsi le pain devînt meilleur marché.

— Si les propriétaires abandonnaient leurs revenus! Voilà une supposition bien raisonnable! s'écria Callum.

— D'abord, dit Angus, je crois que la première conséquence serait qu'il n'y aurait bientôt plus de propriétaires. Les terres appartiendraient toutes à ceux qui les voudraient cultiver, et alors, par suite de la baisse des prix, les terres inférieures resteraient en friche; on produirait moins de substances alimentaires, et les choses retourneraient à l'état où elles étaient il y a plusieurs siècles.

— Supposez, dit Fergus, que les propriétaires ne vendissent pas leurs terres, qu'ils les prêtassent sans en recevoir aucun loyer, le pain en deviendrait à coup sûr meilleur marché, et cela serait une bonne chose.

— Loin de là, répliqua Angus, cela ne saurait manquer d'amener une famine.

— Une famine parce que le pain serait meilleur marché!

— Oui; rappelez-vous qu'il ne dépend pas de nous de faire tout d'un coup produire à la terre la quantité de blé dont nous pouvons avoir besoin. Nous avons déjà vu qu'elle ne produirait pas davantage si la rente était abolie; nous verrons bientôt qu'elle produirait moins : si donc elle produisait moins d'un côté, tandis que le bas prix exciterait les gens à consommer davantage, nous ne tarderions pas à avoir une famine.

— Si, dit Ella, nous n'avons dans ces îles que la quantité d'avoine nécessaire pour aller jusqu'à la prochaine moisson, si les gens sont tentés d'en consommer davantage à cause de la modicité du prix, ne voyez-vous pas que notre quantité d'avoine n'ira pas jusqu'à la moisson prochaine, De plus, cette baisse de prix fera que les ter-

rains inférieurs ne payant plus la culture, on produira l'année prochaine une moindre quantité d'avoine.

— Pour que la culture demeure la même, demanda Angus, quel doit être le prix de la denrée?

— Exactement celui qu'elle vaut aujourd'hui, répliqua Ronald. Je vois où vous en voulez arriver : — que même si le propriétaire ne levait pas de rente, il nous faudrait reporter la denrée au même prix. Ainsi, monsieur Callum, je vous demande pardon de ce que j'ai dit quant au champ d'Ella; je ne demande pas mieux que nous en payions la rente, ainsi que pour ma ligne de rochers et tout ce qui peut payer un fermage.

— Votre sœur a fait de vous un garçon intelligent et honnête, répondit M. Callum, et c'est plus que je n'en peux dire de la plupart des jeunes gens de ces îles. Ils murmurent contre moi, et disent aux étrangers qu'il est bien dur de payer une rente si lourde, et qu'il est honteux pour des hommes riches d'épuiser ainsi la poche des pauvres gens.

— Et que disent les étrangers? demanda Ella.

— Ils jettent un regard de mépris sur les misérables cabanes où vivent les paysans, demandent quel est le prix de cette rente; et quand on le leur a dit, ils lèvent les mains au ciel et maudissent le propriétaire.

— Parce qu'ils ne font pas de distinction, je suppose, entre la rente réelle et la rente nominale.

— C'est cela. Ils ne demandent pas combien pour la pêcherie, combien pour le champ, combien pour la coupe du varech, et combien pour la maison; mais ils s'en vont, emportant l'idée que la totalité de la rente est pour le toit et les quatre murailles; et revenus chez eux, ils racontent à leurs amis la dureté des propriétaires des Highlands envers les paysans.

— Mais ne serait-il donc pas possible de faire com-

prendre aux habitans des îles le véritable état des choses?

Callum répondit qu'il ne l'avait jamais essayé, qu'il avait pour administrés une race d'êtres stupides et qui n'étaient bons qu'à exécuter les ordres du laird quels qu'ils fussent. Il commençait cependant à penser que ses fonctions seraient bien plus agréables si tous les fermiers de son maîtte avaient quelques lumières sur ce sujet de la rente. Quand il vit que les conditions du bail se réglaient amiablement, que les blancs se remplissaient sans disputes, il se dit à lui-même que c'était quelque chose d'agréable d'avoir à traiter des affaires avec des gens raisonnables, et que l'indépendance de caractère qu'ils montraient en certaines occasions était, au bout du compte, moins pénible pour lui que les mauvais procédés de leurs grossiers voisins.

Ella, qui était entièrement de cette opinion, eût désiré quelques renseignemens sur leurs nouveaux voisins à la ferme. Mais comme M. Callum n'en parla pas, et qu'elle n'osa pas le questionner à cet égard, il lui fallut attendre que le temps satisfît sa curiosité. Toutefois elle augura bien d'eux, parce que M. Callum dit que ceux-là ne regarderaient pas leur rente comme une calamité, encore qu'on leur en demandât une bien plus forte que celle que payait Murdoch en dernier lieu. Leurs meubles qu'elle entrevit lui parurent d'une qualité supérieure à ceux qu'on voyait généralement à Garveloch, et presque aussi propres que les siens. Il y avait donc lieu d'espérer que cette famille était industrieuse et rangée, en attendant qu'on lui connût d'autres vertus.

CHAPITRE XII.

UNE CATASTROPHE.

Rien ne s'opposait plus au bonheur d'Angus et d'Ella, et il eût été difficile de trouver une famille plus contente que la leur quand ils se réunirent le lendemain matin devant la cabane pour convenir des petits préparatifs nécessaires avant le mariage, qui devait avoir lieu le surlendemain.

Angus avait définitivement cessé ses fonctions à la ferme, et reçu des garanties qu'il serait payé sur la moisson des soins qu'il lui avait donnés. Il se disposait à faire le tour de l'île et à en toucher quelques-unes dans le détroit, afin d'annoncer l'époque de son premier voyage, et engager les commettans à tenir leurs commissions prêtes. Ronald devait l'accompagner dans cette expédition préliminaire; ils espéraient être de retour au milieu du jour suivant, et alors repartir pour joindre le nouveau paquebot. Fergus avait demandé à partager avec eux l'honneur de conduire dans le port le bateau qui allait devenir le premier instrument régulier du commerce des îles. Le lendemain matin, ils devaient prendre à bord Ella et Archie, et se rendre tous ensemble à Oban pour la célébration du mariage.

Fergus et Ella étaient convenus de s'occuper pendant cette première expédition à tout préparer dans l'intérieur de la maison. Les effets d'Angus avaient été débarqués en lieu sûr; ils furent déballés, et n'ajoutèrent pas peu à l'ornement et aux commodités de l'habitation.

Comme le cœur d'Ella battit légèrement pendant toute cette journée! comme ses chants accoutumés devinrent plus doux! quels regards de tendresse elle jetait de temps en temps sur Archie, qui la suivait et faisait d'étranges remarques sur tout ce qu'il voyait! Fergus les regardait tous deux, et s'empressait autour d'eux avec le soin d'une jeune fille, tandis que son courage viril appelait les dangers d'une mer furieuse.

— Ella! qu'est-ce que ce peut être que ceci? dit-il en déballant un petit sac de serge verte, qui contenait de petits tubes disposés de façon à rentrer les uns dans les autres? Archie s'empara immédiatement d'un d'entre eux, et se mit à regarder par l'une des extrémités.

— Il prend cela pour un télescope, dit Ella en souriant; c'est un flûte. Angus m'a dit qu'il nous en jouerait quelque jour. On en joue, je crois, en soufflant dans ces trous-là, et non par l'extrémité comme dans une cornemuse.

Fergus essaya, et parvint à produire un son effrayant. Archie fut d'abord étonné, puis il rit; et pendant tout le reste de la journée, il ne fit autre chose qu'appliquer à sa bouche un morceau de bois et crier comme son frère.

—Sa musique est aussi bonne que la mienne, dit Fergus en riant. Je ne sais comment on peut tirer quelques sons agréables de ces trous-là? Pour ma part, j'aime bien mieux une cornemuse.

— Attends jusqu'à demain, que tu aies entendu Angus. Il m'a dit qu'il y a des musiciens qui jouent des airs si doux sur cette flûte, qu'il y aurait de quoi faire renoncer l'aigle à sa proie.

—Je voudrais qu'Angus en jouât avec ce talent-là; j'aimerais à voir un aigle à portée pour clouer sa carcasse à la porte de notre maison, comme Angus l'a fait à celle de la ferme.

— Tu seras un bon chasseur, Fergus, si tu habites jamais dans le voisinage de quelque gibier meilleur que ces canards sauvages qui attendent tranquillement qu'on les vienne tuer. Mais allons, laisse là la flûte et ton fusil, si tu veux être prêt pour aller au-devant d'eux demain matin. Nous avons encore beaucoup à faire, et puis j'ai idée qu'ils reviendront plus tôt qu'ils ne nous l'ont annoncé.

Le bateau arriva en effet de meilleure heure, mais Ella et Fergus étaient déjà à l'attendre sur le haut du rocher.

— Tout va-t-il bien ici? s'écria Angus s'élançant sur le rivage; — dans ce cas tout va bien, car nous avons fait autant d'affaires à notre premier voyage que si notre bateau était frété pour le port de Londres, et non pour une misérable ville comme Oban.

— Une misérable ville! s'écria Ronald; il paraît que vos voyages vous ont rendu difficile. Je n'ai jamais vu Oban, c'est vrai; mais d'après tout ce qu'on nous a commandé d'y acheter, il me semble qu'on s'y livre à tous les genres de commerce. Dites donc à Ella quelques-uns des articles que vous êtes chargé d'apporter.

— Il y en a plus que je ne pourrais me les rappeler. Un de nos voisins a envie d'essayer d'un troupeau, et je dois lui amener quelques brebis avec leurs agneaux. Puis une bonne femme de ménage a besoin d'aiguilles, et son mari de chanvre pour faire des filets; beaucoup de voisi ont besoin de farine d'orge, pour aller jusqu'à la moisso. . Je suis charmé, Ella, que vous veniez avec moi, car j'ai commission d'acheter bien des articles de toilette de femme, et je m'y connais moins qu'en moutons et en chanvre. J'aurai souvent de pareilles marchandises; car comment les femmes ayant occasion d'acheter des bonnets et des rubans s'en feraient-elles faute?

— Vous pouvez compter sur ma pratique d'abord, dit Ella ; je me propose de faire aller le commerce des bonnets.

Il y avait dans ces mots quelque chose de délicieux pour l'oreille d'Angus, et que celle d'un Anglais n'eût pas compris. Les Ecossaises du Nord ne portent point de bonnets avant leur mariage. Ella emmena son futur dans la maison pour lui montrer comment Fergus et elle-même avaient employé leur temps.

— Vous avez travaillé autant que nous, Ella; donnons-nous donc congé pendant les deux heures que nous avons encore à attendre la marée. Nous avons tout le temps de partir ; mais plus nous profiterons de la marée, plus tôt nous reviendrons vous prendre avec Archie. Où donc est-il Archie?

— Sur le Storr depuis le point du jour. Faites-lui donc entendre votre flûte, — c'est-à-dire, si elle peut s'entendre d'aussi loin, car il ne reviendra qu'à la nuit.

Angus monta sur la grève, et ses compagnons s'assirent à ses côtés. Fergus fut bien étonné d'entendre quelle musique on pouvait tirer d'une flûte. Ses notes claires et douces arrivèrent jusqu'à Archie sur son rocher. Il s'avança à l'ouverture de sa grotte, écouta attentivement tant qu'Angus joua un air lent et sérieux, et se mit à danser joyeusement quand il commença une gigue. Dès que le musicien s'arrêtait, il frappait des mains, impatient d'en entendre davantage.

— Angus! s'écria Ella, vous avez apporté à Archie une nouvelle source de plaisir! — Angus prit cette exclamation pour l'expression d'une vive reconnaissance.

— Comme cette note est perçante! s'écria Ronald. Si vous jouiez dans les vallées là-haut, les rochers seraient long-temps avant de laisser éteindre le son.

— Et si cette mer était aussi tranquille qu'un lac dans

l'intérieur des terres, je me ferais entendre des gens qui sont à Scarba. J'ai souvent à la mer entendu la flûte à une plus grande distance quand il n'y a point d'obstacles pour interrompre le son, et que pas un souffle d'air n'agite la surface des eaux.

Les deux jeunes garçons n'avaient jamais vu l'air plus serein qu'il ne l'était dans ce moment, et ne pouvaient concevoir des eaux moins agitées que celles qu'ils avaient sous les yeux.

Ella s'aperçut que son musicien avait d'autres auditeurs qu'eux et Archie. Les nouveaux habitans de la ferme regardaient derrière les buissons, et les Murdochs étaient tous réunis à l'extrémité du promontoire qui séparait leur pêcherie de celle d'Ella. Quoique Angus eût quitté son instrument, les curieux n'abandonnaient pas leur poste, dans l'espoir d'entendre encore quelque chose, et dans le désir de voir les préparatifs de l'embarcation.

— Prenez soin de vous-même et d'Archie jusqu'au matin, dit Ronald, levez-vous avec le soleil, et ayez soin de nous attendre sur le quai; car c'est là que nous devons vous prendre à bord.

— Si nous partions maintenant du quai, dit Fergus, cela nous sauverait un circuit, puisque nous devons aller plein sud pendant quelque temps, et que rien n'est plus aisé que de porter notre bateau au-delà de la barre.

Angus partagea cet avis. Au moment où ils chargeaient la barque sur leurs épaules, arrivèrent les jeunes Murdochs; Rob pour demander passage jusqu'à un certain point du détroit, et les filles pour tenir compagnie à Ella.

— Archie est dans ses jours de gaieté aujourd'hui, dit l'une d'elles; il n'a presque pas cessé un moment de danser depuis qu'il a entendu la musique.

— Il sait bien ce qu'il fait maintenant, dit l'autre; voyez-le grimper au haut du rocher pour regarder lancer la barque.

Les jeunes filles et Ella montèrent en se promenant en un endroit d'où elles pouvaient voir partir le bateau, et suivre long-temps sa marche. C'était une après-midi belle et sereine; il n'y avait pas de vent, et la mer était aussi calme qu'elle le puisse jamais être dans ces régions. Le temps était si clair que l'on distinguait la lumière et les ombres portées des montagnes, dont les pics s'élevaient en amphithéâtre à l'orient jusqu'à l'extrémité de l'horizon. Sous l'ombre du Storr l'eau était d'un vert foncé, mais plus loin elle prenait une teinte qui allait toujours en s'éclaircisant à mesure que le soleil descendait.

Le petit bateau quitta le quai en bon ordre, armé de deux paires de rames; Angus et les deux frères d'Ella avaient agité leur bonnet et poussé des hourahs en l'honneur des spectateurs avant que d'y entrer. Jusqu'à ce qu'on eût traversé le rapide courant qui entourait le Storr, il fallait ramer vigoureusement et d'une manière bien égale. Rob, oubliant cette circonstance, et se rappelant qu'il n'avait pas agité son bonnet et poussé de hourahs, se leva tout à coup, lâcha sa rame, détruisit l'équilibre, et la barque fut chavirée complètement. Quels cris perçans coururent de rochers en rochers quand elle tomba dans le courant, et que, malgré leurs efforts, les rameurs furent entraînés au large avec une effrayante rapidité! Ella joignit ses mains sur la tête dans un moment de convulsion et ne poussa qu'un seul cri. Ses compagnes coururent çà et là, poussant d'affreuses lamentations. Les gens de la ferme firent ce qu'auraient dû faire ces jeunes filles; ils coururent dire à Murdoch de mettre à l'eau son bateau en toute hâte.

— En voilà un de sauvé! s'écria Meg; le rocher est juste à fleur d'eau, mais il est assis dessus.

— Oh! mon Dieu, murmura Ella, sauve-moi de te prier que ce soit l'un plutôt que les autres!

Bientôt on en vit un second sur le même rocher, mais on ne voyait rien des deux autres.

Archie avait vu tout ce qui s'était passé; il était fortement agité, car nul ne comprenait mieux les signes d'émotion, qu'il en comprît ou non la cause. Il agit avec rapidité et avec force, comme s'il était tout à coup animé par un éclair de raison; mais, hélas! l'imitation était la seule voie dans laquelle son énergie se pût manifester. Au moment où il vit Murdoch lancer son bateau, il courut à sa grotte, en tira son tonneau, le roula jusque dans l'eau, et se mit alors dedans. Murdoch fut le seul qui le vit debout, agitant son bonnet avant d'arriver au tournant qui ne pouvait manquer de lui être fatal. — Le tonneau reparut — vide —, il flotta autour du promontoire, comme Archie avait sans doute prévu qu'il le ferait; enfin il arriva près de Fergus et fut l'instrument de son salut. Il le saisit de ses mains défaillantes, et ne sut de qui lui était venu ce secours si opportun que quand il fut rejoint par Murdoch et placé dans son bateau. Les deux qui avaient gagné le rocher étaient Angus et Ronald; pour Rob, il avait eu l'esprit de comprendre que ce qu'il avait de mieux à faire c'était de ne point abandonner la rame à laquelle il s'était d'abord accroché. Lui aussi fut secouru à temps; en sorte qu'Ella se figura que tous étaient sortis sains et saufs de cet affreux danger; elle seule ignorait encore ce qui était arrivé au Storr. Quand elle vint joindre ses frères sur la grève, ils s'éloignèrent un moment de ses embrassemens, et leur physionomie témoignait autant de compassion que de douleur. Angus se tenait le visage contre terre, Mur-

doch balbutia quelques paroles entrecoupées. Ella fut quelque temps sans pouvoir comprendre ou sans vouloir croire ce qu'il lui annonçait, et quand elle n'en put plus douter elle fut la seule qui demeura maîtresse d'elle-même.

Une expression de douleur que des mots ne sauraient rendre se peignit passagèrement sur sa figure quand Fergus dit en sanglotant qu'il avait dû son salut à la mort d'Archie.

— Non, Fergus, dit-elle, ne parle pas ainsi; laissons à celui qui dirige toutes choses le soin de montrer qui devait vivre et qui devait mourir. Dieu sait que je m'étais résignée à sa volonté avant de savoir ce qu'elle serait; maintenant que nous la connaissons, ne lui demandons compte ni de ses vues, ni de ses moyens. Remercions-le humblement de ce que vous êtes tous encore ici.

Tandis qu'Angus la reconduisait chez elle, les voisins se dispersèrent à la recherche du corps; toutefois ils ne le purent trouver, et l'on supposa qu'il avait été entraîné au loin par le courant. Quand ils se furent tous retirés dans leurs maisons, et que ses frères et Angus se furent éloignés d'elle pour lui cacher leur douleur, ou l'oublier un moment dans les bras du sommeil, Ella sortit seule, sans bruit, et passa la nuit parmi les rochers; une nuit dont la beauté naturelle était digne du jour qui l'avait précédée. Il faisait clair de lune, et c'est ce qui, donnant à Ella un faible espoir de retrouver le cadavre, l'avait portée à sortir. Les reflets rougeâtres du soleil couchant n'étaient pas encore complètement éteints, que déjà l'orient commençait à s'éclairer, sans que les étoiles eussent abandonné le ciel. La mer, comme il arrive souvent dans ces parages, était étincelante de lumière, et, malgré sa douleur amère, Ella ne contemplait pas sans

charmes ce spectacle imposant. Au point du jour Angus la trouva assise vis-à-vis le tournant où Archie avait disparu.

— Vous n'êtes point allée dans sa grotte? dit-il.

— Non, répliqua Ella; j'irai aussitôt que vous m'aurez quitté, vous et mes frères.

— Quand nous vous aurons quittée! Eh! quand sera-ce donc?

— Dans quelques heures, j'espère, répondit-elle en souriant. Je veux que nous continuions à honorer Archie, en le tenant tout-à-fait détaché de ce à quoi il n'a jamais pris part. Nous avons travaillé sans lui, pendant qu'il vivait; nous devons continuer notre travail de même, ne fût-ce que pour montrer qu'il n'y a jamais été pour rien. Il faut remplir vos promesses envers nos voisins, Angus; allez vous acquitter de leurs commissions, et puis vous me reviendrez l'esprit plus libre.

— J'y consens, répondit Angus, et je ne vous demanderai pas de m'accompagner cette fois. C'est à vous de me dire si vous avez quelques raisons de rester ici.

— J'en ai pour y rester cette fois, pas plus, Angus. Je ne puis encore renoncer à l'espoir de placer le corps d'Archie au pied de la croix et à côté de son père. Avant votre prochain voyage je l'aurai fait, ou bien la chose ne sera plus possible.

Angus et Ella passèrent plusieurs heures du matin qui devait être celui de leur mariage, dans la recherche la plus triste où le cœur et les yeux puissent s'employer. A la fin Angus observa un indice qui ne pouvait que difficilement être trompeur. Il avait vu une orfraie voler à une grande hauteur, puis descendre graduellement, une seconde la rejoindre, et toutes deux paraissant disposées à s'abattre. Après les avoir effrayées en poussant de grands cris, Angus courut dans cette direction et

parvint à découvrir le triste objet de leurs recherches. Archie était étendu sur un banc de sable fin ; on l'eût cru endormi ; il tenait toujours fortement la main sur le haut de son plaid qui contenait toutes les plumes et toutes les fleurs ramassées dans la journée précédente. — Elles furent long-temps gardées en mémoire des innocens plaisirs d'Archie ; ces plumes et ces fleurs furent long-temps le seul trésor d'Ella.

Angus revint heureusement de son premier voyage avec ses deux compagnons, et assez à temps pour conduire Archie à sa dernière demeure. Cela fait, Ella reconnut qu'aucun devoir ne lui restait plus qui l'empêchât d'accomplir sa promesse : elle accompagna Angus à Oban la semaine suivante, et en revint sa femme.

LA MER ENCHANTÉE,

OU

LES EXILÉS POLONAIS.

SOMMAIRE

DES PRINCIPES DÉVELOPPÉS DANS CE CONTE.

L'échange d'une marchandise ou d'une denrée contre une autre, c'est-à-dire l'échange en nature, ou le troc, entraîne une perte considérable de temps et de soins avant que les besoins respectifs des parties échangeantes ne soient satisfaits.

Ce temps et cette peine peuvent être économisés dans les échanges, par l'adoption, comme signe représentatif de la richesse, d'une marchandise convenue, laquelle sert alors de valeur intermédiaire, en ce sens qu'elle est d'abord reçue en échange d'une seconde marchandise, et puis donnée en échange d'une troisième.

Cette marchandise, c'est l'argent (*pecunia*).

Les qualités nécessaires d'une marchandise intermédiaire représentative dans les échanges, c'est qu'elle soit : —

— telle que tous les vendeurs l'acceptent volontiers ;

— capable de se diviser en fractions ou portions convenables ;

— portative, c'est-à-dire renfermant une grande valeur sous un petit volume ;

— indestructible, et peu exposée à varier dans sa valeur intrinsèque.

L'or et l'argent réunissent ces qualités à un degré extraordinaire, et ont de plus l'avantage désirable de la beauté. C'est pourquoi l'or et l'argent ont été jusqu'ici les marchandises choisies pour servir d'intermédiaire et de valeur représentative pour l'échange des autres. Ils sont généralement préparés par une autorité compétente, dans la forme la plus commode, pour éviter à chaque acquisition la peine de vérifier la valeur réelle du signe représentatif.

Dans les États où la quantité d'argent monnayé est illimitée, sa valeur échangible est, en dernière analyse, déterminée, comme celle de toutes les autres marchandises, par ce que coûte sa production.

Dans les États où la quantité d'argent monnayé est limitée, au contraire, sa valeur échangible dépend de la proportion dans laquelle se trouve cette quantité par rapport aux besoins.

Dans le premier cas, l'argent monnayé conserve son caractère de marchandise; et s'il sert de signe représentatif aux autres, il ne le doit qu'à ses qualités naturelles, qui le rendent essentiellement propre à cet objet.

Dans le second cas, l'argent monnayé cesse d'être une marchandise, et devient seulement un gage de transfert, ou un signe d'une valeur arbitraire; et alors ses qualités naturelles, dont nous avons parlé, deviennent d'une importance comparativement petite.

La qualité qu'a l'argent de passer de main en main, sans détérioration sensible, supplée, par la rapidité avec laquelle il circule, à l'exiguité de la quantité dans laquelle il a été émis.

La rapidité plus ou moins grande de cette circulation

peut faire évaluer la quantité de monnaie émise, et tend, si l'on n'y apporte pas de restrictions, à établir un équilibre entre cette quantité et les besoins.

Quand il existe des restrictions, le degré de circulation de l'argent indique le degré de dérangement introduit parmi les élémens de la valeur échangible; mais il n'a pas une influence permanente sur la rectification de ce dérangement.

LA MER ENCHANTÉE.

CHAPITRE PREMIER.

LES CHANTS NATIONAUX SUR LA TERRE ÉTRANGÈRE.

— Ainsi, voilà donc ces montagnes, dit un officier russe à l'un des paysans sibériens armés, et préposés à la garde d'une troupe d'exilés, qu'on conduisait, les uns pour travailler aux mines de Nertchinsk, les autres pour être attachés au sol, comme serfs, partout où il plairait au gouverneur d'Irkoutsk ; voilà donc ces montagnes qui garnissent la frontière, ces montagnes qui vont donner de l'ouvrage aux ennemis de l'Empereur, pour en extraire l'or et l'argent qu'elles cachent dans leur sein.

— Oui, voici les montagnes, et au milieu d'elles se trouve la Mer Enchantée, répondit le paysan, sans toutefois se donner la peine de lever les yeux sur les pics qui commençaient à s'obscurcir lentement du long crépuscule du Nord. Cet homme habitait le village voisin, et traversait cette route presque tous les jours, ainsi que ses compagnons ; car, quoique l'officier russe eût accompagné les exilés depuis la Pologne, la garde de paysans changeait de village en village.

— Dites aux prisonniers d'avancer, et retirez-vous, ordonna l'officier. — Les paysans, qui n'avaient pas cru

nécessaire de les surveiller beaucoup dans un pays où la fuite était presque impossible, commencèrent à regarder de combien ils pouvaient être en arrière, et coururent pour forcer les hommes à pied d'accélérer le pas, et fouetter le cheval harassé qui traînait la kibitka où étaient les femmes.

Au premier coup d'œil, ces prisonniers offraient tous le même aspect, parce que leur tête était rasée, et que leurs vêtemens étaient uniformément grossiers. Il fallait les observer quelque temps pour voir que quelques-uns d'entre eux étaient vieux et les autres jeunes; pour distinguer les rides de l'âge d'avec celles creusées par la douleur. En y regardant de plus près encore, on pouvait discerner le rang respectif et la qualité de ces hommes qui, extérieurement, se ressemblaient tant l'un à l'autre. Pas un serf sibérien n'avait l'air si fatigué par le travail, ni si abattu par la misère; mais dans tous les Etats de l'Empire, on n'aurait pu trouver des figures aussi nobles et aussi mâles que le paraissaient celles de ces exilés, quand on les examinait à part des misérables vêtemens dont leurs corps étaient couverts.

Les femmes dans la kibitka parurent alarmées à l'ordre d'accélérer la marche. Parmi les hommes, quelques-uns, mus par la curiosité, se mirent à courir en avant, autant que le leur permettait le poids dont ils étaient chargés; les autres continuèrent le même pas lent et mesuré dont ils avaient marché depuis qu'ils étaient en vue. Ils portaient, de deux hommes l'un, sur l'épaule une barre de fer, aux deux extrémités de laquelle pendait une courte chaîne; tous gardaient en ce moment le plus profond silence.

— Dépêchez-vous donc! s'écria le Russe, agitant sa lance avec impatience. Vous marchez comme si vous aviez encore mille milles devant vous; mais Nertchinsk

est là, au milieu de ces montagnes, et nous sommes près du lac où vous devez faire halte, pour attendre les ordres du gouverneur à l'égard de quelques-uns d'entre vous.

— Vous ne traverserez pas, ce soir, la Mer Capricieuse, observa l'un des paysans. Les esprits ne laissent aucun bateau revenir sans accident, une fois qu'il est nuit.

— Cela dépend de ceux qui le montent, reprit un autre homme de l'escorte. Vous l'appelez la Mer Capricieuse; d'autres l'appellent la Mer Enchantée. Quelquefois ce lac écume et jette ses eaux à une grande hauteur, quand il n'y a pas un souffle de vent; d'autres fois, et aussi souvent, sa surface est unie comme un miroir quand les pins agités rompent sur les collines environnantes. Sachez d'abord qui les esprits favorisent, et qui ils persécutent; et alors vous saurez si un bateau pourra traverser en droite ligne, comme un aigle qui retourne à son aire; ou bien tourner et disparaître dans l'eau, comme un canard édredon qu'une balle a atteint sous l'aile.

— Taisez-vous, esclaves, cria l'officier. Ici, vous autres esclaves! que je vous entende rendre grace à l'Empereur pour vous avoir envoyés ici, où l'herbe croît sous vos pas, au lieu de vous avoir confinés au Kamtchatka.

Pour toute réponse, les exilés entonnèrent un de ces chants patriotiques dont ils avaient souvent, dans la route, fatigué les oreilles serviles de leur escorte.

« Notre Pologne est dans le deuil, — elle ne périra pas!
« Le feu de ses bivouacs brûle encore, et le secours est
« proche. Son aigle inquiète vole de rivage en rivage, jus-
« qu'à ce que les nations se lèvent pour mettre un terme
« à ses pleurs. »

— Misérables! s'écria le Russe, comment osez-vous abuser de la clémence de l'Empereur? Est-ce que vos voix traîtresses ne se tairont jamais?

— Jamais, répondit un jeune Polonais. A en juger par

l'aspect des lieux où nous allons, il doit y avoir dans ces montagnes assez d'échos pour répéter nos chants du soir au matin et du matin au soir. Quand nous traversions les stèpes incultes, nos voix se perdaient dans l'espace; mais ici, parmi ces montagnes, les plaintes de la Pologne ne mourront pas.

— Je les ferai bien taire, murmura l'officier.

— Non pas par des menaces, répliqua Ernest. L'Empereur a décidé de notre sort comme il lui a plu, nous n'avons rien à craindre davantage pour chanter les hymnes de notre partie, et nous les chanterons.

— Vous portez votre barre de fer sur l'épaule, dit le le Russe, vous serez tous enchaînés par la ceinture, comme auparavant, si vous ne cessez de blasphémer contre l'Empereur.

Ernest, le jeune Polonais, porta les yeux derrière lui; il vit l'état d'épuisement de son ami Taddeus, qui avait été récemment mutilé, la fatigue d'Owzin, le père de Taddeus, et celle du vieil Alexandre, le plus faible de la troupe; il eut compassion d'eux, et s'abstint de répondre au tyran qui avait aussi bien le pouvoir que la vòlonté de les enchaîner, encore qu'aucune possibilité de fuite ne lui en fournît le prétexte. Afin de leur rappeler leur position actuelle par rapport à lui, l'officier leur adressa la parole suivant les appellations nouvelles qu'il n'avait pas encore pu les forcer à reconnaître.

— Numéro 3! vous ne serez plus bientôt en état de suivre si vous restez ainsi en arrière. Halte, numéro 7! Si vous continuez d'aller aussi vite, je vous brûle la cervelle. Numéro 2, il n'est pas temps encore de passer la barre de fer à votre compagnon, vous ne l'avez pas encore portée le temps voulu.

Paroles perdues. Owzin continua de rester en arrière, Ernest d'aller en avant, et Taddeus s'obstina à céder à

son compagnon plus robuste la charge dont il était accablé. Une bordée de juremens, ou plutôt un jurement indécent, répété une douzaine de fois par l'officier russe, allait être suivi par des coups de la part des paysans, quand la voix d'une femme se fit entendre, dominant le bruit de la kibitka.

— Mon ami, mon cher époux, essayez, je vous prie, de vous rappeler votre numéro, afin que vos enfans et moi nous n'ayons pas la douleur de vous voir égorger sous nos yeux. Taddeus, mon fils, si vous ne pouvez porter plus long-temps votre fardeau, dites-le. Est-il d'un homme de nous attirer de nouvelles souffrances, en irritant ceux auxquels vous ne pouvez résister? Demandez du repos, puisque vous en avez besoin.

C'est ce que Taddeus ne put se résoudre à faire; mais il jeta sur sa mère un regard soumis, reprit son fardeau de dessus les épaules de Paul, qui n'en fut pas fâché, étant aussi désireux qu'Ernest de courir en avant pour se faire une idée du pays où ils allaient arriver.

Lénore descendit sans rien dire de la kibitka, prit le fardeau de son fis mutilé, trop faible et trop fatigué pour lui résister, et l'envoya prendre dans la voiture sa place auprès de sa sœur. Le Russe parut surpris, mais ne s'opposa pas à ce remplacement.

De toute cette troupe d'exilés, aucun, probablement, pas même leurs parens, n'était aussi malheureux que le frère et la sœur, qui, pour la première fois depuis leur départ de Varsovie, se trouvaient en ce moment assis à côté l'un de l'autre. Pendant toute la durée du voyage ils s'étaient réciproquement évités, et cependant jamais deux membres d'une même famille ne s'étaient aimés aussi tendrement que ceux-là le faisaient naguère encore. Mais depuis Sophia avait eu contre son frère un sujet de plainte qui lui paraissait ne pouvoir jamais être oublié,

et l'esprit de Taddeus n'était pas moins tourmenté de l'injustice de sa sœur, que de ses propres remords. Sophia avait été long-temps la fiancée de Cyprian, ami de ses deux frères; et il y avait lieu d'espérer que leur mariage se conclurait bientôt sans obstacles, parce que Cyprian avait pris peu de part aux affaires politiques, et qu'il avait, dans la province qu'il habitait, la réputation d'être un citoyen paisible. Mais ce rêve de bonheur avait été involontairement détruit par Taddeus.

En conséquence du nouvel ukase de l'Empereur portant que, dans chaque famille où il se trouverait deux fils, l'un des deux entrerait dans l'armée, Taddeus, représenté comme un jeune rebelle plein d'activité, avait été enrôlé dans l'un des régimens de discipline qui devait garder les frontières de Sibérie. Son frère, Frédérick, était étudiant en théologie à l'université de Wilna, et si évidemment propre à quelque chose de mieux que de se voir simple soldat, sous la discipline la plus sévère, dans un pays sauvage, que Taddeus se réjouit généreusement que le sort fût tombé sur lui, et se prépara à son exil ignominieux avec une apparente soumission, encore que son ame fût abîmée de douleur. Mais peu de temps après, la nouvelle étant arrivée que Frédérick avait passé la frontière et se trouvait en sûreté en France, Taddeus changea aussitôt de résolution. Maintenant qu'il était sûr de ne faire courir aucun danger à son frère, il sentit qu'il lui serait plus aisé de mourir que d'entrer dans les armées du désolateur de son pays; il fit, — ce qui était commun alors, — il se mutila de manière à se rendre impropre au service militaire. Par amour pour ses parens, il laissa à ses ennemis le soin de lui ôter la vie, s'ils le jugeaient à propos. Mais il lui fallut tout son courage pour ne pas se détruire quand il découvrit le fatal résultat de son stratagème. Les commissaires de

l'Empereur qu'il avait ainsi frustrés d'une de leurs victimes, forcés de compléter aussi vite que possible le nombre des vingt mille recrues qu'ils devaient lever en Pologne, et aussi pour ne laisser sans punition aucune tentative pour échapper aux décrets de leur maître, voyant que Frédérick était hors de leurs atteintes, se saisirent de Cyprian, comme étant presque déjà un membre de la famille. Avant que le fait ne fût connu à Varsovie, et par conséquent avant qu'on ne pût tenter aucunes remontrances, aucunes prières, Cyprian fut entraîné à la suite d'un régiment dans l'intérieur de la Russie, et tout lien d'amitié fut rompu entre le frère et la sœur.

Il eût été difficile de dire sur lequel des deux cet évènement avait opéré les plus funestes changemens. Sophia, qui avait toujours été gaie et aimable, et dont le cœur s'ouvrait naguère à l'espérance du bonheur particulier au milieu des calamités publiques qui affligeaient son pays, semblait avoir perdu tout à coup la faculté d'aimer et ne connaissait plus que la haine et l'indifférence. Son indifférence était pour ses parens et la plupart de ceux avec qui elle avait des rapports journaliers : sa haine, non-seulement pour les ennemis de son pays, mais encore pour un certain nombre d'individus dont elle ne paraissait pas avoir à se plaindre et qui n'avaient jamais eu aucune influence sur sa destinée. Cette haine était aussi capricieuse qu'elle était véhémente. Personne ne pouvait dire qu'elle s'étendît jusqu'à son frère, car à son égard, et à son égard seulement, sa conduite était retenue et prudente. Il semblait qu'il ne lui inspirait rien autre chose qu'un désir de l'éviter ; et il ne la contrariait pas en cela, car il sentait qu'il avait autant de raisons d'être blessé de sa conduite que chagrin des conséquences de la sienne propre. Le seul point sur lequel ils parussent maintenant s'accorder, c'était de ne s'adresser aucune parole,

aucun regard. Cela avait été aisé depuis le jour que toute la famille avait été condamnée au bannissement, pour de prétendus crimes politiques. Pendant tout ce long et pénible voyage de quatre mille milles, ils s'étaient constamment tenus éloignés l'un de l'autre; Sophia préférait marcher à pied quand elle voyait que son frère allait bientôt demander une place dans la kibitka; sa mère elle-même et un enfant, la fille de l'un des exilés, avaient coutume de s'approprier dans chaque maison de poste où ils passaient la nuit un petit coin séparé du reste des prisonniers.

En ce moment ils se trouvaient enfin à côté l'un de l'autre et y gardaient un profond silence; Taddeus se tenait les bras croisés, et Sophia regardait d'un autre côté. Heureusement la petite Clara était là et ne cessait de parler. On l'écoutait sans lui répondre, jusqu'à ce qu'elle observât que sa maman, c'est ainsi qu'elle appelait Lénore, devait être bien fatiguée d'avoir porté si long-temps la barre de fer.

— Qu'est-ce que vous dites donc là, mon enfant? Paul a pris celle que Taddeus avait.

Quand Clara eut expliqué que Lénore l'avait portée jusqu'à ce moment, Sophia jeta un regard indigné sur son frère qui fut également surpris, car il avait supposé que sa mère n'avait pris son fardeau que pour le passer à l'un de ses compagnons.

— Patience, Sophia, dit-il en se laissant tomber de la voiture. Vous n'aurez pas long-temps, aucun de vous, à vous charger de mon fardeau.

Il avait l'air si désespéré que Sophia conçut aussitôt la crainte qu'il ne voulût se débarrasser de la vie et de toutes ses souffrances, et cela peut-être au moyen même de cette barre de fer qui faisait le sujet de leur différend. Que ce fût ou non son intention, il n'aurait pu l'accomplir, car il tomba évanoui aussitôt qu'il eut quitté la voi-

ture. On se hâta de l'y replacer; il était évident qu'il ne pourrait plus marcher à pied ce jour-là. Quand Lénore se fut assise, qu'elle lui eut pris sa tête sur les genoux, qu'elle essuya la sueur dont son front était baigné; quand elle promena un œil triste de l'un de ses enfans sur l'autre alternativement, qu'elle vit que leurs malheurs étaient rendus plus amers encore par l'absence d'une mutuelle affection, il fallut tout le courage de la femme pour que la mère ne succombât pas à sa douleur.

Ce fut un grand soulagement pour toute la troupe des exilés, quand ils arrivèrent enfin au lieu destiné pour leur halte, sur les rives de ce lac extraordinaire qu'aucun étranger ne peut voir sans être saisi d'admiration ou de crainte. Quand le convoi déboucha d'un défilé de rochers et arriva sur le bord de l'eau, les paysans ôtèrent leur bonnet et le remirent bientôt après sur leur tête d'un air insouciant, trop accoutumés au spectacle qu'ils avaient devant les yeux pour en être beaucoup affectés, excepté quand leurs terreurs étaient excitées par une tempête ou par quelques-uns des phénomènes de la Mer Enchantée, qu'ils ne manquaient pas d'attribuer à la présence des esprits. Ce lac dont la longueur est de trois cent soixante milles, sur plus de quarante de large, était plongé dans une obcurité profonde, excepté quand, dans l'intervalle que laissaient entre elles les montagnes, un rayon de lumière grisâtre éclairait çà et là quelques points de sa surface immobile. Dans tout le circuit de ce vaste panorama on n'apercevait pas un mouvement, on n'entendait pas le moindre son. S'il y avait des ours dans les forêts de pins qui couvraient les montagnes voisines, des oiseaux aquatiques sur la rive, ou des aigles dans les rochers, ils étaient cachés en ce moment et plongés dans le sommeil. Si quelques bateaux sillonnaient quelquefois la surface du lac, ils étaient retirés

sur la plage, ou amarrés dans quelque petite baie. Si la superstition permettait à quelques êtres humains d'habiter si près du séjour même des puissances invisibles, leur courage ne les soutenait que pendant le temps que le soleil se tenait sur l'horizon. Dès que les ombres du crépuscule commençaient à descendre, ils se hâtaient de regagner leurs demeures, et se gardaient d'en sortir jusqu'à ce que les animaux inférieurs se mussent de nouveau, ce qu'on estimait être le signal de la retraite des esprits. On ne voyait donc en ce moment, ni homme, ni femme, ni enfant; il était même difficile de se figurer qu'aucun être vivant habitât dans le voisinage, tant était profonde la solitude que présentaient ces lieux. Dès que les paysans y furent arrivés, ils commencèrent à trembler, et supplièrent à demi-voix l'officier de leur permettre de retourner en toute hâte chez eux. Celui-ci s'y étant refusé avec colère, les pauvres créatures, partagées entre la crainte des esprits invisibles et celle que leur inspirait un officier de l'Empereur, se préparèrent pour un genre de marche assez inusité. Ils ôtèrent de nouveau leur bonnet, firent à chaque instant des signes de croix, et tournant le dos au lac, se mirent à marcher à reculons, évitant soigneusement de regarder une seule fois derrière eux. Leur consternation fut à son comble, quand les prisonniers rompirent le silence, en chantant comme auparavant:

« Notre Pologne est dans le deuil, — elle ne périra pas!
« Le feu de ses bivouacs brûle encore, et le secours est
« proche. Son aigle inquiète vole de rivage en rivage, jus-
« qu'à ce que les nations se lèvent pour mettre un terme
« à ses pleurs. »

Avant que l'écho du dernier vers fût mort dans le lointain, on entendit à quelque distance un bruit étrange et toujours croissant; ceux qui jetèrent les yeux sur cette

immense étendue d'eau, virent sa partie qui correspondait au nord-est s'enfler, et une vague énorme s'approcher majestueusement et lentement, de façon à leur présenter l'étrange spectacle d'une moitié du lac soulevée par la tempête, tandis que l'autre demeurait aussi unie qu'un miroir. Tout à coup le lac tout entier se souleva, écuma, mugit, sans que les spectateurs éprouvassent sur le rivage le moindre souffle d'air. Bientôt ils entendirent au-dessus de leurs têtes le battement des ailes des aigles éveillés, et, à droite et à gauche, dans les roseaux, celui des carnards sauvages et des oiseaux pêcheurs. Ils entendirent aussi le bruit des buissons agités; mais que ce fût par le vent qui s'élevait, ou par les bêtes féroces, c'est ce qu'ils ne purent distinguer.

Les nuages se dispersèrent, les étoiles semblèrent fuir derrière eux; les brouillards furent balayés en bouffées, et les côtes opposées parurent s'avancer ou reculer suivant le degré de clarté ou d'obscurité relatives du milieu à travers lequel on les voyait.

Cependant les paysans sibériens marmottaient leurs prières, se bouchant les yeux de leurs mains, et l'officier russe, frappé de stupeur, restait immobile sur sa selle. Les Polonais poussèrent un hourrah d'allégresse comme s'ils eussent partagé les superstitions du pays, et chantèrent plus fort que jamais :

« NotrePologne est dans le deuil, — elle ne périra pas!
« Le feu de ses bivouacs brûle encore, et le secours est
« proche. Son aigle inquiète vole de rivage en rivage, jus-
« qu'à ce que les nations se lèvent pour mettre un terme
« à ses pleurs. »

Ce ne fut que quand cette commotion se fut apaisée en aussi peu de temps, pour ainsi dire, qu'elle s'était élevée, qu'on put, par les menaces ou la douceur, les déterminer à bouger du point où ils s'étaient arrêtés sur le

rivage. Tous formèrent le désir que ce pût être leur lot de rester dans le voisinage de cette masse d'eau si imposante. Ceux qui étaient destinés pour les mines de Nestchinsk, c'est-à-dire Owzin et sa famille, et Andréas, le père de la petite Clara, ne devaient pas s'éloigner beaucoup du lac; mais pour les autres, Ernest, Paul et le vieil Alexandre, où devaient-ils être attachés à la terre comme serfs, c'est ce que personne ne pouvait deviner avant qu'on ne connût les ordres du gouverneur d'Irkoutsk.

Les puissances invisibles ne se firent ni voir ni entendre au milieu des ténèbres épaisses qui, pendant toute la nuit, enveloppèrent le lieu où ils avaient fait halte. La face des choses fut bien changée au lever du sole l. L'officier russe ayant reçu les ordres qu'il attendait d'Irkoutsk, toute la troupe se trouva sur le lac, embarquée dans des bateaux que conduisaient des pêcheurs du voisinage, lesquels étaient sortis, comme par enchantement, de petites cabanes qu'ils habitaient çà et là entre les rochers.

Les pics neigneux de l'ouest étaient d'une blancheur éblouissante, tandis que du côté opposé les montagnes couvertes de pins semblaient encore plus sombres par l'effet du contraste. Les eaux étaient de toutes les nuances de vert, suivant leur profondeur qui variait de vingt à deux cents brasses. Dans les parties les plus basses on pouvait voir que leur lit était de rocher, sans aucune vase, et presque sans sable qui pût troubler leur transparence, même après la plus violente tempête. Des piliers de granit s'élançaient de ce fond de rochers, et réfléchissaient la lumière, l'or du soleil, au milieu de l'émeraude des flots. La seule circonstance dont les bateliers eussent peine à rendre compte, c'était de savoir comment il se faisait que les esprits permissent qu'il existât

des poissons dans ce lac; ils ne se rappelaient pas non plus depuis quelle époque ils avaient donné permission aux mortels de les y pêcher. Il y avait bien quelques histoires traditionnelles quant au second point; quant au premier, peut-être est-ce un amusement pour les esprits du lac de chasser le peuple nageant parmi les piliers et dans les profondeurs de leurs palais aquatiques, comme c'en est un pour des êtres de la même famille de poursuivre l'âne sauvage sur les collines, ou le chevreuil dans la plaine.

CHAPITRE II.

A CHAQUE CŒUR SES ANGOISSES.

Il arriva que ce fut le bon plaisir du gouverneur d'Irkoutsk que les deux divisions de la petite troupe d'exilés habitassent près l'une de l'autre. C'était plus que ces malheureux n'avaient espéré. Une condamnation aux mines équivaut généralement à une séparation complète des compatriotes aussi bien que du pays natal. On ne peut employer aux mines qu'un nombre d'hommes très-limité en comparaison de celui des serfs et des soldats : ceux qui y sont condamnés courent donc les risques d'un isolement proportionné à l'exiguité de leur nombre. Dans le cas actuel ces risques étaient diminués, parce que ce dépôt était l'un de ceux dont il eût été impossible de songer à s'échapper. Les mineurs d'Ekasterinburgh peuvent former ce rêve, encore qu'il leur faille traverser la chaîne des monts Ourals, et tout l'intérieur de la Russie, avant que de rencontrer un visage

ami, ou de mettre le pied sur un terrain neutre; aussi les surveille-t-on de près, et ne leur permet-on pas de vivre dans le voisinage de ceux qui parlent la même langue ou éprouvent pour eux quelque sympathie. Mais dans le fond de la Sibérie orientale, à deux mille milles plus loin que le dernier établissement européen, quel espérance de fuite peut-il rester? On trouve donc qu'il est plus commode et moins dispendieux d'abandonner les exilés à eux-mêmes, et l'on leur permet volontiers de communiquer entre eux, à moins qu'on ne trouve convenable ou avantageux d'en envoyer quelques-uns à plusieurs centaines de milles plus loin, ou même au Kamtchatka. Le gouverneur avait reçu de Saint-Pétersbourg avis qu'un convoi de prisonniers traverserait bientôt son territoire pour se rendre au Kamtchatka; il hésita un moment pour savoir s'il n'y enverrait pas celui-ci, pour garder le suivant dans sa juridiction. Mais comme l'officier qui l'accompagnait, prouvait par des pièces authentiques qu'Owzin, son fils, et Andréas étaient condamnés aux mines, il lui sembla préférable d'envoyer le convoi suivant au Kamtchatka, et de colloquer les hommes qui composaient celui-ci partout où l'ouvrage les attendait.

Une mine d'argent, près de l'extrémité occidentale des monts Daouriens, et d'où l'on entendait le bruit des eaux du Baïkal, quand la tempête était la plus furieuse, fut désignée pour le séjour d'Owzin et de ses compagnons, tandis que des portions de terrain, non loin du lac, furent assignées aux trois autres qui allaient devenir paysans de la couronne.

Le reste du convoi eut la permission de s'arrêter quelques instans dans les nouvelles demeures de ces derniers, avant d'aller partager celles non moins tristes de leurs futurs compagnons, les condamnés aux mines. Ils

avaient peu de consolations à s'offrir les uns aux autres; mais la terre d'exil leur parut un peu moins affreuse, puisqu'il leur était permis d'y entrer tous ensemble.

Leur nouvelle demeure était bien misérable; des huttes en bûches, n'offrant qu'une seule chambre, avaient paru tout ce qu'il fallait pour des serfs; les espaces laissés vides entre les bûches grossièrement écarries avaient été remplis avec de la mousse qui, se desséchant et retombant en morceaux, laissait un libre passage au vent qui sifflait. A l'une des extrémités, un banc qui devait être recouvert d'une peau de bête, et former ainsi un lit, un creux bâti en brique qui devait servir de poële, voilà toutes les précautions qu'on avait prises contre le froid, dans une des contrées les plus glaciales de l'univers. Une marmite de terre, destinée à cuire ses alimens, était le seul meuble fourni au prisonnier; mais on dit à Ernest qu'il lui serait permis de se faire une terrine, un plat et une cuiller de bois, quand il se serait procuré une charrue et une herse, les deux choses qui lui fussent le plus nécessaires, la saison étant déjà avancée. Tout cela devait être fait en bois; la herse n'était à proprement parler qu'une claie dont les branches les plus minces étaient tournées en bas pour servir de dents, et la charrue n'était qu'un crampon de bois garni de fer à l'extrémité, avec deux bâtons attachés par derrière pour servir de poignées. Mais où se procurer le bois nécessaire? se demandèrent les prisonniers l'un à l'autre. On ne voyait aucun arbre que du pin, du sapin et quelques genêts çà et là. Le chêne, le coudrier, le platane, le tilleul et le frêne avaient disparu depuis long-temps, et il y avait plusieurs semaines qu'ils n'avaient vu d'aunes ni de peupliers. Tout ce que l'officier russe savait, c'est que les autres paysans avaient des ustensiles de cette nature; ainsi il fallait donc bien que les matériaux fussent à portée. Une

idée le frappa, c'est que ce qu'Ernest et ses compagnons avaient de mieux à faire, c'était de prendre chacun une épouse parmi les femmes qu'on leur enverrait bientôt pour faire leur choix. Ces femmes, nées dans le pays, les mettraient bientôt sur la voie de ce qui leur manquait, et du moyen de se le procurer; il fallait bien que ce fût là ce qu'il y avait de plus avantageux pour eux, puisque c'était l'Empereur lui-même qui, dans sa clémence, en avait imaginé le plan.

A cette proposition, Ernest grinça des dents, incapable de parler; mais son ami Paul, qui ne prenait pas les choses tout-à-fait si fort au sérieux, se contenta de demander comment ils feraient vivre leurs femmes.

— Les meilleurs champs que nous avons traversés depuis quelques centaines de milles ne portent qu'un peu de seigle l'hiver, et quelques avoines clair-semées; les pommes-de-terre n'y sont pas plus grosses que des groseilles à maquereau; il n'y a pas un arbre ici, pas même le pommier sauvage dont on nous avait parlé. Quand nous aurons une charrue et une herse, cela nous donnera-t-il à manger?

— Reposez-vous-en sur les femmes du soin de découvrir tout ce dont vous avez besoin, répondit l'officier. Vous voyez qu'il y a des gens qui vivent ici, vous pouvez donc y vivre aussi, si vous voulez faire comme les autres, — vous marier et vivre en paix, rendant grace à la clémence de l'Empereur, qui a daigné vous envoyer ici, au lieu de vous ôter la vie.

L'un des prisonniers demanda alors si on ne leur fournirait pas des fusils, de la poudre et des balles, puisque c'était au moyen de la chasse qu'ils devaient surtout pourvoir à leur existence. L'officier répondit qu'ils en auraient aussitôt qu'ils seraient en état d'en acheter; qu'on pouvait toujours s'en procurer à Irkoutsk.

Heureusement le gouverneur avait plus d'humanité, et comprenait mieux les nécessités de leur position que l'officier de l'escorte russe. Avec l'assortiment promis de femmes du pays, il envoya tous les articles dont les exilés avaient surtout besoin. Et le premier plaisir qu'Ernest se promit ce jour-là, fut d'aller dans les bois, seul avec son fusil, quand le reste de la petite troupe serait parti, pour soulager sans témoin son cœur des pensées qui l'oppressaient. Mais auparavant il fallait supporter une scène dégoûtante.

En revenant d'examiner la misérable pièce de terre qui lui était destinée, il trouva Paul qui s'amusait à faire connaissance avec les nouvelles arrivées qu'on avait amenées avec les carabines et les fusils de chasse pour être examinés et choisis de la même manière. Alexandre, dont l'âge avait blanchi les cheveux, regardait d'un air grave et avec la curiosité d'un philosophe. Sophia exprimait sur sa physionomie plus de terreur qu'on ne l'aurait crue susceptible d'en éprouver maintenant; sa mère, qui s'était retirée à l'écart avec elle et la petite Clara, était pâle et évidemment épouvantée à la vue de la nouvelle société dans laquelle elle paraissait désormais destinée à vivre. Elle chercha avec empressement son mari et son fils, qui n'étaient point dans la hutte. Dès qu'ils parurent, elle les aborda en criant :.....

— Ceci est pire que tout le reste.

— Je l'aurais pensé comme vous, Lénore, si Sophia et vous n'avaient point dû habiter avec moi. Taddeus n'aura aucun besoin de femme, tant que sa mère et sa sœur seront près de lui.

Taddeus se détourna du groupe de femmes qui se tenaient debout à sa porte, avec non moins de dégoût qu'Ernest; mais ses yeux ne cherchèrent point ceux de sa sœur.

Cette famille n'avait aucune raison qui lui fît désirer de s'arrêter là plus long-temps. Ils choisirent leurs ustensiles et leurs armes, les mirent dans la kibitka, et demandèrent la permission de continuer leur voyage. Leur compagnon, Andréas, se laissait diriger comme les autres l'entendaient. Il avait une passion dominante, qu'il ne pouvait à présent satisfaire; et jusqu'à ce qu'il le pût, il demeurait un être purement passif.

Quand on se fut dit adieu, avec promesse de se revoir bientôt, et avant que la criarde kibitka fût hors de vue, Ernest courut se renfermer dans la hutte de Paul, voisine de la sienne, parce qu'il eût craint d'être dérangé dans cette dernière. Il ferma les planches mal unies qui lui servaient de porte, y appuya le dos, posa le front sur l'extrémité de son fusil, et bientôt tout son corps fut agité, comme son esprit l'était depuis long-temps. Un déluge de pensées accablantes vinrent l'assiéger. La Providence! — y en a-t-il une, ou non? Où se cache-t-elle en ce moment? — Et bientôt il se reprocha ce doute. L'homme! — pourquoi est-il destiné à vivre avec l'homme, à lui obéir? La vie! — qu'est-elle d'un pôle à l'autre, — du néant à l'éternité? Sa propre vie à lui! — sur les genoux de sa mère, au collège, sur les champs de bataille, — et tout cela pour en arriver là: Sa patrie, avec sa civilisation et son luxe: — Varsovie, qui lui était si chère; ses rues peuplées comme autrefois, et ne résonnant pas comme aujourd'hui de cris de douleur; la brave armée polonaise sortant par toutes ses portes; et son brave régiment, son régiment à lui, s'avançant le premier, animé d'un héroïsme solennel, et puis revenant tristement et bien incomplet, quand toute espérance eut été perdue; — et ses propres paroles, auxquelles on fit si peu d'attention dans le moment. — Mes pauvres camarades, tout est fini! Laissez-moi à mon sort, et sauvez-vous. — Toutes ces pensées et mille autres sembla-

bles fondirent rapidement sur son esprit troublé, presque aussi rapidement qu'une vie tout entière se retrace à l'esprit de l'homme qui se noie; et à mesure que chacune de ces images venait l'assiéger, il s'écriait : Et tout cela pour en venir là! Et puis il lutta contre ses souvenirs; — il essaya de se réconcilier avec sa position, lui l'esclave, le serf de son ennemi, et, quoique au fond d'un désert, surveillé de loin par les yeux de la méchanceté triomphante! Comme si en ce moment Nicolas eût pu, de Pétersbourg, voir Ernest dans sa retraite, il se releva et se rendit maître de son émotion. Mais bientôt le souvenir de sa patrie, plus puissant sur son ame que toute autre considération, l'abattit de nouveau; il laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et la lutte recommença. Il fut réveillé par une voix qui se fit entendre à l'ouverture qui tenait lieu de fenêtre.

— Allons, colonel, du courage! venez choisir une femme, comme je l'ai fait, pendant qu'il y en a encore; il faut prendre son parti.

— Je m'en vais prendre mon parti, répondit Ernest se relevant tout à coup, et examinant la batterie de son fusil; mais je ne vais pas prendre une femme.

— A la bonne heure; mais au moins venez au milieu de nous, au lieu de rester dans cette maudite hutte, où il fait un froid d'enfer. Mais! qu'est-ce que je dis donc, moi? vous avez trouvé moyen de vous réchauffer, à ce qu'il paraît, ajouta-t-il, remarquant la sueur qui baignait le front d'Ernest, quand celui-ci fut sorti de la cabane. Je vous demande pardon du fond de mon cœur, colonel, si je suis allé trop loin en vous pressant de prendre une femme; peut-être j'ai touché une corde....

— Non, Paul, non, je vous jure; je n'étais pas plus disposé à me marier à Varsovie qu'en ce pays-ci.

— Cela se trouve bien; mais j'aurai toujours besoin

de trouver chez les autres une indulgence que je n'ai pas pour eux. On ne croirait pas que la Sibérie fût un lieu à se permettre de plaisanter beaucoup; mais en vérité, j'ai peur de détacher tous mes amis de moi, par mes mauvaises plaisanteries; avant cinq ans d'ici, je crains qu'il ne m'en reste pas un.

— Plaisantez tant que vous voudrez, mon cher; nous vous remercierons tous si vous pouvez conserver cinq ans cette gaieté de caractère. Mais, Paul, ce mariage, — ce n'est pas une plaisanterie. A coup sûr, vous ne voulez prêter les mains à aucun des plans de Nicolas; vous ne voulez pas amener parmi nous...

— Je ne veux pas rester seul, répondit Paul; je ne veux pas mourir de froid et de faim, quand je puis trouver quelqu'un pour prendre soin de moi; et permettez-moi de vous dire que pour un homme dans ma position, une femme mongolienne a des avantages qui ne sont pas à dédaigner, — comme vous le pourrez voir tout-à-l'heure, si vous voulez condescendre à leur accorder un moment d'attention.

Ernest fit un signe d'impatience, et se dirigeait vers les bois, quand Paul le retint par le bras:

— Je ne veux pas parler de leurs dents blanches et de leurs cheveux noirs, encore que quelques-unes les tressent d'une manière assez agréable; ce n'est pas non plus parce qu'elles sont habituées à manier la charrue tandis que leurs maris sont à la chasse; mais c'est que vous ne vous faites pas d'idée du parti qu'elles savent tirer de leurs yeux, de leurs oreilles, de l'odorat et du toucher. Par la nuit la plus noire, elles peuvent dire si vous êtes à vingt milles du village, rien qu'à l'odeur de la fumée. Quand il n'y a pas de brouillard, elles distinguent la trace d'un ours, le hennissement d'un cheval, ou la plus petite souris blanche qui s'avise de mettre le

nez hors de son trou ; et tout cela à des distances dont vous n'avez pas d'idée. Voyez quel secours pour la chasse !

— N'importe ; je croyais que votre propre esclavage vous inspirait trop d'horreur pour que vous voulussiez avoir vous-même une esclave.

— Mais, colonel, m'avez-vous vu jamais faire du mal à quelqu'un ?

— Non, si ce n'est à vous-même, Paul; sérieusement, je veux dire; car je ne veux pas énumérer tout le mal que vous avez fait en riant.

— Cette humeur gaie ne saurait être mieux à sa place qu'en ce moment ; car je n'ai jamais vu de femmes plus joviales et plus sociables que cette troupe de filles mongoliennes. Mais, en vérité, j'ai l'intention d'être très-bon pour ma femme ; je veux qu'avant peu elle soit folle de moi ; et vous verrez ce que j'en saurai faire.

— Et quand nous retournerons à Varsovie, — qu'est-ce que vous en ferez ?

— Mais, mon cher ami, vous ne pensez pas que nous y retournions jamais !

— J'y pense ! je l'espère ! et si vous ne voulez mourir ici de ma main, ne dites pas un mot contre cet espoir ! s'écria Ernest, au grand étonnement de son compagnon. Croyez-vous que je veuille vivre ici ! Ici ! au milieu des forêts, enterré dans la neige, pétrifié dans la glace ! tandis que le tyran me contemple luttant et m'agitant dans ses filets, et qu'il rit, le lâche ! Non ! je veux retourner à Varsovie ; — j'y retournerai.

— Mais comment ? — Dites-moi comment ?

— Comment ? Pas à pas, si je vis ; d'un seul coup si je meurs. Oh ! si la Providence voulait que je mourusse dans ces déserts, je lui arracherais ce que je n'ai pas encore pu en obtenir. J'ouvrirais dans ces solitudes un vol-

can qui fondrait toutes les neiges entre ce lac et la rivière qui baigne Varsovie. En une seule nuit j'ouvrirais un chemin souterrain à travers tous ces stèpes; et le lendemain matin, tous les Polonais marcheraient sur Pétersbourg pour traîner dans la fange le lâche —

— Allons, allons, dit Paul, assez sur ce sujet. Il faut que je prenne soin de vous une fois, Ernest, et que je vous rappelle à la raison. Si je vous laissais faire, vous me prendriez bientôt pour Nicolas, et me lâcheriez un coup de fusil, comme vous le feriez à lui, ou à l'animal qui lui ressemble le plus, — une hyène.

— Ayez de l'indulgence pour moi, répliqua Ernest, reprenant un peu de calme. Laissez-moi prendre mon parti comme je l'entends, puisque prendre son parti il y a. Mon parti, à moi, est de rêver que je retourne à Varsovie, et de rêver de corps et d'esprit.

— Rien de mieux; mais nous n'oserons pas vous laisser aller seul à la chasse, de peur que vous ne voyiez les tours de Varsovie au fond du lac, ou que vous ne vous figuriez que pour vous y transporter, vous n'avez qu'à lâcher la détente de votre fusil.

— Ne craignez rien de semblable. Je suis on ne peut plus religieux quand je suis seul : je suis sûr de recouvrer toute ma foi, quand l'homme n'est pas là pour étouffer par ses cris la voix de la Providence qui parle à mon cœur, ou effacer les promesses qu'elle a écrites pour moi dans les nues et sur le sommet des montagnes. Ce ciel glacé qui est en ce moment sur nos têtes, les mêmes astres y brillent à leur tour; le même soleil qui éclaire le tombeau de nos braves, embrase aussi au printemps ces montagnes couvertes de pins et en ouvre les cataractes amoncelées.

— Jusqu'où votre foi peut-elle vous conduire? — Jusqu'à pardonner à Nicolas?

Ernest grinça des dents, poussa un long soupir, mais répondit avec calme :

— Peut-être jusque-là. — La philosophie seule m'y conduirait, si elle me permettait de m'identifier assez avec l'ame d'un tyran, pour concevoir les forces sous l'impulsion desquelles il agit.

— Une fois que vous admettez qu'il agit sous l'impulsion de forces connues ou inconnues, vous ne pouvez vous empêcher de lui pardonner? Votre religion ne nous enseigne-t-elle pas que toutes les forces qui nous font agir aboutissent à une seule main qui donne toute impulsion, — la main de Dieu?

— Oui, ma religion me l'enseigne; et ma foi, quand elle sera entière, me portera à pardonner, — même à Nicolas. Mais c'est assez parler de lui, pour le moment. Voulez-vous que je vous rapporte une poule d'eau? Votre belle Mongolienne pourrait-elle vous dire combien ces oiseaux resteront dans nos parages? J'imagine que leur émigration ne saurait être éloignée.

Et sans attendre une réponse, le brave dont le front portait la marque d'un esclave sibérien, s'avança dans la forêt de pins, d'un pas qu'on eût cru celui d'un homme libre.

CHAPITRE III.

UN CŒUR ULCÉRÉ.

Si l'on avait laissé à Owzin et à sa famille le choix d'être attaché au sol comme serfs, ou de travailler dans

la mine d'argent, à l'entrée de laquelle ils habitaient, ils eussent été fort embarrassés. Au milieu des inconvéniens sans nombre de ces deux positions, chacune offrait quelques avantages sur l'autre. La quantité de travail qu'on exigeait régulièrement des mineurs, — travail où l'intelligence avait de quoi s'exercer, — était plutôt un soulagement qu'une charge pour des esprits fatigués et des cœurs accablés de douleur; tandis qu'ils n'auraient peut-être pas eu assez de résolution pour se fixer à eux-mêmes une tâche et la remplir chaque jour, en travaillant sur des pièces de terre de l'amélioration desquelles on ne leur eût demandé compte qu'à la fin de l'année. D'un autre côté, dans les mines ils se trouvaient soumis au contrôle d'un agent russe, et c'était une loterie de savoir si cet agent serait un despote, ou s'il saurait reconnaître et encourager leur activité et leur industrie. Les maisons des mineurs étaient tant soit peu moins misérables que celles des cultivateurs; elles étaient situées dans des lieux hauts et secs, au milieu de rochers pittoresques, au lieu d'être isolées au milieu d'un marais, ou sur les bords arides d'une forêt de sapins. D'un autre côté, les cultivateurs pouvaient faire venir eux-mêmes toutes les choses nécessaires à la vie, tandis que les mineurs souffraient beaucoup de n'avoir souvent que la nourriture la plus grossière et semblaient devoir être long-temps exposés aux inconvéniens qui naissaient du commerce d'échanges le moins étendu. Ceux qui étaient depuis long-temps fixés dans le pays avaient fait entre eux certaines conventions pour se fournir réciproquement des ustensiles de ménage, des vêtemens et de la nourriture, mais il était difficile aux nouveaux arrivans d'obtenir une part dans cette espèce d'association : d'abord parce qu'une augmentation dans la demande est plutôt un mal qu'un avantage, avec un système d'échanges très-grossier, et puis parce qu'il

devait se passer quelque temps avant qu'ils eussent rien à offrir que leurs voisins fussent jaloux d'accepter. De tout l'argent qui passait par leurs mains, pas un grain n'y devait rester; quand bien même ils en eussent possédé, il ne leur eût été d'aucune utilité. Il n'y avait point d'argent monnayé en circulation dans ces régions désertes, et l'argent natif n'est propre ni au luxe ni à servir de signe représentatif pour les échanges. Les paysans des environs ne se souciaient de l'argent que parce que des gens plus élevés qu'eux en faisaient cas à une grande distance, que cela donnait de l'importance au pays qu'ils habitaient et y attirait de nouveaux colons. Ils ne connaissaient point l'usage de la monnaie, et se contentaient d'échanger chaque année l'un avec l'autre, tant de seigle pour tant de drap grossièrement tissé de la laine qu'ils recevaient du Sud en échange de leurs pelleteries. De même on donnait un banc de sapin à peine équarri, pour du gibier ou un morceau de viande d'ours. On ne s'était pas avisé de choisir un article qui conservât une valeur à peu près fixe et servît d'intermédiaire dans l'échange de tous les autres. Un pareil plan, s'il eût été adopté, eût singulièrement simplifié leur commerce, et aurait permis aux étrangers d'y prendre part; mais ils ne désiraient pas cette simplification, et quant aux étrangers ils leur laissaient le soin de s'arranger comme ils l'entendraient.

Notre petite troupe de Polonais fut long-temps avant que de tirer de sa position le meilleur parti possible; aussi souffrit-elle plus que cette position, toute affreuse qu'elle fût, ne le comportait. S'ils avaient été des colons volontaires, venus en Sibérie pour y chercher leur fortune, ils auraient pu trouver, même en Sibérie, des élémens de prospérité. Mais d'abord ils étaient continuellement tourmentés du souvenir des malheurs de leur patrie, et mettaient une indifférence complète, une sorte

de volonté négative, dans l'amélioration de leur sort; ce qui en prolongea les inconvéniens et les aggrava d'une manière qu'un ou deux, d'un caractère plus léger, ne se firent pas scrupule d'appeler ridicule et absurde. Paul d'un côté, et Andréas de l'autre, furent les premiers à sortir de cette apathie et à réveiller chez leurs compagnons l'esprit d'industrie et de prévoyance; ils avaient deux aides qui leur furent d'un grand secours; — c'étaient, pour l'un, sa femme indigène, et pour l'autre sa petite fille Clara. Ernest ne se souciait de rien que de la solitude; et de la famille Owzin, le seul individu qui parût propre à supporter l'adversité, — ce genre d'adversité au moins, — c'était Lénore. Chaque matin, avant qu'il fût nécessaire de se lever, — plusieurs heures avant le jour, — Owzin quittait son lit où il n'avait trouvé qu'un sommeil continuellement troublé et interrompu, non par la dureté des planches qui le composaient, par la mauvaise odeur des peaux qui le couvraient, par la fumée suffocante dont il fallait remplir continuellement sa hutte pour en chasser le froid: Owzin avait été soldat, il avait appris à dormir à toutes les températures et sur le champ de bataille : ce qui troublait, ce qui interrompait son sommeil, — c'étaient de cruelles pensées qui ne se représentaient que plus vivement à son esprit pendant la nuit, pour en avoir été écartées par l'attention donnée forcément aux travaux du jour. Il allumait sa torche de pin, et sortait quand les brouillards de la nuit n'étaient pas encore dissipés et que les étoiles brillaient encore à travers les airs glacés. Il était toujours le premier à l'ouverture du puits de la mine, toujours le premier à s'ensevelir dans les chambres ténébreuses. Taddeus le suivait bientôt à la fournaise, département qui lui avait été assigné. Là, au milieu de la chaleur et du travail, le père et le fils perdaient pendant des heures entières le senti-

ment de leurs maux; car rien n'endort la douleur comme le travail, au moins celui où l'intelligence s'exerce en même temps que les bras, ce qui est le cas dans la plupart des opérations du mineur.

La position des femmes était beaucoup plus déplorable. Quoiqu'elles manquassent pour ainsi dire de tout, elles avaient peu à faire, à cause de l'absence des matériaux. Quand elles jetaient les yeux autour d'elles, elles ne voyaient qu'une scène de désolation sans y voir de remède, et se trouvaient aussi dénuées de tout, que des dames de leur rang estiment généralement qu'elles le sont dans des circonstances infiniment plus heureuses. Quand Lénore avait conduit son fils estropié à la fonderie, qu'elle l'avait aidé à marcher et lui avait porté sa nourriture; quand Sophia avait donné de l'air à la hutte et enlevé les pelleteries qui servaient de matelas et de couvertures, il ne leur restait guère rien autre chose à faire que de ramasser du bois à brûler, de la mousse pour boucher les crevasses de leur misérable habitation, et de voir avec quelle rapidité disparaissaient leurs petites provisions. Leurs vêtemens tombaient en lambeaux, mais elles n'avaient ni quenouilles, ni rouet, ni laine. Le vent qui soufflait par-dessus la porte semblait leur couper les pieds à la cheville; le plancher était humide, quoique le poële fût toujours tenu chaud; mais des tapis étaient un luxe inconnu dans ces parages, et pour trouver une aune de natte il eût fallu aller jusqu'à Irkoutsk. Il y avait cependant une petite personne qui ne voyait pas pourquoi les choses continueraient de leur manquer ainsi, et cette personne c'était Clara. Son extrême jeunesse lui permettait de s'accommoder plus facilement aux circonstances, et elle avait appris de son père à tirer le meilleur parti possible de tout ce qui lui tombait sous la main; il est vrai que le motif qui éveil-

lait son activité était le plaisir d'entreprendre quelque chose, tandis que lui n'obéissait qu'à une seule impulsion, celle d'une avarice sordide.

L'affaire d'Andréas était à ses yeux la plus pénible qui pût s'imaginer; et en secret il maudissait la Providence autant qu'il avait le courage de le faire. Il ne se souciait pas plus qu'un enfant de six mois, qui présidait aux destinées de la Pologne, et si son gouvernement passait pour bon ou pour mauvais : aussi la lutte durait depuis plusieurs mois, qu'il avait conservé, sans se faire de violence, la plus stricte neutralité. A la fin il arriva que les patriotes lui offrirent une fourniture d'armée qu'il pouvait remplir à son grand avantage. Cet appel à sa passion favorite mit sa prudence en défaut. Il fut l'un des premiers habitans de Varsovie que les Russes arrêtèrent; et cet homme qui n'avait jamais eu une pensée patriotique dans sa vie, qui aurait prié pour l'Empereur ou pour la diète, suivant que sa fortune lui eût paru dépendre de l'un ou de l'autre parti; cet homme, disons-nous, fut puni comme ceux qui étaient réellement coupables d'avoir aimé leur patrie. Il était bien dur de perdre ainsi tout ce qu'il avait gagné et volé depuis près de vingt ans, et de se voir privé de l'espoir d'en amasser plus encore. Il lui était bien dur de se voir le premier dépouillé de sa propriété, lui qui de tous les hommes était le plus attaché à sa propriété et le moins à la cause nationale. La pensée de son malheur l'accablait si complètement pendant tout le voyage, que sa fille eut peu à souffrir alors de son avarice. Pendant plusieurs semaines il ne lui reprocha pas une seule fois d'avoir gaspillé quoi que ce soit ou d'avoir été sans rien faire; elle se trouva donc plus heureuse qu'à l'ordinaire pendant toute la durée de ce long voyage; car le froid et la fatigue lui paraissaient peu de chose en comparai-

son de la terrible surveillance de son père. Sa gaieté ne l'abandonna pas, arrivée dans sa nouvelle demeure, car elle était moins triste pour elle que celle qu'elle occupait à Varsovie. Là elle s'entendait gronder sans cesse, tant on avait peur qu'elle ne commît quelque dégât; et depuis la mort de sa mère elle n'avait su ce que c'était que d'avoir quelqu'un qui lui tînt compagnie. Ici au contraire elle eut d'abord la liberté de faire tout ce qu'il lui plaisait; et quand cette liberté reçut quelques limites dans la suite, son père ayant recommencé à suivre ses plans d'avarice, elle en fut récompensée en acquérant plus d'importance dans la petite colonie. Elle avait dans ses promenades remarqué fortuitement les trous où se retiraient les souris, et arraché des joncs, en jouant, pour en faire des paniers. Son père voyant d'un coup d'œil le profit qu'on pouvait tirer de ces deux talens, l'employa à dépouiller les nids des souris, des oignons et des autres provisions qu'elles y avaient amassées pour l'hiver, à ramasser assez de joncs pour en couvrir le plancher après les avoir fait sécher, et même à essayer de les tresser pour en faire une sorte de nattes. Quand Clara vit qu'on lui faisait une tâche de ce qu'elle avait imaginé comme un jeu, elle s'en consola et s'en enorgueillit, surtout quand elle vit la sage et sévère Lénore elle-même adopter ses petits plans et essayer de tresser des nattes. Sophia se mit aussi à la suivre quand elle allait dans les bois arracher de la mousse du pied des arbres, ou qu'elle grimpait sur les rochers pour voir comment les oiseaux sauvages bâtissaient leur nid, afin de savoir où trouver des œufs au printemps. Sophia se montrait quelquefois bonne pour la petite fille, d'autres fois elle était capricieuse et d'une humeur fantasque; mais comme Clara avait été accoutumée à supporter les caprices de son père, et qu'elle était on ne peut plus sensible aux mar-

ques d'amitié, elle aimait mieux, somme toute, la société de Sophia que de n'en point avoir du tout.

Quant à Sophia, il ne pouvait être question de rien qui ressemblât à du plaisir, avec un cœur aussi plein d'amertume que l'était le sien. Incapable de trouver aucune consolation dans la tendresse dont sa mère lui prodiguait les preuves, et cependant forcée de lui témoigner le plus profond respect, elle se sentait soulagée quand elle était hors de sa présence; et cependant, la solitude de ces déserts pesait à son esprit inquiet et impatient du repos, en sorte que la société d'un enfant lui était agréable en ce qu'elle l'arrachait à quelque chose de plus pénible, et rien n'eût pu lui faire passer plus légèrement les heures et les minutes que de les occuper à partager les travaux de Clara. Elle aussi commença à chercher de temps en temps un nid de souris, à apprendre à distinguer les traces du gibier et des animaux sauvages. Sa mère le remarqua avec plaisir; elle entrevit là un moyen d'occuper son malheureux fils et sa fille à un même objet, et espéra ramener entre eux leur ancienne manière d'être l'un à l'égard de l'autre. Si elle pouvait seulement parvenir à les faire rester seuls ensemble quelques heures sans témoins, de manière à ce qu'ils fussent portés à causer librement, il lui semblait impossible qu'ils ne s'entendissent pas et ne se pardonnassent pas réciproquement.

Ce fut une chose convenue qu'Owzin, Taddeus et Andréas iraient à tour de rôle chasser pour la communauté, avant ou après l'heure du travail à la mine. Les jours de fête, qui ne sont pas rares en Russie, ils devaient unir leurs forces pour une chasse sur une plus grande échelle; mais les jours ordinaires on trouva qu'il valait mieux n'y aller qu'alternativement, le travail de la mine étant déjà un exercice assez fatigant pour des hommes

qui n'y étaient pas encore accoutumés. Owzin préféra chasser tout seul; et ne pouvant se faire accompagner d'un chien, il préféra ne l'être de personne. Andréas trouva bientôt que sa petite fille lui serait fort utile, et il la forma à lui servir non-seulement de rabatteur, mais encore de chien de chasse. Non-seulement elle lui portait sa poudre et sa carnassière, mais elle entrait dans les broussailles pour faire lever le gibier; et quand les eaux étaient basses, elle y allait chercher celui qui y était tombé mort ou blessé. Peu de pères eussent consenti à exposer un enfant si jeune au froid et à l'humidité; mais Andréas voulait endurcir Clara, et alléger en même temps sa propre fatigue autant qu'il le pourrait. En conséquence il l'habillait de fourrures qu'on pouvait changer aisément quand elle avait été dans l'eau, et l'obligeait quand elle en sortait, de forcer un lièvre ou de faire tel autre exercice violent pour ne pas s'enrhumer. Encore qu'il ne fût pas à désirer que Sophia reçût une éducation de ce genre, il l'était que le pauvre Taddeus, estropié et fatigué, eût quelqu'un qui l'accompagnât et lui prêtât secours; quand sa mère eut été à la chasse une ou deux fois avec lui, il semblait naturel que ce fût le tour de Sophia de le faire. Elle parut aussi étonnée qu'indignée quand sa mère se hasarda à le lui proposer, et répondit qu'elle aimait mieux qu'il prît Clara avec lui.

— Clara y est allée hier, dit Lénore; il n'est pas juste qu'elle ait toute la fatigue. En outre Taddeus a besoin de plus d'aide qu'elle ne peut lui en offrir. Il faut de temps en temps lui porter son fusil; il a besoin de s'appuyer sur l'épaule de quelqu'un dans les endroits difficiles.

— Si seulement mon père m'avait appris à charger et à tirer un fusil, s'écria Sophia, j'aurais pu aller seule à

la chasse, car le gibier est si abondant qu'il ne faut pas grande habileté pour tuer quelque chose.

— Priez votre frère de vous donner une leçon aujourd'hui; et alors vous et Clara pourrez épargner à nos travailleurs une fatigue de plus, qu'ils prennent en partie à cause de nous autres femmes. Mais je n'aimerais pas beaucoup à vous voir aller seules à la chasse, jusqu'à ce que, d'une manière ou d'une autre, nous soyons parvenus à nous procurer de meilleurs fusils.

— Mon père, observa Clara, dit que le sien rate trois fois sur quatre.

— Je n'aimerais pas trop, dit Lénore, l'idée d'une chasse à l'ours, tant que nous n'aurons pas de meilleurs fusils. C'est une chose effrayante que de manquer son coup, quand on est à portée des griffes d'un ours.

— La Pologne l'a éprouvé, dit Sophia d'un air sombre. C'est un terrible embrassement que celui que donne alors le monstre; mais il en est qui trouvent le moyen de lui plonger un couteau dans le cœur, en ce moment critique.

— Mon enfant, dit sa mère tristement, pourquoi vos pensées sont-elles toujours ainsi tournées vers la vengeance? Pourquoi.....

— La vengeance! s'écria Sophia fermant convulsivement ses petites mains, et faisant une moue dédaigneuse. Non, non, ma mère; ce serait folie à nous de songer à la vengeance. Si j'avais été soldat, — si j'avais prêté le serment mensonger de servir l'Empereur vingt-cinq ans, — si j'avais prêté ce faux serment d'obéissance qu'on a arraché de force aux nouvelles recrues polonaises, j'aurais pu songer à la vengeance : alors, j'aurais traversé les forêts, j'aurais rampé à travers les broussailles, j'aurais traversé l'eau à gué, à la nage,

— je me serais frayé un chemin jusqu'au palais de l'Empereur, comme Satan s'en est frayé un jusque dans l'Eden ; j'aurais voulu me frayer un chemin jusqu'au sang de son cœur.... Une femme, dans la Sibérie orientale, ne peut pas faire tout cela, et ne doit pas penser à la vengeance. Mais la haine nous reste, ma mère; — les femmes et les esclaves peuvent haïr !

— Je ne le puis, moi ! répliqua Lénore.

— J'en suis fâchée pour vous, ma mère. Il y a un plaisir dans la haine; et Dieu sait qu'il nous en reste peu, de plaisirs.

— Quel plaisir trouvez-vous, Sophia, à haïr?

— Le plaisir de changer tout ce qui nous entoure au gré de notre humeur ; de souiller la blancheur de ces neiges, d'incendier ces forêts de pins, et d'obscurcir le soleil et les étoiles.

— Le plaisir d'un enfant qui veut battre le plancher, ou d'un idiot qui grince les dents, le plaisir du dépit. Ma pauvre enfant! est-ce là tout le plaisir que vous connaissez encore?

— Ma mère, tout est changé de la même manière et à la fois, en sorte qu'il n'y a point de douleur chez moi, comme chez l'enfant et chez l'idiot. Jamais de ma vie je n'ai été aussi calme que je le suis, depuis que nous avons quitté Varsovie.

— Parce que vous haïssez tout. Vous dites qu'il n'y a pas chez vous de douleurs, pas de combats.

— Je hais tout ce qui a un rapport quelconque avec l'Empereur : ces déserts de neige et ces bois lui appartiennent.

— Et le soleil et les étoiles?

— Le soleil et les étoiles de la Sibérie, ma mère, je les hais, ainsi que tout ce qui se meut dans son empire.

— Oui, ma chère : je le vois, vous haïssez tout. Vous haïssez Andréas?

— Qui ne le haïrait? — Ce misérable, cette ame de boue?

— Et Taddeus? — Vous haïssez Taddeus, Sophia?

Sophia fut quelque temps sans répondre ; mais comme Lénore continuait à la regarder fixement, elle dit enfin à voix basse :

— Je l'abhorre, ma mère. Quand il est absent, je puis détourner de lui ma pensée; mais quand je suis avec lui, — quand je le vois boiter, — quand j'entends le son de sa voix, — mon cœur saigne.

— C'est le chagrin qui vous fait saigner le cœur, mon enfant ; et vous ne pouvez séparer ce chagrin de la vue de l'infirmité de votre frère, du son de la voix qui vous apprit la fatale nouvelle. Taddeus n'est point la cause de ces funestes associations d'idées, et cependant il souffre de votre haine, comme s'il était l'auteur de vos maux. Mais, Sophia, qui est-ce qui pourra guérir votre cœur ulcéré?

— Oh! ma mère, que personne ne s'avise de le vouloir guérir! Je suis plus heureuse comme cela. Je suis plus heureuse que vous. Vous vous levez les yeux rouges, quand moi j'ai parfaitement dormi. Vous pâlissez quand vous m'entendez rire; et vous êtes changée, ma mère, bien changée depuis peu. Il vaudrait mieux pour vous que vous fussiez calme comme moi.

— Et pour votre père? Vaudrait-il mieux pour nous tous que chacun de nous fût indifférent? La manière la plus agréable dont nous pussions vivre alors serait de vivre isolément, chacun dans une caverne, comme des bêtes féroces.

— Oh oui! s'écria Sophia poussant un profond soupir, ce serait de beaucoup la meilleure manière de vivre. Je suis si fatiguée de tout ce tracas domestique, — s'at-

tendre, se servir l'un l'autre, — se cajoler, se consoler l'un l'autre, quand nous savons tous qu'il n'y a pas de consolations possibles; — quand.....

—Je ne suis pas de cet avis. Il y a des consolations, et j'en éprouve. Mais je ne veux point entamer ce sujet maintenant, ma chère; je sais que vous ne seriez pas en état de me comprendre et de les partager.

— Ni maintenant, ni jamais, ma mère.

— Oui, Sophia; vous les comprendrez, vous les partagerez dans la suite. Vous ne pouvez supposer que l'état actuel de vos pensées doive durer pendant tout le cours de votre existence?

Un frémissement intérieur se peignit sur la figure de la patiente, et démentit ce calme enviable dont elle prétendait jouir; sa mère continua:....

— Dites-moi seulement quel sera votre sort dans l'autre monde, avec une telle disposition d'esprit?

— Savons-nous s'il y a un autre monde? s'écria Sophia avec fureur; je sais que vous me l'avez dit quand j'étais enfant, et que vous le croyez toujours ainsi, mais je ne vois rien qui me le puisse faire croire; — tout au contraire. Tout ce qui est usé tombe en pièces, et tout est dit. Tout ce qui est fatigué s'endort et n'a plus conscience de rien; il en sera de même de nous et de ce monde qui nous environne. Nous serons bientôt assez fatigués, et c'est sottise de prétendre que nous irons ensuite quelque part pour redevenir plus gais, plus actifs que jamais. Cet univers s'use, et s'use vite; tout le monde l'espère ainsi, si ce n'est l'Empereur peut-être. Qu'il tombe donc en pièces, et que tout soit dit: le plus tôt sera le mieux.

— Cet univers durera plus long-temps que votre incrédulité, mon enfant.

— Non, ma mère; mon esprit n'est pas léger, c'est

un esprit de progrès. Il y a un an, si nous étions venus ici, je me serais attendue à voir quelques-unes de ces apparitions que redoute Clara quand elle promène autour d'elle des regards effrayés ; j'aurais cru voir des esprits sortir d'entre les rochers ; j'aurais chanté des hymnes dans les forêts, et je me serais persuadé qu'on les entendait, qu'on y répondait, parce que nous aurions eu des échos autour de nous. J'en sais plus long que cela aujourd'hui : je ne retournerai pas à mon premier état de simplicité. Je vois les choses comme elles sont, froides, nues, sans ame. Vous ne me trouverez pas parmi les adorateurs de la Mer Enchantée. Je laisse cette religion aux paysans.

— Et un autre genre de religion à nous autres, pour qui toutes choses ne sont pas froides et nues. Mais, Sophia, jusqu'à quel point votre esprit est-il progressif? et pourquoi l'est-il, s'il doit si tôt être anéanti?

Sophia n'avait pas toute prête une réponse très-claire à cette question. Elle nia que par ce mot esprit progressif elle eût voulu dire rien qui procédât régulièrement et suivant un plan arrêté. Tout ce qu'elle avait voulu faire entendre, c'est qu'autrefois elle croyait à une multitude de choses qu'elle ne connaissait pas, et que maintenant elle ne croyait plus que ce dont ses sens lui rendaient témoignage.

— Et croyez-vous ce qui se passe sous vos yeux? demanda sa mère.

— En vérité, ma mère, dit Sophia riant à demi, on dirait que vous voyez ce qui se passe en moi. Savez-vous que toutes les choses que je vois m'ont tellement l'air de fantômes et de songes, que je suis obligée de les toucher, de les saisir pour bien m'assurer que je suis éveillée?

— Je le sais, ma chère. Votre vie est comme l'aven-

ture d'un somnambule; mais ne savez-vous pas que les somnambules se croient plus éclairés, plus éveillés que les autres? Je ne vous demande pas de m'en croire sur parole en fait de matières religieuses. Je vous demande seulement d'en croire une mère qui ne vous a jamais trompée, il y a du calme à éprouver sans haïr, et des consolations sans superstitions.

— Si vous voulez me parler d'après votre expérience personnelle, ma mère, je suis bien obligée de vous croire; mais si vous voulez me dire qu'Ernest est calme, que Paul est consolé, c'est une affaire bien différente.

— Je puis vous parler de moi-même, mon enfant. Je ne suis pas heureuse; ce serait me rire de la Providence que de prétendre que je sois heureuse; mais je ne suis pas sans consolations. Vous parlez de mes yeux rouges et enflés; mais les larmes, d'autres causes que le chagrin peuvent nous en faire verser. La nuit est le temps propre à la dévotion, et il est des gens qui lèvent rarement les regards vers les cieux étoilés sans leur offrir l'hommage d'une vive émotion. Vous dites que je pâlis quand je vous entends rire; et je dois en convenir, car votre rire me fait maintenant plus de mal qu'aucun autre son que je puisse entendre. Même ce chagrin que vous me causez ne me paraît pas sans espoir. Je crois que tout arrive suivant un plan, — le progrès de votre esprit, aussi bien que l'étoile du matin qui va disparaître, la fin de vos souffrances, et du supplice de Cyprian.

En entendant prononcer ce nom, Sophia fit une contorsion comme si l'acier eût traversé la moëlle de ses os. Puis elle lança un regard terrible à sa mère, et ne trouva dans ses yeux que douceur et compassion.

— J'ai eu tort, mon enfant, d'éviter si long-temps de prononcer ce nom. Oui, j'ai eu tort; écoutez-moi. Nous savons tous qu'il est perpétuellement présent à notre

pensée; que chaque pas que nous entendons nous le prenons pour le sien, chaque son de voix, pour le son de la sienne; chaque...

—Arrêtez, ma mère, arrêtez. Personne ne peut,— personne n'osera;—il m'appartient; et si quelqu'un...

—Personne ne prononcera son nom à la légère, mon amour; mais vous ne pouvez nous empêcher de songer à lui. Vous ne sauriez le vouloir.

—Oui, je voudrais que tout le monde l'oubliât,— l'oubliât entièrement.

—Non, Sophia, cela ne peut pas être. C'est sur mon épaule que vous êtes venue confesser d'abord votre amour pour lui; c'est à moi que vous êtes venus en parler tous deux, quand votre amour n'était pas trop violent encore pour n'y pas admettre un tiers; et jamais je ne permettrai que votre amour soit oublié. S'il l'était jamais, comment pourrais-je espérer de pardon pour vous? Vous demandez pourquoi j'ai besoin de prier, d'espérer pour vous; c'est parce que j'ai une religion; et j'ai une religion parce que je n'ai pas, comme vous, été éprouvée au-delà de mes forces. Votre père me reste; mes pertes ne sont donc rien en comparaison des vôtres; et rien ne ferait saigner mon cœur, si le vôtre ne saignait si cruellement.

Sophia affligea douloureusement sa mère en la priant d'un ton froid de ne pas prendre de chagrin à cause d'elle. Tant s'en fallait quelle se trouvât éprouvée audelà de ses forces, qu'elle ne croyait pas l'être du tout. Personne n'avait moins besoin qu'elle de courage et d'efforts. Tout était fini depuis long-temps. Elle serait désespérée que sa mère s'inquiétât le moins du monde à son sujet. Rien n'était plus loin de sa pensée.

—Eh bien! je vous prends au mot, dit Lénore avec un calme qu'elle n'affecta qu'avec grand effort, car elle vit bien que le moment n'était pas encore venu de s'aban-

donner à toute sa tendresse. Je vous prends au mot : si vous désirez m'épargner de la peine, allez aujourd'hui avec Taddeus.

— Oh ! certainement. Ce sera un bien beau jour pour faire mon apprentissage, si toutefois nous pouvons sortir avant que les brouillards ne tombent. Ces brouillards sont si détestables et cette fumée aussi ! Entre les deux on ne sait guère où respirer nulle part. Qu'y a-t-il à faire avant que je ne parte ? N'y a-t-il rien que je puisse faire pour vous en épargner la peine ?

Lénore secoua la tête, et ne répondit rien.

— Encore un mot, dit Sophia rentrant dans la hutte ; je vais à la chasse avec Taddeus parce que vous le désirez ainsi ; mais s'il ose seulement me dire...

— Il ne vous en parlera pas.

— Vous êtes sûre ?

— Très-sûre. Je lui ai conseillé de ne le pas faire, et il me l'a promis.

— Pourquoi ne me l'avoir pas dit positivement plus tôt ? Cela vous aurait sauvé bien de l'embarras.

— Qui s'y serait hasardé, ma chère ?

— Vous l'avez fait, et vous voyez où est le mal ? demanda Sophia avec un sourire forcé. Puis, en s'en allant, elle se dit à elle-même :

— Si j'avais en quoi que ce soit la même manière de sentir qu'autrefois, je serais pleine de remords pour avoir traité ma mère avec tant de froideur. Mais cela ne peut la blesser ; je suis si indifférente pour tous les autres ; non, cela ne peut la blesser ; et quand même, — il m'importe peu. Rien ne m'importe.

Dans cet instant même Sophia sentit tout son corps tressaillir, en entendant des pas inégaux qui lui annonçaient l'approche de Taddeus.

— Je viens avec vous, Taddeus, dit-elle d'un air dé-

gagé ; vous m'apprendrez à charger un fusil et à tirer. Elle continua à parler ainsi jusqu'à ce qu'elle supposât que sa mère ne pouvait plus l'entendre, alors elle se mit à garder immédiatement le silence.

Elle n'en était pas moins attentive envers son frère, suivant tous ses mouvemens et lui offrant sans cesse de petits services qui lui étaient pénibles à cause de l'affectation même qu'elle mettait à les lui rendre. Tout à coup ils aperçurent leur petite amie Clara dans une position singulière et qui fit une diversion à la retenue flegmatique qu'ils gardaient l'un envers l'autre. Elle était aux prises avec un gros oiseau, la dinde russe, qui était tombée dans un des pièges d'Andréas. Clara avait tourné plusieurs fois à une distance respectueuse, cherchant le moyen le plus avantageux d'attaquer l'animal dont les ailes déployées et l'attitude menaçante ne laissaient pas que d'effrayer une si jeune enfant.

—Mettez-vous de côté, mon amie, je vais vous l'expédier, dit Taddeus : et la dinde cessa bientôt de faire du bruit.

—Je vais vous la porter à la maison ; elle est trop lourde pour vous, dit Sophia, et vous irez avec Taddeus. Vous êtes bien plus habile que moi.

—Je ne puis aller à la chasse aujourd'hui, répondit l'enfant : j'y suis allée hier, et j'ai beaucoup à faire chez nous. Et là-dessus la petite femme de ménage entra dans un détail très-circonstancié des devoirs domestiques qu'elle avait à remplir.

Sophia en rejeta une partie comme inutiles ou imaginaires, et promit de s'acquitter des autres à la place de la petite ; mais voyant qu'elle avait l'air contrariée, Taddeus déclara qu'elle était libre d'aller où bon lui semblerait, lui chargea sa dinde sur les épaules, et l'envoya à la maison chancelante sous son butin.

Au milieu du bois voisin, ils virent quelqu'un qui marchait à quelque distance entre les sapins. Sophia changea de couleur, comme elle le faisait toutes les fois qu'elle apercevait une figure humaine dans des lieux non fréquentés. Bientôt une seconde figure se montra qui ne lui laissa aucun doute sur la première : c'étaient Paul et sa femme.

—Bien rencontrés! s'écria Sophia quittant le bras de son frère et courant au-devant d'eux. Vous voilà trois, vous prendrez soin les uns des autres; Paul, votre femme portera le fusil de Taddeus quand il sera fatigué, vous le reconduirez, vous, à la maison; quant au gibier, il peut le laisser à l'endroit qu'il jugera convenable et j'irai ce soir le chercher. A propos, Paul, nous avons cruellement besoin d'argent, il faut que vous nous en donniez, car nous ne pouvons compter sur nos fusils pour nous en abattre. Vous le voyez, nous ne pouvons avoir d'argent tant que nous n'aurons pas de meilleurs fusils, ni de meilleurs fusils, tant que nous n'aurons pas d'argent.

Sophia s'enfuit sans que son frère essayât de la retenir; il ne pouvait guère raisonnablement lui demander d'être la compagne de la femme de Paul dans une expédition de cette sorte.

CHAPITRE IV.

UN BIVOUAC DANS LE DÉSERT.

De ce que Sophia avait parlé d'abattre de l'argent à coups de fusil, ou de relever les fonds de la petite colonie avec une carabine et de la poudre, il ne suit pas qu'elle eût perdu la raison, il s'ensuit seulement que leur système monétaire n'avait pas pour base l'or et l'argent.

— Il me semble, Paul, dit Taddeus, que vous changez d'armes aussi souvent que les dames changent de robes à la cour. La dernière fois que nous nous sommes vus, vous portiez une lance deux fois aussi grande que vous, et aujourd'hui vous voilà avec un paquet de flèches.

— Tel gibier, telles armes. Quand le cœur nous dit d'un morceau de chair d'ours, je prends une lance, j'amène le vieil Alexandre avec moi, pour qu'il force l'animal à se tenir sur ses pattes de derrière, de la manière la plus convenable pour recevoir un bon coup. Je lui dis souvent qu'il sera en état d'en faire danser un dans les rues de Varsovie, quand nous y retournerons. Aujourd'hui, je viens chercher des fourrures, — des zibelines, si je puis en trouver; et je suis l'élève de ma femme pour cette chasse-là. Elle m'a fait ces flèches, — émoussées, comme vous le voyez, afin de ne pas endommager les peaux; et elle s'est engagée à abattre la première que nous rencontrerons. En attendant, elle porte mon fusil pour que nous ne perdions pas l'occasion de tuer quelque autre gibier, chemin faisant.

— Ces zibelines sont-elles pour vendre, ou pour servir à l'échange?

— Oh! pour vendre, à coup sûr. Il faudra que notre système monétaire prenne bien de l'accroissement avant que nous n'ayons besoin d'un signe représentatif d'une aussi grande valeur intrinsèque. Les habitans d'un pauvre village peuvent aller long-temps avec le cuivre et l'argent, avant que d'éprouver le besoin d'une monnaie d'or; des peaux de souris, de lynx et de lièvre, nous serviront, pour le moment, aussi bien que le pourraient faire des martres-zibelines. Mais qu'est-ce que disent vos voisins de votre plan d'échanges au moyen d'une marchandise intermédiaire? Comprennent-ils que cela est plus com-

mode que l'échange immédiat d'une denrée contre une autre?

— Plusieurs le comprennent très-bien ; et voilà pourquoi nous avons besoin de plus de peaux, comme Sophia vous le disait. L'homme qui était vexé que nous ne voulussions pas lui prendre un mouton entier, quand nous n'en avions besoin réellement que d'un quartier, et que nous n'avions rien à lui donner en retour qui valût un mouton, fut bien plus colère encore quand nous lui offrîmes une peau de lièvre pour son quartier de mouton, et quand nous lui dîmes que vous lui donneriez une chaise et un panier en osier pour cette même peau. Et sa femme nous prit pour des fous quand nous lui proposâmes d'échanger trois ou quatre peaux de lynx contre deux paillassons de la petite Clara. Mais actuellement, ils commencent à comprendre que pour ceux qui ont peu de marchandise à échanger, il est avantageux de choisir un article pour servir à évaluer à peu près tout le reste.

— Les femmes aiment ce plan-là, j'en suis sûr, dit Paul. Au lieu d'avoir à porter un mouton tout entier, un banc, un paquet de vêtement, avec la chance encore de les rapporter s'il se trouve que personne n'ait besoin de ces articles précisément dans ce moment, et dans cette même quantité, elles n'ont plus qu'à faire un paquet de leurs peaux, et aller à leurs acquisitions, comptant que ceux qui auront besoin de mouton viendront en acheter de même chez elles. Oh! oui, les porteuses de paquets doivent trouver leur compte à l'adoption de ce moyen d'échanges.

— Mais comment se fait-il qu'ils n'en avaient aucun auparavant? dit Taddeus. Il semble qu'au moins les femmes, puisque ce sont elles qui portent tous les fardeaux dans ce pays-ci, auraient dû imaginer un signe représentatif quelconque, depuis long-temps.

— Les porteuses de paquets ont plus d'idées lumineuses que leurs seigneurs et maîtres, leurs maris, ne leur permettent d'en réaliser. Je m'en vais demander à mon excellente femme si elle a jamais songé à rien de semblable quand elle allait çà et là, au sud, sur les talons de madame sa mère.

Paul appela sa femme, qu'il avait baptisée du nom d'Émilia, et au moyen de certains gestes et d'un baragouin auquel Taddeus ne comprit pas un mot, il apprit d'elle que dans les tribus du sud, les hommes évaluaient leurs possessions par tant de chevaux et tant de moutons, et qu'ils n'avaient pas d'autre système monétaire.

— Ils en sont encore au point où en étaient les patriarches, quoique le monde soit plus vieux de tant de siècles. Vous faites-vous une idée, pour un peuple voyageur, d'une pareille manière de transporter des trésors? au lieu d'un porte-feuille, d'un sac à argent, ou même d'un paquet de peaux, d'avoir à transporter des troupeaux de chevaux et de moutons qui couvrent un demi-mille quarré? Il faut qu'un homme riche ait à ses gages une douzaine de porte-bourses, au lieu d'avoir sa fortune dans sa poche ou dans son secrétaire.

— N'oubliez pas un avantage, qui n'en est pas un petit dans les déserts de l'Asie, — l'avantage d'être toujours à même de manger son argent, quand on se sent pressé par la faim, ce qu'on ne peut pas faire avec une monnaie métallique, ni même avec notre monnaie de peaux.

— C'est juste; mais cela n'empêche pas qu'ils pourraient avoir un autre signe représentatif pour l'usage journalier, et dans les circonstances ordinaires.

— Comme nous le pourrons nous-mêmes, quand cela sera nécessaire. A présent, notre monnaie nous sert comme marchandise, ou comme moyen d'échange. Nous pouvons aussi bien nous faire des mitaines de nos peaux

de souris, et des bas de nos peaux de lièvre, que les échanger pour du poisson ou des pains d'orge; et après...

— Et après, interrompit Paul, les Sibériens pourront devenir assez civilisés pour avoir une monnaie qui ne soit bonne à rien autre chose qu'à être un signe représentatif, comme les billets de banque de nos commerçans; mais il est douteux qu'ils en viennent là de notre vivant. Il y a une monnaie d'or et d'argent dans presque tous les pays de l'Europe, et cependant l'or et l'argent y sont employés en services de table et en bijouterie, aussi bien que comme monnaies. Mais mon excellente femme a encore quelque chose à nous dire. Regardez-la, je vous prie, et dites-moi si vous avez jamais vu une Européenne attendre, avec tant de gentillesse, la permission de parler?

Taddeus ne trouvait aucun plaisir à contempler le ravissement servile que témoigna Émilia quand son seigneur et maître parut disposé à l'écouter. Il se détourna pour ne la pas voir recevoir des caresses qui lui semblaient aussi dégoûtantes que si c'eût été autant de coups de fouet; et sa pensée se reporta avec orgueil et douleur sur les filles et les sœurs des héros polonais. Il était plongé dans cette rêverie quand Paul l'appela pour lui faire remarquer un petit ornement d'argent vierge, qu'Émilia portait à l'extrémité de chaque tresse de cheveux qui lui pendaient des deux côtés de la tête.

— Elle me dit, continua Paul, que les femmes se livrent entre elles à des échanges dont leurs maîtres n'ont aucune connaissance. Ces morceaux d'argent et quelques autres moins nombreux en or étaient leurs moyens favoris d'échanges, ensuite venaient des cailloux polis, et enfin des tranches de quelque chose qui me paraît devoir être le mica semi-transparent dont nous parlions l'autre jour de faire des vitres pour nos fenêtres.

— Leurs seigneurs et maîtres auraient bien pu condescendre une fois à recevoir d'elles une leçon. Ces dames me paraissent avoir pris, dans leurs échanges, des signes représentatifs fort convenables.

— Je crois que nous pourrions nous-mêmes profiter de leur idée. Je ne sais si nous ne nous trouverons pas bientôt embarrassés, non-seulement quant à la quantité, mais aussi quant à la qualité de notre monnaie. Nos peaux s'usent singulièrement à passer de main en main; nos voisins refuseront de les prendre quand le poil en sera tombé: elles n'ont plus l'air que de morceaux de vieux cuir.

— En outre il n'y a pas moyen d'assurer la même valeur aux peaux de la même espèce. Une peau de souris peut, dans le principe, être aussi bonne qu'une autre; mais seront-elles, au bout d'un an, également propres toutes deux à faire des mitaines? cela dépendra du nombre de personnes entre les mains desquelles elles auront circulé, et du soin qu'on en aura pris. Nous aurons toutes les peines du monde, quand nos voisins viendront à les examiner de plus près, quand ils choisiront celles qu'ils voudront ou ne voudront pas recevoir en échange.

— Il y a encore un autre danger, quoique plus éloigné. Les saisons ici n'affectent pas tous les animaux de la même manière, et un hiver qui aura gelé toutes nos pauvres petites souris dans leurs trous pourra ne faire aucun tort aux lynx et aux lièvres. Maintenant s'il arrivait que nous fussions une année entière sans prendre de souris et que nous doublassions le nombre de nos peaux de lièvres, voilà tout notre commerce sens dessus dessous. Personne ne saura s'il est riche ou pauvre, la valeur de la monnaie étant totalement changée. Et la petite Clara pourra acheter plus de marchandise avec une seule peau de souris, que son père avec les vingt

peaux de lièvre qu'il aura mis des années à thésauriser.

— Il est bien difficile d'imaginer un genre de monnaie dont la valeur soit stable. Je crois que les métaux seront toujours ce qu'il y aura de mieux.

— Oui, parce qu'ils peuvent se diviser en portions très-petites; qu'ils sont peu sujets à s'user ou à se détériorer, et enfin qu'ils renferment une grande valeur sous un petit volume, ce qui les rend commodes à transporter.

— Jusque-là c'est fort bien. Tout cela est vrai de fragmens d'or et d'argent comme ceux qui pendent maintenant sur les épaules de votre femme, fragmens métalliques trouvés près de notre fonderie ou dans le lit des rivières. Mais pour les rendre aussi utiles qu'ils le peuvent être, ils faudraient qu'ils fussent monnayés; sans cela on ne peut leur assigner une valeur déterminée, ou, si on le faisait, cette valeur ne demeurerait pas fixe. Nous ne pourrions déterminer la valeur de ces fragmens informes d'argent qu'en les pesant continuellement, encore faudrait-il qu'il y en eût de différens poids, de multiples et de fractionnaires les uns par rapport aux autres. Maintenant il suffirait qu'un voleur se sauvât avec une poignée de ces morceaux d'argent, ou qu'une personne eût assez de chance pour en trouver une douzaine en un jour, pour que la valeur et jusqu'au nom de ces signes représentatifs fussent changés, à un point qui devient presque impossible quand les métaux doivent avoir été monnayés avant que de servir aux échanges journaliers.

Paul pensa que la beauté était encore une chose que l'homme devait prendre en considération dans le choix de toutes les choses dont il voulait se rendre possesseur, depuis une femme jusqu'à une paire de mitaines. Il ajouta que l'or et l'argent étaient les marchandises les plus

belles incomparablement entre toutes celles qui peuvent passer de main en main sans se détériorer pendant un certain laps de temps.

— Clara vous contesterait ce dernier point, répliqua Taddeus. Elle admire beaucoup les belles plumes, et vous dirait que des bouquets de plumes, comme ceux dont s'ornent les sauvages, lui paraîtraient une aussi agréable monnaie qu'aucune autre que l'on puisse imaginer. Elle en avait une superbe collection dans sa petite chambre à Varsovie. Elle se demandait l'autre jour dans quelles mains elles pouvaient être en ce moment, ces plumes qui décoreraient si bien le paravent qu'elle tresse pour placer entre la porte et le poële. Elle trouve nos peaux de souris bien douces aussi et bien jolies, et rien ne lui plairait autant que d'avoir un lièvre blanc comme la neige, pour en faire son favori et admirer sans cesse sa belle robe.

— Attention, attention! s'écria Paul, voilà un canard persan parmi les roseaux. Si je puis l'avoir pour Clara, elle aura la plus jolie collection de plumes qu'elle puisse désirer. Me servirai-je de mon fusil? ou bien essairai-je mes flèches? Si je tire un coup de fusil, je vous avertis que nous aurons un terrible vacarme, que je réussisse ou non à toucher.

— Essayez d'abord avec une flèche, pour ne pas endommager les plumes. Il sera toujours temps de faire feu.

La flèche glissa en sifflant de la main inexpérimentée de Paul sur le dos du bel oiseau, ne faisant qu'effleurer le haut de sa tête. Il poussa un cri qui jeta l'alarme dans tous les marécages à un mille à la ronde, et fit lever une multitude innombrable de bécasses. Emilia, impatientée que tout ce bruit fût la suite de la non-réussite d'une flèche fabriquée par elle, s'empara de l'arc, et, sans paraître s'arrêter pour viser, tira tandis que les ailes de

l'oiseau étaient encore étendues. Le canard, dans les convulsions de l'agonie, s'éleva au-dessus de l'eau, y retomba et fit le plongeon; mais la dame était déjà entrée dans l'eau jusqu'à la ceinture. Elle aussi plongea, et reparut bientôt tenant sa proie entre les dents, se saisit de deux autres oiseaux qui eurent le malheur de se trouver à sa portée, les étrangla, secoua l'eau de dessus leur plumage huilé, et les déposa aux pieds de son époux; puis elle courut rechercher la flèche qu'il avait lancée la première, la trouva, la lui présenta, et se retira derrière les chasseurs, tordant l'eau qui coulait de ses cheveux et de ses habits et prête à exécuter de nouveaux ordres. Paul ne put s'empêcher d'admirer tout cela. Bien différent de l'Indien qui attend dans une profonde gravité que sa *squaw*[1] lui rende ses petits services, et ne daigne les reconnaître par aucune marque d'attention, il se mit à battre des mains, à pousser des cris de joie, parut prêt à s'élancer dans l'eau après elle, et quand elle en sortit toute mouillée, la récompensa par un baiser et une poignée de main donnée de bon cœur.

Taddeus semblait admirer le canard sauvage plus que la pauvre dame.

— Quelle magnifique créature! dit-il; quelle taille! quelles proportions!

— N'est-ce pas? et quels yeux aussi!

— Ils sont brillans, en effet.

— Ainsi vous passez par-dessus son nez, qui est un peu de travers. Pour moi, je n'y fais nulle attention; mais, Alexandre...

— Vous voulez dire son bec. Comme il est d'un beau noir de jais! Et la crête! comme la terreur de la pauvre créature la fait élever et baisser! Et le plumage! Clara

1. Nom de la femme chez les naturels de l'Amérique du Nord.

n'avait rien d'un si beau rose dans toute sa collection.

—Oh ! vous parlez du canard ! je croyais que c'était d'Emilia ; et à coup sûr est elle bien des deux ce qu'il y a de plus admirable. Mais vous n'avez pas encore vu la moitié de ses talens. Il n'y avait pas assez d'eau pour qu'elle pût nager dans cet étang. Elle nage adorablement. Vous la verrez dans une partie la plus large du fleuve, quand elle va guetter les castors. Elle pourrait les aider à bâtir. Ma parole d'honneur, elle reste dans l'eau des heures entières, et plonge à une telle profondeur, et si long-temps, qu'elle m'effraie et que je crains de ne la plus voir reparaître. Oh ! vous n'avez pas d'idée de tout ce qu'elle peut faire.

—Elle peut voir dans l'obscurité comme une chouette, à ce que vous m'avez dit, découvrir le gibier comme un chien d'arrêt, l'aller chercher comme un chien courant ; elle a l'oreille aussi fine qu'un daim, elle court comme une autruche. Maintenant, dites-moi ce qu'elle sait faire comme une femme.

— Cuire mon dîner, tenir ma maison chaude, et me servir.

—Et c'est là l'idée que vous vous faites de la femme, n'est-ce pas ?

— Oui ; et quelques autres petites choses. Laver, panser et soigner les blessés, c'était encore une bonne besogne de femme quand nous étions là-bas en Pologne. Mais quant au reste dont vous faites tant de cas, — la faculté de raisonner, de penser, etc., etc. ; — quelle est celle de nos Polonaises pour qui il ne vaudrait pas mieux être privée de cette faculté ?

—D'après cette manière de voir, il vaudrait mieux aussi, je suppose, que leurs maris et leurs frères ne pensassent pas et ne sentissent pas. Il vaudrait mieux pour les Polonais être des sauvages que des héros esclaves ; il vaudrait mieux que leurs femmes fussent de simples ani-

maux que des êtres doués de raison. Ainsi il faut enlever le patriotisme à un sexe et la raison à l'autre : c'est là votre manière de voir, n'est-ce pas?

— Ne discutons pas là-dessus, je vous prie. Tout ce que j'ai voulu dire, c'est que je suis fâché de voir votre mère si abattue par le chagrin et votre sœur l'air si hagard, et que je désirerais qu'elles pussent être aussi heureuses que ma petite femme. — Attention, elle vient de faire lever une zibeline.

Là-dessus Paul, qui venait de parler sérieusement plus long-temps qu'il ne l'avait fait depuis la perte de la dernière bataille où il s'était trouvé, se prit à courir après le gibier. Jusqu'à la tombée de la nuit, il fut impossible de lui parler cinq minutes de suite ; il courait toujours çà et là plus vite que Taddeus ne le pouvait suivre ; impossible de lui arracher deux mots de suite, occupé qu'il était à viser ou à chercher une nouvelle proie. Toutefois, il prenait grand soin de son ami, et fit signe à Emilia qu'elle eût à le suivre et à lui rendre tous les petits services qu'elle pourrait. Au premier abord, Taddeus eût préféré qu'on l'eût laissé seul, et il avait peine à recevoir poliment les attentions de cette dame; mais elles lui étaient offertes avec une bienveillance si vraie, elle y mettait tant de modestie et de douceur à la fois, que sa répugnance s'évanouit et que bientôt il se soumit, infirme qu'il était, à se voir soutenu et assisté par une femme qui s'entendait bien mieux que sa mère ou sa sœur n'eussent pu le faire à lui servir de guide, à l'aider à marcher et à lui procurer du gibier.

Il fut fort étonné de n'être pas le premier à penser au retour, encore qu'il eût fait une aussi bonne chasse qu'il le pût désirer. Il continuait d'aller en avant, et Paul rôdait, Dieu sait où, quand Emilia commença à jeter les yeux autour d'elle et à les lever au ciel avec un air d'anxiété

et des gestes qui indiquaient qu'elle avait actuellement froid, ou qu'elle s'attendait à en éprouver bientôt. La journée n'avait pas été une des plus pénibles que Taddeus eût passées. Le soleil, quoique peu élevé, avait jeté des lueurs faibles et sombres, qui cependant n'avaient pas été sans chaleur. Il y avait eu peu de vent, et ce peu n'avait pas annoncé la gelée. Les cieux étaient gris, et il y avait une ligne extrêmement noire sous le vent; mais cela était si ordinaire, ainsi que le mugissement qui commença à se faire entendre parmi les sapins, que Taddeus ne l'eût pas même remarqué, si ces circonstances n'eussent paru absorber toute l'attention d'Emilia. N'ayant pas de communications établies au moyen du langage avec sa compagne temporaire, Taddeus ne put se faire une idée de l'étendue de ses craintes, jusqu'à ce qu'elle s'esquiva tout à coup de dessous le bras qu'il appuyait sur son épaule, grimpa sur un pin voisin, comme le plus léger des écureuils qui y avaient fixé leur habitation, poussa un cri particulier qui pouvait s'entendre à une grande distance, différent qu'il était des sons graves et profonds d'un désert du Nord. Elle redescendit, fit signe qu'il fallait rebrousser chemin, refusant d'attendre Paul et paraissant assurée qu'il ne tarderait pas à la suivre. Cependant il ne parut pas; elle grimpa de nouveau sur un arbre, et poussa de nouveaux cris plus aigus et plus précipités, à mesure que des masses de nuages noirâtres se déroulaient sous le vent, paraissant s'abattre au moins autant que courir. Taddeus vit qu'elle appréhendait de la neige, mais ne comprit pas bien qu'en peu d'instans l'atmosphère dans l'état où elle allait être serait incapable de transmettre le son à quelque distance, et que si Paul devait être averti de retourner à la maison, il fallait qu'il e fût immédiatement. Il ne tarda pas à revenir, et parut fort mécontent quand il vit ses deux compagnons sains

et saufs. Il avait, en s'entendant ainsi appeler à diverses reprises, supposé que quelque accident leur était arrivé, et fut vexé d'avoir été ainsi arraché aux plaisirs d'une chasse heureuse.

—On y va, on y va! s'écria-t-il; elle crie après moi comme on crie en Angleterre après un garçon d'auberge, et tout cela pour rien. Je m'étonne que cette coquine ait osé prendre de telles libertés avec moi. Elle m'a tout bouleversé, je puis bien le dire. Je croyais que le moins qui pût être arrivé, c'était qu'un ours avait dévoré l'un de vous deux. Avant que la frayeur ne m'eût pris, je faisais la sourde oreille, car jamais vous n'avez vu un si bel animal que celui sur la piste duquel j'étais. Un renard noir, je vous prie de le croire; mais vous ne me croirez pas, ni vous ni personne, car on parle de renards noirs plus souvent que l'on n'en prend; et l'on a l'air d'un gascon quand on dit ce que je vous dis là. Mais c'était un renard noir, aussi sûr que vous avez là sur l'épaule un lièvre blanc; et je l'aurais eu dans une minute, si cette drôiesse n'avait poussé un cri qui m'a traversé l'ame au moment où mon coup eût dû traverser mon renard. Sa peau eût été une fortune pour moi. Ma hutte fût devenue un palais, en comparaison de celle d'Ernest, sans parler de l'avantage d'être le premier à tuer un renard noir. Et d'avoir été rappelé parce qu'il y a un peu de neige dans l'air! comme si la neige était ici chose aussi rare qu'à Tambuctou.

Et le chasseur désappointé continua à exhaler sa mauvaise humeur; — sa femme ne l'entendait pas. Elle comprenait seulement que, pour quelque raison inconnue, son seigneur et maître était mécontent d'elle, et cela suffisait pour lui donner l'air on ne peut plus pénitent. Elle osa à peine lever les yeux vers le ciel menaçant quand Taddeus en fit remarquer l'état à Paul, pour l'excuser,

mais elle se tint immobile, emblème parfait de l'esclavage, jusqu'à ce qu'elle eût reçu l'ordre de diriger la marche.

Elle le fit en une ligne presque aussi droite que le vol de l'oiseau; ce qui est plus facile dans ce pays que dans plusieurs autres moins déserts. Les forêts n'étaient pas embarrassées, comme celles du midi, mais composées d'une multitude de troncs, nus jusqu'à la hauteur de quelques pieds. Il y avait peu de ruisseaux dans les plaines, et le peu qu'il y avait étaient rendus guéables au moyen de certaines grosses pierres, dont Emilia semblait connaître la situation avec une exactitude qui tenait de l'instinct. Quoiqu'il fût nuit presque close, elle ne manqua pas une seule fois d'arriver en ligne droite au gué des ruisseaux, et ne s'arrêta pas une seule fois, incertaine du chemin qu'il fallait prendre, tandis que ses compagnons n'apercevaient autour d'eux qu'un désert de bois. Il n'y avait pas à compter sur les étoiles pour se diriger cette nuit-là. Les nuages descendaient si bas qu'ils semblaient s'appuyer sur le sommet des sapins étonnés; ils se roulaient et se déroulaient lentement, comme s'ils allaient envelopper et enlever dans les airs tout ce qui se trouvait au-dessous d'eux. Paul comprit qu'il était temps de cesser de se plaindre, et qu'il s'allait agir de quelque chose de plus important que la chasse au renard noir. Au sortir d'un bois une masse de neige vint les frapper au visage, les aveuglant et leur coupant la respiration, et les força tous à tourner le dos pour ne pas être suffoqués. Emilia ne voulut pas pour cela permettre qu'ils s'arrêtassent un seul instant; et remarquant que Taddeus, qui avait déjà bien de la peine à marcher devant lui, à cause de son infirmité, était tout-à-fait incapable de le faire à reculons, elle lui arracha sa cravate, la lui attacha sur la figure comme un voile, s'empara de ses deux mains, et

se mit à le pousser devant elle, les yeux ainsi bandés.

— A coup sûr, dit Taddeus, nous ferions mieux de grimper sur un arbre et d'attendre que cette tempête de neige soit passée.

— Oui, pour avoir les pieds gelés, sans parler du nez et des oreilles, répondit Paul. Et en supposant que nous soyons encore en vie demain matin, comment nous fraierons-nous un chemin jusque chez nous, à travers dix pieds de neige, d'une neige qui ne sera pas assez gelée pour nous porter? Non, non; notre seule chance de salut, s'il nous en reste aucune, est d'aller aussi vite que nous pourrons, jusqu'aux roches au moins. Mais Dieu sait que je ne pourrai pas continuer long-temps à cheminer de la sorte.

Paul continua sans doute à dire encore bien des choses, car parler était le dernier plaisir duquel il eût jamais songé à se priver; mais son compagnon ne put pas en entendre davantage. La neige, qui tombait aussi silencieusement que la lumière, étouffait cependant tous les sons, et les dernières paroles de Paul que Taddeus put saisir lui arrivèrent comme si elles eussent été prononcées sous un oreiller. Quand cette bourrasque eut cessé un moment, Taddeus lui parla et ne reçut pas de réponse. Ce silence l'inquiétant, il étendit la main pour le chercher. Paul n'était certainement pas là, ni à quelques verges autour. Pour la première fois, Emilia poussa un cri de frayeur; elle se haussa sur la pointe des pieds, fit signe à Taddeus de ne point bouger, et au bout de deux minutes revint avec son mari qui avait glissé, était tombé et s'était trouvé à moitié enseveli dans la neige avant d'avoir eu le temps de se reconnaître. Pour éviter le retour d'un pareil accident, sa femme détacha sa ceinture, lui en attacha un bout autour du bras, gardant l'autre dans sa main, et tous deux entraînèrent comme auparavant leur compagnon infirme.

— Cela ne peut durer ainsi, dit Taddeus s'arrêtant

tout à coup; vous vous perdrez tous deux pour vouloir me sauver. Je vais retourner dans le bois, et faire de mon mieux jusqu'à ce que cette tempête soit passée; que Dieu vous conduise! Pour toute réponse, Paul le poussa vigoureusement en avant, appuyant le dos contre le sien; de manière que la neige ne frappait au visage qu'une seule personne qui frayait ainsi le passage aux deux autres. C'était une amélioration; mais Taddeus était toujours convaincu que les deux époux se tireraient mieux d'affaire sans lui, et de nouveau il se refusa à continuer de marcher.

— Je m'en retourne, dit-il très-distinctement. Si l'on peut traverser la plaine demain matin, vous viendrez me chercher. Si cela ne se peut pas, n'importe. Vous savez que je ne saurais être bien affligé d'être si aisément débarrassé d'une vie comme celle que je mène.

Paul murmura plein d'impatience; mais cette fois Taddeus fut plus leste que ses compagnons: il se laissa glisser d'entre leurs mains, se jeta sur le côté, à droite ou à gauche, et ce fut en vain qu'ils le cherchèrent quelques minutes à tâtons.

— Après tout, cela n'y fait pas grand'chose, dit Paul entre ses dents; ce n'est qu'être trouvés à quelques pieds en arrière les uns des autres, dans huit mois d'ici, quand les neiges seront fondues. Nous ne nous quitterons pas, Émilia et moi, quoi qu'il arrrive; nous nous tiendrons chaud l'un à l'autre aussi long-temps que nous le pourrons. Il me semble qu'il ne fait plus tout-à-fait si froid que tout-à-l'heure; et cependant je ne saurais dire si Émilia me tient toujours, ou non, par la main. C'est cette envie de dormir qui est drôle. On pourrait choisir un meilleur temps pour se coucher, quoique nous ayons là tout autour un lit de plumes bien épais et bien doux. Mais je ne serai pas capable de me tenir éveillé deux mi-

nutes de plus. Holà? hé! qu'est-ce que c'est? Bah! nous revoilà en Pologne! Oui, ma foi. Est-ce là ma maison? Oui. Eh bien! ma mère, vous m'avez déjà vu m'évanouir, et vous n'avez pas poussé ces cris-là! Mais comme il fait donc nuit! Apportez de la lumière. Est-ce que vous n'en avez pas, de la lumière? hein? quoi? Je ne vous entends pas. Mes oreilles.... comme elles tintent! Apportez de la lumière, je vous dis! Hé! bonne nuit, ma mère. J'ai envie de dormir. Je.... je n'en.... je n'en puis plus... Bonne nuit.

Paul, qui s'était laissé tomber quelques momens avant dans la neige, cessa son monologue. Émilia lui criait dans les oreilles, s'efforçait de le tenir debout, frictionnait ses membres, et réchauffait sa tête dans son sein. Il ne faisait que peu de résistance, paraissant seulement contrarié qu'on dérangeât son sommeil. La seule chance de salut était cependant d'empêcher qu'il ne s'y livrât entièrement. Avant qu'il ne devînt tout-à-fait insensible, une nouvelle espérance vint rendre le courage à sa femme. Un moment, la neige cessa de tomber, et pendant ce moment elle reconnut qu'il y avait du secours à peu de distance. Il n'y avait encore ni son, ni lumière; mais Émilia reconnut qu'il y avait de la fumée de bois dans l'air. Elle abandonna aussitôt ses frictions, poussa un cri de joie dans les oreilles de son mari expirant, le chargea sur ses épaules, et s'avança à travers des monceaux de neige dans la direction du feu. Tout cela lui était moins difficile qu'il ne l'eût été pour Sophia; elle avait été accoutumée dès son bas-âge à porter des pesans fardeaux de pelleteries et des fagots. Avant que les forces ne lui manquassent tout-à-fait, elle fut non-seulement encouragée par une odeur de térébentine, mais elle distingua une flamme rougeâtre à travers le voile de neige qui tombait.

Ceux qui avaient allumé le feu ne furent pas peu étonnés de la voir paraître. C'étaient des marchands sibériens, marchands ambulans, gens qui savent tenir l'ame et le corps ensemble, aussi bien qu'hommes du monde, sous toutes sortes de températures. Ils étaient trois qui venaient de terminer leur tournée annuelle ; et s'étant trouvés arrêtés dans leur route par le grand accroissement du nombre de leurs chalands, par suite de l'exil des condamnés politiques, ils avaient été surpris par l'hiver avant de pouvoir regagner leurs demeures respectives. S'étant donc décidés à bivouacquer cette nuit-là, ils paraissaient ne désirer qu'une chose, au milieu de cette épouvantable solitude : c'était que la gelée suivît immédiatement la neige, afin que les plaines fussent praticables. Ils avaient relevé la neige, en avaient formé un banc circulaire, et allumé un grand feu dans le milieu. Une peau d'ours, soutenue par des pieux, leur faisait une tente couverte, et, chacun à son tour, l'un d'entre eux prenait soin qu'elle ne fût pas trop pesamment chargée de neige. Couchés sur des tas de pelleteries, au coin du feu, les deux autres s'amusaient à l'attiser, fumaient leur pipe, et buvaient de l'eau-de-vie, aussi tranquillement que s'ils eussent été sous le meilleur toit de Tobolsk. Cette retraite parut bien tentante à Émilia quand, pliant sous le fardeau, elle arriva en présence de l'homme placé à l'extérieur de la tente. Celui-ci se mit à jurer, les chiens aboyèrent, et les fumeurs sortirent de leur demi-sommeil ; quoique vexés de cette interruption, ils ne purent refuser une place au coin du feu aux voyageurs égarés.

Toutefois, ce fut là tout ce qu'ils voulurent faire pour eux, et ils refusèrent obstinément d'aller porter aucun secours au pauvre Taddeus. Comme il n'y avait pas moyen de les arracher de leur asile, Émilia se trouva exposée à un pénible combat entre le devoir et l'inclination. Son

époux ne tarda pas à recouvrer l'usage de ses sens, et elle crut qu'elle serait encore à temps pour sauver son ami, si elle pouvait prendre sur elle de confier Paul aux soins des marchands.

Elle fit son devoir. Indiquant par gestes aux fumeurs ce qu'ils avaient à faire pour achever de dégeler son mari, besogne dans laquelle ils étaient déjà expérimentés, elle saisit une poignée de morceaux de sapin embrasés, appela les chiens sans cérémonie, et s'avança courageusement dans le chemin qu'elle venait de parcourir. Les torches de sapin ne jetaient qu'une faible lumière rougeâtre quelques momens avant qu'Émilia ne disparût entièrement.

L'homme placé à l'extérieur de la petite tente oublia presque qu'il était là pour écarter la neige, tant il s'occupait à écouter et à suivre ses pas; car il savait mieux que ses compagnons quels dangers elle allait courir. Il commença à désespérer d'elle, et ses compagnons se mirent à jurer, dans la crainte presque certaine de perdre leurs chiens, avant qu'on vît aux environs aucun signe de mouvement.

— Faites donc tenir cet homme tranquille, s'écria la sentinelle; j'ai besoin d'écouter.

— Il ne veut pas se tenir tranquille, répondirent les autres. Il souffre, et se démène comme un canard dans l'eau; nous l'avons réchauffé trop tôt.

— Éloignez-le du feu alors, et faites qu'il se taise. Je n'entendrais pas les chiens à six pieds de distance, si la hutte continue à retentir de pareils cris.

Dès que Paul eut un peu rassemblé ses idées, il cessa de se plaindre si bruyamment, et commença à prêter l'oreille aussi impatiemment que ses hôtes aux sons qui pourraient venir du dehors.

— Je vois quelque chose, cria la sentinelle, mais ce

ne peut pas être la lumière qu'elle portait ; celle-ci est trop haut dans l'air. N'importe! elle approche dans cette direction. Non : elle est éteinte. Ah ! la voilà de nouveau. C'était une masse de neige qui me la cachait. Où diable est-elle maintenant?

Paul se souleva sur les mains et les genoux, pour faire aussi la sentinelle; mais il ne put se tenir debout. Ses pieds étaient aussi engourdis que jamais, quoique les chevilles fussent brûlantes de douleur. La lumière n'était pas éteinte, on la vit reparaître dans l'air, tantôt faible et vacillante, tantôt brillante et assurée. Elle était précédée par l'un des chiens, qui allait en japant du petit camp vers ceux qui avançaient, et réciproquement. L'autre chien ne courait pas ainsi ; il était autrement occupé : c'était lui qui était le porte-torche.

Quand Emilia eut été conduite par les chiens à l'endroit où était Taddeus, elle le trouva complètement insensible, enseveli sous la neige. Elle vit qu'elle ne pouvait porter à la fois l'homme et la lumière, qui ne lui était pas moins importante. Elle porta Taddeus comme elle avait fait de son mari, faisant grimper sur ses épaules un des chiens qui tenait la torche dans sa gueule. C'est ainsi qu'ils se mirent en marche; quelquefois la neige, tombant aussi épaisse que jamais, menaçait de les plonger dans l'obscurité, quelquefois elle s'apaisait assez pour lui permettre de reconnaître par intervalles la trace de ses pas.

Elle n'eut plus la force de songer à Taddeus quand elle vit son mari retomber convulsivement en arrière chaque fois qu'il essayait de se soulever, et qu'elle entendit les gémissemens que la douleur lui arrachait. Elle parut consternée quand elle eut examiné attentivement la cheville et la plante de ses pieds. Elle saisit un grand couteau et une marmite de terre qui se trouvaient là, et

disparut derrière la hutte. Un affreux hurlement que poussa chacun des deux chiens, donna de ses nouvelles. Les marchands jurèrent qu'ils arracheraient la langue à ces animaux, si par leurs aboiemens ils leur amenaient d'autres étrangers. Ils virent bientôt que leurs chiens n'aboieraient plus désormais. Emilia reparut, tenant d'une main la marmite fumante de sang, et de l'autre les corps des deux pauvres animaux, et, comme si elle ne voyait ni n'entendait rien de la fureur des marchands, elle se mit immédiatement à verser le sang dans la gorge de Paul et de Taddeus, et à couvrir leurs pieds dans les corps qu'elle avait ouverts et vidés à cet effet. Quand les marchands enragés l'eurent saisie par ses deux nattes et qu'ils les tiraient comme s'ils eussent voulu lui enlever la peau du crâne, elle promena tranquillement le grand couteau autour de sa tête, et leur laissa dans la main ses cheveux coupés. Quand ils l'empoignèrent par les épaules et la secouèrent comme s'ils eussent voulu la mettre en pièces, elle se baissa, et disparut sous une peau d'ours. Quand l'un d'eux lui eut arraché le couteau, et que dans sa colère il essaya de l'en frapper, elle sauta à travers le feu, et saisissant de chaque main une branche de pin embrasée, elle se fit une position où ils ne crurent pas prudent de la venir inquiéter. Dès que Paul put parvenir à faire entendre sa voix, il offrit aux marchands de leur payer la valeur de bien des chiens, à condition de laisser sa femme en repos. Comme il n'y avait pas moyen de rappeler les pauvres animaux à la vie, leurs maîtres virent que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était d'en obtenir le plus haut prix possible.

Paul ne fit pas cette offre seulement quand il était dans les plus mortelles appréhensions sur le sort de sa femme, mais il la renouvela avec reconnaissance quand il la vit saine et sauve assise à ses côtés, et l'aidant à recouvrer

l'usage de ses jambes, en le conduisant çà et là autour du feu. Il sentit que c'était payer pour l'usage de ses pieds et peut-être pour la vie de Taddeus; car il doutait fort qu'ils n'eussent perdu, lui, les pieds, et Taddeus la vie, sans les moyens qu'Emilia avait si promptement adoptés et dont, ainsi que les naturels du pays, elle connaissait si bien l'efficacité. Il ne lui vint point à l'idée qu'il ne pourrait peut-être pas tenir sa promesse, et il regarda ces marchands comme tenant déjà entre les mains le prix convenu.

Non-seulement notre petite troupe vécut jusqu'au lendemain, mais au lever du jour ils se trouvèrent en meilleure disposition qu'ils ne l'étaient douze heures auparavant. Nos deux chasseurs étaient faibles et engourdis, et un peu découragés quand ils contemplaient la triste solitude qui les environnait, et se demandaient comment ils feraient pour regagner leurs demeures; mais le danger et la lutte entre les élémens avaient cessé.

Le ciel était toujours noir, mais l'air était calme, et si quelque flocon isolé de neige tombait encore des nuages, il s'agitait léger et dansait dans l'air comme une feuille d'automne. Ces flocons étaient du reste peu nombreux, et toute la neige dont l'atmosphère pût être chargée semblait réunie à la surface de la terre. Il y en avait d'amoncelée sur les montagnes de l'ouest, et qui roulait à leur base sur des rochers nus et glacés; il y en avait de répandue à une prodigieuse épaisseur sur les steppes, aussi loin que l'œil se pouvait promener sur un horizon fatigant; il y en avait d'étendue comme un vaste rideau sur les forêts noirâtres qui se prolongeaient à plusieurs milles au nord. Au milieu de cet océan de neiges, on apercevait çà et là, formant des lignes noires, les étangs et les rivières; plus loin, des torrens où se précipitaient entraînés des fragmens de glace nouvelle, qui avait com-

mencé à se former, mais qui déjà cédait au contact de la lumière et d'une atmosphère plus tempérée. Tout ce panorama était assez triste; mais au loin on pouvait apercevoir la fumée de la fonderie; on voyait la maison, il ne s'agissait plus que d'y arriver.

Les marchands les accompagnèrent au retour, afin de recevoir l'indemnité promise pour le meurtre de leurs chiens; et Paul ne s'amusa pas peu des détails dans lesquels ils entrèrent sur leur manière de trafiquer.

— Vos voyages doivent être pénibles quelquefois, dit-il à celui de ces hommes qui se trouva le plus près de lui, et qui, comme tous ceux de la même profession, avait appris assez de toutes les langues des peuples avec lesquels il faisait des affaires, pour être en état de soutenir une sorte de conversation. Vos voyages doivent être pénibles quelquefois par des temps comme ceux-ci; mais du moins vous n'avez pas la crainte d'être dévalisés, comme l'ont été vos confrères dans certains pays. Il est bien douloureux, quand ils se sont défait de leurs marchandises, quand ils commencent à sentir leur fardeau s'alléger, et que l'or et l'argent qu'ils portent dans leur sein leur réjouit les yeux, de se voir arrêter et dépouiller au milieu de la nuit, ou de s'éveiller le matin et de trouver leur bourse aussi vide que leur havresac. Vous n'êtes jamais volés dans ce pays, je suppose?

Le Sibérien se prit à rire d'un rire de mépris, à l'idée de monnaie d'or et d'argent, et dit que ceux qui portaient leur richesse sous un si petit volume méritaient de la perdre. Combien j'aime mieux, ajouta-t-il, un paquet de peaux, un troupeau de gros bétail, ou un traîneau plein de farine de seigle; toutes choses qu'un homme ne peut point cacher dans son sein et escamoter! Quoique Paul regardât le vol comme une chose mauvaise, il ne croyait pas que ne point être sujette à être volée dût être tout-à-fait la pre-

mière qualité d'une monnaie. Il demanda pourquoi son interlocuteur avait mentionné trois espèces différentes de monnaies, et si tous ses commettans n'étaient pas tombés d'accord pour en employer une de la même espèce.

— Oh non! Quelques-uns nous donnent toutes les choses qu'ils fabriquent, ou font venir, en échange pour notre thé de la Chine, le poivre que nous achetons des pays étrangers et les vêtemens que nous apportons de Tobolsk. D'autres ne nous donnent que des pelleteries; d'autres que du bétail, d'autres enfin que de la farine de seigle.

— C'est-à-dire qu'ils emploient chacun l'une de ces marchandises pour argent monnayé.

— Oui; et ce que nous recevons comme argent d'un côté, nous le vendons dans un autre comme marchandise.

— Ainsi vous ne vous servez pas du tout d'argent monnayé?

— Pas ici; nous trafiquons dans une grande étendue de pays; et il étendait ses bras à l'orient et à l'occident de l'air le plus important. Dans l'ouest nous faisons comme on fait dans l'ouest, — nous nous servons d'argent à l'effigie de l'Empereur. Dans l'est, nous faisons comme on fait dans l'est, — nous ne refusons aucun des échanges qu'on nous propose.

— Mais cela accommode-t-il toujours la pratique? Il me semble qu'il doit s'élever des difficultés sans fin. L'un dit : Donnez-moi de la laine pour du seigle. J'ai assez de seigle, dit le berger. De quoi avez-vous surtout besoin? dit le cultivateur. De poisson. Alors le cultivateur va trouver le pêcheur et lui dit : Donnez-moi du poisson pour du seigle. Le pêcheur n'a pas besoin de seigle, mais bien de fourrures; alors, même en supposant que le chasseur se trouve heureusement avoir besoin de seigle, le

cultivateur aura trois marchés à conclure avant que de se procurer de la laine. Il me semble que ce système de commerce est bien défectueux.

—Oui; les gens sont aussi longs à échanger leur poisson et leurs fourrures qu'ils l'ont été à se les procurer. Mais qu'est-ce que cela nous fait? Nous calculons qu'il nous faut deux fois plus de temps dans les pays d'échanges que dans les pays de vente en argent; mais nous établissons nos bénéfices en conséquence.

—Oui, au détriment de vos commettans : ils perdent leur temps dans les échanges, et par la non-division du travail; et ils vous paient ensuite largement pour la perte du vôtre. En vérité, ils y perdent de toutes les manières. Pourquoi ne leur apprenez-vous pas l'usage de de la monnaie?—Vous auriez fini vos affaires et vous seriez de retour chez vous sans vous laisser ainsi surprendre par les mauvais temps.

Le marchand se prit à rire, et répondit qu'il y avait des moyens qui étaient bons pour certaines classes de gens, et d'autres pour certaines autres classes. Après tout, ce qui tenait le plus de temps, c'était le mesurage des différens articles l'un en échange de l'autre, et l'appréciation de leur valeur respective. Chaque homme pouvait dire ce que sa propre marchandise lui avait coûté de peines et de dépense; mais personne ne pouvait juger de même de la marchandise de son voisin; il fallait bien qu'une tierce personne intervînt pour décider entre eux.

—Oh oui! et vous autres marchands vous êtes cette tierce personne. Ainsi vous avez à prononcer sur la valeur des marchandises que vous achetez, aussi bien que sur celle des marchandises que vous vendez. Il peut vous être très-avantageux de maintenir le commerce dans cet état grossier; mais il serait bien plus commode et bien meilleur marché pour les gens, d'avoir la valeur de leurs

produits appréciée et rendue pour ainsi dire fixe, au moyen d'un signe représentatif à peu près invariable.

Le marchand persista à trouver les choses mieux comme elles étaient. La monnaie d'or et d'argent avait bien plus de prix aux yeux des peuples éclairés de l'Occident, qu'à ceux des simples habitans de l'Est.

—En tant qu'or et argent, certainement dit Paul, car les sauvages ne se doutent guère que ces métaux aient de la valeur. Ma femme même, que voilà, portait sur elle, le premier jour que je la vis, plus d'or qu'une duchesse n'eût demandé à en porter, et l'eût volontiers échangé, une once d'or pour une once de chair de cheval. Mais en tant que monnaie, un article de ce genre serait aussi utile aux sauvages qu'aux peuples civilisés. Ce signe représentatif leur éviterait une perte de temps et des fatigues inutiles et les empêcherait d'être dupés par vous, monsieur le marchand.

Le marchand n'en demeura pas moins ennemi de toute innovation, comme tous ceux qui profitent beaucoup à ce que les choses soient comme elles sont. Aussi Paul continua en ces termes :

—Je vous assure que je puis parler savamment du besoin d'une monnaie qu'ont les sauvages : même dans notre petite société, n'habitant que cinq huttes en tout...

— Vous n'allez pas nous appeler des sauvages ? interrompit d'un air sévère Taddeus, qui venait de rejoindre son ami.

— Pardonnez-moi. Que voulez-vous de plus sauvage que notre manière de passer la nuit dernière? que nos huttes? que nos occupations? que tout ce qui nous environne jusqu'à Irkoustk ?

— Cela n'a rien à faire dans la question. Vous parlez d'un arrangement social et de ceux qui y sont soumis; et quand ceux-ci sont civilisés, vous ne pouvez prouver par

leur exemple que l'arrangement en question doive convenir à un peuple sauvage. Vous conviendrez, je suppose, qu'en tant que Polonais, nous sommes civilisés.

— Sauvages, absolument sauvages. Eh! je vous prie, qui peut avoir l'air plus sauvage qu'Ernest, quand vous le surprenez causant avec les esprits de la Mer Enchantée, ou quoi que ce soit qui le fait rêver sur ses bords? Y a-t-il jamais eu un sauvage au monde, si Andreas ne l'est pas quand on fait la moindre allusion au coffre-fort qu'il possédait à Varsovie? ou votre propre sœur, — dix fois par jour elle a l'air aussi sauvage que....

— Que votre femme, dit Taddeus dont la patience était à bout.

— Précisément; avec cette exception que ma femme ressemble mieux au chien fidèle, et que chez votre sœur il y a plus du chat-tigre quand on lui donne la chasse. Mais, comme je vous le disais, monsieur le marchand, même dans notre petite société, nous n'avons pas pu nous passer d'une monnaie. Il expliqua leur système de peaux animales de trois valeurs différentes. Le marchand s'amusa extrêmement de ce détail, et demanda s'ils étaient tous si honnêtes que personne ne dérobât une pièce de monnaie de ce genre.

— On ne la vole jamais entière, répondit Paul. Un larcin de cette espèce serait bientôt découvert dans une si petite société.

— Même en supposant qu'il y eût un Polonais parmi nous capable de voler.

— Répondez pour vous-même, mon cher ami, reprit Paul. J'allais vous dire qu'encore qu'on n'ait jamais volé une peau entière, des doigts habiles se sont occupés à rogner la monnaie. Une curieuse peau de souris m'a dernièrement passé par les mains, faite de rognures enlevées à d'autres peaux.

— En vérité! Je n'aurais pas cru qu'un article d'une valeur si minime valût la peine que ce voleur a dû prendre.

— Il y a des gens, — vous savez qui je veux dire, — pour qui la peine n'est rien quand il s'agit de gagner quoi que ce soit. En outre, c'était probablement un premier essai; et s'il avait réussi, mon gaillard se serait levé de bonne heure et couché tard, pour manufacturer et apiécer des peaux de lièvres, et même de zibelines, quand nous serions parvenus à avoir une monnaie d'une aussi grande valeur intrinsèque.

— Fort bien; mais qu'avez-vous fait à notre avare? car je vois que c'est de lui que vous voulez parler. Rappelez-vous qu'il n'est pas Polonais; il n'aime pas qu'on le considère comme tel; et nous pouvons l'en croire sur parole.

— Ne pouvant le menacer du châtiment anciennement infligé aux contrefacteurs de la monnaie, savoir : de la lui verser fondue dans la gorge, je m'en rapprochai le plus possible. Je fis frire un morceau de la queue, et lui ordonnai de le manger, sous peine d'être cloué au poteau, à l'entrée de la mine. Puis je lui permis de brûler le reste, en l'avertissant qu'on aurait l'œil sur lui, et qu'il ne s'en retirerait pas à si bon marché la première fois qu'on le surprendrait à rogner ou à fabriquer de la monnaie. Il enrageait, je suis sûr, que la nôtre ne fût pas métallique. Vous fondez du métal, et les gens ne savent pas combien de pièces vous avez rognées pour obtenir ce lingot; mais apiécez une peau aussi proprement que vous le voudrez, salissez l'intérieur aussi habilement que l'avait fait Andréas, et les coutures trahiront toujours votre friponnerie aux yeux clairvoyans. Le public a plus de chances que le contrefacteur, quand on emploie une monnaie de cuir.

— Et combien les fripons ont-ils d'avantages sur le public avec une pareille monnaie ! Nous vivrons peut-être assez pour l'apprendre, lobserva Taddeus. Il avait raison ; et peu d'heures suffirent pour le leur montrer.

Ils étaient encore à une distance considérable de leurs demeures, quand ils entendirent des cris partir des rochers devant eux, et qu'ils virent deux ou trois figures se dessiner sur la neige, à l'extrémité de la plaine. Nos jeunes gens répondirent à ces cris par d'autres, et se hâtèrent de faire les signaux les plus remarquables qu'ils purent. Les marchands commencèrent à faire les questions les plus minutieuses pour savoir exactement où était située la maison de Paul ; et quand ils le surent, il se trouva tout à coup qu'ils étaient beaucoup trop pressés pour aller un pas plus loin. Quant au paiement promis, ils faisaient bien volontiers aux deux chasseurs le sacrifice de leurs chiens, à moins que, pour les indemniser, ils ne voulussent leur donner leurs flèches, un fusil, et leur gibier. Paul soupira à l'idée d'abandonner ses excellentes flèches ; Taddeus, son unique fusil ; et tous deux, les peaux qu'ils rapportaient à la maison pour en faire de la monnaie, et que, dans ce dessein, ils avaient trouvé moyen de conserver pendant toute leur aventure. Toutefois, considérant combien le martyre des pauvres chiens leur avait été utile, ils ne marchandèrent pas, et revinrent de cette fameuse expédition beaucoup plus pauvres qu'ils n'étaient partis. Les marchands se retirèrent précipitamment dans une direction opposée.

Au détour d'un rocher, nos chasseurs aperçurent Sophia, seule, occupée à rechercher la trace du chemin qu'ils avaient pris la veille en se séparant d'elle, et sondant la neige. Quelquefois elle regardait dans les eaux d'un ruisseau qui coulait silencieusement près de là, puis se remettait à sonder avec tant d'activité, qu'elle ne vit pas appro-

cher Émilia et les deux jeunes gens. La neige empêchait qu'elle n'entendît le bruit de leurs pas.

Quand ils furent près d'elle, elle tressaillit, et dit, avec une expression de physionomie qui ne saurait se décrire :

— Oh ! vous voilà sauvés ! Nous sommes sorties pour vous chercher, depuis la pointe du jour. Vous trouverez ma mère quelques pas plus loin. On n'a pas permis à mon père de s'absenter de la mine. Ainsi, vous voilà sauvés, après tout !

— Vous êtes désappointée, dit Taddeus d'une voix sombre et avec un accent plein d'amertume ; vous espériez ne plus me revoir ; vous faisiez des prières pour retrouver mon cadavre au milieu de ces eaux.

— Je ne prie jamais, répondit Sophia.

— Pas même les démons? demanda son frère.

— Les démons? que sont-ils, et où sont-ils? demanda-t-elle en riant. Elle reprit le chemin de la maison sans dire à son frère s'il s'était trompé dans les sentimens qu'il lui avait supposés.

— Plût à Dieu qu'Emilia m'eût laissé mourir cette nuit dans la neige ! pensa Taddeus. Non ; ma mère vit encore. Que deviendrait-elle si elle n'avait plus d'autre enfant que cette pauvre Sophia?

En se hâtant autant que ses souffrances le lui permettaient pour aller embrasser sa mère, il sentit que quelque chose lui ferait encore aimer la vie, lors même que la Pologne ne devrait jamais sortir d'esclavage.

CHAPITRE V.

COMMERCE DANS LE DÉSERT.

Les marchands avaient eu leurs raisons pour prendre une autre direction quand ils avaient su de quel côté on les conduisait. Non-seulement ils avaient fait d'énormes profits dans leur trafic avec la petite colonie, en l'absence de nos deux chasseurs et pendant que les autres hommes étaient occupés à la mine, mais encore ils avaient emporté presque toutes les peaux sur lesquelles ils avaient pu mettre la main. Il avaient effrayé Clara, trompé Sophia pour leur prendre les leurs; quant à celles de Lénore, ils les lui avaient enlevées de vive force. De sorte qu'à l'exception d'une demi-douzaine de peaux trop usées pour être vendables, la petite troupe d'exilés se trouva encore une fois sans argent. Quelques-uns parurent fort affligés de ce nouveau malheur, surtout parce que le temps prenait ce caractère d'incertitude qu'il a toujours à la fin de l'automne, ce qui fait qu'on est plusieurs semaines sans pouvoir aller à la chasse. Mais nul n'en fut aussi attéré qu'Andréas, qui fut plusieurs jours à se remettre de cette complication d'infortunes. La perte de quoi que ce soit qu'il eût une fois possédé lui semblait le plus insupportable des malheurs. Je voudrais, s'écriait-il souvent dans l'agonie de sa douleur, être sourd, muet et aveugle, pourvu que je sois riche. Il n'était ni sourd, ni muet, ni aveugle, mais aussi n'était-il pas riche. Je voudrais, disait-il quelquefois, habiter directement sous

le soleil, ou être sous les glaces du pôle nord, pourvu que j'y pusse trouver de l'or. Le destin l'avait jeté au milieu des neiges; mais, hélas! ce n'était pas pour y amasser de l'or. Il se considérait comme le plus à plaindre des hommes, et montra une figure bien abattue, la première fois que, suivant l'usage, les voisins se réunirent pour faire leur commerce d'échanges.

Ce petit marché présentait un coup-d'œil fort curieux. Il se tenait devant l'ouverture de la mine, le dimanche, ou aux heures de repos, de sorte qu'une quantité de mineurs, la figure noire, regardaient le trafic ou y prenaient part, quand d'aventure ils avaient quelque chose à échanger. C'était une chose remarquable qu'il y avait sous leurs pieds des magasins inépuisables de ce qu'on appelle ordinairement la richesse, des barres d'argent massif empilées dans la fonderie, à côté d'eux, tandis que les échangistes étaient là à disputer perpétuellement sur la valeur relative des objets les plus communs, valeur qui augmentait ou baissait suivant qu'on acquérait ces objets pour leur usage propre, ou pour servir de marchandise intermédiaire dans d'autres ventes et acquisitions. Andréas et quelques autres jetèrent bien un regard de convoitise vers les magasins qui renfermaient l'argent que leur travail avait arraché à la terre; mais il y avait à la porte une garde suffisante d'habits verts à collets rouges, de sabres et de fusils, et, par-dessus, la crainte du knout; et en présence d'une prohibition si bien appuyée, nul n'aurait songé à toucher du doigt les richesses minérales de Sa Majesté, monnayées ou non monnayées.

Le marché suivant fut assez triste pour nos exilés polonais. Désappointés dans leur espérance d'avoir du gibier, ils n'avaient rien à vendre; volés de ce qu'ils possédaient, il ne leur restait d'autre argent pour acheter que cinq ou six peaux rognées et usées. Ils furent quel-

que temps avant que d'apercevoir quel avantage cette circonstance leur donnait, quant à la quantité de marchandises qu'ils pouvaient obtenir en échange de ce peu d'argent. Mais cette découverte, une fois faite, releva tous les esprits, même celui d'Andréas, concurremment avec une autre circonstance qui devint comme un contre-poids de la rareté du numéraire, — la rapidité plus grande de sa circulation.

Sophia ne pouvait jamais se résoudre à prendre aucune part aux travaux ou aux amusemens de la petite société, et, généralement, se retirait à l'écart dès qu'il y avait une réunion quelconque. Cette fois, elle avait besoin de Clara, et consentit, quoique avec répugnance, à s'asseoir dans un creux de rocher, et à attendre que la petite fille eût fait une acquisition pour son père, avec la seule peau de souris qui lui restât.

Ce dont elle avait besoin, c'était une paire de patins, c'est-à-dire de larges sandales d'un bois léger, liées avec des courroies de cuir, pour empêcher le pied de s'enfoncer dans la neige avant qu'elle ne soit gelée et qu'elle ne présente une surface solide. Le vrai moment pour chasser l'élan, c'est quand la neige est dans cet état; car l'animal, n'ayant pas de patins, enfonce à chaque pas, tandis que le chasseur, grace à sa chaussure, gagne à chaque pas sur lui, dans la plaine découverte. Clara pensait que la possession d'un élan serait plus propre à consoler son père des pertes qu'il avait éprouvées, que toute autre chose qu'elle pourrait imaginer. Elle vint donc au marché pour y chercher une paire de patins. Il y en avait plusieurs à vendre; mais d'abord les marchands se moquèrent de la petite fille, qui en offrait un si bas prix; leur hilarité augmenta quand elle leur fit comprendre par signes qu'elle n'avait que cela d'argent. Cependant, quand ils virent que personne n'en pouvait donner da-

vantage, ils commencèrent à avoir peur d'être obligés de remporter leurs marchandises, et, tout en grognant, lui offrirent, pour sa peau de souris, la plus mauvaise paire de patins qui fût dans le marché. Il y avait dans le bois de l'un une fente fort suspecte; la courroie de l'autre était presque usée; mais Clara pensa qu'ils dureraient toujours jusqu'à ce qu'on eût pris un élan, et qu'alors son père serait assez riche pour en acheter de meilleurs. Elle détacha donc de son cou la précieuse peau, y jeta un dernier coup-d'œil, et paya. Elle ne savait trop si elle la reverrait jamais, et, dans ce cas, elle était sûre de la reconnaître au petit trou qu'elle avait brûlé dans un coin pour y passer un ruban. Voyant que Sophia était plongée dans la rêverie et ne paraissait pas pressée, il lui vint l'idée de rester là une minute ou deux, pour savoir ce que deviendrait sa peau de souris.

Elle n'eut pas long-temps à attendre. Les cinq personnes qui seules possédassent de l'argent jouaient nécessairement un rôle fort important dans le marché, où l'argent était ce qu'il y avait de plus rare, et cette importance passait rapidement de l'un à l'autre, à mesure que les échanges se faisaient avec plus de rapidité.

Le paysan qui avait vendu les patins n'avait d'abord intention de rien acheter, mais d'autres qui avaient cette envie et qui n'avaient pas d'argent, vinrent à lui avec des offres si avantageuses qu'à la fin il se laissa tenter et donna la peau de souris pour un carquois plein de flèches, une sébille et un grand plat de bois.

—Oh mon Dieu! pensa Clara, je viens de faire un bien mauvais marché; car le plat et la sébille, sans les flèches, valent déjà mieux que ces patins qui ne tiennent à rien.

Elle ne put s'empêcher de continuer à regarder ce que

deviendrait ensuite sa peau de souris. La femme qui l'avait maintenant en sa possession semblait avoir grande envie d'un couteau de chasse, car elle passa, sans y prêter attention, devant une grande variété de marchandises exposées en vente, et, s'ouvrant un chemin à travers un groupe, s'arrêta devant Ernest qui, appuyé sur sa lance, regardait ce qui se passait. Elle mit une main sur le couteau de chasse qui pendait à son ceinturon, et de l'autre lui offrit son argent; mais Ernest sourit, et dit qu'il ne voulait pas le vendre.

— Quel intérêt y prenez-vous, ma chère? dit-il à Clara en remarquant son air d'anxiété. On dirait que vous désireriez me voir vendre mon couteau de chasse.

— Cette peau de souris était à moi, répondit-elle en pleurant; et voyez, — voilà tout ce qu'on m'en a donné.

— En vérité! il me semble que je pourrais faire un marché meilleur que celui-là pour vous. Essayons; peut-être pourrai-je avoir une paire de patins et rattraper mon couteau avant peu, si je m'y prends bien; dans le cas contraire, votre père me prêtera le sien jusqu'à ce que j'en aie eu un autre d'Irkoutsk.

Et l'excellent Ernest fit l'échange pour Clara, et lui racheta ses patins dont il prétendit avoir grand besoin. Clara avait trop le sentiment de la justice pour ne pas offrir de lui donner quelque chose de plus, et Ernest promit d'accepter la première natte de joncs qu'elle tresserait.

— Maintenant, dit-il, il nous faut chercher à avoir la meilleure paire de patins qui soit dans le marché; mais cette fois ne vous pressez pas trop. Qu'est-ce que vous voudriez encore?

Il y avait exposés devant elle tant d'objets tentans, qu'il n'était pas aisé de choisir; et elle était effrayée de l'empressement qu'on mettait à les lui offrir dès qu'on vit

qu'elle était une des cinq heureuses personnes qui possédaient seules de l'argent. D'une main elle pressait le bras d'Ernest, de l'autre elle tenait serrée sa précieuse peau de souris, et ne fit nulle attention aux signes d'impatience de Sophia, tant que dura la négociation.

Grace à l'intervention d'Ernest, elle se trouva, à son grand étonnement, posséder au bout de quelques instans une excellente paire de patins du plus bel osier, un gros paquet de thé de caravane, assez de poivre pour tout son hiver, et une renne jeune et vigoureuse. Notre petite richarde trouva que la rareté d'argent était une excellente chose; elle remercia Ernest mille fois, mit tous ses trésors entre les mains de son père enchanté, et enfin rejoignit Sophia qui l'attendait toujours sur son rocher.

—Je suis charmée, dit Sophia, que vous ayez eu des raisons de rester là si long-temps; mais, maintenant, je n'en ai plus aucune d'aller plus loin; ces gens-là auront bientôt fini, je suppose, et ils nous laisseront en paix.

—Je suis bien fâchée, répondit Clara, de vous avoir retenue; et cependant, —j'aimerais bien savoir qui finira par emporter ma peau de souris. Je la reconnaîtrais partout, au petit trou que j'y ai fait dans un coin.

—Vous n'avez pas besoin de bouger d'où vous êtes, mon enfant. Vous pouvez voir d'ici l'argent courir de main en main, par le cercle qui se forme autour de celui qui s'en trouve momentanément possesseur. Voyez-les courir après l'homme à la ceinture chinoise qui vous a vendu du thé.

—Est-ce qu'il emportera ma peau de souris avec lui?

—Non. Il retourne, je suppose, en Chine pour acheter d'autre thé; et votre peau de souris ne lui y servirait pas à grand'chose; aussi vous allez voir qu'il s'en défera dans le voisinage.

Sophia avait raison; et les échanges devinrent de plus

en plus rapides jusqu'à ce que, la nuit approchant, les gens furent obligés de s'en retourner chacun chez soit. Les cinq peaux de souris demeurèrent entre les mains de trois étrangers, savoir : une entre celles d'un cultivateur, une entre celles d'un soldat russe, préposé à la garde des mines, et trois entre les mains d'un marchand ambulant.

— Comme ils ont été occupés toute la journée! dit Clara en s'en retournant chez elle après qu'elle eut vu le dernier marchand faire son paquet et partir. Ils ont autant vendu et acheté que si chacun d'eux eût eu une bourse pleine d'argent.

— Cela est vrai, répondit Paul qui rapportait ses acquisitions chez lui sous forme d'un sac de grain aussi lourd qu'un homme vigoureux le pût porter, et, quoique pliant sous le faix, regrettant de n'avoir pas attendu jusqu'à la chute du jour, époque à laquelle il eût pu avoir de plus un traîneau pour traîner les fardeaux et se faire traîner lui-même dès qu'il se serait procuré une renne ou des chiens du Kamtschatka. On vend et l'on achète tout autant quand il y a peu d'argent sur la place. Toute la différence est que, quand il y en a beaucoup, il en reste toujours une partie au fond de la bourse, ou une partie qui ne passe que dans deux ou trois mains nouvelles; tandis que, quand il y en a peu, ce peu fait le tour du marché aussi vite qu'il peut passer d'une main dans une autre.

Jamais il n'était venu à l'esprit de Clara qu'une pièce de monnaie quelconque servît à plus d'un échange. Elle pensait que sa peau de souris valait une paire de patins, mais elle oubliait que si la personne avec laquelle elle avait échangé en faisait autant, cette même peau valait deux paires de patins, et que si un troisième marché de même nature avait lieu, cette peau en valait trois paires. Elle se récria alors sur la valeur prodigieuse de l'argent.

Paul se moqua d'elle pour avoir cru qu'il fallait une pièce de monnaie pour chaque chose qui se vend ou s'achète.

— S'il fallait, dit-il, que chacun de nous eût une nouvelle peau pour chaque chose qu'il a besoin d'acheter, nous aurions bientôt détruit toute l'espèce animale en Sibérie. Si chacun en Russie avait besoin d'une pièce de monnaie pour chaque article qu'il veut se procurer, l'Empereur serait obligé de faire monnayer tout l'or et l'argent sortis jusqu'ici des mines, et d'en faire extraire encore chaque jour à grands frais. Et après tout, la valeur de l'argent de tout le royaume serait absolument la même que si l'on n'en eût frappé que la dixième partie de celui qui existe.

— Vous avez raison, assurément; un rouble dont on s'est servi hier est tout aussi bon à employer demain qu'un nouveau, et ma peau de souris a acheté aujourd'hui autant de choses que vingt l'eussent pu faire si l'on ne s'était servi qu'une fois de chacune d'elles. Mais il y a des gens qui empilent leurs ducats et leurs roubles, comme faisait mon père à Varsovie. Quand il y a ainsi de l'argent qui dort, le reste circule-t-il plus vite, ou faut-il en fabriquer une plus grande grande quantité?

— Cela dépend de la facilité ou de la difficulté que l'on trouve à se procurer de l'argent, et aussi du nombre d'échanges que les gens ont à faire. Aujourd'hui, il était fort difficile de se procurer de l'argent; en conséquence il circulait rapidement; c'était le seul moyen que nous eussions de faire nos affaires. Dépêchez-vous, nous disions-nous l'un à l'autre, dépêchez-vous; car si nous pouvons faire vingt marchés avec chacune de nos cinq pièces de monnaie, ce sera presque la même chose, quant au nombre d'affaires faites, que si dix pièces avaient servi chacune à dix marchés, ou vingt pièces chacune à cinq.

— Il n'arrive pas souvent qu'une de nos peaux appar-

tienne à cinq personnes le même jour, observa Clara.

— Cela est vrai; et jamais nous n'avions vu la même passer dans vingt mains.

— Je crois que c'est une bien bonne chose que cette rareté de l'argent, dit Clara.

— Je ne suis pas de cet avis. Plusieurs d'entre nous, avant que le marché ne fût fini, eussent été bien aises d'avoir tué plus de souris et de lièvres. Je voudrais bien le pouvoir faire d'ici à demain matin, pour donner un pied de nez à ce marchand qui a fini par emporter trois de nos pièces de monnaie sur cinq.

— Quel a été son but?

— De rendre demain la marchandise à aussi vil prix qu'elle ait jamais été, de remplir son traîneau à nos dépens, et d'aller ailleurs vendre ses marchandises, là où l'argent sera meilleur marché et la marchandise plus chère qu'ici.

— Comment y parviendra-t-il?

— Il cachera l'une de ses peaux; alors il n'y en aura plus que quatre en circulation; on donnera encore plus de marchandise pour chacune d'elles, et il pourra acheter pour deux peaux de souris autant qu'il eût acheté ce soir pour trois. Alors il commencera à revendre; et pour hausser le prix de ses marchandises, il prendra la pièce de monnaie qu'il avait serrée et la remettra en circulation.

— Alors les marchandises seront précisément au même prix où elles sont ce soir. Mais s'il vend, les peaux lui reviendront.

— Oui; et alors s'il lui plaît d'en cacher deux, les marchandises seront plus chères que jamais; il peut jouer le même tour et le répéter chaque fois avec un bénéfice plus grand, jusqu'à ce qu'il acquière toutes nos marchandises pour une seule peau.

— Quelle honte ! s'écria Clara. On ne lui laissera pas faire cela, à coup sûr ?

— S'ils ont absolument besoin de ses marchandises, et qu'ils ne puissent se procurer d'autre argent, il faut qu'ils en passent par là. Mais cela ne durera pas. Il faut que nous nous procurions promptement d'autres peaux, d'une manière ou d'une autre. Plût à Dieu que j'eusse encore le bonnet de fourure qu'ils m'ont enlevé quand ils m'ont affublé de cette horrible coiffure ! Là-dessus il arracha de dessus sa tête et jeta à terre le bonnet d'esclave que la tendre compassion de l'Empereur lui avait accordé. Toutefois sa tête rasé ne put supporter le froid, et il fut obligé de laisser Clara le ramasser et le lui remettre.

— J'avais toujours pensé, dit-elle, que c'était une bonne chose quand les marchandises étaient à vil prix, et ç'a été une bonne chose en effet aujourd'hui pour mon père et pour moi; mais il paraît qu'elles seront plus chères demain.

— Et elles le seront, si je puis. Vous voyez, ma bonne amie, qu'il y a deux sortes de bon marché, l'un qui est une chose heureuse, et l'autre qui ne l'est pas. Quand il en coûte moins de peines et d'avances qu'auparavant pour faire venir la même quantité de blé, les laboureurs donneront plus de blé pour la même quantité de thé, de drap ou d'argent; et ce bon marché est une chose heureuse, parce que c'est un signe d'abondance. Il y a alors plus de blé; il n'y a pas moins de thé, de drap ou d'argent. Mais quand on donne plus de blé pour une moindre quantité de thé ou d'argent, non parce que le blé est plus abondant, mais parce que l'empereur de la Chine ne veut plus nous laisser avoir autant de thé, ou celui de Russie autant d'argent qu'auparavant; ce genre de bon marché est une chose malheureuse, parce que c'est

un signe de disette. C'est là le cas où nous étions aujourd'hui. Nous avions disette de peaux ou d'argent, mais non pas une plus grande abondance d'autres marchandises.

— Et cette disette de peaux, remarqua judicieusement la petite fille, elle se fait sentir de deux manières. Lorsque naguère nous en avions plus qu'il ne nous en fallait comme monnaie, nous étions à même d'en faire des bas ou des mitaines; mais maintenant, si nous en avions besoin, nous ne pourrions nous faire des mitaines en peau de souris.

— Non, à moins que nous n'achetassions de l'argent, en donnant en échange plus de marchandises que ne peut jamais valoir une paire de mitaines

— Je n'ai jamais entendu parler d'acheter de l'argent, dit Clara en riant.

— En vérité! Dans tous les marchés, l'une des parties achète des marchardises avec de l'argent, et l'autre achète de l'argent avec des marchandises. Comment les pays qui n'ont de mines ni d'or ni d'argent se procureraient-ils autrement leurs espèces monnayées? L'Angleterre achète de l'or et de l'argent aux Etats de l'Amérique du Sud, avec des étoffes de coton; et les Américains nous achètent des étoffes de coton avec leur or et leur argent, quelquefois monnayés, quelquefois en lingots. Ces métaux sont donc quelquefois une marchandise, et quelquefois un intermédiaire d'échanges comme nos peaux. Si ces métaux se trouvent abondans sur la place, il en est comme de nos peaux, leur valeur diminue. Cette valeur varie comme celle de toutes les autres marchandises, suivant ce qu'il en coûte pour se les procurer, et suivant quelques autres circonstances encore. S'il y a disette de ces métaux, leur valeur échangible peut s'élever à un taux indéfini, et alors ils cessent d'être une marchandise.

— Et leur valeur est toujours la même, que ces pièces de monnaie soient neuves ou vieilles? Ma peau de souris, usée et racornie qu'elle était, m'a servi à acheter autant de choses aujourd'hui, qu'elle l'eût pu faire quand elle était neuve, douce, et bien garnie de poils.

— Oui ; mais comme marchandise elle aurait maintenant peu de valeur. Que demain on en jette cent neuves sur le marché, et les vieilles se vendront fort peu de chose, comme étoffes à faire des mitaines.

— A coup sûr, elles feraient de bien vilaines mitaines. Mais il est fort heureux pour nous que nous n'ayons pas toujours ce riche marchand ici, à moins que nous ne puissions nous procurer autant de peaux que nous en aurions besoin. Il pourrait nous jouer toutes sortes de mauvais tours.

— Comme quelques rois en jouent parfois à leurs peuples, ma chère; mais les rois sont plus sûrs d'être punis pour ces sortes de tours que ce marchand. Quand il nous aura tous ruinés, il peut s'en aller ailleurs jouir de ses profits ; mais les rois qui ont jeté dans la circulation de la monnaie de mauvais aloi, ou qui se sont imaginé qu'ils pouvaient en varier la quantité suivant leurs vues particulières, se sont trouvés à la fin dans de terribles embarras. Quand il y avait trop d'argent monnayé chez un peuple, on était sûr d'en voir disparaître une partie.

— Comment cela se faisait-il?

— Quand on le pouvait, on en faisait passer une partie à l'étranger, quelque part où le prix de l'argent était moins élevé. Sinon, il était aisé de le fondre, d'en faire des timbales, des plats, des chaînes et des montres.

— Et quand, au contraire, il y avait trop peu d'argent monnayé sur la place, ils refondaient, je suppose, leur argenterie et leurs chaînes d'or. Mais le pouvaient-ils faire sans l'agrément du roi?

— Les rois ne sont pas fâchés de l'accorder, parce que les gens paient quelque chose pour faire monnayer leur argent. Mais toutes les fois que les gouvernemens se sont ingérés à altérer la monnaie, ou à l'empêcher de circuler librement, il leur en est mal arrivé. Des changemens violens de prix font beaucoup de pauvres et peu de riches, et la conséquence est que le gouvernement se trouve mal appuyé. Non-seulement les peuples sont mécontens, mais, de plus, ils sont dans l'impossibilité de payer les impôts.

— Les peuples s'aperçoivent-ils immédiatement quand il y a plus ou moins de monnaie en circulation?

— En très-peu de temps; parce que de grands changemens de prix s'ensuivent. Ici, par exemple, si nous voyons la même quantité de marchandises apportées pour le même nombre de consommateurs, que nos peaux passent généralement de mains en mains, cinq fois par jour, et que les prix restent les mêmes, nous sommes sûrs qu'il y a en circulation la même quantité d'argent. Si les prix restent les mêmes, et que les peaux changent de mains huit fois par jour, nous savons alors qu'il y a moins de peaux sur la place; si en même temps les prix baissent d'une manière sensible, nous pouvons être sûrs qu'il y a bien peu d'argent en circulation, et chacun s'occupera bientôt d'en faire davantage. Par contre, si les prix s'élèvent également, ce sera une preuve qu'il y a plus de peaux que nous n'en avons besoin comme signe monétaire, et l'on ne tardera pas à en convertir quelques-unes en mitaines.

— Dans une société aussi peu nombreuse que la nôtre, il est très-aisé de compter les peaux, de voir qui en vole, qui en cache, et qui en met de nouvelles en circulation.

— Cela est vrai; mais dans de grands États, au moyen

des signes que je vous ai indiqués, on peut connaître avec autant de certitude qu'ici, quand il y a plus ou moins d'argent en circulation, sans que pour cela il soit nécessaire de regarder dans tous les trous, de fureter dans tous les coins, de voir qui est-ce qui fond des espèces monnayées, qui est-ce qui, au contraire, porte des lingots d'or et d'argent à la monnaie. Encore que vous ne voyiez pas tout ce qui se fait actuellement dans l'obscurité, peut-être vous apercevrez-vous demain matin qu'il y a eu un changement dans la quantité d'argent en circulation.

Clara désira qu'il en fût ainsi, puisque le vil prix des marchandises n'était pas réellement une chose avantageuse. Elle comprit clairement que ce n'en était pas une, encore qu'elle-même eût obtenu ce jour-là beaucoup de marchandises pour peu d'argent; elle comprit que quand elle ou son père seraient obligés de vendre quelque chose, ce qui leur arrivait à tous à leur tour, il leur faudrait donner plus de travail ou de marchandises qu'à l'ordinaire, à moins qu'on ne pût, par quelques moyens, augmenter la quantité d'argent en circulation.

— Si je pouvais pénétrer jusqu'aux petits trous sous les arbres, où les souris sont endormies pour tout l'hiver, je devrais en tuer autant que je pourrais en attraper, d'ici à demain matin. Mais, dans tous les cas, la neige est trop épaisse. Je voudrais bien que nous imaginassions quelques autres signes monétaires, et que nous ne fussions plus obligés de tuer d'aussi jolies petites créatures.

Paul lui expliqua très-sagement qu'il était juste de sacrifier des animaux d'une espèce inférieure pour le service des hommes, et combien il valait mieux qu'une vingtaine de souris fussent tuées au milieu de leur sommeil, plutôt qu'il n'y eût des disputes et des privations dans une petite société d'hommes qui n'avaient déjà que trop de chagrins. Il termina en demandant à Clara à quel

prix elle voudrait se défaire, ce soir, de sa jeune renne.

— A aucun prix, dit-elle d'abord. — Elle s'était tellement complû dans l'idée de nourrir et d'élever cet animal, et son père paraissait si charmé de le posséder! Mais quand Paul lui eut rappelé qu'avec de l'argent elle pourrait toujours racheter une renne, tandis que c'était une occasion unique de fournir toute une société d'argent avec une seule renne, elle commença à comprendre pourquoi Paul désirait posséder cet animal, et après quelques regrets, le renvoya à son père pour les termes du marché. Ils furent bientôt d'accord. Paul n'avait pas besoin pour lui-même de l'argent qu'il voulait manufacturer avec cette peau, pendant le cours de la nuit. Son seul but était d'empêcher que le riche marchand n'accaparât toutes les marchandises disponibles de la colonie. Il consentit donc volontiers à ce qu'Andréas gardât le corps de l'animal et reçût la moitié des fonds qui proviendraient de la peau. Cette nuit Andréas entendit un léger bruit dans un des coins de la hutte, ce qui lui fit supposer que sa petite fille pleurait avant que de s'endormir. Il se dit à cela que les enfans devaient s'habituer à éprouver des désappointemens, soit pour des poupées, soit pour une jeune renne; que c'eût été péché de priver ses voisins d'un renfort d'argent, et lui-même d'une occasion d'améliorer ses ressources ; et tout cela pour ne pas contrarier la fantaisie d'une petite fille, qui eût été bien aise d'avoir pour jouer un petit animal apprivoisé. Clara en eût dit autant si on l'eût interrogée, quoiqu'elle n'en pleurât pas moins pour cela.

Ce fut une nuit bien employée dans la hutte de Paul. Il se mit sous la direction de sa femme, qui savait très-bien préparer les fourrures. Avant le matin la peau était bien nettoyée, économiquement coupée en morceaux, et distribuée parmi tous les habitans de la petite colonie,

afin qu'ils pussent racheter du marchand les différens articles qu'il leur avait enlevés la veille, ou au moins le mettre dans l'impossibilité d'effectuer d'autres marchés aussi ruineux pour eux.

CHAPITRE VI.

L'AUTEL DES PATRIOTES.

Les employés supérieurs des mines prenaient toutes les précautions possibles pour empêcher les condamnés sous leurs ordres d'avoir aucune nouvelle de ce qui se passait dans leur pays, ou même en Russie. Rien n'eût été plus aisé que de tenir les Polonais dans une ignorance complète à cet égard si tous eussent été mineurs, passant le jour sous terre et la nuit dans les huttes à l'entrée de la mine. Mais ceux d'entre eux qui étaient paysans de la couronne ne pouvaient pas être si facilement retenus. Paul visitait les hameaux sur les bords du Baïkal et faisait connaissance avec tous les marchands ambulans qui pouvaient se faire comprendre dans sa langue ou dans celle de sa femme. Ernest épiait toujours les chaînes de condamnés qui se rendaient au Kamtschatka, et sous prétexte de parties de chasse il trouvait toujours moyen d'en aborder quelques-unes. Il ne manquait jamais de rapporter de ces conférences quelques nouvelles qu'il ne tardait pas à communiquer à ses compagnons d'infortune. Le temps de la nuit leur appartenait, et ils en passèrent plusieurs, au plus fort de l'hiver, dans quelques lieux de rendez-vous désignés d'avance.

Quelquefois les mineurs prédisaient l'approche d'un

convoi de prisonniers, par ce qui se passait dans leurs ateliers. Si l'on s'empressait de préparer une certaine quantité d'argent pour l'exportation, c'était un signe certain qu'il y avait un convoi en route, convoi à la rencontre duquel allaient les gardes du trésor pour échanger leurs dépôts respectifs, — les prisonniers et le métal précieux. Toutes les fois que Owzin était retenu plus long-temps qu'à l'ordinaire dans les galeries de la mine, ou Taddeus à la fonderie, Ernest se préparait pour une longue promenade à travers les stèpes, ou bien il montait chaque jour sur les hauteurs voisines pour voir s'il ne découvrirait pas à l'horizon qui bornait cette vaste plaine de neige quelques traces d'un convoi. Il était défendu à qui que ce fût, excepté aux paysans armés qui faisaient partie de l'escorte, de suivre les fourgons qui contenaient le trésor royal ou les pas des soldats en vert et rouge qui l'accompagnaient. Puisqu'il était impossible de les suivre, il ne restait plus qu'à précéder les convois, et c'est ce que faisait Ernest, gardant un peu d'avance, se cachant dans les bois, derrière les montagnes de neige, montant sur les rochers ou sur les arbres pour découvrir le reflet des sabres à la lumière du soleil, quand il était sur l'horizon, ou à celle des torches de pins pendant la nuit. Quand il avait ainsi découvert le point de jonction des deux convois, il se mettait à faire semblant de chasser, s'arrangeant de manière à rencontrer le convoi de prisonniers de manière à ce qu'on lui demandât si l'on pouvait attendre bientôt l'escorte de Nertchinsk, ou à échanger des signes et quelques paroles avec ceux des prisonniers qui se trouvaient être ses compatriotes.

Il était aidé dans le but qu'il se proposait par les habitans de la campagne, dont la compassion pour les exilés est aussi remarquable que la dureté brutale des gardes russes. — Avez-vous rencontré les criminels? demande

un soldat russe envoyé en reconnaissance. — J'ai rencontré, lui répond le paysan, une *troupe d'infortunés.* Quand les habitans des campagnes reçoivent l'ordre d'enchaîner deux à deux avec une barre de fer quelques prisonniers récalcitrans, ils obéissent à regret, profitent de la première occasion pour détacher leurs fers, et s'en chargent eux-mêmes. Ernest rencontra beaucoup de ces paysans, et sut se concilier leur amitié ; une fois qu'il leur eut pardonné leur bienveillante opposition à toute idée de fuite, et reconnu avec eux qu'une tentative de ce genre serait de la folie, il accepta avec reconnaissance leurs bons offices dans ses expéditions, et sut gré de leur silence à quelques-uns qui eussent pu parler de certaines réunions au milieu de la nuit sur les bords de la Mer Enchantée. La plupart des paysans sibériens n'eussent osé mettre le nez dehors à pareille heure, et ils étaient convaincus que les chants qu'ils entendaient et les flammes rougeâtres qu'ils apercevaient sur le rivage ou parmi les forêts de pins avaient quelque rapport avec les esprits enchantés. Mais il y avait quelques-uns de ces paysans qui avaient distingué des figures humaines à la lueur du foyer, et dont le bon sens eût pu les porter à douter que les esprits du lac choisissent perpétuellement Varsovie pour sujet de leurs chants.

On était au milieu de l'hiver, — d'un hiver qui déjà semblait ne devoir jamais finir, — quand Ernest partit pour aller à la recherche d'une *troupe d'infortunés*, après avoir donné avis que ceux qui désiraient des nouvelles de Pologne eussent à le venir trouver la troisième nuit, en un point désigné, sur les côtes du Baïkal. Il accomplit sa résolution ; il se fit remarquer tirant des coups de fusil à distance, n'ayant pas l'air de regarder le convoi, fut appelé pour être questionné, et on lui permit de faire quelques questions à son tour. Comme à l'ordinaire, il

reçut la réponse officielle : *l'ordre règne à Varsovie ;* comme à l'ordinaire, il saisit le coup d'œil et la compression de lèvres avec lesquelles ces mots furent reçus par tous ceux qui les entendaient. Mais ce convoi n'était pas comme tous ceux qui avaient jusque-là traversé le désert. Les condamnés qui le composaient étaient des Polonais qui, enrôlés dans les régimens de discipline et ayant donné quelques signes de mécontentement, étaient transportés sur la frontière de Chine comme sentinelles avancées. Comme la fuite était chose impossible pour eux, on avait supposé qu'ils seraient des gardiens impitoyables pour ceux des condamnés d'une autre classe qui tenteraient de s'évader, et cela d'après ce principe, généralement trop vrai, que la privation fait naître la jalousie. Tous ces malheureux excitaient singulièrement la compassion d'Ernest; le sort des exilés militaires lui paraissait infiniment plus pénible que le sien propre et celui de ses compagnons condamnés aux mines. Ils étaient continuellement soumis au contrôle des officiers russes, exposés à des châtimens militaires du genre le plus barbare; c'étaient là des maux additionnels auxquels n'étaient pas exposées les autres classes d'exilés. Jusqu'où ces châtimens militaires pouvaient aller dans certains cas, Ernest eut occasion de le voir par l'exemple d'un de ces prisonniers transporté dans une kibitka, le knout qu'il avait reçu le mettant dans l'impossibilité de marcher.

Il était d'usage de confier aux soins des paysans ceux des *infortunés* qui tombaient malades ou qui se trouvaient dans l'impossibilité de continuer leur route. Ernest fut donc étonné que ce soldat eût continué à faire partie du convoi. On lui dit que cet homme avait demandé lui-même à ne pas être séparé de ses compagnons, et qu'il avait persisté à continuer son voyage, au risque de mourir avant d'atteindre les frontières de la Chine.

Ernest pensa que probablement ce prisonnier ne demanderait pas mieux que de s'arrêter, s'il le pouvait faire parmi ses concitoyens, et qu'il en recevrait volontiers les soins que son état exigeait. Il s'avança donc près de la voiture pour causer avec ceux qui étaient dedans.

— Etes-vous Polonais? demanda-t-il à voix basse, et dans sa propre langue.

Le patient entr'ouvrit ses habits, et lui montra un signe bien connu, — l'aigle de Pologne, imprimée avec un fer rouge sur sa poitrine. Il avait gravé là cet emblème patriotique, ne pouvant le porter avec lui sous aucune autre forme, sans crainte de se le voir violemment arracher. Peu de mots suffirent pour compléter l'explication, et il dit qu'il appartenait au civil, non au militaire, qu'il avait servi la cause, etc. Il raconta comment il avait encouru le supplice du knout; enfin ce prisonnier n'était autre que Cyprian.

Quand il sut avec qui il parlait, et combien il était proche de tout ce qu'il aimait, il n'eut plus d'objections à être laissé en arrière par le convoi. La seule chose qu'il y eût à craindre, c'est que son changement de résolution ne fût trop marqué. Ernest s'empressa de se séparer de lui, pour dire à l'escorte que le prisonnier lui paraissait dans un grand danger, qu'il y avait à quelques werstes une hutte où l'on pourrait le recevoir et en prendre soin jusqu'à ce qu'il fût en état de continuer sa route. Il ajouta qu'il y avait dans le voisinage de cette hutte des soldats russes qui auraient l'œil à ce que le condamné ne pût pas s'échapper après sa guérison. Les gardes consentirent à demander à Cyprian lui-même s'il voulait rester; ils observèrent qu'il fallait que son état fût effectivement bien empiré, puisque la douleur avait vaincu son opiniâtreté.

Ernest se refusa, pendant tout le reste du chemin, le

plaisir de causer avec les prisonniers, et parut ne s'occuper absolument que de sa chasse. Quand il fut en vue de sa propre hutte, il la montra du doigt avec un air de grande indifférence, se chargea de Cyprian, comme s'il accomplissait un acte ordinaire d'humanité, et demanda des renseignemens sur la manière dont il devrait le diriger à la frontière, quand il l'aurait mis en état de reprendre son service. Rien ne pouvait paraître plus simple, rien de plus aisé à accomplir que ce dessein; le convoi poursuivit sa route sans que les gardes ni le reste des prisonniers eussent le moindre soupçon que Cyprian ne fût pas confié à des mains complètement étrangères.

Ernest n'eut pas d'abord beaucoup de temps à causer avec lui. L'heure du rendez-vous approchait; il supposa, voyant leurs huttes vides, qu'Alexandre et Paul étaient partis pour s'y trouver.

— Oh! menez-moi avec vous! s'écria Cyprian. Donnez-moi seulement le bras, et laissez-moi voir si je ne pourrais pas marcher. Penser qu'ils sont si près, et être laissé seul ici! Ne pouvez-vous m'emmener?

Ernest décida que cela était impossible. Cyprian n'aurait pu survivre à la fatigue, au froid et à l'émotion; et, à supposer qu'il le pût, comment Sophia supporterait-elle ce choc? Il ne parvint à le calmer qu'en lui représentant que ce n'était que comme malade qu'il obtiendrait de passer quelques jours avec eux.

— Et maintenant, continua Ernest, donnez-moi des nouvelles que je puisse porter à ceux qui m'attendent. Voyons: — Comment va notre héritage?

— Notre héritage! notre patrimoine! s'écria Cyprian, se plaisant à multiplier les termes par lesquels les Polonais désignent leur chère patrie. Hélas! le recouvrerons-nous jamais, notre patrimoine? Ils ne vous ont dit que trop vrai — *l'ordre règne à Varsovie!*

— Mais quelle espèce d'ordre? une conspiration secrète? Jamais il n'y a tant d'ordre à l'extérieur que lorsque l'on conspire secrètement; il est impossible que tout soit encore calmé.

— Hélas! vous vous trompez. *L'ordre règne à Varsovie*, parce que les artisans de désordre, comme les appelle l'Empereur, en sont éloignés chaque jour. Il n'y a pas de conspiration, parce que ceux qui pourraient en organiser une sont dans les chaînes comme vous, ou enrôlés comme moi dans les armées du tyran. Et Cyprian tordait avec ses dents les boutons à aigle noire de son uniforme. Ernest remarqua avec un sourire mélancolique que même ces climats ne pourraient blanchir l'aigle de Russie.

— Aussi, continua-t-il, nous avons, chacun de nous, une aigle de Pologne, prise à minuit, quand les superstitions de nos ennemis leur ôtent la faculté de voir, immolée avec des cérémonies patriotiques et conservée en secret. Après s'être assuré que personne ne les épiait, il tira d'une cachette un grand aigle blanc, empaillé avec soin en souvenir de l'étendard de la Pologne chérie. Cyprian le pressa de ses mains, et semblait vouloir l'adorer. Sa présence le consola un peu du départ d'Ernest.

— Mais, demanda celui-ci, comment les braves sont-ils enlevés de Varsovie? dans des linceuls, ou dans les fers?

— Personne n'en sait rien. Ceux qui m'en ont parlé savent seulement qu'on voit nos amis entrer le soir dans leur propre maison, et que le lendemain ils n'y sont plus. On sait que quelques-uns ont été appelés sous quelques prétextes à la porte de la rue, et qu'ils ne sont plus rentrés dans leur maison où on les attendait. Alors on pleure en silence pendant les heures de la nuit; quand

la douleur est trop bruyante, on se renferme, pour s'y livrer, dans les pièces les plus reculées de l'habitation, d'où l'on ne peut rien entendre au dehors. — C'est ainsi que *l'ordre règne à Varsovie!*

— Sont-ce là toutes les consolations que je porterai à nos amis? demanda Ernest d'une voix sombre.

— Non; il y a encore quelque chose de plus. Dites à ceux d'entre eux qui sont pères, qu'il n'est pas à craindre que leurs enfans deviennent jamais des traîtres comme eux. L'Empereur les prend sous sa protection paternelle, et leur enseigne, entre autres choses, — la fidélité à sa personne.

— Et leurs mères?

— On les appelle à se réjouir de ce que leurs enfans ne seront jamais exposés aux mêmes périls que leurs pères. On s'étonne fort de leur ingratitude quand elles suivent, en se lamentant, les chariots qui entraînent au loin leurs enfans pour y recevoir une meilleure éducation qu'au sein de leurs familles.

Ernest n'en demanda pas davantage. C'était assez de pareilles nouvelles pour une nuit. Il courut sur la neige glacée, que le feu qui le brûlait intérieurement lui semblait assez ardent pour changer en un lac. Cependant il y avait dans l'aspect de la Sibérie, par une nuit d'hiver, quelque chose qui ne manquait jamais de calmer les passions de cet ardent patriote, ou au moins de leur donner une direction moins pénible. Ernest avait un de ces caractères qui se laissent aller à un genre de superstition, la moins dégradante et la plus puissante à la fois. Il n'avait point été superstitieux, tant qu'il avait trouvé dans les réalités de la vie sociale de quoi exercer toutes ses facultés et toute son énergie; mais maintenant, privé d'alimens pour l'activité de son ame, sous l'impression d'un climat épouvantable, d'objets auxquels ses yeux et

ses oreilles avaient été jusque-là inaccoutumés, il s'abandonnait à des émotions dont il n'eût pu naguère se faire une idée. Quoique, cette nuit-là, il eût quitté sa hutte avec une hâte extraordinaire, il ne continua pas longtemps à marcher comme s'il eût craint d'arriver trop tard au rendez-vous; il ralentit le pas dans la forêt, pour prêter l'oreille aux murmures et aux gémissemens des vents, qui, au milieu de ces arbres silencieux, produisaient les sons d'une vaste harpe éolienne. Il savait que ces sons étaient ceux des vents qui agitaient la surface à demi glacée de la Mer Enchantée; il ne les écoutait pas moins avec la plus vive émotion, comme s'ils venaient d'agens intelligens, et qu'ils fussent leur parole auprès de lui. Il en était de même quand l'action silencieuse de la gelée dans les fissures du rocher avait à la fin détaché quelques masses de pierres qui tombaient en roulant, et que le bruit de leur chute, répété par les échos, réveillait l'aigle qui, traversant les airs, ajoutait sa voix puissante à toutes celles de la nature. Ernest avait coutume d'épier attentivement dans quelle direction l'oiseau prenait son vol, et de chercher un présage dans la manière dont le roi des oiseaux s'élevait ou s'abaissait dans les airs.

Ernest passa une grande partie de la nuit à chercher, au milieu de ces scènes naturelles, des présages pour les destinées futures de sa patrie, et n'arriva que le dernier à l'autel où devait se réunir la petite troupe d'exilés. Cet autel était un de ces rocs mystérieux couverts d'inscriptions et de sculptures, qui apparaissent de loin en loin dans ce désert, et qui sont supposés offrir les annales d'anciennes superstitions. Celui que les Polonais avaient choisi pour leur rendez-vous, portait des figures d'animaux grossièrement gravées sur un piédestal à demi ébauché. Sur ce piédestal s'élevait un pilier naturel cou-

vert de caractères que, de mémoire d'homme, personne n'avait jamais pu déchiffrer. La neige fut enlevée avec soin de dessus cet autel improvisé, avant que les exilés se réunissent autour pour chanter des hymnes patriotiques, ou célébrer les mystères religieux d'après la coutume de leur pays; et la petite Clara promit que quand la neige aurait disparu, jamais elle ne souffrirait que les souris profanassent ce sanctuaire en y faisant leurs nids. Cet autel était élevé sur la pente du rivage; les eaux de la Mer Enchantée baignaient presque ses pieds. Une position si à découvert n'eût pas été sans danger, n'eussent été les superstitions de tous les habitans des environs; car les feux allumés par les exilés brillaient comme un fanal sur la hauteur, et se reflétaient au loin sur la glace, comme sur un vaste miroir.

Ernest, s'approchant sans être vu, s'arrêta d'abord près de Sophia, qui, les bras croisés, se tenait assise à l'extrémité du rocher; sa contenance était moins calme que ne semblait le comporter la scène qu'elle paraissait contempler. La superstition, ni aucun autre sentiment, n'avait assez d'empire pour adoucir son ame irritée. Elle parlait de temps en temps, d'un air mécontent, avec quelqu'un appuyé contre l'autel. C'était la voix de Taddeus qu'on entendait lui répondre. Les autres Polonais étaient réunis autour du feu; le bruit de leurs propres conversations, et celui du bois qui pétillait, les empêchait de saisir le dialogue suivant, qui fendit le cœur d'Ernest:

— Eh bien, je ne sais ce que vous voulez de moi, disait Sophia; je suis venue, malgré le froid de cette nuit glaciale, au lieu de me reposer dans mon lit bien chaud; et cela parce que ma mère a l'air si malheureux quand je reste à la maison! Je n'ai pas plus de sentimens religieux que de sentimens patriotiques, et certes, je ne suis pas

venue pour vous voir vous livrer à toutes ces superstitions dégradantes. Je suis venue à cause de ma mère ; et que voudriez-vous que je fisse de plus ?

— Oh ! ce n'est pas cela, Sophia. Vous savez que ce n'est pas cela.

— Vous voudriez me voir prendre un air grave, un air abattu par ce qui se passe ; mais ma sincérité ne me permet pas de prendre cet air-là. Il n'y a rien de sérieux dans rien ; je ne puis avoir l'air de croire qu'il en soit autrement ; et ce n'est pas ma faute si ma mère s'afflige de ma manière de penser.

— Il n'y a de gravité dans rien ! Quoi ! il n'y a rien de solennel dans ces lumières vacillantes, au milieu du silence de la nuit ?

— Non. Je trouvais quelque chose de solennel dans le tonnerre ; je tremblais devant la foudre, de peur qu'elle ne me tuât ; mais il n'éclaire pas ici ; ces feux ne dévorent pas. Ce sont des choses inertes, molles et innocentes, — comme toutes les choses du monde.

— Et vos paroles, Sophia, sont-elles innocentes quand elles blessent ma mère ou moi ? Il est bien heureux pour mon père de ne les pas entendre toujours.

— Elles sont innocentes, répondit Sophia. Je n'ai de but dans rien de ce que je fais, dans rien de ce que je dis. Je croyais, Taddeus, que vous aussi, depuis notre enfance, vous vous étiez fatigué d'avoir toujours un but. Vous étiez toujours à former des plans, à chercher des moyens ; et de tout cela, qu'en est-il résulté ? Les berceaux de feuillages que vous construisiez, — les diverses professions que vous choisissiez pour Frédérick et pour vous, — bah ! quels enfantillages que tout cela !

— Et la protection que je devais vous apporter, Sophia, en cas de danger ! Et cette confiance que vous deviez avoir en moi ! — Étaient-ce aussi des rêves d'enfant ?

— N'en étaient-ce pas, Taddeus? De quoi votre protection m'a-t-elle servi? comment puis-je compter sur vous, ou sur qui que ce soit? Oui, en effet, il semblait que mon bonheur dût dépendre de vous, plus que de personne autre..... et vous savez ce qu'il en est arrivé.

— Sophia! si j'ai détruit votre bonheur sans le vouloir, le mien ne l'a-t-il pas été aussi? N'ai-je pas.....

— Oh! je n'en doute pas; je n'ai jamais pensé à blâmer qui que ce fût. Cela prouve seulement combien les évènemens qui arrivent sont étranges, et tiennent à peu de chose. Et après cela vous voudriez que je visse de l'ordre, de la gravité dans la marche des évènemens, et que je prisse moi-même un air grave pour marcher avec eux. Non, j'en ai trop long-temps essayé; je resterai donc assise où je suis, tandis qu'ils chantent là en bas. Allez-y, vous; allez-y, si vous croyez que cela vous fasse quelque bien.

Taddeus attendait toujours, tandis que sa sœur tenait les yeux fixés sur les feux allumés.

— Ma sœur!... Mais voyant que ce mot semblait l'émouvoir, il ajouta à voix basse : cependant il y a toujours quelque chose qui vous touche dans le son de ce mot.

— Rien de grave, rien de solennel, répondit-elle en riant amèrement. Ce mot ne me rappelle que le sens qu'y attache un vieux préjugé.

— Ce mot ne vous rappelle pas le bosquet de feuillages que nous avons planté ensemble? Il ne vous rappelle pas ces jours où vous avez placé une épée dans mes jeunes mains, un casque sur ma tête? ces jours où vous avez dit que vous seriez ma garde-malade dans mes infirmités, sur la terre d'exil, ou si je tombais en combattant pour la liberté?

— Vous êtes revenu de la bataille sans une seule blessure, se hâta de répondre Sophia.

— Je n'en suis pas moins estropié pour la cause, Sophia! que vouliez-vous que je fisse! Pensez au serment! pensez à vingt-cinq ans de service promis au tyran.

Sophia se leva tout à coup, elle réprima avec peine un cri douloureux qui allait lui échapper, jeta sur son frère un coup d'œil plein d'une haine inexprimable, et descendit du rocher par un chemin opposé à l'endroit où les exilés étaient réunis.

Ernest s'approcha de Taddeus pour lui communiquer l'étonnante nouvelle dont il était porteur. Mais pendant quelques instans celui-ci ne put l'entendre, empressé qu'il était d'épancher sa douleur poignante dans le sein d'un ami qui la comprenait si bien.

— Etre ainsi outragé! être ainsi humilié! et ne pouvoir présenter aucune excuse sans percer à l'instant son cœur, sans lui rendre encore son amour plus amer! et de penser qu'elle est encore plus malheureuse même que moi!

— Il nous faut l'amener à embrasser votre consolation, la mienne, la nôtre, à tous tant que nous sommes. Venez vous réunir à ceux qui prient. Cela vous calmera. Peut-être elle reviendra et écoutera comme les autres; peut-être elle y trouvera quelque chose.

— Allons, dit Taddeus, plus nous sommes malheureux, plus nous avons besoin de prier. Ma mère est là qui écoute, cherchant à reconnaître la voix de ses enfans, et tous du moins ne lui feront pas verser des larmes.

Les deux amis appelèrent leurs compagnons, et en peu de temps on entendit leurs voix unies élever des prières vers le ciel, au milieu du silence de la nuit.

« Dieu! sillonnés par la foudre des batailles, nous voici à tes pieds, prosternés devant ton trône de neiges; mais, oh! notre père! sur cette terre silencieuse nous ne cherchons ni du repos, ni un refuge; nous le deman-

dons, et ne le demanderons pas en vain, — rends-nous notre héritage!

« Tes vents sont enchaînés par la glace à la surface des mers; ton aigle se cache dans son aire jusqu'à ce que la tempête soit passée, Seigneur! Quand ces vents qui gémissent seront déchaînés, quand l'aigle planera dans la nue, oh! que ton souffle fonde nos chaînes de glaces, et rende aux vents notre étendard polonais!

« C'est pour ta cause que nous étions forts, tu ne condamneras pas ta cause à une mort éternelle! oh Dieu! Notre épreuve a été longue; tu ne voudras pas détruire notre foi chancelante! Tu entends le murmure de nos douleurs. Oh Dieu! rends-nous notre héritage! »

— Qui est-ce, dit Ernest d'une manière significative, qui est-ce qui veut m'aider à prendre un autre aigle blanc?

Tous comprirent aussitôt qu'un compatriote de plus se trouvait dans leur petite colonie. Il n'y avait pas besoin d'autre exorde pour l'histoire qu'Ernest avait à raconter; et en quelques instans, les hommes les plus hardis de la troupe escaladaient les rochers à la recherche de leur proie, tandis que Lénore suivait le chemin par lequel sa fille était descendue, pour tâcher de la rejoindre et de lui communiquer la nouvelle.

— Ma mère! cria une douce voix à son oreille au moment où elle allait tourner le rocher. Lénore regarda derrière elle, et vit Sophia appuyée contre un arbre, d'où elle avait dû tout entendre. Ma mère, répéta Sophia d'une voix entrecoupée, cela est-il vrai? Lénore ne lui répondit que par un sourire faible et naturel; la pauvre fille laissa tomber la tête sur le sein qui autrefois la recevait dans les momens de douleur, et après quelques momens d'efforts, y versa de nouveau, sans contrainte, des larmes abondantes.

Lénore la conduisit doucement vers l'autel, où toutes deux s'appuyèrent.

— Mon enfant, dit-elle, avant que nous ne l'allions voir, répondez à une question. Vous ne croyez pas, dites-vous, que notre étoile soit dirigée dans sa course. Vous ne croyez pas que l'oiseau battu par la tempête, soit à la fin guidé vers son nid. Ne croyez-vous pas que Cyprian a été guidé ici, ou bien pensez-vous que votre réunion au milieu de ce désert, soit un de ces évènemens qui n'ont rien de sérieux, rien d'important.?

Sophia ne répondit qu'en se jetant à genoux, et inclinant sa tête sur le piédestal; mais ses sanglots avaient cessé. Quand elle releva la tête, elle se trouva dans les bras de Taddeus. Sa vue ne la fit pas tressaillir comme auparavant; mais elle attacha un long regard sur lui comme au jour où il la quitta pour aller défendre la cause de la Pologne. Ce regard fit plus de bien à Taddeus que toute sa conduite à son égard ne lui avait fait de mal jusqu'à ce jour.

— Vous me pardonnez enfin! s'écria-t-il. Dites, Sophia, que vous me pardonnez.

— Vous pardonner! — vous qui avez combattu, vous qui avez souffert! vous qui avez eu tant d'indulgence! — Et moi, pour qui en ai-je eu? — j'ai.....

— Vous avez eu le cœur ulcéré. Vous avez souffert plus qu'aucun de nous, et nous sommes loin de rien conserver contre vous, Sophia. Maintenant votre plus grand chagrin est passé, et vous allez être la consolation de votre mère, — de nous tous.

La mère n'accompagna pas ses enfans quand elle les vit s'avancer à pas précipités vers la demeure d'Ernest. Elle les suivit de l'œil, tant qu'elle put les distinguer entre les arbres du bois, et alors elle revint, l'ame ra-

jeunie, attiser le feu et attendre le retour de leurs compagnons. Bientôt des cris d'aigle mourant que répéta l'écho, lui apprirent qu'ils avaient réussi dans leur chasse. Peu de momens après, les charbons rouges s'éteignirent, et personne ne resta pour voir lever l'aurore sur les rives glacées de la Mer Enchantée.

CHAPITRE VII.

LA SAGESSE ENSEIGNÉE PAR LES SIMPLES.

De tous les exilés polonais, Andréas était le seul dont les peines augmentaient à mesure que le temps marchait. Le retour de la paix domestique avait consolé la famille d'Owzin; Sophia redevenait de plus en plus ce qu'elle avait été, à mesure que Cyprian sentait sa santé s'améliorer lentement par les soins de ses compatriotes. Paul s'était acclimaté en Sibérie, comme il l'aurait fait en Barbarie s'il eût été condamné à y être transporté l'année suivante. Il n'était pas homme à douter, dans l'intervalle de ses soupirs pour la Pologne, qu'il ne pût trouver dans tous les coins du globe une femme et une maison. Ce qui se passait dans l'esprit d'Ernest, personne n'en savait rien; mais il avait pris un air de gaieté dont on ne pouvait se rendre compte, et il cessait de désespérer de la cause nationale. Il parlait et agissait comme un homme qui avait un objet en vue, et cependant il était impossible de le supposer mû par aucun autre mobile que son patriotisme. La petite Clara eût été la plus heureuse créature du monde, si seulement son père eût voulu le

lui permettre. Elle songeait de moins en moins à Varsovie, à mesure que de nouvelles occupations venaient captiver son attention dans son nouveau pays. Le retour du printemps lui en amena une foule. Quand les feuilles de glace dont elle avait fait des doubles carreaux aux fenêtres perdirent de leur clarté, qu'ils interceptèrent la lumière sans conserver la chaleur, — quand elle eut tressé en filets tout le chanvre qu'elle put se procurer, — quand les patins les plus larges qu'elle pût faire ou acheter, ne furent plus en état de la supporter sur la neige fondante, — et surtout quand les provisions d'hiver commencèrent à tirer à leur fin, elle se prépara à de nouvelles inventions, et attendit chaque jour le changement de la saison. Elle n'eut pas long-temps à attendre, et quand les vents du midi commencèrent à souffler, l'aspect de la nature changea avec une rapidité qui la surprit. Comme par enchantement, quelques jours de chaleur partagèrent les régions montagneuses en deux parties aussi différentes que si l'on avait pris des terrains de la zone torride pour les joindre pendant la nuit à ceux de la zone glaciale. Tandis que du côté du nord tout était aussi blanc, aussi silencieux que jamais, le midi était brillant d'une végétation des Alpes, et les torrens de neiges fondues tombaient bruyamment de rocher en rocher. L'abricotier sauvage se couvrait de bourgeons lilas, et l'églantier de fleurs pourprées, sur les flancs des collines ; l'orchis, la gentiane bleue et blanche, l'iris de Sibérie, paraissaient, à travers la mousse, au pied des arbres des forêts. Le sureau fleuri et des variétés de lis d'eau rendaient les marais les moins praticables aussi gais que les prairies sous un ciel plus tempéré. Si Clara se réjouissait de ce changement, ce n'est pas qu'elle crût que le temps du repos était venu pour elle. Elle savait que tout le long de l'année il lui faudrait travailler ; mais il

lui était infiniment plus agréable de le faire en plein air, que renfermée pendant huit mois de suite entre quatre murs, éclairée seulement par des carreaux de glace, et à la chaleur trop rapprochée d'un four de briques.

Elle se mit à recueillir le sel des marais salans à mesure qu'ils se dégelaient et se débordaient dans les stèpes; elle écarta avec une pelle un reste de neige partout où les lis poussaient naturellement, pour en faire des provisions de bouche; elle parcourut les côtes du grand lac, chaque fois que ses eaux se gonflaient, afin de ramasser tous les trésors qu'elles pourraient jeter sur le rivage. Elle conçut même le projet ambitieux de creuser un puits pour avoir de l'eau de source, toutes celles qu'on pouvait se procurer autrement étant salées, bourbeuses ou d'un goût désagréable. Mais elle échoua dans cette entreprise, et ne l'eût pas même tentée si elle eût pris conseil à ce sujet. Le perforement du puits réussit jusqu'à la profondeur d'un pied, mais là le sol se trouva gelé trop fort pour qu'il fût possible de l'entamer. Elle essaya de nouveau au bout d'un mois, et parvint à creuser encore à un pied; mais, comme elle l'apprit ensuite, le bras le plus vigoureux, armé des meilleurs outils, ne saurait pénétrer à plus de six pieds de profondeur avant que la gelée ne revienne et ne gâte les travaux.

Son père la trouvait une enfant très-industrieuse; mais il le reconnaissait avec peu de plaisir, parce qu'il n'y avait pas d'industrie qui pût enrichir un homme dans un pareil pays. Plus il y vivait, plus il était convaincu de cette triste vérité, et par conséquent plus il devenait malheureux. Et cependant il était riche en comparaison de ses compagnons. Il avait amassé un grand nombre de peaux et possédait plus de meubles et de vêtemens que personne autre; mais il craignait que les peaux ne perdis-

sent bientôt de leur valeur en devenant trop abondantes; et alors, adieu sa richesse, à moins qu'il n'avisât en temps utile à les transformer tandis qu'elles avaient encore une valeur comme signe représentatif et avant qu'elles ne fussent devenues une simple marchandise? Chaque nuit, quand il revenait de son ouvrage à la mine, il tremblait d'apprendre une nouvelle acquisition de peaux. Chaque jour il regardait avec un œil d'envie ces monceaux d'argent qu'il lui était défendu de toucher, et il soupirait après la sécurité d'une monnaie métallique, convention qu'il regrettait le plus dans tous les avantages d'une société civilisée; il voyait, et chacun le voyait comme lui, qu'il était urgent d'adopter un nouveau système de signes représentatifs, s'ils voulaient améliorer leur position en étendant le cercle de leurs échanges avec leurs voisins; mais l'idée qui enfin fut adoptée ne vint ni de lui, ni d'aucune des autres fortes têtes de la colonie: ce fut Clara qui introduisit une nouvelle espèce de monnaie.

En se promenant dans un endroit vaseux et bas où les torrens de neige fondue avaient déposé différentes curiosités, elle remarqua parmi des amas de coquillages quelques ossemens tout-à-fait extraordinaires. Quoiqu'ils fussent légers à porter, ils étaient si grands qu'elle ne pouvait s'imaginer à quel animal ils avaient appartenu. Elle ramassa tous ceux qu'elle put trouver dans un long espace, et en rapporta son plein tablier à son ami Paul qui, avec le secours de sa femme, était toujours prêt à l'éclairer de ses lumières dans toutes les affaires difficiles.

Emilia expliqua que ces os étaient ceux d'un monstre qui avait été créé par les esprits de la Mer Enchantée pour les porter à sec sur son dos à travers les eaux du lac; mais qu'ayant été un jour mécontens de lui parce qu'il s'était avisé de les conduire dans l'endroit le plus pro-

fond, ils l'avaient par punition enchaîné au fond de la rivière voisine, d'où ses os étaient rejetées chaque année quand les torrens de neige fondue inondaient la contrée. Clara s'étonna que les esprits n'eussent pas préféré nager, ou voler en l'air tout d'un coup, plutôt que de prendre la peine de créer un monstre de cette espèce et d'avoir ensuite celle de le détruire; et l'explication de Paul la satisfit beaucoup mieux que celle de sa femme. Paul ne savait pas que les esprits eussent rien à démêler avec les os du mammouth nulle part ailleurs; il ne croyait donc pas qu'ils eussent rien à y voir ici; il ne croyait pas même qu'on pût appeler le mammouth un monstre. Il l'appelait tout simplement un animal d'une taille gigantesque, que l'on ne trouve plus vivant de nos jours, et dont tous les vestiges sont par conséquent choses curieuses et rares. Il conseilla à Clara de ne jeter aucun de ces os.

— Papa ne voudra pas me permettre de les conserver, répondit-elle; il voudra les vendre, s'il trouve quelqu'un pour les lui acheter.

— Je ne vois pas trop qui les lui achèterait ici, ma chère amie. Nous n'avons point de cabinets de curiosités dans un pays comme celui où nous nous trouvons.

— Je pense, dit Clara après un moment de réflexion, que ces ossemens feraient une excellente monnaie. Vous voyez qu'il serait aisé d'en connaître au juste le nombre; et il ne pourrait pas arriver, comme pour nos peaux, que nous en eussions un jour le double de ce que nous en avions la veille.

— Il pourrait arriver qu'une seconde inondation rejetât une nouvelle quantité d'os sur le rivage. Il n'est pas probable, à coup sûr, que cela arrive deux fois dans une année; mais enfin cela est possible.

— Si cela arrivait, ne pourrions-nous pas convenir

qu'une personne en prendrait le soin, ou que tous les os qui seraient trouvés appartiendraient à la communauté et seraient mis en dépôt quelque part, jusqu'à ce que nous eussions besoin de plus d'argent ? Nous ne pouvons pas faire cela avec nos peaux, parce qu'elles nous sont utiles d'une autre manière et qu'il serait bien dur d'empêcher qui que ce soit de s'en procurer le plus qu'il pourrait ; mais personne ne pourrait trouver mauvais qu'on l'empêchât de recueillir et de s'approprier des ossemens de mammouth, puisqu'ils ne lui seraient d'aucune utilité si ce n'est comme monnaie.

—Mais, comme monnaie, ne pourrait-on pas se les approprier frauduleusement? Tout le monde sera-t-il exact à verser au trésor public tous les ossemens de mammouth qu'il pourra trouver.

—Si l'on voulait s'en rapporter à moi, dit la petite fille, chaque fois qu'il y aurait un orage ou un débordement, j'irais, et je rapporterais tous les os que je pourrais trouver. Mais songez combien cela arriverait rarement, tandis que le nombre de nos peaux peut augmenter chaque jour !

— Cela est très-vrai, Clara : et quant à moi, je suis fort disposé à m'en fier à vous du soin de rapporter au trésor général tous les os que vous pourriez trouver. Mais il faut y réfléchir plus que vous ne pensez, avant que de changer notre monnaie ; et je doute fort que votre père, entre autres, fût disposé à y consentir.

— Vous lui donneriez en nouvelle monnaie la valeur des peaux qu'il a amassées, autrement il ne voudrait pas entendre parler de ce changement, et en vérité cela ne serait pas juste non plus. Oh ! oui ; il faut que chacun reçoive la valeur de ce qu'il a actuellement ; mais, cet échange équitablement fait, je crois qu'ils adopteront tous notre plan, comme moins sujet à l'erreur et prêtant moins à la fraude. Ces os, vous le voyez, sont si différens

les uns des autres, qu'une fois qu'on leur aura assigné une valeur, on pourra aussi aisément les distinguer d'un coup d'œil, que l'on distingue un rouble d'un ducat. Et de plus, il n'y aura plus moyen de frauder; car quand on limerait et rognerait pendant une éternité, il n'y aurait pas moyen de faire un os entier avec des fragmens d'os, comme on peut le faire avec une monnaie de peaux, et même d'or et d'argent.

— Mais ces os s'useront avec le temps, et quelques-uns tomberont en poussière avant les autres.

— Ce ne sera toujours pas plus vite que dans l'espace d'une année. Au printemps suivant, si l'on en recueille d'autres, il sera fort aisé d'en donner de neufs en échange des vieux, qui seront brisés et détruits devant tout le monde. Je pense que c'est là le meilleur genre de monnaie auquel nous ayons jamais songé.

Paul en convint avec elle, et promit de convoquer la petite société, afin de délibérer sur cet objet.

La première chose qui frappa chacun, fut que ces os manquaient de la plupart des qualités qui rendent si avantageux l'emploi des espèces métalliques.

— Que dirons-nous de leur valeur intrinsèque? demanda Taddeus. Ils n'ont pas de prix de production, si ce n'est le peu de peine et de temps qu'aura dépensés Clara pour les ramasser.

— Il est clair, répondit Paul, qu'ils n'auront point de valeur en eux-mêmes; ils n'en auront point d'autre que celle que nous leur aurons assignée d'un commun accord.

— C'est-à-dire, observa Ernest, qu'ils seront un signe de valeur seulement, et non une marchandise. Maintenant, un pur signe de valeur répondra-t-il au besoin que nous avons de créer un signe représentatif? Voilà la question; car ce dont nous avons besoin, c'est de créer un signe représentatif dont la valeur ne varie pas; et

c'est sous ce rapport que notre système monétaire de peaux s'est trouvé défectueux.

— Ces os, répliqua Paul, nous serviront assez bien de signe représentatif entre nous. La difficulté se présentera quand nous voudrons trafiquer avec nos voisins, qui non-seulement ont une monnaie différente, mais aux yeux desquels les os de mammouth sont absolument sans valeur. Quand nous commençâmes à employer les peaux, il nous fut difficile de faire comprendre à nos voisins toute la valeur que nous attachions à notre monnaie; mais, enfin, ces peaux avaient une valeur réelle et intrinsèque, car elles étaient une marchandise, aussi bien qu'un signe représentatif.

— Alors, dit Ernest, nous avons à choisir entre ces deux inconvéniens : ou de fixer un signe représentatif qui ne sera reconnu que de nous, mais qui atteindra bien notre but, ou d'employer un signe intermédiaire d'échanges reconnu par nos voisins, mais dont la valeur manque de fixité, parce qu'elle varie suivant le succès ou non-succès de chaque partie de chasse.

— Quelle pitié, dit Paul, que tous les habitans du globe ne puissent pas convenir d'un signe représentatif des valeurs! Que de peines cela éviterait!

— Où donc, demanda Ernest, voudriez-vous trouver une marchandise qui fût également estimée dans tous les pays et par toutes les classes? Même l'or et l'argent, qui semblent s'en rapprocher le plus, n'atteindraient pas ce but. Il y a des parties du Monde où on les obtient sans prix de production, et où ils sont jetés aux enfans comme des jouets, tandis qu'ici, voyez quel appareil coûteux pour en obtenir la moindre quantité; — quelle dépense en capital et en travail humain!

Paul, qui craignait de voir entreprendre cette partie de la question, l'interrompit en disant :

— Eh bien ! qui nous force de choisir aucune marchandise? Si nous ne pouvons trouver une chose existante que tous les hommes veuillent s'accorder à apprécier à la même valeur, pourquoi ne pas prendre une chose imaginaire? Au lieu de dire que mon arc vaut une livre de cannelle, et qu'une livre de cannelle vaut trois paires de ciseaux, pourquoi ne pas dire que mon arc et la livre de cannelle valent chacun neuf unités? Qu'y aurait-il de plus aisé que d'évaluer ainsi des marchandises comparativement les unes avec les autres?

— Pour des marchandises dont la valeur est déjà connue, je vous l'accorde; mais que ferez-vous pour des marchandises nouvelles dont la valeur n'est pas encore déterminée? C'est pour celles-là que nous avons besoin d'un signe représentatif intermédiaire, d'une valeur fixe et déterminée.

— Il faut estimer ce que coûte la production du nouvel article, et alors le comparer avec....

— Avec quoi? Avec quelque autre marchandise, et non avec votre unité imaginaire. Si nous mesurons nos deux lances l'une avec l'autre, nous pouvons exprimer leur longueur comparée en disant que l'une a trois espaces et l'autre quatre, — un espace étant ici une mesure imaginaire; mais si nous voulons apprécier la longueur d'un pin qui est tombé déraciné sur la route, il nous faudra réduire cette mesure imaginaire en une mesure réelle. Rien ne peut servir d'unité, s'il n'a des propriétés communes avec la chose qu'il s'agit d'évaluer. Ce qui a de la longueur peut seul évaluer la longueur, et ce qui a de la valeur peut seul évaluer la valeur.

— Alors, comment un signe idéal de richesse peut-il être employé, de quelque manière que ce soit ?

— Parce qu'on n'y attache qu'une valeur idéale. Mais cette valeur abstraite n'est que le résultat d'une compa-

raison avec des objets qui en ont une réelle, comme marchandises. Quand on arrive à cette abstraction, alors on peut se servir d'un signe abstrait pour représenter la richesse; mais des marchandises nouvelles ne peuvent être appréciées que par un signe représentatif qui soit lui-même une marchandise, ou par un signe palpable généralement reconnu pour le représenter. Alors, après tout, nous en revenons au point d'où nous sommes partis: que des espèces métalliques sont le meilleur genre de monnaie, parce qu'elles peuvent porter une marque ineffaçable de leur valeur, et qu'elles réunissent ainsi les qualités d'un signe représentatif et d'une marchandise.

— Certes, les espèces métalliques sont la meilleure monnaie pour un peuple, jusqu'à ce que lui-même et ceux avec lesquels il trafique soient arrivés à un certain point de civilisation. Mais ni nous, ni les marchands ambulans, ni les paysans sibériens avec lesquels nous faisons des affaires, ne sommes encore arrivés à ce point; et il est hors de doute qu'il nous serait fort avantageux d'avoir des espèces métalliques comme intermédiaires d'échanges. Comme nous ne pouvons pas en avoir, ces os de mammouth nous en tiendront lieu, mieux qu'aucun autre signe représentatif dont nous nous soyons encore avisés.

Quelqu'un suggéra l'idée que si l'on croyait que cela en valût la peine, il n'en coûterait que peu de travail et de dépenses pour se procurer une monnaie métallique. La plupart des femmes mongoliennes qu'ils voyaient, portaient à l'extrémité de leurs nattes de cheveux, de petits morceaux d'or et d'argent vierges, dont il ne serait pas difficile de les engager à se défaire; et il était arrivé à quelques-unes des personnes présentes de trouver, par hasard, de petits morceaux d'argent dans le lit des rivières, ou incrustés dans des fragmens de rochers. Où serait la difficulté d'imprimer des marques sur ces mor-

ceaux de métal, et de créer ainsi une sorte de monnaie grossière? Cependant il fut généralement reconnu que la tentation de rogner ces morceaux de métal précieux d'une forme irrégulière, serait trop forte pour que l'on dût s'y exposer; sans parler du prix de fabrication, qui serait fort considérable dans une petite société dépourvue de tous les appareils nécessaires pour frapper de la monnaie.

— Il serait difficile, observa Ernest, d'avoir aucune monnaie d'une faible valeur nominative, car le travail de fabrication en ajoutera une grande aux moindres morceaux d'or et d'argent quant au plomb, il est trop commun ici, trop facile à fondre et à empreindre, pour que nous songions à l'employer.

Taddeus ne voyait pas d'inconvénient à ce que leur société possédât un nouveau genre de monnaie d'une valeur arbitraire considérable, pourvu que l'on convînt à l'avance aux dépens de qui seraient faits les frais de sa préparation. Sans doute on nommerait quelque autorité chargée d'entreprendre la fabrication de la monnaie; mais cette autorité entreprendrait-elle ce travail gratis?

— Pourquoi demanderions-nous, dit Ernest, que quelqu'un se chargeât sans rémunération d'un travail si fatigant? Je sais que l'on attend des gouvernemens, et cela bien sottement, qu'ils doivent tirer les métaux des mines, et les jeter dans la circulation convertis en monnaie sans rien retenir pour les frais de fabrication. Je dis bien sottement, parce que, en supposant que la quantité d'espèces monnayées soit limitée, c'est exposer l'Etat au grand hasard d'un déficit, et le gouvernement au danger de voir cette quantité d'espèces métalliques diminuer de jour en jour, que d'aller arbitrairement donner aux espèces monnayées une valeur échangible égale à celle qu'ils ont en lingots; que si nous supposons maintenant

la quantité d'espèces monnayées en circulation laissée illimitée, non-seulement le danger dont nous venons de parler s'accroît, mais c'est montrer une grande partialité en faveur des possesseurs d'espèces monnayées, puisque ce serait ajouter gratuitement une valeur à celle qu'elles ont déjà comme marchandise. Ceux qui en envoyant leurs lingots à la monnaie s'évitent la dépense de temps ou d'argent pour les peser et en reconnaître la valeur à chaque échange, doivent aussi bien payer pour cet avantage, que celui qui donne du drap en pièce au tailleur pour le recevoir ensuite confectionné en habits. Si donc, parmi nous, nous adoptions un système d'espèces métalliques, la première chose à faire serait de créer un petit hôtel des monnaies dans un coin de la fonderie. Que si nous avions limité le nombre de nos espèces, il faudrait les émettre à une valeur plus élevée que celle qu'elles obtiendraient en lingots sur la place; que si cette quantité était illimitée, il faudrait les émettre avec cette condition qu'avant de frapper chaque pièce, on en limerait une certaine portion pour payer les frais de fabrication; ou que celui qui apporterait des lingots pour être frappés en monnaie paierait tant par pièce.

— Nous ne pouvons pas encore faire tout cela, observa Paul. Il faut commencer par ramasser le plus que nous pourrons de ces petits morceaux d'or et d'argent, afin d'arriver par la suite à un système d'espèces métalliques; mais en attendant contentons-nous de nos os de mammouth.

Andréas, qui n'aimait aucune de ces spéculations parce qu'il n'aimait pas le changement, s'éleva avec force contre la substitution des os, ou même des espèces métalliques, aux peaux animales. Il dit que rien n'était plus désastreux pour toutes les classes commerçantes que les altérations du système monnétaire.

Ils mettaient en péril la sécurité de la propriété, altérant la valeur respective de presque tous les articles échangibles, rendant chaque membre de la communauté, excepté celui qui ne possédait rien, incertain sur le montant de sa propriété, et renversant arbitrairement la position des classes riches et moyennes. Ernest reconnut que ce serait le cas dans une grande société où le mécanisme des échanges est compliqué, où des contrats subsistent pour un espace de temps considérable; il reconnaissait de plus, que même dans une petite communauté, un pareil changement n'est pas sans inconvénient, et qu'on ne s'y doit pas déterminer à la légère. Mais dans le cas où il se trouvait, il n'avait point d'autre alternative que de choisir le moindre de deux maux. Leur système actuel des monnaies était exposé à de nombreux et importans changemens de valeur. Valait-il mieux continuer à souffrir cet inconvénient, ou bien prendre la peine d'évaluer une fois la propriété de chaque membre de la société, et de fixer en conséquence la valeur nominale de chacune de leurs nouvelles espèces? Comme il n'existait aucuns contrats entre eux ou leurs voisins, aucunes marchandises dont la valeur pût se trouver dépréciée ou augmentée, il lui semblait que ce changement n'avait rien que d'avantageux, et que le plus tôt qu'on le ferait serait le mieux.

Tous furent de cet avis, excepté Andréas, et tous pour l'y ramener consentirent à lui faire une belle part des nouvelles espèces monétaires en compensation de la perte qu'il allait éprouver lorsque les peaux qu'il avait amassées ne seraient plus reçues au marché que comme simples marchandises.

CHAPITRE VIII.

LE MARTYRE DU PATRIOTE.

A mesure que l'été avançait, et que Cyprian paraissait se rétablir de plus en plus de l'état où l'avait mis le knout, des pensées inquiètes s'emparèrent de toute la petite colonie. Le jour ne pouvait être loin où on l'appellerait à reprendre le service militaire, ce service dont l'idée seule lui était insupportable, et qui devait maintenant lui paraître plus dégradant que jamais par suite du châtiment ignominieux qu'il avait reçu. La plus petite remarque sur l'amélioration de sa santé, sur l'avancement de la saison, ou la destination de quelque convoi d'exilés, le jetait dans une agitation extraordinaire. Il y avait une circonstance qui excitait son indignation et sa surprise, à un tel point qu'il avait peine à en renfermer l'expression dans son ame : c'était la curiosité d'Ernest concernant tout ce qu'il avait souffert; curiosité qui semblait n'avoir aucune considération pour la peine que devaient causer de tels récits à celui qui en les faisant éprouvait une seconde fois les mêmes douleurs. C'était chose surprenante qu'un homme comme Ernest, — si généreux pour les affections des autres, qui sentait si vivement lui-même, — fût toujours sur le qui vive, à l'affût de tous les détails de tyrannie que Cyprian pouvait donner par sa propre expérience, mais dans lesquels il se fût volontiers dispensé d'entrer.

— Ne m'en demandez pas davantage, s'écria Cyprian un jour, l'agonie dans les yeux. Je vous dirai tout ce que vous voudrez sur notre pain noir, sur notre misérable cou-

cher, sur notre service de nuit et notre esclavage de jour; mais ne me demandez plus rien sur la manière dont nous traitaient nos officiers; je ne puis en supporter même la pensée.

— Il faut que vous m'en disiez davantage, répliqua Ernest, fixant les yeux sur lui avec un empressement inexprimable. — Ainsi, ils vous forçaient tous, matin et soir, à pousser cet infernal cri de VIVE NICOLAS!

— Oui, et aussi souvent en outre qu'il leur plaisait de soupçonner l'un d'entre nous de mécontentement, que cela arrivât une fois par semaine ou dix fois par jour. Au bout d'un certain temps, le cœur me soulevait au simple son de ce cri, et quand ce vint mon tour de le proférer, ma langue se glaça dans ma bouche, comme s'il eût fait aussi froid qu'une nuit de Noël au Kamtschatka. Je ne pus venir à bout de crier. Mieux eût valu pour moi que je le pusse; excepté pourtant que je ne serais jamais venu ici.

— Mais, ce jour-là, il insista sur quelque chose de plus que ce cri de VIVE NICOLAS. Dites-moi donc tout.

— Je croyais vous avoir tout dit déjà, répondit Cyprian impatienté, et ce fut en parlant très-vite qu'il continua en ces termes: Nous fîmes quelques légères difficultés de dépouiller des paysans de leurs provisions pour notre usage personnel, et nous offrîmes de nous passer de notre ration, jusqu'à ce que les munitionnaires en eussent fourni. Il appela cela une mutinerie, et commença à parler de la Pologne, — misérable blasphémateur! — et il nous somma comme à l'ordinaire de crier VIVE NICOLAS! Je m'arrêtai un instant pour prendre respiration; il me remarqua, et m'ordonna non-seulement de crier, mais encore de chanter un refrain infernal sur Praga, qu'ils se vantent eux d'avoir chanté quand....

— Bon, bon, je sais ce que vous voulez dire. Continuez.

—Je ne voulais pas, je ne pouvais pas le chanter, advînt ce que pourrait; je le lui déclarai.

—Eh! comment l'auriez-vous pu? dit Ernest avec un sourire effrayant. Vous qui disiez toujours que vous n'aviez pas la moindre envie d'être soldat, que cela vous révoltait de voir des hommes changés en machines, comme le sont les soldats dans le meilleur cas possible. Comment eussiez-vous pu supporter qu'on fît de vous quelque chose de pire qu'une machine, —un esclave avec l'ame d'un homme libre, —un pantin grimaçant l'affection quand votre cœur était bouillant d'une généreuse haine? Non, vous ne pouviez pas diriger vos mouvemens au gré de votre ame; mais au moins vous pouviez ne faire de vous-même qu'un esclave passif, — c'est le degré avant le dernier.

—Je me suis fait assez passif comme cela, dit Cyprian couvrant sa figure de ses mains. Ils ne pouvaient rien faire de moi, — excepté la seule chose qu'ils ne voulurent pas en faire — un cadavre! J'espérais que je mourrais sous le knout, — c'était mon intention, — et je supposais que c'était aussi la leur; j'ai connu bien des soldats qui sont morts sous le knout pour une offense plus légère; mais ils m'ont laissé vivre pour avoir le plaisir de recommencer, car ce refrain d'enfer jamais je ne le chanterai; — ou du moins jamais sur l'ordre de cet homme.

—*Jamais;* vous ne le chanterez jamais! s'écria Ernest avec enthousiasme.

Cyprian le regarda d'un air surpris, et dit:

— Savez-vous, Ernest, que je n'aurais jamais supporté d'aucun autre homme toutes ces questions avec autant de patience que je les ai supportées de vous?

—Patience! répéta Ernest avec un sourire sinistre.

—Oui, Monsieur, avec patience, vous en conviendrez avec moi, si vous m'accordez que je doive sentir comme

vous. Vous courez dans les bois, ou vous avez l'air de maudire l'univers entier, dès que l'on fait devant vous la moindre allusion à la Pologne; et vous vous attendez que je doive souffrir tranquillement toutes vos questions sur mon propre déshonneur, sur mes tortures, quand vous savez que tout ce que je raconte du passé est l'image fidèle de ce qui m'attend dans l'avenir.

— Bon, bon, pardonnez-moi. Vous savez l'intérêt que je vous porte.

— Bien obligé, Ernest; un intérêt bien entendu. Cette circonstance que vous ne parlez jamais ainsi devant Sophia, montre que vous comprenez que ce sujet n'est pas le plus agréable du monde; mais vous m'en gardez le privilège.

— Vous me questionnerez autant qu'il vous plaira quand j'aurai de pareils récits à vous faire.

— Et quand cela sera-t-il? Je vous ai dit cent fois que votre vie de serf est une béatitude en comparaison de celle du simple soldat dans les régimens de discipline; particulièrement s'il a le malheur d'être connu comme patriote.

Et Cyprian continua la comparaison, qu'Ernest écouta avec le même sourire sérieux. Il était pardonnable à Cyprian de le prendre pour un sourire d'égoïsme. Il éprouva donc pour Ernest quelque chose qui ressemblait au mépris, si toutefois Ernest en pouvait inspirer.

— Nous compterons ensemble quand nous aurons eu chacun notre tour, dit celui-ci tranquillement.

— Oui, dans l'autre monde! où j'irai bientôt vous rejoindre; car en allant sur la frontière des deux pays il me semble aller sur la frontière des deux mondes. S'ils ne me font pas mourir sous le knout, le chagrin me tuera un de ces jours. Et alors, Sophia, — il vous faudra.... mais non; elle ne voudra pas recevoir un bon of-

fice, un mot d'amitié de qui que ce soit, quand je serai parti; du moins, on le dit. Eh bien! mon histoire est toute prête pour quand vous viendrez me rejoindre au-delà des frontières éternelles; car là, je ne craindrai pas de la raconter, et vous, peut-être, n'aurez-vous plus envie de l'entendre, — dans ce séjour où il n'y a plus de passions!

— Plus de passions! s'écria Ernest; plus de passions dans l'autre monde! Je vous le dis, Cyprian, si notre aigle de Pologne ne vole pas jusqu'à moi pour m'apporter des nouvelles qui nourrissent ma passion de patriotisme, je descendrai sur la terre pour la rafraîchir et l'alimenter, comme si je n'étais toujours qu'un simple mortel.

— Paix! paix! Comment savez-vous...

— Et vous, comment savez-vous qu'il n'y a pas de passions dans l'autre monde?

— Je le voudrais, du moins, murmura Cyprian.

— Ne formez pas ce souhait, Cyprian. Il y a des passions qui s'exercent et atteignent leur but naturel ou divin, même dans ces déserts. Ne les répudions pas; car elles deviennent plus nécessaires à l'alimentation de notre ame, à mesure que les autres nous sont violemment arrachées, ou qu'elles s'éteignent lentement faute de nourriture. La première fois que vous verrez cette étoile s'élever entre ces deux pics, rappelez-vous ce que je vous dis là.

Cyprian gémit intérieurement en pensant qu'avant que ce temps n'arrivât, il serait peut-être contraint de rejoindre, hors de vue de ces deux pics; et il commença à haïr cette étoile d'une haine particulière.

Quand elle reparut, quelques nuits après, il gémit encore intérieurement; mais cette fois c'était avec honte, et un autre genre de douleur que celle qu'il avait prévue pour lui-même et pour Sophia. Ernest s'était échappé pendant

la nuit; il était allé à la rencontre de l'escorte qui venait chercher Cyprian, et maintenant il marchait vers la frontière, — mais dans quelle direction? personne ne le savait; de sorte qu'on n'avait pu courir après lui, ni lui faire aucune observation; elles eussent été perdues, s'il y en eût eu de possibles : Ernest n'était pas un homme à changer de résolution.

La seule personne qu'il vit avant son départ fut Clara; et cela, dans le dessein de laisser un message, puisqu'il manquait de ce qu'il fallait pour écrire; et de plus, pour exécuter le changement de vêtemens nécessaire afin de passer pour Cyprian. Il la réveilla, et, sous un prétexte plausible, l'employa à lui procurer l'uniforme de Cyprian. Quand il l'eut revêtu, il lui confia ses propres habits en garde.

— Donnez-lui cela, ma chère amie, quand il s'éveillera. Dites-lui que je lui laisse ma hutte, mon champ, et mon nom, — numéro 7. Sophia lui montrera le chemin de l'autel de la patrie; elle l'aidera à voir si ce que je lui disais était vrai, quand nous regardions ensemble se lever cette étoile qui brille là, au-dessus de la montagne. Ne manquez pas de lui dire tout cela.

— Mais, est-ce que vous ne reviendrez pas pour le lui dire vous-même?

— Non. Nous avons décidé où nous devions nous revoir et en causer ensemble; il se le rappellera. — Et maintenant, Clara, retournez vous coucher; merci pour le service que vous m'avez rendu. Avez-vous quelque chose de plus à me dire? continua-t-il, pour répondre à un regard suppliant qu'elle lui adressa. Si vous avez quelque inquiétude, faites-m'en part; mais dépêchez-vous.

— Je ne sais que faire, répondit Clara, fondant en larmes. Je ne sais si je dois le dire ou non. Mon père.... il devient si riche! J'aimerais mieux qu'il ne le fût pas

tant, à moins que d'autres ne le fussent aussi; mais il serait si fort en colère si je montrais à personne...

— Mon enfant, pourquoi montreriez-vous à personne ce que votre père a amassé? Ce sont ses affaires; cela ne regarde aucun autre.

— Non, non; ce n'est pas quelque chose qu'il ait amassé.

— Alors c'est quelque chose qu'il a trouvé. Il est probable qu'il aura rencontré un trésor. C'est pour cela qu'il aimait tant à rôder, depuis peu, sur les bords du Baikal. Les paysans croyaient qu'ils l'avaient converti à leurs superstitions; mais nous, nous ne pouvions rien y comprendre; et cependant nous aurions dû en soupçonner quelque chose en remarquant que depuis quelque temps l'argent était devenu très-abondant chez nous. Il a trouvé, il n'y a pas de doute, un lit d'os fossiles. Savez-vous où il est?

Clara fit signe que oui, et ajouta à voix basse que c'était elle qui l'avait découvert.

— Eh bien! vous avez fait tout ce qui dépendait de vous; il faut maintenant laisser au hasard le soin de divulguer la chose. En attendant, prenez ce panier plein d'os, — c'est tout ce que j'ai d'argent, — et divisez-le entre tous les membres de notre petite communauté, à l'exception de votre père. Sa part, vous le comprenez facilement, aura moins de valeur, celle de chacun des autres devenant plus forte. Cette mesure rétablira à peu près l'équilibre, en attendant que son secret soit connu, ce qui ne peut manquer d'arriver un jour ou un autre.

— Je voudrais qu'on le sût déjà, et cependant, je tremble en même temps qu'on le sache. La femme de Paul a l'œil partout, elle est toujours aux aguets; et chaque fois qu'elle va du côté du lac, mon père fronce le sourcil, et me dit : — Clara, vous avez parlé. — Mais, mon

Dieu, comme je serai honteuse quand la chose se découvrira! — Qu'est-ce que vous ferez, quand vous reviendrez, si vous n'avez plus votre argent? Ne vaudrait-il pas mieux que je vous le cachasse quelque part où personne ne puisse y toucher, jusqu'à ce que vous veniez le reprendre, — dans l'une des cavernes?

— Si vous le cachiez là, dit Ernest en souriant, dans quelques centaines d'années d'ici, un savant voyageur les trouverait, et écrirait un gros livre sur un dépôt d'ossemens fossiles, dont il est impossible de se rendre compte. Non, Clara; quand Cyprian et moi aurons la conversation dont nous avons parlé, nous n'aurons pas besoin d'argent; il vaut mieux que lui et les autres s'en servent en attendant. Vous êtes une bonne petite fille, et je n'ai pas besoin de vous dire ce que vous devez faire pour votre père: — tout ce qu'il vous commandera, et qui ne vous paraîtra pas criminel.

— Pomper aussi? dit Clara en soupirant.

— Pomper! Je ne savais pas que nous eussions entre nous un ustensile si considérable qu'une pompe.

— C'est dans la mine, répondit Clara tristement. L'eau s'infiltre dans la galerie où travaille mon père, et il pense que je pourrai gagner quelque chose en me mettant à pomper. Il dit qu'étant toujours à côté de lui, je n'aurais rien à craindre.

— A quoi pense-t-il? s'écria Ernest; une pareille avidité est absurde. Que pourrait-il faire jamais ici de tout l'argent qu'il brûle d'amasser?

— Il pense que nous pourrons obtenir la permission d'aller à Tobolsk, quand il aura assez pour y commencer un commerce. Il me demandait l'autre jour si je ne serais pas charmée de me trouver à sa mort une des plus riches héritières de Tobolsk. J'aimerais mieux rester ici; peu m'importe, je vous jure que nous ayons vingt ou

cent os de côté, une fois que nous avons tout ce qu'il nous faut pour manger, nous habiller et nous chauffer. Je voudrais bien qu'il ne parlât plus d'aller à Tobolsk.

— Si nous pouvons retourner en Pologne.

— Oh! en Pologne! Est-ce que vous y allez maintenant? s'écria Clara, ses yeux étincelans tout à coup.

Ernest secoua la tête tristement, baisa le front de la petite fille, et partit. Elle continua de le suivre des yeux jusqu'à ce qu'il fût disparu derrière les montagnes couvertes de neige. Ernest, rendu à sa nouvelle destination, se fit passer pour Cyprian. L'officier qui l'y attendait fut bien étonné de le trouver beaucoup meilleur soldat qu'on ne le lui avait dépeint; chose étrange, le knout semblait ne lui avoir fait perdre l'énergie ni de l'ame ni du corps; et il était toujours prêt avec une obéissance aveugle aux genres particuliers de service que demandait cette station. Aussi devint-il une sorte de favori, et il n'y eut que de bons rapports sur son compte. La seule chose qui le fit jamais sourire, c'était lorsqu'on lui disait chaque jour qu'on était satisfait de sa conduite. On s'attendait qu'il eût dû recevoir ces témoignages flatteurs avec reconnaissance, tandis qu'il le faisait d'un air qu'on ne savait comment interpréter. Toutefois on ne lui en faisait pas un crime, et il continua de passer pour l'un des moins turbulens des Polonais exilés en station sur la frontière.

CHAPITRE IX.

LE VOEU DU PATRIOTE.

Le temps était orageux lorsqu'un soir la petite colo-

nie de Polonais se réunit autour de son autel pour célébrer le mariage de Cyprian et de Sophia. On était à la fin de l'été, et le jour finit au milieu d'une commotion extraordinaire des élémens. Il n'y avait pas de pluie, mais le vent balayait la surface des eaux; les éclairs fendaient la nue, et brillaient sur le sommet des montagnes. La petite Clara avait précédé le reste de la compagnie. Elle n'oubliait jamais que l'autel était confié à ses soins, et elle s'occupait dans le moment à nettoyer le piédestal des jeunes mousses qui poussaient rapidement dans les crevasses et parmi les caractères mystérieux de l'inscription. Elle ne pouvait s'empêcher d'être inquiétée par les éclairs; elle eût volontiers désiré que le tonnerre vînt de suite se mêler aux mugissemens des vagues, au lieu d'attendre que la masse des nuages fût devenue encore plus formidable et eût couvert tout le ciel. Une fois ou deux, elle regretta de ne pas être avec son père dans la caverne où elle savait qu'il était allé pour déterrer encore quelques ossemens de mammouth. Puis, par réflexion, elle pensait que le sentiment de culpabilité qui l'assaillait toujours dans cette caverne, lui eût rendu l'orage encore plus effrayant qu'il ne le pouvait être dans la solitude où elle se trouvait. Aussi se réjouit-elle dans son cœur quand elle vit arriver Paul et sa femme.

—Il ne fallait pas prendre la peine d'amasser cette pile de bois, lui dit Paul; il n'y a pas moyen de faire du feu avec un vent comme celui qui souffle dans ce moment.

— Savez-vous, dit Clara, qu'un coup de vent du nord, au moment où j'arrivais, a changé la face de tout ce qu'il a touché. En un moment tous les étangs se sont couverts d'une croûte de glace; les feuilles de toutes les plantes, aux endroits non abrités, sont devenues rouges et jaunes, et les bourgeons se sont desséchés et sont près de tomber.

En entendant ce détail, Émilia prit une figure très-

sérieuse. Un pareil vent dans l'été, quand le soleil était encore sur l'horizon, ne présageait rien de bon, dit-elle à voix basse; ce vent était envoyé pour annoncer que les esprits du lac allaient leur jouer quelque mauvais tour. Elle ne put recouvrer sa gaieté quand les autres exilés arrivèrent, et que d'importantes cérémonies les empêchèrent de s'occuper entièrement de l'orage.

Ils attendirent quelque temps Andréas; mais comme le peu d'amitié qu'il portait à ses compagnons rendait sa présence fort peu importante, ils passèrent outre sans lui, supposant qu'il était trop occupé de son trésor pour prêter la moindre attention au premier mariage qui eût encore été célébré, entre Polonais, au fond de ces déserts. Il ne différait de la célébration du mariage des peuples voisins que par l'addition du serment que les deux parties contractantes étaient obligées de prêter. Ils avaient été déjà mariés dans la forme ordinaire, et les officiers supérieurs russes y avaient volontiers consenti, ravis qu'ils étaient de voir parmi les paysans de la couronne ces symptômes d'une volonté de se caser et de se tenir en repos, comme ceux de leurs voisins qui n'avaient point été rebelles. Ils offrirent même une dot à Sophia; mais elle la refusa. Elle n'aurait pu prêter le serment dont nous allons parler, si elle avait seulement touché du bout du doigt le cadeau de l'Empereur.

Ce serment n'était qu'une forme plus solennelle de leur vœu ordinaire, de ne considérer jamais la Sibérie comme leur patrie, l'Empereur comme leur souverain, ou aucune des obligations sociales qu'ils contractaient dans cette terre d'exil, comme détruisant en quoi que ce soit celles qu'ils avaient contractées envers la Pologne; enfin, eux et leurs enfans ne devaient jamais acquiescer à la perte de leur *héritage*, même quand leur exil devrait se prolonger jusqu'à la millième génération. Une nou-

velle clause fut ajoutée dans cette occasion. Les époux jurèrent de n'avoir pas de repos qu'ils n'eussent délivré Ernest de son sort ignominieux, et ne l'eussent rendu à l'état de liberté comparative qu'il avait sacrifié pour eux. Ce vœu fut prononcé d'une voix mal assurée, parce qu'il restait peu d'espoir d'en remplir l'objet; et les compagnons d'Ernest honorèrent son souvenir en silence, quand ils eurent jeté son nom aux vents.

La tempête s'accrut tellement qu'il devint dangereux de rester sur les hauteurs, et le reste des cérémonies fut dépêché en toute hâte, au milieu de l'obscurité qui allait toujours croissant, ainsi que le tumulte de la nature. Tout à coup on entendit un bruit épouvantable; les eaux d'un étang s'engouffrèrent en un moment dans la terre; tous les assistans furent glacés d'une terreur subite, comme si, malgré leur position élevée, ils eussent craint d'être entraînés, eux aussi, dans ce nouvel abîme. Sophia seule ne fut point épouvantée; — non par les mêmes motifs qui eussent pu la soutenir quelques mois auparavant, mais parce qu'une nouvelle vie s'ouvrait pour elle, et donnait de nouvelles forces à son esprit et à son cœur.

— Retirons-nous quelque part ici près, jusqu'à ce que l'orage soit passé, dit-elle en conduisant la petite troupe vers une petite caverne où ils pourraient s'abriter contre le vent. Ne fût-ce que pour Émilia, je serais bien aise que nous vissions les eaux redevenues calmes, avant que de rentrer à la maison. Il n'y a point de mal à respecter sa superstition, même quand aucun de nous ne la partagerait.

Taddeus et Lénore se regardèrent en souriant, quand ils entendirent Sophia parler la première de respecter une superstition. Ils la suivirent; mais arrivés à l'entrée

de la caverne, ils ne purent y pénétrer. L'entrée était bouchée, les terrains supérieurs s'étant abîmés dans la caverne. Clara prévit en tremblant ce qui était arrivé. La fureur de son père de devenir assez riche pour aller à Tobolsk, dans le dessein d'y amasser de nouvelles richesses, avait empêché qu'il pût y aller jamais. C'est dans cette cave que gisaient les ossemens dont il avait malhonnêtement caché la découverte à ses compagnons. Et dans son empressement d'extraire ce trésor des matières étrangères qui l'environnaient, il avait détaché de la voûte une masse énorme de pierre dont la chute lui avait écrasé la tête. On retrouva le corps dans la suite; mais, si ce n'avait pas été par égard pour Clara, on l'eût probablement laissé dans cette sépulture naturelle; car il eût été difficile de trouver un tombeau qui lui convînt mieux que celui qu'il s'était ainsi préparé.

— Vous vivrez dorénavant avec nous, Clara, vous serez notre sœur, dit Sophia à la petite fille frappée d'horreur; Cyprian ne saura jamais combien vous avez été bonne pour moi pendant son absence, mais il apprendra à vous aimer.

— Elle peut retourner en Pologne, si elle le désire, dit tout bas Taddeus à sa mère; elle n'a plus rien qui la doive retenir ici; et l'Empereur ne fait pas encore la guerre aux petites filles, bien qu'il la fasse à leurs mères et à leurs frères.

— Elle fera mieux de rester où elle est, dit Paul aussi à part; et si nous nous en occupons tous, elle deviendra un petit modèle de femme. Votre mère lui enseignera la raison, le patriotisme, etc., et Émilia lui communiquera tous ceux de ses talens qu'elle n'est pas encore trop âgée pour acquérir. Elle n'aura jamais l'œil si bon, ni l'ouïe si fine; mais il est encore temps de lui donner une bonne paire

de mains. Dans la suite, elle pourra se marier et s'établir ici, comme Cyprian et moi l'avons fait.

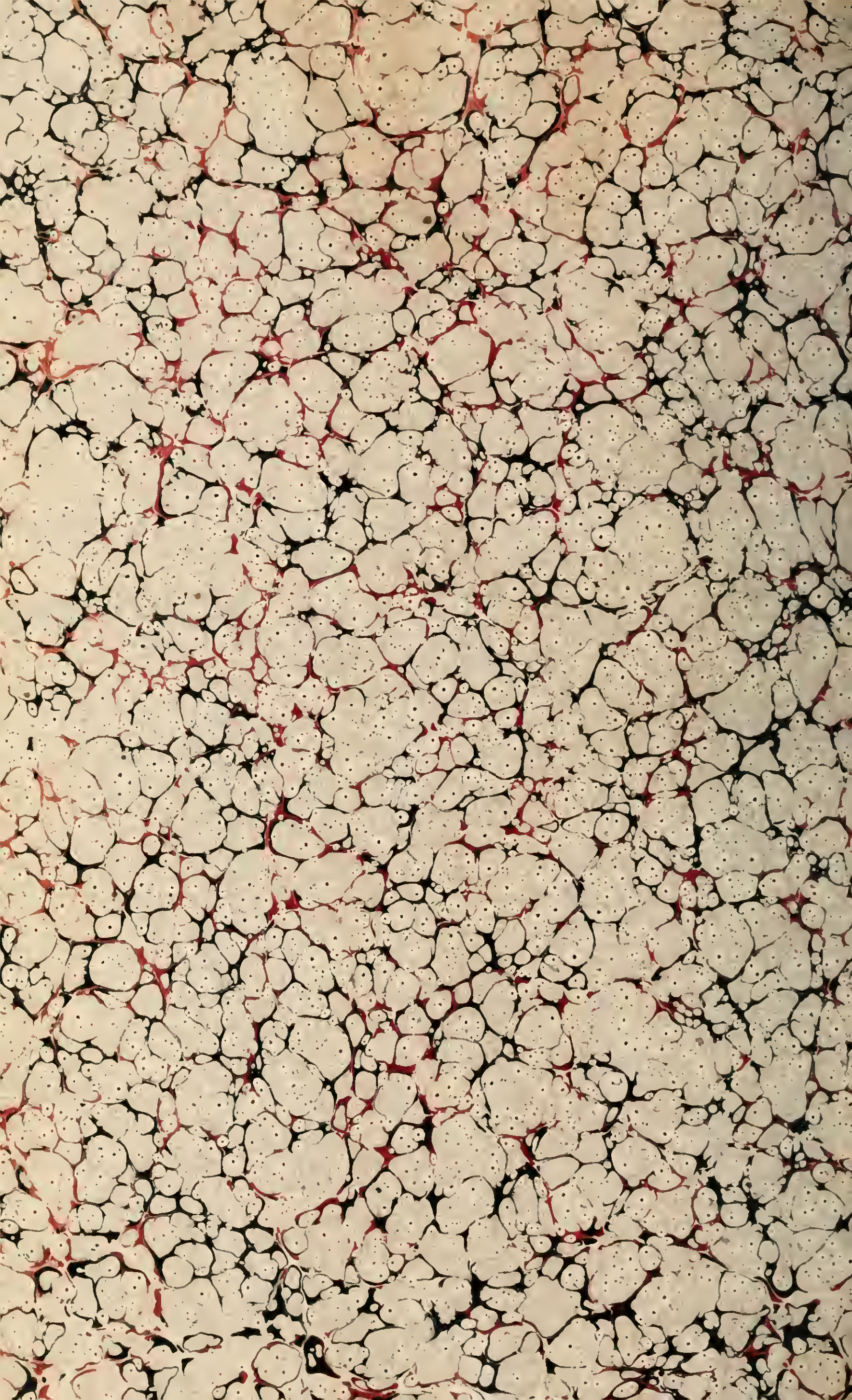
— Cyprian et vous! s'écria Taddeus. Mais réfléchissant qu'il aurait des querelles sans fin sur ce sujet avec Paul, s'il l'entamait une fois, il étouffa le sentiment pénible qu'il éprouvait à voir Sophia mise sur la même ligne qu'Émilia.

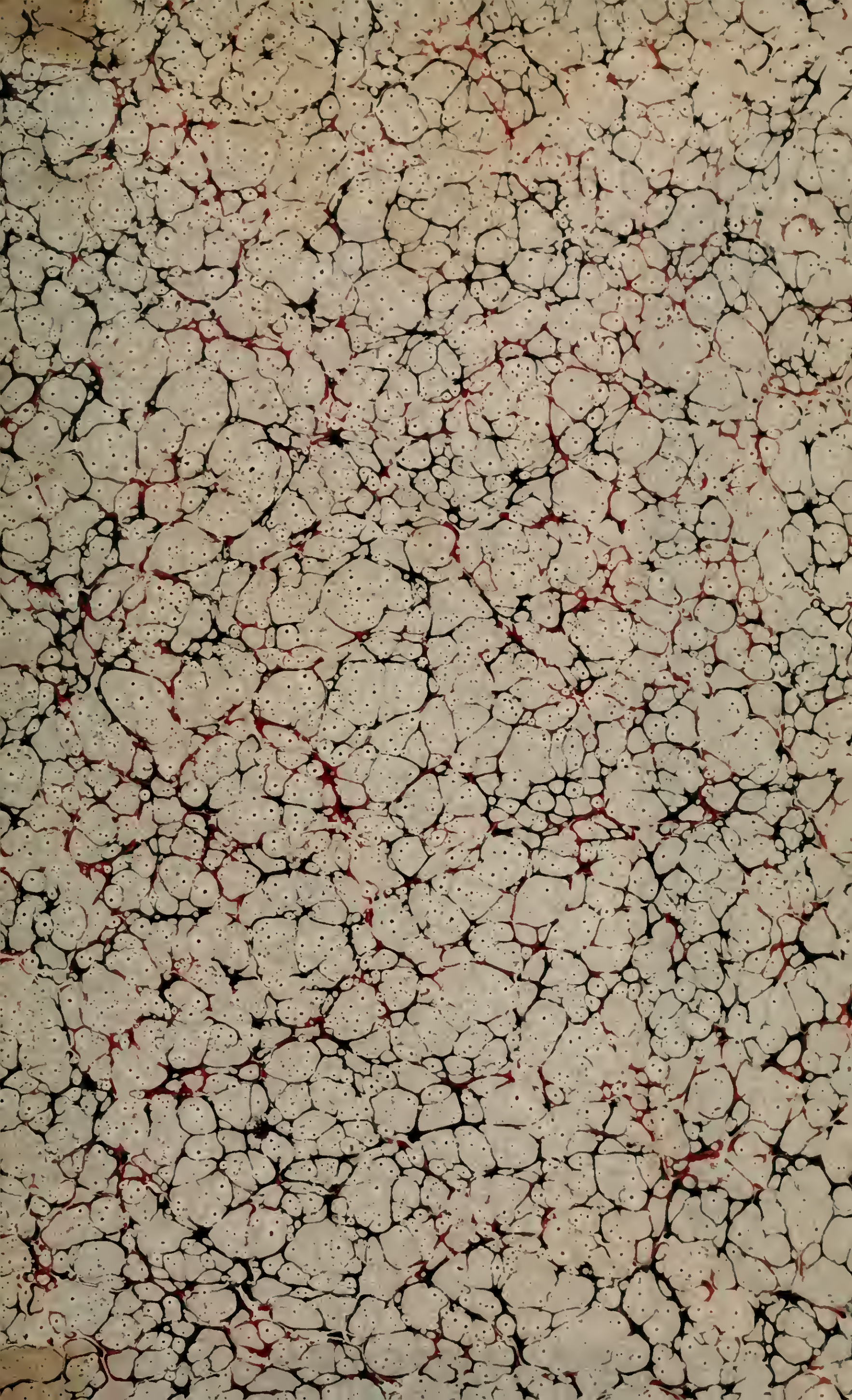
—Vous vivrez avec moi, ma chère, dit Lénore, et vous serez ma fille, comme vous en preniez souvent vous-même le nom. Nous nous consolerons les uns les autres, jusqu'à ce que nous retournions en Pologne, si jamais ce jour doit venir. Il y a plus de consolations pour quelques-uns d'entre nous qu'ils n'en avaient auparavant au milieu de toutes nos infortunes; et ces consolations, j'espère que nous ne les perdrons plus. Quelques-uns pourront mourir, et d'autres nous quitter pour changer de servitude; il pourra même arriver qu'aucun d'entre nous ne revoie jamais Varsovie; mais aussi long-temps que nous nous aimerons les uns les autres, et que nous aurons de la patience, nous ne serons pas entièrement malheureux.

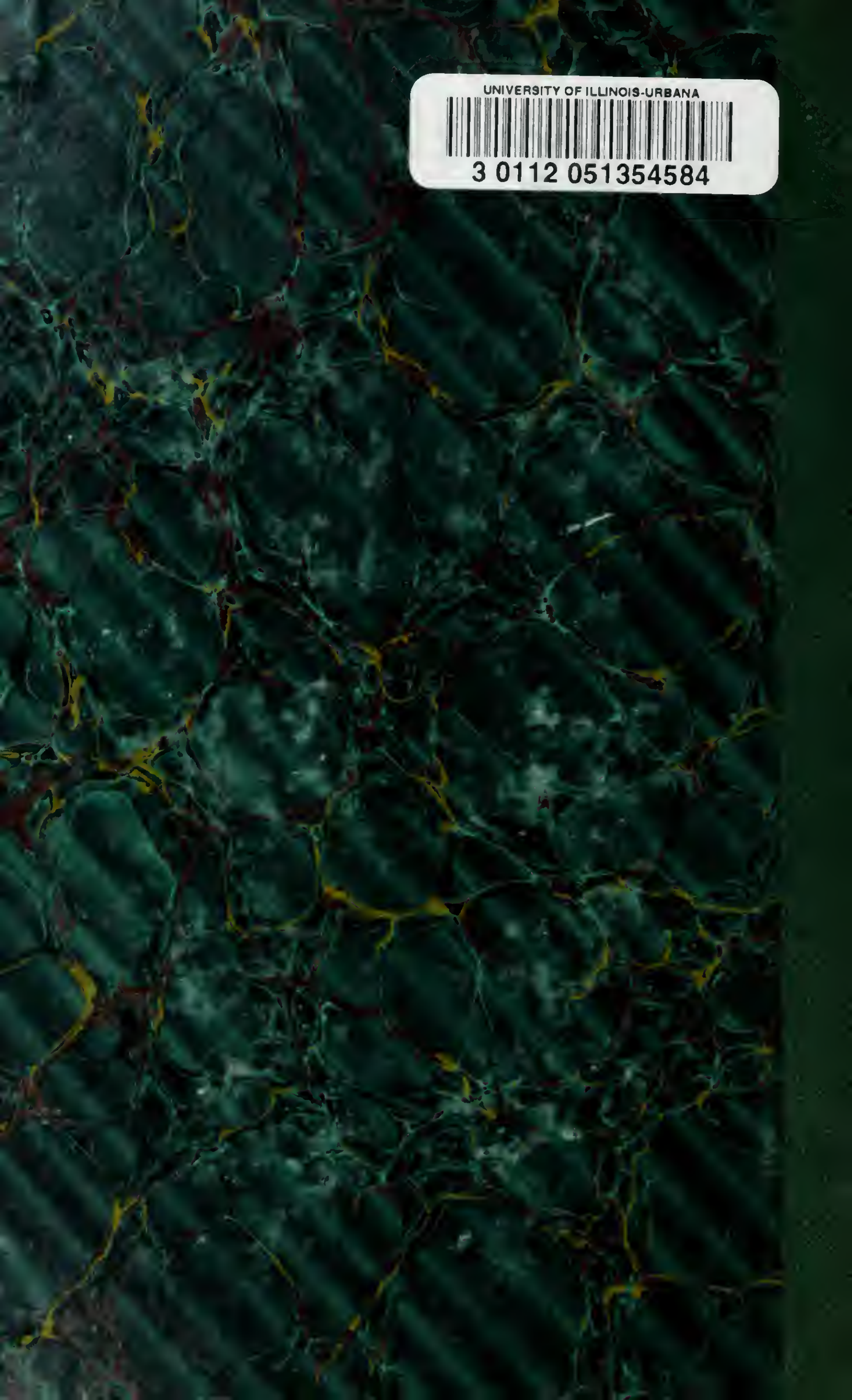
Émilia, avec un air joyeux, leur fit tourner les yeux du côté de l'ouest; les nuages commencèrent à se séparer peu à peu, et laissèrent reparaître la lumière rougeâtre du crépuscule, qui se répandit sur les eaux redevenues calmes. Après avoir salué cet heureux présage, la petite troupe se dispersa, les uns retournant dans leurs maisons respectives, et les autres attendant que la nuit fût tout-à-fait venue. Cet esprit d'optimisme qui vit si naturellement dans le cœur des patriotes, ne fut plus à chaque instant tenu en échec par la présence d'un héros désespéré comme Ernest; et non-seulement cette nuit-là, mais de jour en jour, les exilés se réjouirent, dans la conviction que la tyrannie ne pouvait pas durer à jamais; que

le souffle de la liberté fondrait enfin les glaces qui les enchaînaient; et qu'ils verraient flotter de nouveau l'étendart de leur patrie. C'est cet espoir qui sanctifie en ce moment les bords de la Mer Enchantée.

FIN DU TOME SECOND.






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 051354584